

JODY GEHRMAN



RED  
DRESS  
I N K®

# Vent de folie en Californie



JODY GEHRMAN



RED  
DRESS  
I N K®

# Vent de folie en Californie



JODY GEHRMAN

# *Vent de folie en Californie*



**RED  
DRESS  
I N K®**

## *Prologue*

Je suis à Austin, à minuit, et je meurs de faim. Mais il n'est pas question de m'offrir des frites à la cafétéria ouverte toute la nuit — j'ai un break à voler.

Dans ce quartier chic et intello proche de l'université, l'air chaud embaume le jasmin. Nous sommes samedi soir. De l'autre côté de la rue, j'aperçois une fille en dos-nu blanc qui fume un cigare dans la cuisine. L'espace d'une seconde, je l'envie. Je voudrais être comme elle — une fille libre comme l'air, en tenue provocante, qui joue les allumeuses et attaque la rentrée avec une gueule de bois. J'étais comme ça avant, mais les choses ont changé. Regardez-moi maintenant ! En sueur, en train de ramper derrière un break tout en me préparant à commettre un crime.

Les invités de la fête sortent sous la véranda. J'observe ces beaux spécimens de vingt ans et des poussières cramponnés à leurs gobelets de plastique et prie qu'ils soient tous trop saouls pour faire des témoins crédibles. Je respire à fond et murmure pour la énième fois : « Il détourne une mineure, je pique la bagnole. » Et je fonce.

# Première partie

## *Automne*

# 1

Je suis presque parvenue à Santa Cruz lorsque le moteur prend feu. La totalité de mes économies est cachée dans mon soutien-gorge, mes cheveux sont tellement emmêlés que je ne peux plus passer les doigts dedans et j'ai désespérément besoin de changer de sous-vêtements.

Ça pourrait aller mieux.

Nous sommes mi-septembre. L'été indien délirant de Californie sévit déjà. La température — trente-sept degrés — fraîchit à peine au fur et à mesure que je zigzague en direction du Pacifique, sur lequel plane un léger brouillard. Il continue de faire très chaud et je transpire à grosses gouttes, maudissant le thermomètre qui s'obstine à rester dans le rouge. La nationale 17 est la voie la plus rapide pour traverser la chaîne de Santa Cruz, mais j'avais oublié combien cette route est dangereuse — ses virages incessants obligent les conducteurs à manœuvrer comme des pilotes de formule 1. Trois surfeurs à peine pubères au volant d'une vieille camionnette Pinto ne cessent de déborder dans ma voie tout en se passant un joint. Je les klaxonne. Trois têtes blondes se tournent vers moi et le véhicule incontrôlable braque de nouveau en direction de mon pare-chocs. J'enfonce le klaxon et le frein, priant pour que la Jaguar visible dans mon rétro ne m'emboutisse pas.

— Dégage ! crie l'un des surfeurs.

— Cool, la vieille ! ajoute un autre.

C'est moi qu'il appelle *la vieille* ? Je crois que j'ai besoin d'un verre.

Le moteur émet un couinement si désespéré que je ne peux plus l'ignorer. Je me gare sur le bas-côté étroit et cabossé et descends pour évaluer les dégâts. D'énormes nuages de fumée noire s'échappent du break et des flammes orange vif lèchent les aérations. Depuis que j'ai quitté Austin, trois jours plus tôt, je ne me suis pas préoccupée de vérifier le niveau d'huile. Des bruits de plus en plus alarmants s'échappent du break depuis El Paso, mais j'ai pensé que c'était normal pour un véhicule de hippie, et me suis contentée de monter le son de la radio. La fumée a maintenant tellement épaissi que j'y vois à peine. Je crains de soulever le capot. J'ai la cruelle intuition que le moteur va m'exploser à la figure.

*Une femme retrouvée morte sur la nationale, le visage défiguré.*

Merde.

Sur la banquette arrière, Médée, ma chatte, miaule de façon si tragique que je la fourre dans sa boîte en carton et la prends sur le bas-côté avec moi. Je me souviens alors du Valium pour chat dans la boîte à gants. Combien de pilules devrais-je prendre pour avoir l'impression que cette scène soit extraite d'une prise de vue sous-marine, passée au ralenti ?

Mais la situation est trop désespérée pour ne pas m'interpeller. Au théâtre, on apprend que ce

qui est intéressant chez les gens, ce sont leurs réactions en phase de crise. Jerry Manning, mon professeur préféré à l'université du Texas, nous lançait sans cesse : « Ce sont les crises qui vous définissent. Quelles sont vos crises ? Allez, montrez-moi vos crises ! »

Des auréoles de sueur apparaissent entre mes seins et sous mes bras. Médée griffe son carton. Sa panique a eu raison de sa camisole pharmaceutique et, de faibles, ses miaulements terrifiés sont devenus meurtriers.

— Voilà, Manning, dis-je dans un murmure. Voilà ma crise.

Malheureusement, j'ai pour tout public le flot ininterrompu des voitures qui me dépassent à une vitesse folle et dont les vrombissements font trembler le break comme un animal peureux. J'ai volé ce break à Jonathan, mon petit ami. Ou plutôt *ex-petit ami*, mais je ne parviens toujours pas à en parler au passé. En résumé, ce salaud est du signe du Taureau, a des mains superbes et écrit des pièces qui font de lui un être hybride — à la fois effarant et génial —, deux tiers Tennessee Williams, un tiers David Lynch. Il y a quelques mois, il est parti pour New York en compagnie de Rain, une étudiante en Art dramatique de dix-neuf ans avec des cheveux lisses et noirs qui lui tombent sous les fesses et un sourire à cinq mille watts.

Les flammes qui s'échappent du moteur augmentent.

Mauvais signe.

J'essuie la sueur qui perle à mon front et fantasme sur une vodka tonic corsée et glacée. J'imagine les glaçons, renifle les bulles, goûte le citron vert tout frais coupé. Je me souviens du Valium du chat et me demande si j'ai le temps de mettre le stock à l'abri avant que le break Volkswagen bien-aimé de Jonathan n'explose en une gerbe pyrotechnique orange, comme dans un nanar de Clint Eastwood. *Les restes carbonisés d'une femme retrouvés collés à la boîte à gants.* Je serre les bras le long de mon corps pour freiner la progression de la sueur.

Un type sur une vieille bécane BMW amochée s'arrête à ma hauteur et ôte son casque. Son sourire en coin et sa plastique de vingtenaire s'accommodent mal des petites rides autour de ses yeux. Ses cheveux humides se dressent dans tous les sens, comme ceux d'un enfant à peine réveillé. Son blouson de cuir paraît assez vieux pour avoir appartenu à James Dean lui-même. Son regard passe de la camionnette à moi, avant de revenir à la camionnette.

— Besoin d'aide ? hurle-t-il.

Il doit couvrir le rugissement de la circulation.

Je hurle en retour :

— Nan. Je profite du spectacle, c'est tout.

Il hausse les épaules et balance une jambe par-dessus sa moto.

Je crie :

— Je plaisantais !

Il se tourne de nouveau vers moi et un sourire illumine sa barbe naissante. Il a des dents blanches, des lèvres sensuelles et un nez légèrement de travers, certainement le résultat d'une vieille blessure qui ne fait qu'ajouter à son charme. Le Hamlet parfait, capable d'interpréter un caractère ombrageux porté vers la folie avec assez de sex-appeal pour provoquer chez le public le même émoi que chez Ophélie. Il est un peu négligé, mais ce n'est pas désagréable. Si j'avance de deux pas, je suis sûre de sentir l'odeur puissante du cuir et de la sueur.

*Tiens-toi, Bloom. Tu viens d'être plaquée et les effluves d'essence te font sûrement délirer. Ton chat se bat contre une boîte en carton et tu as volé un véhicule qui va finir à la casse.*

Il se rapproche de moi.

— Je ne crois pas que ce break aille beaucoup plus loin, me glisse-t-il à l'oreille.

— Merci. Excellent diagnostic.

— Qu'y a-t-il dans la boîte ?

— Mon chat.

Il hausse un sourcil. Soudain, un gigantesque semi-remorque surgit et manque nous passer dessus.

— Il ne faut pas rester ici, dit-il.

— Sans blague.

C'est l'une de mes mauvaises habitudes : plus j'ai besoin d'aide, plus je me conduis comme une ado snobinarde.

Un vent sec et chaud nous enveloppe et des flammes s'élèvent, tels des bras en manque de tendresse.

— Nous ne sommes pas censés l'arroser d'eau ou un truc comme ça ?

— Je ne sais pas. Vous avez de l'eau ?

— Non..., dis-je en hurlant et secouant la tête pour appuyer mes paroles.

Je délire ou bien la circulation devient de plus en plus bruyante ?

— ... mais j'ai un pack de six Coca à la vanille à l'arrière. Ça irait ?

— Je ne pense pas, répond-il. L'un de ces chauffards a peut-être un portable ?

Son regard fatigué et cynique suit la circulation. Mon Dieu, sous le T-shirt, les pectoraux sont impressionnants. Jonathan a un torse pratiquement concave. Sans sa chemise, on lui donne douze ans. Je détaille le profil de ce type, son nez cassé, son menton mal rasé et poussiéreux et ses yeux bleu-vert qui suivent la trajectoire des voitures. Il a l'air un tantinet dangereux. La situation déjà pénible pourrait tourner au cauchemar.

*Les cadavres d'une femme et de son chat retrouvés dans une décharge.*

Il se met à agiter les bras pour alerter camionneurs et mères de famille. Dans sa boîte en carton, Médée miaule à la mort. Je crains de la poser à terre. J'ai l'impression que les effets du Valium diminuent. Toutes les cinq minutes, elle a un sursaut et manque m'échapper des bras.

— Où est la police quand on en a besoin ? grommelle-t-il.

C'est là que je me souviens que j'ai de bonnes raisons d'éviter les flics — ou toute personne susceptible de les appeler.

*Une psychopathe incendie une voiture volée.*

Cramponnant la boîte de Médée d'une main, j'intercepte de l'autre le bras de mon motard appelant à l'aide.

— Euh... Attendez ! Si vous me déposiez simplement quelque part ?

Il me regarde bizarrement.

— Ne devrions-nous pas... ?

Il désigne les flammes.

— ... Nous ne pouvons pas laisser le break comme ça.

Réfléchissons vite. Je me penche sur son oreille pour ne pas être obligée de hurler.

— Ecoutez, personne ne va s'arrêter ici. Il n'y a pas assez de place, c'est trop dangereux. D'ailleurs, à quoi ça nous avancerait ?

Il coince son casque entre nous deux et observe les alentours.

— La colline est couverte d'herbes sèches qui ne demandent qu'à prendre feu. Le break pourrait exploser, dit-il.

— Raison de plus pour déguerpir.

— C'est vrai.

Il étudie la situation, examinant chaque possibilité comme un joueur d'échecs.

— Et puis j'ai vraiment besoin d'un verre, dis-je, égayée à l'idée d'une vodka tonic bien fraîche pétillant dans ma gorge. Personne ne va s'arrêter.

— Vous avez une vision plutôt pessimiste du genre humain, remarque-t-il.

— Elle s'améliorera dès que j'aurai avalé un peu d'alcool fort.

Nous achevons tout juste de ficeler la boîte de Médée à l'arrière de la moto quand la camionnette et tout ce que je possède explosent dans une orgie surréaliste de crépitements, de flashes et de jets de flamme.

J'éclate de rire. Je ne sais pas pourquoi. Mon corps ne m'a pas demandé mon consentement. C'est certainement un signe du destin, mais je suis bien trop hystérique pour l'interpréter.

— Allez, dis-je en criant. Allons-y !

L'air est chargé d'une odeur d'essence âcre et les vagues de chaleur si intenses qu'on se croirait dans un sauna.

Il me regarde, pose son casque sur ma tête et dit quelque chose, mais je ne peux pas l'entendre. Mes oreilles sont comme enfouies dans du coton. Mais je parviens à lire sur ses lèvres. Je crois qu'il répète : « Merde. Merde. Merde. »

## 2

Le mariage aurait dû être aboli depuis longtemps. Ce ne serait plus maintenant qu'une obscure note de bas de page, inscrite dans de poussiéreux livres historiques.

Malheureusement, en être persuadée ne m'a pas empêchée de me fiancer au printemps dernier. Depuis le divorce de mes parents, j'étais devenue une amazone pure et dure, assenant à qui voulait l'entendre qu'une nana ne devrait jamais échanger son bustier en cuir contre un lave-vaisselle Whirlpool. Mais à l'approche de la trentaine, j'ai eu un trou de mémoire. Faire régulièrement l'amour avec la même personne peut altérer votre perception de détails fondamentaux. Comme votre personnalité profonde, par exemple.

Lorsque Jonathan, qui s'était toujours vanté de son non-conformisme prononcé, avait fait sa demande un genou à terre, dans un cadre affreusement romantique et pas du tout non conformiste, j'aurais dû me méfier. Quand même ! Nous étions en avril et nous pique-niquions dans un parc au charme désuet. Une légère averse faisait luire les feuillages des arbres, des bambins trottaient dans l'herbe et les tulipes se balançaient doucement sous la brise. J'avais été mortifiée de constater combien tout cela évoquait *La Mélodie du bonheur* — surtout que Jonathan et moi proclamions que les comédies musicales constituaient la forme de distraction la plus méprisable, juste après les lynchages.

Pourquoi s'obstiner à suivre une recette réputée mener au désastre ? Prenez deux mesures de pression sociale, une bonne dose de peur et de solitude, saupoudrer d'une pincée de traumatisme remontant à l'enfance et vous obtenez... le mariage ! Passez au micro-ondes avec pulsions sexuelles et comportement animal, réglez au maximum jusqu'à ce que la mixture s'écrase sous le poids de l'apathie ou explose par infidélité. Un mariage heureux n'existe pas. Seule existe, à des degrés divers, l'aptitude à en donner l'impression.

Cynique ? Peut-être. Mais mon cynisme, je l'ai gagné. Et je le porte comme une croix de guerre.

Mes parents se sont séparés lorsque j'avais onze ans. Mon père, prof de travaux pratiques — maigre et voûté, avec des lunettes à monture d'écaille et des pantalons découvrant des chaussettes d'un blanc aveuglant — s'est mis à coucher avec une assistante dentaire de vingt-six ans dotée d'un généreux décolleté. Oui, Simon couche avec Sally. Un vrai foutoir. La ville de Calistoga (imaginez une ville endormie, provoquant la claustrophobie, connue uniquement pour sa médiocre boisson du même nom) a bien rigolé, la bouche cachée derrière la main.

Après le divorce, ma mère a déménagé à Marin County, étudié la numérologie, débloqué ses chakras et est devenue une spécialiste de l'hypnose au succès embarrassant. Ses principales clientes sont des divorcées blondes décolorées qui conduisent des BMW et portent d'immenses boucles

d'oreilles. Elle s'est mise à se marier comme on se venge, choisissant toujours sans hésiter le crétin qui la rendrait (et donc me rendrait) plus malheureuse. Je l'ai surnommée « l'épouse en série ». Elle ne se marie pas pour l'argent — non ! — elle est guidée par un sentiment bien plus profond, compulsif et masochiste. Un jour, elle m'a dit : « Claudia, je ne me marie pas parce que je le *veux*. Je me marie parce que je ne peux pas m'en empêcher. »

Mon père, lui, a épousé son assistante dentaire, qui s'est révélée être une hypocondriaque. Elle a abandonné sa carrière dentaire, sous prétexte que la roulette exacerbait ses migraines, et a mis mon père sur la paille en dilapidant ses modestes économies patiemment accumulées, jusqu'à l'arrivée en ville d'un type construisant des piscines avec qui elle est partie.

Etrange période de ma vie, où j'ai assisté à la dissolution de l'amour et (pis encore) de la vie sexuelle de mes parents, dissolution aussi prévisible que le déroulement d'un film d'horreur de série B. Au début, j'enfonçais mes ongles dans ma chair pour ne pas crier, mais une fois adolescente, j'ai commencé à observer les choses avec un détachement froid, lasse de constater cet effet boule de neige.

Cynique, moi ? *Observatrice* ne serait-il pas plus juste ?

De toute façon, maintenant que je suis guérie de l'amnésie temporaire provoquée par Jonathan, j'ai toutes les raisons de me réjouir qu'il ait été séduit par une tentatrice mineure et soit parti avec elle. Je devrais leur envoyer une douzaine de roses avec un mot : « Je préfère que ce soit vous plutôt que moi. » Laissons-les se repaître de leurs corps respectifs jusqu'à ce qu'ils fassent une indigestion de sexe, de baisers et de je-t'aime-ne-me-quitte-jamais, et que la monotonie effrayante de leur avenir ne s'étende devant eux, telle l'immensité de l'océan devant des passagers clandestins en proie au mal de mer.

J'en ai fini avec tout ça. Je me ferai dorénavant la championne de l'anti-monogamie. Je mènerai le juste combat, fustigeant la maléfique industrie du mariage et les films romantiques partout où leurs têtes hypocrites montreront le bout de leur nez.

### 3

Clay Parker m'emmène au Owl Club, un bar sordide de Mission Street. Nous sommes mardi après-midi et il n'y a que trois clients. Deux vieux types au visage buriné comme des gants de baseball usés et une femme en pantalon moulant qui joue au billard toute seule. Elle parle également toute seule, et comme personne ne se soucie d'alimenter le juke-box, tout le monde en profite. Il est question du FBI et de complot mondial, mais c'est tellement compliqué qu'après quelques minutes, je cesse de l'écouter. Je culpabilise vraiment au sujet de cette pauvre Médée, dont les poils sont dressés sur tout le corps — à cause des virages à moto. Je l'ai prise avec nous et maintiens son corps tremblant sur mes genoux, tentant d'acheter son obéissance de mes caresses.

— Je crois que nous devrions appeler les flics, dit Clay en revenant du bar avec nos boissons.

— Les flics ?

J'ai sursauté trop brusquement.

— Ce n'est pas la bonne saison pour un feu de ce genre. Il pourrait s'étendre, explique-t-il.

Je sens à son regard que ma panique est perceptible.

— Je ne peux pas.

J'ai passé la majeure partie du trajet à essayer de concocter une explication plausible, mais je suis une piètre menteuse. Je fais du théâtre depuis que j'ai six ans mais je suis incapable de trouver une excuse pour me tirer d'un rendez-vous chez le dentiste, alors un vol de voiture assorti de pyromanie ! Aussi me suis-je résignée à dire la vérité à cet infortuné étranger.

— Ecoutez, je suis désolée de vous avoir entraîné là-dedans, dis-je en remuant ma vodka tonic avant d'en avaler la moitié. Le fait est que j'ai, disons, *emprunté* ce break.

— Emprunté ?

La pénombre me fait hésiter sur la couleur de ses yeux — entre le bleu et le vert — mais son visage possède quelque chose de rassurant et familier. Il a un regard qui vous fait perdre le fil de vos pensées. L'espace d'un instant, j'oublie ce que je fais ici et ce que je suis censée confesser.

— Je suis désolée si je vous semble incohérente, dis-je en regardant ailleurs. Je plane un peu. Mon Dieu ! C'est vraiment la meilleure vodka tonic que j'ai bue de ma vie. Et aussi la plus utile !

— Vous n'avez pas volé cette camionnette, n'est-ce pas ?

— Eh bien...

Je tente un sourire, peu convaincant. La fille qui joue au billard marque un point. Le son des boules qui s'entrechoquent alarme Médée qui plante ses griffes dans ma cuisse.

— Aïe !

J'ai poussé un cri aigu. Tout le monde se tourne vers moi et je m'enfonce un peu plus dans la

banquette.

*Une psychopathe voleuse de voiture et son chat fou appréhendés au Owl Club.*

— Elle appartenait à mon petit ami, dis-je dans un murmure. Je l'ai empruntée sans le lui dire.

— Ah. Et où se trouve votre petit ami en ce moment ?

— Ex-petit ami. Pardon, on dirait que je n'arrive pas à m'y faire. Il est à New York, en train de baiser avec une ado.

— Charmant.

Il se renfonce dans son siège et contemple le plafond. Il doit se demander dans quel guêpier il s'est fourré.

— Vous ne croyez pas sérieusement que la camionnette va déclencher un incendie ? Elle a brûlé, à cause de l'explosion et tout, mais le feu ne va pas s'étendre ?

Quelle idiote. Pourquoi je ne parviens pas à parler correctement ?

Au bar, l'un des vieux éclate d'un rire sonore. Cette fois, Médée s'enfuit en direction de la porte. Je me jette à sa poursuite, mais Clay est plus rapide. Il la soulève de terre et avant que je n'aie pu la toucher, elle ronronne sur ses genoux. Jonathan ne s'est jamais bien entendu avec Médée. Il prétendait qu'il était allergique, qu'elle provoquait chez lui migraine et démangeaisons sur la langue. Mais je crois plutôt qu'il était jaloux.

En me relevant, je sens un filet de sueur dégouliner dans mon décolleté. Dans ma hâte d'ingurgiter de la vodka, j'ai complètement oublié d'aller me rafraîchir. Je m'excuse et me rends aux toilettes, un placard à balais aménagé dégoûtant. Le lavabo est maculé de rouille, le sol couvert de débris et la porte de l'unique cabinet est joliment décorée de slogans, insultes et avertissements en tout genre dont le plus frappant est :

« Toutes des putes ! »

J'étudie mon reflet dans le petit miroir fêlé. Même les bons jours, mes cheveux résistent au peigne. Chacune de mes boucles cherche sa voie dans le chaos de ma chevelure et tente de se raidir dans ce délire frissant. Aujourd'hui, mes boucles font preuve d'ambition et mon look évoque Méduse qui aurait pris du crack. Je porte ma petite robe de plage orange — ma tenue la plus confortable pour les longs trajets (et maintenant, me dis-je, mon *unique* tenue). Elle n'est pas exactement du dernier chic, toute froissée, humide aux aisselles et tachée des débris cendres du break de Jonathan. De plus, la migraine menace. Sans doute les vapeurs d'essence. Ou bien la combinaison vol de voiture-explosion-vodka-tonic. Qui sait ? Je pense alors au type à la séduction indécente, là-bas, qui sirote sa bière en caressant mon chat. Peut-être est-ce aussi bien que je sois atrocement non présentable aujourd'hui : j'ai moins de chances de m'embarquer dans une autre épopée sans issue.

Se rafraîchir, Claudia. Migraine. Un problème à la fois. D'abord, je passe une serviette en papier imbibée d'eau sous mes bras — oh, bonheur — puis entre mes seins et dans mon cou. Déjà, je me sens moins crasseuse. A présent, la migraine. Oh ! Zut, mon stock d'aspirine a été incinéré sur le bas-côté de la nationale. Je pourrais en demander au barman, mais Clay va me voir. C'est gênant, il pourrait trouver bizarre que je demande des cachets à un inconnu (et à ton avis Claudia, mettre le feu à un véhicule volé, ce n'est pas bizarre ?) Mes chances de donner une impression favorable sont compromises (et d'ailleurs sans objet. Nous sommes d'accord ?)

Claudia, tu viens d'être plaquée, assommée par la chaleur, attaquée par la migraine, sans abri et tout ce que tu possèdes survole actuellement la nationale 17 sous forme de cendres. Interdiction, je répète, interdiction de se fourrer dans une situation compliquée avec un superbe motard. Malgré tout, inutile d'aggraver les choses avec un faux pas de plus.

Un reniflement s'échappe des toilettes. Je m'immobilise. Il ne m'est pas venu à l'esprit que je puisse ne pas être seule. Un rapide coup d'œil sous la porte révèle une paire de tongs roses. Deux secondes plus tard, j'entends tirer la chasse et Barbie-à-la-plage apparaît.

Elle est vêtue d'un minuscule débardeur sur un soutien-gorge de bain et un short turquoise modèle réduit qui dévoile ses jambes d'un kilomètre de long. Ni ses yeux rouges, ni son nez rose de s'être trop mouchée, ni le décor sordide ne parviennent à diminuer cette aura éblouissante propre aux Californiennes.

Elle se dirige vers le lavabo et se lave les mains et le visage avant de s'essuyer avec des serviettes en papier. J'essaie de ne pas rester bouche bée.

— Salut, dis-je.

Elle me regarde dans le miroir et sourit, découvrant les dents blanches et étincelantes que j'attendais, puis éclate en sanglots.

— Oh non. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je...

Elle peine à prononcer le mot.

— ... Je hais...

— Oui ? Vous haïssez... ?

— ... les mecs, finit-elle par cracher.

Ses jolies petites narines laissent échapper un filet peu ragoûtant. Je disparaiss dans les toilettes y pêcher un rouleau de papier.

— Tenez, dis-je en lui tapotant l'épaule. Ça va aller.

Elle se mouche bruyamment plusieurs fois, puis se reprend avec une rapidité surprenante, étant donné l'étendue de son désespoir.

— Mon Dieu, dit-elle en examinant les traces de mascara dans la glace. J'ai honte.

— Il ne faut pas. Dépannez-moi d'un cachet d'aspirine et je ne dis rien à personne. Marché conclu ?

Elle farfouille dans le sac de plage rose pendu à son épaule et en sort une barre de Mars entamée, trois rouges à lèvres, un Tampax et un téléphone portable avant d'exhiber le flacon d'aspirine tant désiré. Elle me le tend.

— Mon Dieu, merci. Vous êtes un ange.

Elle a un petit hoquet plein de distinction et lisse ses cheveux qui n'en ont pas besoin.

— C'est notre petit secret, d'accord ?

— Bouche cousue, dis-je en me versant un verre d'eau.

Puis je m'éclipse dans les toilettes pour faire un dernier petit pipi.

Quand j'en émerge, ma petite Barbie en détresse a disparu. Comme d'habitude, les dégâts se sont révélés bien moins étendus que je ne le craignais — mon mal de tête n'est déjà plus qu'un souvenir. Je me sens fraîche et j'ai hâte de retrouver mon verre.

Clay est toujours en train de caresser Médée. Tous deux semblent en pleine conversation. Elle n'a plus du tout les poils rebroussés et s'étire sur les genoux de Clay en ronronnant de bien-être. Elle a toujours eu très bon goût.

— ... un trajet en moto infernal, est-il en train de lui dire. Mais tu vas bien. Je parie que tu retombes toujours sur tes pattes.

— Merci, dis-je.

Il relève la tête.

— De quoi ?

— Oh, je ne sais pas... De l'avoir calmée. De nous avoir amenées ici et sauvées d'une mort violente.

— Je ne vous ai pas sauvées...

Il lève sa bière et la fait tourner entre ses mains avant d'en avaler une gorgée.

— ... Toutes les deux, vous n'avez pas l'air du genre de filles qui ont besoin d'être secourues.

Je m'empresse de changer de sujet.

— Et vous ? Que faites-vous ?

— Pour gagner ma vie ?

— Oui. Que faites-vous pour gagner votre vie ?

Il hausse les épaules.

— J'ai un magasin de disques.

— Ici, en ville ?

Il acquiesce.

— C'est super. Alors tu es dans la musique. Tu joues d'un instrument ?

— Pas vraiment. Je travaille aussi comme disc-jockey, mais ça ne marche pas terrible. Je ne suis bien payé que pour les mariages, qui généralement me dépriment.

— Zut, dis-je. Je déteste les mariages.

— Si je dois passer une fois de plus *You are so beautiful*, je me jette par la fenêtre.

— Je crois que notre génération est bien trop désabusée pour le mariage. Il devrait être déclaré hors la loi. Ne parlons même pas du débat sur le mariage homosexuel...

Je me penche par-dessus la table.

— ... Réglons son compte à cette institution une bonne fois pour toutes.

Il semble amusé.

— Voilà quelque chose à quoi je peux boire, dit-il en levant sa bière.

Nous trinquons. J'imagine sa bouche qui se pose à la naissance de mon cou et je me sens soudain beaucoup plus ivre que je ne le devrais après une vodka tonic, même dans un estomac vide.

— Et vous, que faites-vous à Santa Cruz ?

Il ne cesse de ramener la conversation à moi. Ce doit être un serial killer. Les gens qui gagnent leur vie en tuant les autres ont tendance à se montrer réservés. Raison de plus pour ne pas aller chez lui.

— Comment savez-vous que je ne suis pas d'ici ? dis-je.

Malgré moi, je tourne ma paille dans mon verre avec coquetterie. *Cesse immédiatement. Cesse de flirter. Cesse. De flirter.*

— J'ai le plaisir douteux d'avoir grandi dans cet écosystème. Je sais repérer un nouveau venu. Et puis votre break était immatriculé au Texas.

C'est un flic. En mission secrète. Mon Dieu. Je sens l'acier des menottes se refermer sur mes poignets.

— Ça va ?

Il se penche par-dessus la table et effleure ma main, celle-là même que je suis en train de glisser avec masochisme dans les menottes. S'il vous plaît, mon Dieu ! Faites que ce ne soit pas un flic en mission secrète et/ou un tueur en série.

— Oui. Pourquoi ?

— Parfois vos yeux ont cet éclat un peu fou...

— Un éclat fou ?

— Le même regard que celui de Médée lorsque je l'ai détachée de ma moto.

Je ris. Même à mes oreilles mon rire sonne étranglé.

— Oui, je ne suis pas dans mon assiette aujourd'hui. Je n'ai pas l'habitude de me lever à 4 heures du matin, conduire huit cents kilomètres, faire exploser un véhicule volé, puis me détendre à coup de vodka tonic.

La récapitulation des événements de la journée fait ressurgir l'éclat fou de mon regard. Je préfère diriger la conversation sur des sujets moins dangereux.

— Euh... C'était quoi votre question ?

— Santa Cruz. Qu'est-ce qui vous amène à Santa Cruz ?

— Ah oui. J'ai décroché un job à l'université. J'enseigne le théâtre.

— Ouah.

Il semble impressionné, et légèrement sceptique. Ce qui confirme mes soupçons, à savoir que je ne suis pas de l'étoffe dont on fait les profs.

— Ils étaient pris à la gorge, dis-je. Quelqu'un avait falsifié ses diplômes et ils ont dû le virer. Je suis la seule qu'ils aient réussi à traîner ici in extremis. Ils m'ont clairement précisé que je n'étais là qu'à titre temporaire — un an environ. Ensuite, à moins que je ne me révèle être le nouveau Stanislavski, je me retrouve à la rue.

Mes nerfs à cran conjugués à trois jours de solitude sur la route et une vodka tonic de rêve m'ont rendue bavarde, mais je le regrette à peine. C'est bon de parler à quelqu'un d'autre qu'à un chat de mauvaise humeur et hystérique.

— Je suis une éternelle étudiante et j'aime l'atmosphère adolescente de l'université, alors je me suis dit que la fac était le seul endroit où j'avais une chance de réussir. Mais ce truc de prof m'inquiète. Je crains de ne pas être pourvue de la garde-robe adéquate.

Il balaie l'argument d'un revers de main.

— A l'université de Santa Cruz ? Déambulez sur le campus dans un sac-poubelle et dès la fin de l'après-midi, vous aurez fait des émules. Ici, le refus de la mode est une mode.

— Super.

Un silence bizarre s'installe. Nos regards se croisent un peu trop longtemps, ce qui me rend si nerveuse que je lâche :

— Mon Dieu, je ne peux pas croire que j'ai piqué la camionnette de mon ex !

Il semble hésiter sur la réponse appropriée. J'ai l'impression de monologuer de façon incontrôlée.

— Désolée. J'ai eu une longue journée.

— Je crois que vous avez besoin d'un autre verre, dit-il en se levant.

Comme s'il prenait un enfant endormi sur ses genoux, il me tend délicatement Médée.

— La même chose ?

Je réalise que je mâchouille frénétiquement mon quartier de citron vert, où mes dents ont laissé leur empreinte. Je le laisse tomber dans mon verre que je lui tends d'un air penaud.

— Oui, s'il vous plaît. Attendez, laissez-moi payer cette fois.

Je cherche mon argent, toujours coincé dans mon soutien-gorge, mais il secoue la tête.

— Laissez tomber. Considérez-moi comme le comité de bienvenue.

Il pivote et se dirige vers le bar. Je le suis du regard en me mordant les joues. Existe-il un signal plus érotique que le léger pli formé par les fesses minces d'un homme en Levi's délavé ?

Je m'appuie contre la banquette et ferme les yeux en caressant la douce fourrure de Médée. Le goût acide du citron vert me pique la langue. *Claudia. S'il te plaît. Pour une fois dans ta vie, résiste. Résiste. Résiste.*

## 4

*Dévergondée* est mon mot préféré. J'aime sa sonorité qui claque au début et s'adoucit sur la fin. J'aime l'imaginaire qu'il contient — des gamines avec des couettes qui vous tirent la langue, des jeunes filles effrontées habillées de fringues aux couleurs criardes, des filles légères et court vêtues qui batifolent. De mes vingt ans à maintenant, ce fut mon objectif : vivre comme une dévergondée, flirtant sans arrêt avec l'irrévérence, le déplacé, le décalé, sans jamais vraiment y tomber.

Jusqu'à ma rencontre avec Jonathan, cela signifiait, pour commencer, ne jamais dire « je t'aime ». Facile, puisque, à part mon chat, mon coloc homo et mon vibromasseur, je n'aimais rien ni personne outre mesure. Je ne sais même pas si j'aimais Jonathan. Je crois que notre relation est née d'un accès de panique. Conjugué à mon affection démesurée pour lui, cela donnait exactement le genre d'amour dont regorgeaient les chansons pop dont je me nourrissais depuis l'adolescence. Ma liaison avec Jonathan était terrifiante — parfois tendre, parfois douloureuse —, ce qui, si on s'en tient au top cinquante à travers les âges, est typique de l'amour. Aussi m'étais-je figuré que j'étais sur la bonne voie.

Avant Jonathan et mon accès de panique, je considérais la monogamie comme l'ennemie de toute femme et un comportement peu farouche (inhérent à tout style de vie dit coquin) synonyme de liberté. Question de génération, sans doute. La plupart de mes copines de fac étaient fans de strip-teaseuses ou de stars du porno, tout comme nos mères étaient fans de starlettes. Leur façon de dire merde aux valeurs établies provoquait notre admiration. Nous trouvions l'industrie du sexe et le côté sordide qui va avec plutôt glamour. Et coquin.

Mais vivre comme une dévergondée peut se révéler épuisant. Passé un certain temps, les avantages qu'on en retire commencent à paraître surfaits. Au moment où je m'apprête à négocier le virage de la trentaine, ma philosophie perd de sa ferveur. Sincèrement, mon droit à vivre à fond et en couchant à droite et à gauche commence à me fatiguer.

J'imagine que c'est pour ça que Jonathan et moi en sommes si vite arrivés aux choses sérieuses. J'avais vingt-huit ans lorsque nous nous sommes rencontrés. La trentaine approchait au grand galop et je savais qu'un changement s'imposait. J'ai commencé à frémir chaque fois que je croisais dans les magasins de fringues une femme à la trentaine bien sonnée, errant au rayon junior malgré des pattes d'oie profondément incrustées et des cheveux si souvent teints qu'on dirait de la fausse fourrure bon marché. Je ne sais pas pourquoi un dévergondage qui se respecte nécessite un visage et un corps lisses, mais le fait est. C'est franchement dégoûtant mais d'une importance trop capitale pour être remis en question.

C'est dans ce climat d'anxiété et de conscience d'une malédiction approchant à l'horizon que

j'ai rencontré Jonathan. Créatif, gentiment anticonformiste et tellement fou de moi que chaque fois que nous nous trouvions dans la même pièce, son trouble était presque palpable. Je mettais en scène sa pièce, *Cocktail Molotov*, une farce à propos d'apprentis préparateurs de cadavres. Chaque fois que nous discussions de modifications autour d'un café, il saisissait toutes les occasions de me toucher, sans qu'on puisse deviner si c'était délibéré ou accidentel : son coude se nichait contre le mien, son genou effleurait ma cuisse sous la table. Je me sentais flattée mais pas bouleversée. Il n'était pas mon type — maigre, les mains pâles, le regard furtif et inquisiteur — pas du tout le genre musclé, un peu trapu, des mecs que j'avais l'habitude de ramener chez moi.

Mais Jonathan avait une qualité : la persévérance. Il a pris racine à mes côtés et envahi mon esprit avec la force et la ténacité d'une plante grimpante. La vue de ses cheveux noirs dans la lumière matinale tandis qu'il roulait une cigarette de ses doigts agiles a commencé à me devenir familière. Je suis devenue accro à son odeur : savon irlandais, fumée de cigarette et lessive. Il faisait preuve d'une attention excessive, comme tous ceux dont le cœur s'étirole entre deux liaisons. Jonathan aimait être amoureux. Sans personne à qui faire du café, lire ses textes préférés ou chanter des chansons pleines d'humour noir qu'il inventait au fur et à mesure, il était perdu.

Trois semaines après que nous avons couché ensemble, il m'avait convaincue d'emménager chez lui. Cela semblait logique. A l'époque, mon coloc, Ziv, avait une aventure avec Gunter, un Allemand doté de trois manies que Ziv trouvait adorables et moi repoussantes : il laissait une couche de minuscules poils bruns partout dans la salle de bains lorsqu'il se rasait, aimait jouer du violoncelle après le coït, c'est-à-dire vers 2 ou 3 heures du matin et, malgré mes protestations, il s'obstinait à consommer tout produit chocolaté introduit en contrebande dans la maison, y compris la tablette de chocolat belge aux noisettes que j'avais cachée dans mon tiroir de lingerie. Donc Gunter me chassait et Jonathan jouissait de cette charmante petite maison démodée de style texan, avec des portes-fenêtres, un plancher de bois brut et une baignoire à pied dans laquelle j'avais passé la majeure partie de l'année à flotter. Une relation stable et chaleureuse, un nouvel appartement sympa pour le décollage, tout cela semblait aussi parfait que dans les catalogues — un conte de fées signé Habitat.

Mais les vieilles habitudes ont la peau dure. La monogamie s'était révélée un choc pour moi, à la fois physiquement et psychologiquement. Vers la fin de l'été, alors que nous vivions ensemble depuis plus de cinq mois, le besoin d'autre chose me faisait frémir des pieds à la tête. Quand on a vécu comme une dévergondée, les vendredis soir vidéo et plat à emporter appartiennent à une autre planète. J'arpentais le salon en fendant l'air de coups de poing, comme une junkie en manque.

J'avais vécu vingt-huit ans sans problèmes, à suivre les élans de ma sexualité nomade, prolongeant mon adolescence élastique aussi longtemps que possible. Et soudain une partie de moi me criait de construire un nid tandis que l'autre hurlait « Prends la fuite ! »

Mais avoir décidé de tenter le coup du nid ne signifiait pas que je savais comment gérer la chose.

Alors j'ai fait ce que tout le monde fait quand on ne trouve pas de solution : j'ai nié le problème, afin de provoquer une catastrophe grandeur nature. A l'automne de ma dernière année de fac, après sept mois de douillette existence avec Jonathan, j'ai eu une liaison éclair avec mon prof de conception des décors. Il avait plus de quarante ans, des tempes grisonnantes distinguées et la voix sentencieuse et rauque de Tom Waits. Il ne signifiait rien pour moi. Sans illusion, j'étais pleinement consciente que nous ne faisons que nous servir d'exutoire mutuel. Il n'était même pas bon au lit. Marié, il culpabilisait à mort à mon égard et ses prestations hâtives ne me satisfaisaient pas vraiment. Après deux séances sordides dans un hôtel humide, j'avais tout arrêté. Il avait soupiré de

soulagement et m'avait mis un A, bien que ma maquette pour l'examen final ait eu l'air d'avoir été exécutée par un élève d'école maternelle.

Bien sûr, je m'étais sentie obligée de tout dire à Jonathan. Je ne suis peut-être pas un modèle classique d'intégrité, mais j'ai mon propre code moral, commandé par l'honnêteté, juste après le dévergondage. Et puis j'avais en grande partie été poussée à cette liaison par la sensation d'étranglement provoquée par la vie commune avec Jonathan. Avouer était nécessaire. J'avais eu besoin de rejouer un peu les dévergondées et je ne m'étais pas gênée, mais maintenant il fallait passer à confesse.

Par un froid samedi de décembre, à une semaine de Noël, assise face à lui, j'avais résumé l'histoire, le regard fuyant, tout en déchiquetant l'étiquette d'une bouteille de Corona. Il n'avait exprimé aucune réaction violente, mais avait foncé vomir dans les toilettes. Ensuite il m'avait fixée avec le genre d'expression qu'un bébé pourrait avoir si sa mère lui fourrait le doigt dans une prise électrique. Je ne m'étais pas sentie très bien non plus.

Peut-être que je parle ainsi pour adoucir le choc que j'ai ressenti quand il m'a laissée tomber des mois plus tard pour Rain, mais rétrospectivement, je crois qu'à partir de ce samedi glacial, il n'a fait que peaufiner sa vengeance. Même sa demande en mariage était des représailles. Il savait que, pour moi, me fiancer était synonyme de renoncement public à tout dévergondage. Ainsi quand il m'a plaquée, il m'a privée non seulement de mon avenir, mais aussi de mon passé.

## 5

Il est 18 heures. J'ai avalé trois vodkas tonic et je suis amoureuse.

D'accord, c'est peut-être faux. C'est peut-être juste le choc culturel. Je ne suis pas revenue en Californie depuis trois ans. L'air salé de l'océan doit détraquer mon cerveau. C'est pour ça que je suis aussi volage et déchaînée qu'une gamine de treize ans à une soirée pyjama.

— Où va-t-on ? dis-je à Clay quand il m'entraîne hors du Owl Club vers la lumière éblouissante du soleil.

— Chercher un endroit où on accepte les chats, pour Médée.

— Vous avez raison. Rattachons-la sur votre moto.

Je ris de ma propre blague.

Clay me pilote gentiment.

— Mon copain Nick habite au coin de la rue. Il plaira à Médée. Il n'est pas présentable, mais c'est un génie avec les chats.

— Comment ça, pas présentable ?

— Il souffre d'un léger syndrome de Tourette.

— Non. Sérieux ?

— Surtout avec les clients. Malheureusement, c'est mon vendeur au magasin de disques. Une fois, il a traité une aimable vieille dame de « folle givrée ». Il fallait voir sa tête.

— Mon Dieu, dis-je en riant. Ça n'affecte pas un peu les ventes ?

— Disons que cette dame n'est pas devenue une habituée.

Pendant que nous parcourons la courte distance jusqu'à chez Nick, je ne cesse de loucher sur la cicatrice en forme de demi-lune près de l'oreille de Clay. Je ne peux m'empêcher d'avoir envie de l'embrasser.

— Tout va bien ? me demande-t-il en me jetant un regard de biais.

— Mmmoui. Pourquoi ?

— J'ai cru voir de nouveau cet éclat dans vos yeux.

Je ris.

— Il s'agit d'un autre. Il faudra apprendre à les différencier.

— D'accord. Nous voilà...

Il franchit une petite grille puis monte les quelques marches d'une maison délabrée. D'épaisses branches de lierre et de capucines recouvrent la véranda branlante.

— ... chez Nick.

Il pousse la porte.

— Nick ! Je t'ai amené une minette à dîner, hurle-t-il.

Un type râblé, aux cheveux clairsemés et arborant un T-shirt trop petit des Ramones apparaît à la porte du salon.

— Pas besoin de hurler.

Il est en train de manger un beignet. A ma vue, il laisse tomber une traînée de confiture qui atterrit sur le R de *Ramones*.

— Putain de merde ! s'exclame-t-il.

Le regard de Clay passe de lui à moi.

— Quoi ? Elle te rend nerveux ?

— Pardon, s'excuse Nick en avalant le beignet d'une seule bouchée.

Il s'étouffe et Clay lui envoie deux claques dans le dos.

— Vous devriez peut-être attendre dehors, dit Clay, désignant du menton la porte que je viens à peine de franchir. J'arrive dans une seconde.

— O.K., dis-je en battant en retraite sur le trottoir. Enchantée d'avoir fait votre connaissance.

Deux minutes plus tard, Clay réapparaît, sans Médée.

— Bon, dit-il en tapant gaiement dans ses mains. Nous pouvons commencer la visite guidée.

— La visite guidée ?

— Oui.

— Quelle visite guidée ?

— Dingues et délices de Santa Cruz.

Je regarde la maison improbable de Nick derrière lui. Les fenêtres sont tendues de draps violets, maculés de rouille. Une étrange sculpture en canettes de bière pend à un arbre.

— Vous êtes sûr que Médée est en sécurité ?

— Certain. Nick est un désastre avec les femmes, mais il fait des merveilles avec les chats.

Il tente de m'entraîner, mais je ne bouge pas d'un pouce, hésitante.

— Je ne suis peut-être pas une maîtresse modèle, mais je ne peux m'empêcher de m'inquiéter. Elle est à peu près tout ce qu'il me reste.

Il pose ses mains sur mes épaules et me regarde dans les yeux.

— Claudia. Je vous jure qu'elle sera comme un coq en pâte. Faites-moi confiance.

Je me mordille les lèvres et fixe son visage. Je ne le connais que depuis quatre heures, mais je réalise avec étonnement que j'ai confiance en lui.

— Si vous le dites.

— C'est promis. Maintenant, par ici madame, je vais vous présenter les spécialités de Santa Cruz.

— Dingues et délices ?

— Exactement.

Visite guidée de « dingues et délices » par Clay Parker.

1) Nick et son beignet à la confiture. Un dingue avec un délice. Je suis sceptique mais désireuse de persévérer.

2) Endroit chic au centre-ville, avec nappes de lin blanches et serveuse dont le string rouge lamé dépasse du pantalon noir. Ingestion d'une douzaine d'huîtres et de bière dans des chopes glacées. Clay avoue vivre sa meilleure journée de tout l'été. Je rougis. Je rougis rarement.

3) En chemin, rencontre de notre second dingue : cheveux longs, sur un unicycle, jouant de la flûte en plastique. Aucune certitude possible à cause de la vitesse mais je le soupçonne de jouer *Little Red Corvette*.

4) Mine d'or. Le marché du centre-ville. Des pêches, des samosas, dégustation gratuite de calamars. Trop de dingues pour les énumérer : des types avec des coupes au bol, travestis, danseuses du ventre, punks en skateboard, filles au look gothique, percussionnistes rastas. Clay me désigne un papa qui gronde un bambin qui a oublié de recycler sa bouteille de jus de pomme. Cela nous fait rire, jusqu'au moment où le même se met à pleurer. Nous nous sentons alors déprimés.

5) Ai réussi à pénétrer discrètement chez Rite Aid pour acheter de l'aspirine. A l'intérieur, encore plus de dingues : trois supernanas vêtues de couleurs fluo, très années quatre-vingt, leurs franges dressées sur la tête, remplissent leur Caddie de pastilles de menthe en gros et de cartouches de Pall Mall.

6) Dessert au Saturn Café. Serveuse renfrognée coiffée d'une perruque afro rose. Clay nous commande des folies au chocolat accompagnées de cookies au chocolat. Nous nous donnons mutuellement la becquée jusqu'à écoeurement.

7) Insiste pour visiter la jetée. Me souviens l'avoir visitée un siècle auparavant, suis saisie d'une nostalgie inhabituelle. Clay admet en grommelant que la jetée est peuplée d'un nombre impressionnant de dingues, ce qui justifie cette étape dans notre parcours. Les montagnes russes décaties manquent faire ressurgir huîtres, calamars, pêches, samosas, cookies et folies au chocolat. Découvre que Clay émet un adorable petit cri quand il est terrifié.

8) Dernier verre au Blue Lagoon. Beaucoup de types imposants vêtus de cuir. Tellement envie d'embrasser Clay que j'ai le goût du baiser dans la bouche.

## 6

Clay Parker habite une yourte. Avant ce soir, j'ignorais ce que c'était. C'est une sorte de maison ronde, en bois et en forme de chapiteau. Et plus douillet que je n'aurais imaginé. Elle est même aménagée d'un plancher de bois brut et de carreaux aux fenêtres. C'est le genre d'habitat où pourrait vivre un *hobbit*, s'il était né et avait grandi en Californie du Nord.

Vous devez vous demander ce que je fais là. Moi aussi. Mais la situation est plus innocente qu'elle n'y paraît — sérieusement. Clay m'a assuré qu'il me laisserait son lit et irait passer la nuit dans le petit pavillon en bas de la rue, où vit une de ses connaissances. Jusqu'ici, le sexe de la connaissance reste un mystère que mes subtils subterfuges n'ont pas réussi à percer. Voici la somme des indices inutiles que j'ai réussi à glaner :

1) Le pavillon comporte un canapé, sur lequel il dit avoir déjà dormi.

2) La connaissance est « une vieille connaissance ». Je suppose que cela signifie qu'ils se connaissent depuis des années et non pas — possibilité pourtant reconfortante — que cette connaissance, quel que soit son sexe, est nonagénaire et incontinent.

3) La connaissance ne se formalisera pas de l'heure tardive (il est maintenant 1 heure du matin), de l'absence de préavis et de devoir faire un café supplémentaire le matin venu.

4) La connaissance fait du superbon café.

Claudia détective, très peu pour moi. Même après neuf heures passées à boire, me goinfrer, puis reboire en compagnie de ce mec, je reste incapable de m'informer de sa vie sentimentale ou (quelle horreur) de son statut marital. C'est l'un de ces comportements débiles dont nous sommes coutumiers : nous persuader que tant que nous ne posons pas la question, aucun obstacle n'existe. Tout aussi stupide : croire que notre partenaire potentiel ne s'est pas non plus renseigné sur *notre* statut parce qu'il veut la même chose que nous.

Argh. Qu'ai-je fait pour me retrouver encore une fois dans une situation aussi tordue ? Mais Clay Parker ruisselle de sex-appeal, avec son regard sage et les légères irrégularités de ses traits, ce qui le rend encore plus attirant. Comme cette adorable petite cicatrice en forme de croissant sous son oreille gauche et sa dent à laquelle manque un minuscule éclat d'émail. Son œil gauche louche un tout petit peu, surtout quand il sourit. Et puis il y a le nez, avec sa bosse si imperceptible qu'on croit l'avoir imaginée jusqu'à ce que, changeant d'angle, on la remarque de nouveau. A un moment, entre les huîtres et les pêches, je l'ai interrogé sur le sujet. Il est devenu cramoisi.

— Ne me dis rien, ai-je lancé. Tu donnes dans le sadomasochisme ?

Il a étouffé un rire, mais sans conviction, et j'ai regretté d'avoir posé la question.

— Excuse-moi, ça ne me regarde pas.

— Non, c'est O.K. Tu peux me poser les questions que tu veux...

*A part « Couches-tu avec quelqu'un en ce moment ? »* me dis-je.

— ... C'est... mon père. Il était un peu sévère avec moi lorsque j'étais enfant.

— Oh. Je vois.

Un silence étrange s'installe, jusqu'à ce que je reprenne la parole.

— Il te battait ?

— C'est arrivé une ou deux fois.

Il suit du regard une bonne femme minuscule qui traverse la rue en tentant de maîtriser son énorme danois. Il hausse les épaules.

— J'imagine que personne n'est parfait.

— Où est-il en ce moment ?

— Mort.

Il avale sa salive et soutient mon regard. Un étrange accès d'instinct maternel me donne envie de repousser la mèche rebelle sur son front, ce qui me fait flipper.

— Et ta mère ?

Il rit. Je suis soulagée de le voir de nouveau rire, mais sa voix s'est durcie.

— Elle assure. Elle me survivra, j'en suis sûr.

— Tu l'aimes ?

C'est peut-être de la psychologie de bazar, mais je soutiens que les hommes qui aiment leur mère sont moins décevants, dans tous les domaines.

Il réfléchit une ou deux secondes. Mauvais signe. Mais quand il répond, je comprends qu'il a sérieusement réfléchi à la question.

— Je l'aime. Si elle n'était pas ma mère, je ne la verrais jamais, mais elle a du cran et elle m'aime plus que tout au monde. Qui peut résister à ça ?

Je réponds d'un sourire, me demandant si quelqu'un m'aime plus que tout au monde.

L'intimité de la yourte m'intimide un peu. Je me retrouve au milieu d'une grande pièce circulaire, éclairée de bougies et d'une lampe de cuivre. Mon regard erre sur l'évier de cuisine, l'armoire rustique qui semble artisanale et (Seigneur !) le lit immense recouvert d'une couette. Depuis des heures, nous errions au gré de notre plaisir, le vent de l'océan dans nos cheveux et, soudainement, nous nous retrouvons cernés d'étagères, de sa platine et de ses haltères, foulant un épais tapis de laine. Sa chienne, un vieux cabot couleur caramel qui répond au nom de Sandy, remue la queue en haletant, frémissant de joie quand son maître caresse son corps bedonnant.

— Tu surfes ?

Une planche de surf, aussi jaunie que les dents d'un fumeur, est posée contre l'armoire et une autre, d'un turquoise éclatant, contre la porte.

— Ouais.

Je hoche la tête. D'ordinaire, je trouve les surfeurs un brin déprimant ; les clichés californiens me donnent la nausée. Mais là, aucune remarque sarcastique ne me vient à l'esprit. Chez lui, même le surf devient cool.

— C'est sympa chez toi, dis-je, les mains dans les poches.

— Oui ? Tu as l'air étonnée.

— Eh bien...

Je hausse les épaules.

— ... je n'avais jamais entendu parler de yourte. Selon ta description — les origines mongoles et tout ça — j'imaginai un genre de peau de yak tendue sur un cadre de bois.

Il rit. J'adore son rire. Rauque et sonore, sexy en diable. Je rêve ou s'y mêle un soupçon de nervosité ?

— Tiens.

Il me tend Médée, qui a réintégré sa boîte, de nouveau hérissée et furieuse. Pour elle, nous avons laissé la moto chez Nick qui nous a ramenés en voiture. On ne pouvait raisonnablement pas exiger de Médée de défier une seconde fois la mort, surtout après la quantité d'alcool que nous avons absorbée. Durant environ treize kilomètres, Nick et Clay ont lancé des trucs du style « Empire Grade » ou « Bonny Doon », mais je n'avais aucune idée de l'endroit où nous nous trouvions. Etant donné ma fixette habituelle sur les meurtriers en série, on pourrait croire que j'étais rongée d'inquiétude, mais neuf heures de conversation ininterrompue ont annihilé mes craintes. Si Clay Parker donne dans le viol et homicide, cela signifie que mon instinct est si lamentable que je mérite d'être étranglée et dégustée par un anthropophage.

— Je vais mettre Sandy dehors, ainsi Médée sera plus à l'aise.

— Tu es sûr ? Après tout, c'est sa...

Je cherche le mot.

— ... yourte.

— Sandy adore être dehors. Ce n'est pas un problème.

Il se glisse dehors avec elle. Comme les murs de la yourte sont fins comme du papier, je l'entends murmurer des paroles douces, rassurantes, à sa chienne tout en faisant les cent pas dans l'herbe avec elle.

Je persuade Médée de renoncer à son état de hérisson affolé, mais, paniquée, elle continue de s'écraser le nez contre les meubles qui sentent le chien. Je tente de lui parler d'une voix aussi chaleureuse et rassurante que celle de Clay.

— Oui, minou. Nous sommes en territoire canin. Ne t'inquiète pas, tous les chiens ne mordent pas.

Chose étrange — vraiment étrange — cet après-midi avec Clay qui s'est transformé en nuit, puis en petit matin m'a poussée à des idées étonnantes. Que je n'avais jamais eues, même avec Jonathan. Observant le visage de Clay dans la lumière obscure du Saturn Café, je me suis surprise à me demander à quoi ressemblerait un bébé qui aurait ses yeux et ma bouche. Mon Dieu, est-ce mon horloge biologique qui sévit ? En deuxième année de fac, j'ai passé un semestre à rédiger des dissertations sur le thème *L'horloge biologique : un mythe forgé par la société patriarcale afin de pousser les femmes à la maternité*. A l'époque, j'avais vingt et un ans et m'émerveillais d'avoir le droit de m'enivrer dans des bars sordides et de plaquer mes hanches contre un mec au son de la techno. Que savais-je de la biologie, à part que la bière saoulait et que le sexe procurait — momentanément — une vague sensation de bonheur ? Huit ans plus tard, j'en suis à imaginer à quoi ressemblerait mon bébé hypothétique s'il avait les yeux de l'inconnu avec qui je partage une folie au chocolat.

Que savons-nous l'un de l'autre ? Presque rien. Je sais qu'il est athée, possède un magasin de disques, est diplômé de Berkeley et qu'à quinze ans, il jouait de la batterie dans un groupe punk nommé Poe. Il sait que j'adore le théâtre, que je préfère mettre en scène plutôt que jouer des pièces, que j'ai grandi à Calistoga, en Californie, et que je suis allée à Austin, au Texas, en quête de cow-boys. Les extraits de C.V. partagés ne justifient pas un échange de salive, encore moins de capital génétique. Alors pourquoi ces effarants fantasmes de bonheur domestique traversent-ils mon esprit comme des étoiles filantes ?

— Ça va, vous deux ?

Médée et moi nous retournons d'un coup.

— Encore un peu perturbée, hein ?

— Qui ? Elle ou moi ?

— Les deux.

Il se tient sur le pas de la porte et empêche Sandy de rentrer en la repoussant doucement de sa jambe.

— Tu viens dehors ? Je voudrais te montrer quelque chose.

J'hésite une fraction de seconde — *Débris humains et félins trouvés au fond d'un bois* — puis je me souviens qu'à huit ans, Clay a adopté un bébé raton laveur. Il l'avait appelé Zorro et le nourrissait au biberon. Un type comme lui dépècerait-il une fille comme moi ? Je soulève délicatement Médée de mes genoux et suis Clay à l'extérieur.

Il me guide le long d'un chemin dans le noir, en marmonnant des « Regarde où tu mets les pieds ». Arrivé dans une vaste prairie fleurant le pin et le chèvrefeuille, il lève les yeux au ciel. Je suis son regard. Mon Dieu. Au-dessus de nous s'étalent une multitude d'étoiles brillantes, piquetant le ciel d'un million d'étincelles. Je me sens soudain minuscule et heureuse. J'ai une pensée pour la camionnette de Jonathan, qui contenait tout ce que je possédais, aujourd'hui réduite à un tas de cendres volant dans la brise nocturne. Ici, cela ne semble plus si important. Je m'en sortirai. Sous ce prodigieux tapis étoilé, je me sens minuscule et ai l'impression de respirer pour la première fois depuis des jours.

— Ça sent bon, ici, dis-je.

— Oui. Je crois que ce sont les étoiles.

Je plisse les yeux dans le noir pour tenter de le voir.

— Les étoiles ont une odeur ?

— Je le crois. Pas toi ?

J'observe l'avalanche d'étoiles, si fournie que j'en suis de nouveau surprise.

— Je n'ai jamais remarqué.

— Tout est différent en présence des étoiles. La nourriture a un goût différent...

— Comment ça, différent ?

— Plus salé, je dirais. Et plus sucré. La musique devient différente — plus rêveuse, plus solitaire, plus...

Il s'interrompt. Je parviens maintenant à distinguer sa silhouette et son visage levé vers le ciel.

— ... nostalgique. Tout prend un parfum particulier. Tu le sens, n'est-ce pas ?

Je marmonne une réponse inintelligible. Avec dix ans de moins, il ferait un parfait Roméo. Il en possède la nostalgie mélancolique.

— Attends une seconde.

Il repart en courant par où nous sommes venus. Une minute plus tard, l'air chaud de septembre s'emplit de musique. Une mélodie s'échappe d'une guitare acoustique. Je ne l'ai jamais entendue, mais j'ai l'impression de la connaître et elle me plaît. Cela arrive parfois. Le premier sushi que j'ai goûté m'a paru complètement familier. Mes parents s'étouffaient avec le wasabi et moi je mastiquais avec le sourire béat de quelqu'un qui retrouvait un élément familier.

La voix du chanteur résonne, éraillée et sexy, en provenance des profondeurs cavernes de ses poumons emplis de fumée.

*Avec ton abandon calculé et ta démarche de charretier, avec ton sourire qui dit « allons-y » et tes mots grivois...*

Clay revient et se tient si près de moi que nos bras se touchent.

— Tu vois ? C'est différent, sous les étoiles, non ?

— Comment savoir ? Je ne connais pas cette chanson.

— Tu n'es pas une fan de Greg Brown ?

*Avec le fardeau de ta mère et le regard de ton père, tes jolies robes et tes dessous en loques...*

— Je crois que je pourrais être convertie, dis-je en souriant. C'est simplement que je ne l'ai jamais entendu auparavant.

— Jamais entendu ? Mon Dieu ! C'est affreux.

La peau de son bras est chaude contre la mienne. Brûlante même. Je me penche pour savourer ce contact.

— Tu n'es pas sectaire, c'est bien, reprend-il. Pour moi, c'est important d'aimer la même musique.

Je refuse d'analyser ces paroles, je ne veux pas savoir ce qu'elles impliquent.

— Cette chanson m'a hanté toute la journée, dit-il. Je crois qu'elle parle de toi. Avoue, Greg Brown est amoureux de toi, n'est-ce pas ?

— On ne peut rien te cacher.

Pour l'instant, j'ai envie de me taire et d'écouter la chanson afin de savoir ce que Clay pense de moi. Mais entre les cigales et la brise qui fait osciller les pins, je ne saisis qu'une phrase sur deux.

*Avec tes serments et ta main sans alliance, tes terreurs de jeune fille et tes projets de vieille femme...*

— Oh. Je viens juste de me rendre compte, dit Clay. Je recommence.

— Hein ?

Je tente toujours d'écouter la chanson.

*Femme de foudre et de tonnerre, tes enfants se demanderont-ils qui tu es... Accepte ce que tu ne peux empêcher mais affirme ton nom, moitié oui, moitié non.*

— Je fais le disc-jockey.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je fais ça quand je suis nerveux. Je m'exprime par la musique. Même pas *ma* musique. Pitoyable.

— Je ne trouve pas ça pitoyable. Je trouve ça mignon.

Il se tourne légèrement. Moi aussi, et ce ne sont plus seulement nos bras qui se touchent. Mes seins se nichent contre sa poitrine. Sa respiration, toute proche, se mêle à tout le reste : les aiguilles de pin luisantes, le chœur des grenouilles et des cigales et les paroles de la chanson que je ne parviens plus à suivre.

Il se penche doucement, l'ombre de son visage s'approche du mien, mais au lieu de chercher mes lèvres comme je m'y attends, sa bouche mordille tendrement ma lèvre inférieure. Je retiens ma respiration.

— Cela fait des heures que j'en ai envie, dit-il d'une voix rauque et sourde.

— Me mordre ?

— Te goûter.

Ce type n'est pas normal, me dis-je. Mon cerveau se passe en accéléré le film de la journée : la camionnette qui explose en volutes orange et jaune, le kaléidoscope des boules de billard de l'Owl Club, Nick et son T-shirt des Ramones couvert de confiture, Clay me tendant un calamar avec ses doigts... Sa bouche se pose maintenant sur la mienne et j'y goûte la saveur de la journée, son étrangeté, son effervescence, avec la certitude inébranlable que chaque minute m'a marquée.

*Tu ne te souviendras pas de la porte entrouverte, ni du train qui ne s'arrêtera plus ici, pour*

*toi.*

L'aube. Le ciel est d'un bleu électrique. On en aperçoit des bribes quand le vent chargé d'une odeur d'herbe soulève les rideaux, révélant des halos de lumière matinale. Pour la première fois, je remarque la lucarne ronde. Les êtres humains sont faits pour vivre dans des yourtes, me dis-je. « Tout est différent en présence des étoiles. Plus salé, plus sucré... ». *Tu ne te souviendras plus de la porte entrouverte.* Clay, couché légèrement en diagonale, une jambe par-dessus la mienne, les lèvres entrouvertes, ronronne une douce prière au dieu du sommeil. Médée est roulée en boule près de ma tête sur l'oreiller inconnu, et la chienne — comment s'appelle-t-elle ? Cindy ? Non, Sandy — est lovée à nos pieds. Médée ouvre un œil, vérifie la proximité du chien et se rendort. Je devrais être choquée de faire si brutalement partie de ce touchant tableau domestique.

Rien ne m'a jamais semblé plus naturel.

Je suis l'exemple de Médée et sombre de nouveau dans les rêves.

\* \* \*

*Toc toc toc. Toc toc toc.*

Qui joue des percussions ? Mon Dieu, des hippies californiens vous demandent ! Toujours en train de taper sur leurs bongos...

*Toc toc toc. Toc toc toc.*

— Clay ? Tu es réveillé ?

Une voix de femme. Enervée. Irritée.

Mes yeux s'ouvrent d'un coup. La connaissance ? Est-ce la connaissance qui lui rend visite ?

— Clay ? Allez, tu es là ? J'ai besoin de ton aide...

La voix se fait plus douce et demande :

— Je peux entrer ?

Je regarde Clay qui gît toujours dans la même position — étalé en travers du lit, la bouche ouverte, en train de ronfler. Je lui décoche un coup de coude pressant. Pas de réponse.

— Je sais que tu es là, chéri.

Chéri ?

— Je sais que j'ai promis de respecter ta vie privée, mais ma voiture ne démarre pas et j'ai rendez-vous chez le dentiste.

Silence. Je l'entends murmurer des jurons.

— Clay.

Nouveau silence, suivi d'une prise de décision : la poignée de la porte tourne.

— J'entre, O.K. ?

Seigneur ! Paralysée, je plaque les draps contre ma poitrine nue. Je voudrais secouer ce ronfleur de Clay pour le réveiller mais suis incapable de faire un geste. La porte s'ouvre en grand, livrant passage à un flot de lumière et à l'intruse.

Nous nous fixons mutuellement, toutes deux immobiles. Le contre-jour m'empêche de distinguer ses traits. Je peux simplement voir qu'elle est petite, brune, tirée à quatre épingles. Le genre que je distribuerais dans le rôle d'Hedda Gabler, l'héroïne d'Ibsen : intense, compacte, prête à la bataille. Cillant à la lumière du jour, ce sont les seules données que je puisse réunir, avant que ses lèvres ne laissent échapper un « merde » et qu'elle ne batte en retraite en claquant la porte derrière elle. Ses pas s'éloignent à toute vitesse.

*Une dévergondée et son chat tués par Hedda Gabler. L'homme prétend qu'il s'agit de vagues connaissances.*

Je retombe sur mon oreiller (enfin pas *mon* oreiller — mon oreiller est réduit en cendres) et ferme les yeux deux secondes, dans l'espoir de rembobiner la scène précédente pour l'effacer. Impossible. La scène passe et repasse en boucle perpétuelle derrière mes paupières closes.

— Clay ?

Ronflements.

— Hé. Clay ?

J'ai parlé plus fort et le secoue gentiment mais fermement.

— Papa ? s'écrie-t-il en ouvrant brutalement les yeux, alarmé.

Encore cet instinct maternel bizarre qui m'étreint — un désir nouveau et effrayant de murmurer : « Chut, tout va bien » et de l'embrasser afin qu'il se rendorme. Je fais un gros effort pour ravalier ce besoin. Pas de « chut » ni de baiser ce matin.

Mais je ne peux m'empêcher de mettre un soupçon de chaleur dans ma voix.

— Non, c'est moi.

Un sourire de petit garçon envahit son visage.

— Mademoiselle Claudia, je suppose ?

Il m'enlace et m'attire contre son torse. Pendant une seconde, le parfum chaleureux de son étreinte m'enivre tant que j'en oublie presque que sa moitié est en train de fouiller les tiroirs de sa commode à la recherche d'un P 38. *Résiste, Claudia. Résiste.*

Je m'arrache à ses bras.

— Un petit incident a eu lieu ce matin.

— Nous avons mouillé le lit ?

— Pas un incident de ce genre. Un incident du genre *femme en furie faisant irruption dans la chambre.*

Il a l'air stupéfait.

— Merde. C'est vrai ?

— J'inventerais une chose pareille ?

— Comment savoir ? On se connaît à peine.

— Exactement. De toute évidence, j'aurais dû poser certaines questions. Du style : es-tu marié ?

Je m'assieds et entoure mes genoux de mes bras.

— Claudia...

Il tend le bras vers ma crinière de cheveux fous.

— Je suis vraiment désolé.

Pas vraiment le « Oh ! Ça doit être ma dingue de sœur » que j'espérais de tout mon cœur.

Je le fixe, incrédule.

— Alors tu l'es ? Je veux dire, marié ?

— Divorcé...

Il s'interrompt.

— ... pratiquement.

— Qu'entends-tu par *pratiquement* divorcé, au juste ?

— Nous sommes légalement séparés.

— C'est la connaissance qui vit dans le pavillon ?

Il hésite avant d'acquiescer.

— Clay, tu disposais d'environ neuf heures de conversation innocente pour me le dire, me prévenir dans quoi je...

— Tu ne m'as pas posé la question.

Effectivement. Que puis-je répondre à cela ? Je n'ai pas posé la question.

## 8

Quand Clay nous dépose, Médée et moi, à la gare routière, je frissonne dans la brume. Je me sentais bien au chaud dans sa camionnette aux effluves de beurre de cacao. Je ne désirais rien de plus que me lover dans la chaleur de l'habitacle et ne jamais partir. Mais mon orgueil m'a forcée à refuser son offre d'un sweat-shirt et d'un petit déjeuner. Pendant le trajet, notre conversation limitée s'est avérée révélatrice.

CLAY : Je sais que je n'ai pas assuré.

CLAUDIA : Hum-hum.

CLAY : Vraiment, vraiment pas. Je me sens franchement nul.

CLAUDIA : O.K.

CLAY : Tu lui as parlé ?

CLAUDIA : A qui ?

CLAY : Monica.

CLAUDIA : Non. Les conditions n'étaient pas idéales pour une conversation.

CLAY : Je ne suis plus amoureux d'elle. Je tiens à ce que tu le comprennes.

CLAUDIA : C'est vrai. Tu es simplement marié avec elle.

CLAY : Plus pour très longtemps.

CLAUDIA : Et tu ne m'en as pas parlé avant parce que... ?

CLAY : Je sais, je sais. Je n'ai pas assuré.

(Bis)

Je me retrouve donc à la station de bus, assise entre deux sans-abri pelotonnés dans leurs couvertures dont l'un lit *Playboy*. J'ai soudain l'impression d'être l'une de ces paumées chantées par les vieux tubes de blues. Je porte toujours la même tenue, maintenant raide de crasse : ma robe de plage orange et un soutien-gorge trempé de sueur. Inutile d'espérer l'échanger sous peu pour quelque chose de « plus frais » (comme dirait ma mère), puisque je ne possède plus aucun autre vêtement. En fait, je ne possède absolument plus rien.

Mon Dieu. Mon Levi's préféré est en cendres. Mon pull de cachemire vert d'eau : idem. Tout — non — absolument *tout* ce qui m'a appartenu s'est envolé pour un monde meilleur.

Je me traîne au guichet mais je n'ai aucune idée de l'endroit où je veux aller. Mon plan d'origine consistait à dormir dans la camionnette jusqu'à ce que je trouve un appartement — de préférence avant le début des cours. Pour des raisons évidentes, je ne peux plus compter sur la camionnette comme résidence provisoire. Aussi dois-je trouver un endroit où squatter jusqu'à ce que je loue mon propre toit à l'abri du monde. Tout cela est très zen, très nouvelle bohème bouddhiste et

donc très cool (sauf que je traîne mon chat partout — est-ce que Kerouac avait un chat ?). Mais quand je m'approche de la fille aux aimables yeux bleus derrière la vitre du guichet, je lutte contre les larmes. Je tâtonne dans mon soutien-gorge à la recherche de quelques dollars. Ils sont tellement froissés et abîmés que je renonce à leur donner une apparence convenable.

— Bonjour, dit-elle. Où voulez-vous aller ?

— Euh...

Elle sourit.

— Commençons par le début : nord, sud, est ou ouest ?

Je m'arrache un petit rire las.

— Une seconde. Je reviens tout de suite.

Je m'assieds sur un banc et essuie mes larmes d'un revers de la main. Je ferme les yeux et tente de respirer. Médée s'agite dans sa boîte. Je l'entrouvre. Ses yeux phosphorescents dans l'obscurité me guettent depuis son petit carton sombre.

— Chut. Je te donnerai une gâterie quand nous serons arrivées à la maison.

La maison.

— Excusez-moi, dis-je à la dame du guichet. Il y a des bus pour Calistoga ?

Elle consulte un épais registre.

— Santa Rosa, dit-elle. C'est assez près ?

— Ça ira.

— Aller simple ou aller-retour ?

— Aller simple, s'il vous plaît.

— Ça fera onze dollars.

Je lui tends un billet de vingt tout froissé et elle me rend la monnaie.

— Vous voulez expérimenter les fameux bains de boue ?

— Grands dieux non. Je veux juste rentrer à la maison.

\* \* \*

Calistoga n'est qu'à trois ou quatre heures de voiture de Santa Cruz, mais en bus, le trajet se transforme en une épopée de douze heures. Je prends le bus Greyhound jusqu'à Santa Rosa. De là, un autre bus, puis je finis en parcourant à pied les huit cents derniers mètres jusque chez mon père. Quand Médée et moi parvenons à sa porte, nous sommes épuisées et d'humeur massacrate, suite à notre traversée de trois comtés dans des vêtements à l'odeur douteuse, en compagnie d'une foule de personnages étranges, dont un vieux monsieur en fauteuil roulant me confondant avec sa défunte femme et s'obstinant à me tenir la main, et le chauffeur, petit et malingre, qui a menacé de nous éjecter du bus quand il a entendu Médée miauler.

Pendant ce trajet, j'ai développé une sérieuse obsession quant à ma prochaine douche. J'imagine déjà la caresse de l'eau fraîche sur ma poitrine, mon visage, mes cheveux. Je sens les jets d'eau massant mon crâne. Me doucher est devenu mon nirvana — un état longuement désiré mais jamais atteint.

Aller chez ma mère à Mill Valley aurait été plus rapide, mais l'idée de son dernier mari en date et de sa belle-fille trop gâtée — clone de Britney Spears — me donne envie de vomir. Alors j'ai opté pour papa.

— Claudia ! s'exclame mon père en ouvrant la porte. Tu es... Tu es là.

— Oui. Pardon de ne pas avoir téléphoné.

Nous restons les bras ballants à nous regarder. L'espace d'une seconde, je crains qu'il ne me propose pas d'entrer. Comme s'il avait lu mes pensées, il s'efface et désigne le salon avec un peu trop d'empressement, comme le serveur d'un restaurant vide.

— Entre, entre, dit-il avec un enthousiasme exagéré.

Puis il semble de nouveau troublé.

— Tu es vraiment là.

— Tu n'as pas reçu mon e-mail ?

— Oh ! tu me connais, dit-il, soudain gêné. Je ne me suis pas encore adapté à toutes ces nouvelles technologies.

— Papa, je peux laisser sortir Médée ? Elle a passé la journée entière dans cette boîte.

— Qui ?

Mais j'ai déjà ouvert la boîte de la pauvre minette. Elle tourne autour de mes jambes et cligne des yeux, un peu abrutie par la lumière et désorientée.

— Mon chat, dis-je en soupirant. La journée a été très, très longue.

Ce sont des paroles que je répète souvent en ce moment.

Il louche vers Médée qui se frotte contre son tibia.

— Hello, chaton, dit-il d'un air méfiant. Comment s'appelle-t-elle ?

— Médée.

— Oh ! Bonjour, Andrée, dit-il.

Avant d'éternuer. Cinq fois de suite. De plus en plus fort et de plus en plus violemment. Zut, c'est quoi ce truc entre les hommes et les chats ? Clay est le seul mec que j'aie jamais rencontré qui ne se soit pas littéralement désintégré devant la fourrure d'un petit chat. *Non. Ne pense pas à Clay Parker.*

— Ah ah ah... allergie, parvient à articuler mon père entre deux éternuements.

— D'accord. Je suis désolée. Euh... est-ce que je peux la mettre dans la chambre d'amis pour l'instant ? Je la mettrais bien dehors mais elle est tellement déphasée que j'ai peur qu'elle ne se sauve...

— Dans le garage, dit-il en extirpant un mouchoir de sa poche et redoublant d'éternuements.

Ainsi, Médée est reléguée dans le garage, à miauler en guise de protestation, jusqu'à ce que je lui trouve du thon et une soucoupe de lait. Je reste un moment avec elle, jouant machinalement avec sa queue tandis qu'elle mange, dans l'atmosphère de cathédrale, froide et figée, qui règne dans le garage de mon père. Mes yeux s'adaptent à la pénombre et je distingue les étagères et les classeurs organisés avec un soin méticuleux, l'établi et ses outils suspendus, rangés par catégorie : perceuses ici, scies là. Je ne serais pas surprise qu'ils soient rangés par ordre alphabétique. Cette idée me déprime. L'air fleure non pas l'odeur de graisse et de saleté propre à tous les garages, mais le nettoyeur tous usages préféré de mon père depuis maintenant vingt ans : Pine-Sol. Garée à sa place habituelle — en plein centre — trône la Dodge Plymouth décapotable de papa. Elle brille d'un orgueil sans tache dans le noir, elle qui n'a jamais connu un seul jour de saleté de toute sa vie.

Je retrouve mon père dans la cuisine, en train d'émincer du céleri. La maison, comme tout ce qui constitue l'existence de papa, est si propre qu'on pourrait manger à n'importe quel endroit, y compris en haut des grands placards ou sur le sol de linoléum blanc glacé. Peu après que j'ai déménagé pour Austin, il a acheté une maison en zone pavillonnaire — l'un de ces pavillons tellement identiques les uns aux autres qu'ils vous flanquent la frousse et donnent envie de hurler « L'imagination au pouvoir ! »

— Alors, me dit-il en me tendant un verre de lait avec des glaçons.

Je ne bois pas de lait, mais je le prends quand même, par politesse.

— Tu es ici pour combien de temps ?

— Tu veux dire, ici, chez toi ? Ou... ?

— Quand repars-tu pour le Texas ?

— Papa, écoute. J'ai décroché un job à Santa Cruz.

Il sourit. Il a des dents très blanches, parfaitement alignées. Ma mère m'a dit qu'il portait un appareil dentaire lorsqu'ils se sont mariés.

— Il y a aussi un Santa Cruz au Texas ? C'est rigolo...

— Santa Cruz, en Californie, papa. J'ai un job à l'université.

Il cesse d'émincer le céleri et me fixe à travers ses lunettes à monture d'écaïlle. Il a des yeux bleus très clairs et un visage extrêmement difficile à déchiffrer. Il retourne à son hachage.

— Tu es sérieuse ?

— Oui. Bien sûr que je suis sérieuse.

Je bois une nouvelle gorgée de lait en essayant de ne pas penser à l'article que j'ai lu un jour sur les vaches américaines, tellement maltraitées et mal soignées que leur lait est avarié. Beurk. Je repose le verre.

— Et ton copain ? Il vient ici aussi ?

— Quel copain ?

J'ai posé la question par perversité. Son hachage de céleri, calme et mesuré, sur son plan de travail de céramique blanc immaculé, me tape sur les nerfs. Je me souviens maintenant pourquoi je n'ai vu mon père que cinq ou six fois ces dix dernières années.

— Jason, c'est ça ?

Je me trémousse d'un pied sur l'autre et lève les yeux au ciel.

— Jonathan. Nous avons rompu.

— Oh. Je vois.

Il regarde le céleri en hochant la tête.

— Enfin, dis-je, vidant le reste de mon lait dans l'évier, aussi furtivement que possible, je déménage à Santa Cruz. Il ne me manque qu'une voiture et un appartement.

Je contemple les glaçons dans l'évier et fais couler de l'eau pour cacher à mon père que j'ai jeté le lait. Cela me rappelle le fantasme de douche qui m'a poursuivie toute la journée. Je pense à la salle de bains de mon père, aussi nette que celle d'un hôtel et j'ai envie de pleurer de soulagement.

— Je peux prendre une douche ?

— Bien sûr, chérie. Bien sûr.

De tout ce que je lui ai dit jusqu'ici, c'est ce qui semble l'enthousiasmer le plus.

— Tu trouveras des serviettes dans le placard de l'entrée.

Mon Dieu. Les serviettes blanches, moelleuses, sentant bon le sèche-linge de mon père. Je manque lui sauter au cou, extatique. Je me rappelle alors que je ne possède aucun vêtement de rechange. L'idée de réenfiler ma tenue lamentable me donne la nausée.

— Je pourrais t'emprunter un T-shirt, et peut-être un short ?

Il a un petit rire bizarre.

— Chérie, où est ta valise ?

— C'est vraiment une longue histoire. Prête-moi n'importe quoi. Jogging, vieux jean, ce que tu as.

— D'accord. Je vais voir ce que je peux trouver. Je les mettrai dans la chambre d'amis.

— Merci, 'pa.

Je m'approche pour l'embrasser sur la joue, mais je me sens trop gênée pour le faire.

— Ça me fait vraiment plaisir de savoir que je peux venir ici.

Il rit nerveusement sans lever les yeux de son céleri.

Quand je me dirige vers la salle de bains, il crie dans mon dos :

— Tu sais que tu es la bienvenue ici, chérie. Quand tu veux.

Je crois qu'il est sincère. Mais quelque chose de forcé dans sa voix me donne envie de pleurer.

## 9

A faire :

- 1) Trouver une voiture fantastique, sexy, fiable, digne d'une star, pour moins de trois cents dollars.
- 2) Ne pas penser à Clay Parker. Si absolument nécessaire de repenser à l'expérience de la yourte, penser à sa FEMME et s'imaginer SOI du mauvais côté d'un P38.
- 3) Trouver adorable piaule sexy, digne d'une star, pour moins de cinq cents dollars.
- 4) Quand me suis-je transformée en briseuse de ménage ? Argh.
- 5) M'inscrire à un club de gym. Aller au club de gym. Mes cuisses évoquent une masse gélatineuse.
- 6) Me faire des amis.
- 7) NE PAS PENSER A LUI.
- 8) Passer d'affreuse voleuse de voiture, irresponsable, briseuse de ménage, aux cheveux crépus, à élégant professeur drapé dans des écharpes. (Idée : me faire des mèches ?)

\* \* \*

J'établis mon quartier général chez mon père plusieurs jours. J'alterne périodes d'efforts désespérés pour remettre ma vie sur les rails et moments de désespoir total où je reste couchée à me goinfrer de chips en regardant des films idiots avec Hugh Grant. Cette période maniaco-dépressive est loin de correspondre à mon fantasme de retour triomphal en Californie où, tel un phénix, je renaîtrais de mon passé trouble.

J'ai grandi ici, à Calistoga. Rentrer chez moi, c'est faire face à un peloton d'exécution composé de fantômes. Je sais que des tonnes de gens se triment des enfances plus misérables que la mienne — les horreurs racontées par la plupart de mes amis font ressembler ma famille à celle d'un député conservateur — mais tout de même, je me sens mal à l'aise ici, prisonnière de l'univers dans lequel j'ai grandi.

Heureusement, mon père n'habite plus la maison dans laquelle j'ai passé mes dix premières années. La majorité de mes pires souvenirs est associée à cette idyllique petite maison victorienne sur Swan Street, où mes parents habitaient avant de divorcer. C'est dans cette maison qu'ils se sont livrés leurs pires batailles, presque toujours silencieuses, qui s'étiraient sur des semaines. Tous les deux avaient un don pour rester silencieux. J'éprouvais souvent la sensation d'être un personnage de série télévisée contemporain projeté dans un film muet. Le plus simple pour situer le problème de

leur mariage est d'aller droit au but : ils ne s'aimaient pas. En tout cas, pas à l'époque dont je me souviens. Ma mère était en apparence une femme au foyer idéale, mais lointaine et froide. Ce qui, conjugué à la difficulté de communiquer de mon père, a fait que j'ai grandi dans une atmosphère glacée et solitaire.

Calistoga n'est pas une ville désagréable où passer son enfance, mais pour une adolescente en pleine révolution hormonale, elle devient étroite et étouffante. Coincée entre deux chaînes de montagnes, c'est l'une de ces nombreuses petites villes touristiques de la Napa Valley, jolie, propre et affublée de l'étiquette « Pays du vin » qui y attire les plus coincés des bourgeois. Pourtant, au contraire des autres villes de la région, Calistoga a conservé un côté Riviera populaire un peu à côté de la plaque qui me ravit secrètement. Les touristes choisissent notre ville quand ils ne peuvent pas s'offrir nos voisines, plus chic, mais nous sauvons les apparences. Calistoga possède des sources naturelles d'eau chaude et plus de centres de thalasso-thérapie que d'habitants. Les gens affluent ici depuis Des Moines, Denver, etc., pour s'asseoir dans d'énormes bains de « cendres volcaniques » et d'eau bouillante, s'imaginant éliminer comme par magie toutes les toxines dont ils se gavent depuis cinquante ans et émerger de là rayonnants comme des bébés. En réalité, la plupart du temps, les cendres volcaniques sont du terreau de jardin. Une fois, j'ai même personnellement vérifié l'utilisation de ciment.

J'en sais davantage sur les thalasso-thérapies de Calistoga que je ne le souhaiterais — j'ai travaillé à peu près dans toutes. Mais certaines choses ont probablement changé durant mes dix ans d'absence. A quatorze ans, je ratissais la boue et apportais l'eau de concombre aux touristes aux visages cramoisis. Après quelques années, j'ai été promue masseuse. A dix-sept ans j'étais la seule fille de ma connaissance à gagner vingt dollars de l'heure plus les pourboires. C'était un bon plan. Les gens vous traitent comme un mélange de médecin et de prostituée, ce que je trouvais amusant.

Mais malgré mon gagne-pain lucratif, mon destin était d'être éjectée de Calistoga. A dix-huit ans, je suis sortie avec un type qui possédait un vignoble, deux restaurants et un centre de thalasso. Bien sûr, il était marié. En fait, c'est sa femme qui était propriétaire d'un vignoble, de deux restaurants et d'un centre de thalasso. Lui était un mannequin pour les sous-vêtements Calvin Klein sur le retour qui avait depuis longtemps claqué tout son fric en voitures de sport et cocaïne. Nous avons entamé une liaison torride dont toute la ville faisait des gorges chaudes, étant donné que nous avions la détestable habitude de nous balader dans sa Fiat décapotable, ouvertement ivres, à hurler tout ce qui nous passait par la tête aux passants, nous comportant généralement de la façon la plus déplacée et infantile possible. Comme il avait le double de mon âge, il aurait dû se montrer plus raisonnable. Mais c'était aussi ma faute. Absorbés par le feuilleton télé qu'était devenue leur existence, mes parents n'avaient pas le temps de s'occuper de moi, et mon comportement a empiré. Je croyais que si je déconnais vraiment, ils seraient bien obligés de se comporter en parents, pour une fois.

Pour terminer, sa femme l'a traîné au tribunal pour obtenir un divorce pour faute — divorce très brutal et très public, où j'étais citée comme preuve majeure. La ville bouillait d'effervescence, prête à me lapider. Je ne pouvais me rendre nulle part sans que des gamines de douze ans ne murmurent des paroles dédaigneuses, la main devant la bouche, ou que des mères de famille ne me dévisagent par-dessus leurs verres en demi-lunes tandis que leurs maris me lorgnaient du regard. J'étais devenue une paria. Cela suffisait à donner envie d'émigrer au Texas.

Pourquoi le Texas, me direz-vous ? J'avais une vague image de cow-boys, de thé glacé et de vastes horizons où j'espérais me fondre dans le paysage, à l'abri des regards. Quand vous avez grandi dans une ville touristique et snob, vous trouvez cappuccinos, jus de carottes et bougies

aromathérapeutiques sans intérêt. Le Texas symbolisait le contraire de tout ça.

Alors j'ai gagné Austin en voiture, décroché un job dans un centre de thalasso, emménagé avec un étudiant en droit gay dont je suis aussitôt tombée amoureuse, et suivi des cours de théâtre à la fac du coin. Très vite, je suis devenue une Texane bon teint. Seul l'océan me manquait vraiment. Mais même à Calistoga, il se trouvait à bonne distance en voiture, alors je m'étais dit que rien ne me ferait revenir en arrière.

Mais l'endroit où vous avez grandi a une réelle empreinte sur vous. Il reste en vous, se fait oublier pendant de longues périodes, mais est toujours présent, comme une chanson qu'on croit avoir oubliée, jusqu'à ce qu'un après-midi, elle s'échappe de la radio et vous remplisse d'une nostalgie que vous ne pensiez jamais éprouver un jour.

Je ne suis pas revenue en Californie parce que j'avais le mal du pays. Ma vie est plutôt guidée par le hasard. J'étais déprimée, je mourais d'ennui, je venais de me faire plaquer et j'avalais des quantités excessives de Häagen-Dazs sous la chaleur infernale du Texas. Il me fallait un changement. Un ami d'un ami m'a parlé d'une offre de dernière minute à l'université de Santa Cruz. J'ai posé ma candidature. Après un bref entretien téléphonique, ils m'ont embauchée, sans m'avoir rencontrée, insistant sur le fait qu'il s'agissait d'un contrat d'un an, avec seulement une infime possibilité d'être titularisée. Ils ont mentionné le salaire. J'allais gagner en un an la somme avec laquelle j'avais vécu durant trois ans de fac. Comme presque tout dans mon existence, cela m'est arrivé sans que je le cherche, presque par accident.

Je me prépare donc à enseigner à l'université, excitée et me retenant de pouffer comme quelqu'un admis dans un club très privé grâce à de faux papiers.

La vérité, c'est qu'aucune université ne m'aurait embauchée avec ma minable maîtrise d'art, option mise en scène (de l'université du Texas, pas moins) sans cette bonne étoile qui me suit depuis des années. Cela ressemble à une blague. Un soir que Ziv et moi étions restés éveillés tard dans la nuit, shootés à la caféine, nous avons tourné un film. Etudiant en cinéma venant tout juste de changer de voie, il avait encore en sa possession du matériel de qualité. Alors nous avons créé un personnage, Zelda Klein, et j'ai improvisé une crise de nerfs dans la cuisine tout en confectionnant une tarte au citron meringuée. Nous l'avons appelé *Meringue, Meringue*. Le film comporte un moment génial où je tente de faire avaler vingt paires de chaussures à talons aiguilles au compacteur d'ordures. (On peut se demander pourquoi diable j'avais vingt paires de chaussures à talons aiguilles sous la main ? Grâce à un projet artistique de mon amie Maxine qui consistait à coller des centaines de talons aiguilles sur une gigantesque croix de bois. A la fin, elle m'avait donné tous les trente-huit et demi, bien qu'aucune paire ne soit vraiment confortable.) Nous avons filmé le tout en noir et blanc, ajoutant ainsi sans le faire exprès à ce pseudo-documentaire la touche « grain épais » des œuvres d'art et d'essai à la mode. Comme si nous avions la moindre idée de ce que nous faisons.

Mais la vraie magie de *Meringue, Meringue* réside dans cette séquence tournée juste à la fin, au moment précis où le soleil se lève. Nous étions en mars et une tempête se préparait — une de ces énormes tempêtes chaudes du Texas où le vent souffle en rafale, vous donnant envie de faire des choses que vous regretterez. Prise d'une impulsion, j'avais couru dehors. Ziv m'avait suivie, traînant tant bien que mal son luxueux matériel de cinéma. Debout sous la véranda, j'avais fixé le balancement des branches à peine éclairées de l'aube grise. Le vent s'était emparé de ma chemise de nuit, la plaquant contre l'une de mes jambes d'un côté et la faisant voler comme un drapeau fou de l'autre. Dans le jardin des voisins, des draps et des T-shirts flottaient au vent sur la corde à linge. Fin du film. C'était très réussi. Nous n'aurions jamais pu planifier tout ça. C'était la bonne lumière, le linge qu'il fallait en toile de fond. C'était tout simplement — parfait. Parfois, on a de la chance.

J'ai monté le film, ajouté un générique et l'ai envoyé au festival de Sundance — plus sur un coup de tête que parce que j'avais de sérieuses aspirations. Et — incroyable mais vrai — il a remporté le second prix, catégorie courts métrages. Ziv et moi en sommes tombés à la renverse. Depuis, ça fait des années, je bénéficie à l'université du Texas du statut de génie méconnu. Je suis persuadée que c'est la seule raison pour laquelle l'université de Santa Cruz m'a engagée. *Meringue*, *Meringue* est un coup de chance, mais m'a valu plus de points de carrière que tous mes autres travaux.

Mais je m'égare. Aujourd'hui, je me félicite de pouvoir rayer la première mission sur ma liste : acheter une voiture. Bon, d'accord, il n'est pas certain qu'elle soit sexy, fiable ni digne d'une star, et elle m'a coûté plutôt dans les sept cents dollars que dans les trois cents. Mais on dirait qu'elle marche et pour l'instant, aucune flamme n'est apparue, alors je me permets de jouer les snobs.

Rayonnante, au volant de ma propre Volvo 1964 vert acide, je me sens très rétro et du dernier chic européen. Je l'ai rachetée à un architecte suédois quittant précipitamment les U.S.A. pour un nouveau job à Singapour. Dans la foulée, il s'est également débarrassé de son vieil ordinateur portable, quatre fougères et une bouilloire en Inox. Franchement, de ma part, la transaction s'apparentait à une escroquerie de haut vol, mais je me suis dit que les dieux essayaient peut-être de se faire pardonner les deux premiers jours de mon retour en Californie. Incendie, calamars et exploits sexuels époustouflants exceptés, ma nouvelle vie en Californie s'est révélée plutôt déplaisante.

Mais aujourd'hui, l'avenir me semble plus prometteur. L'air, chargé de brouillards matinaux, est plus frais qu'il ne devrait l'être en cette saison. Un café au lait m'attend dans le gobelet en équilibre précaire sur mes cuisses et, mes cheveux fouettés par le vent qui les emmêle irrémédiablement, je fonce vers le sud. Je me sens bien.

Un seul petit problème me tracasse. Ma bonne humeur me pousse à l'audace. Plus j'approche de Santa Cruz, moins je parviens à empêcher mes pensées, toujours mal placées, de me désobéir et filer tout droit vers Clay Parker. Je sens ses lèvres mordre ma lèvre inférieure, j'entends mon souffle court. Je goûte la saveur sucrée du jus de pêche léché sur son pouce au marché bio. Je sens l'odeur de l'encens et j'entends le son lancinant des hippies en train de jouer des bongos.

Ce n'est pas le moment de penser à Clay Parker. Je commence mon job dans dix jours et j'ai intérêt à me dépêcher de trouver des vêtements et un appartement. Mouais, ma *carrière* commence dans six jours. Oh ! Seigneur. Est-ce qu'Amazon.com vend des plans de cours ?

Je hausse le son de la radio (d'accord, il n'y a pas d'autoradio, mais j'ai annexé la miniradiocassette de mon père, minus mais puissante, qui déverse à plein tube du Ani DiFranco — une disc-joc percée, politiquement incorrecte et rebelle à souhait).

C'est ainsi que j'aime la Californie : le soleil est encore trop bas pour être dangereux, le ciel d'un bleu délicat et les vallons des collines retiennent des nappes brumeuses. A ma droite, l'océan frémit. L'immensité verte brille de mille points dorés et l'écume blanche des vagues s'écrase sur le sable de la plage. L'herbe blonde qui recouvre tout répand une odeur de blé humide et une chanteuse bisexuelle farfelue a pris possession des ondes radiophoniques.

Peut-être suis-je enfin rentrée chez moi.

\* \* \*

Six jours de recherches douloureuses finissent par s'avérer payants. J'ai trouvé un endroit qu'on peut qualifier sans rire de « logis ». Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, j'adore les mots précieux et un tantinet désuets, typiquement britanniques. Evidemment, avec mon accent américain,

l'effet produit relève plutôt de la fille coincée et bizarre, mais cela suscite son petit effet décalé.

Donc, le petit studio dont je viens de payer la caution est bien un logis, et je saute sur l'occasion d'employer ce mot. Le loyer est presque raisonnable — d'accord, *pas* en dessous de cinq cents (O.K., j'ai du mal à respecter ma liste), mais il faut parfois se montrer flexible et doubler ses prévisions. Heureusement, je soupçonne le proprio d'ignorer combien mon logis est raffiné et branché. Il se situe au premier étage d'un vieil immeuble en brique du centre-ville, au-dessus d'un salon de coiffure. Oui, l'odeur des permanentes filtre à travers le plancher, mais pas de façon si nocive que ça. D'ailleurs ledit plancher a représenté un argument de poids : après tous les hideux linos marronnasses et orange que j'ai vus ces quatre derniers jours, ce plancher de bois brut, fraîchement poncé et d'une légère teinte dorée, m'a coupé le souffle.

Bref, c'est l'endroit idéal pour un professeur bohème se drapant dans des écharpes. Dès que je serai devenue cette femme étonnante, il m'ira à la perfection.

Possessions actuelles :

- 1) Adorable Volvo verte de 1964.
- 2) L'ordinateur portable du Suédois. Très chic, mais que je n'ai pas encore réussi à allumer.
- 3) Un futon d'occasion donné par papa. Sent le Pine-Sol.
- 4) Un short de chez Emmaüs. Un peu étroit. A jeter dès mon premier salaire.
- 5) Trois T-shirts empruntés à papa. Brûler l'atroce T-shirt Nascar après premier salaire.
- 6) Une théière en Inox. Parfaite.

\* \* \*

Jeudi après-midi ? Je transporte mes précieux biens dans mon joli petit logis et étudie le résultat. L'effet s'avère dépouillé et chic à souhait, avec ce côté à la fois minimaliste, glamour et zen que tant de salons de coiffure tentent d'atteindre. Je n'y crois pas complètement, mais j'essaie.

Un soleil orange brille à mes fenêtres. Je décide d'aller me promener. Depuis une semaine, mes recherches de voiture et d'appartement m'ont tellement absorbée que je ne me suis pas beaucoup baladée le nez au vent. C'est bon d'arpenter les rues et de respirer l'odeur de graisse du fast-food plus bas dans la rue. En soirée, l'air glacé du Pacifique remplace la chaleur de l'après-midi. La branche d'un pommier dépasse sur le trottoir. Je regarde autour de moi, puis je cueille une jolie pomme verte que je grignote pendant ma promenade.

Je déambule le long des boutiques de Pacific Avenue, m'arrêtant à chaque vitrine — une librairie, une friperie, une boutique de surf. Et — mon Dieu ! Un magasin de disques, Viva Vinyle. La porte de verre est grande ouverte, coincée par un pot en terracotta rempli de ciment, planté d'une perche métallique avec un trente-trois tours géant au bout. Le mot « ENTREZ » est barbouillé sauvagement en rouge sur la surface brillante.

Entrez.

*Ne pas entrer.*

Je devrais peut-être rentrer chez moi et me changer. Sauf que je n'ai aucun vêtement de rechange et n'en aurai pas avant mon prochain salaire.

Ce n'est peut-être pas son magasin — allez, quelles sont les probabilités ?

Il a dit que son magasin était au centre-ville. Et spécialisé dans les disques en vinyle.

Ouais, mais nous sommes à Santa Cruz, ville universitaire. Jazzyville, quoi. Il doit y avoir un magasin de disques à chaque coin de rue.

*Ne pas entrer.*

Mes pieds ont vraiment un problème. Ils agissent sans me demander mon avis, comme des Etats rebelles, et ensuite c'est moi qui dois en subir les conséquences.

Le magasin est désert et empli de l'odeur chaude et poussiéreuse des greniers. Dans le fond, des guitares de collection couvrent un pan de mur entier. Je néglige les rangées de disques et de C.D. pour les admirer. Elles m'évoquent des papillons morts, punaisés sous verre : beaux, parfaitement conservés, mais d'une immobilité vous flanquant la frousse.

— Je peux vous aider à trouver ce que vous désirez ?

Je fais volte-face. Il est là, à peine à soixante centimètres de moi. Sa question résonne dans mon cerveau. Peut-il m'aider à trouver ce que je désire ? Qu'est-ce que je désire ?

Bien sûr, j'ai déjà imaginé ce moment. Dans une ville de la taille de Santa Cruz, tomber sur lui était inévitable, je le savais. J'avais prévu de faire dans la froideur : lointaine, très occupée, aimablement cruelle. Je ne me laisserais pas désarçonner. Et je me retrouve en train de me mordre timidement la lèvre en disant :

— Je regarde, merci.

Avec la froideur d'une groupie aux yeux brillants mourant d'envie d'obtenir un autographe.

— Claudia Bloom, murmure-t-il tout bas.

Il déglutit et croise les bras sur sa poitrine, campant ses mains sous les aisselles. Nous restons à nous contempler pendant cinq secondes enivrantes, jusqu'à ce qu'une femme incroyablement obèse et ses trois enfants fassent irruption, en quête de la bande originale de *La Petite Sirène*. Je croque dans ma pomme et fouille au hasard dans la section Blues en essayant de calmer ma nervosité.

Pourquoi est-ce *moi* qui suis nerveuse ? C'est lui qui est marié. Je me revois en un éclair, plongeant frénétiquement sous ses couvertures pour tenter de localiser ma culotte dans le méli-mélo des draps, tout en guettant l'apparition à la porte de sa femme, revolver en main.

Quand les clients ressortent, un silence épais comme une couche de neige recouvre le magasin.

— J'allais fermer, finit-il par dire.

— Oh, d'accord, pardon, je vais prendre...

— Non.

Il rit.

— ... je veux dire... Ça t'ennuie si je verrouille la porte ?

— Avec moi à l'intérieur ?

— Exactement. Si ça ne t'ennuie pas.

Seigneur. Il est si terriblement *séduisant*. Il irradie de chaleur. L'image de nos corps emmêlés tombant sur le sol s'impose à moi. Claudia, ne *pense* pas à ça. Il attend une réponse. Va à la porte. Le plan consistant à se montrer froide et glaciale est mal barré. Annuler le plan. Annuler.

— D'accord. Enfin, je veux dire... bien sûr, dis-je.

Je le regarde marcher jusqu'à la porte (ces fesses, ça me tue), déplacer le pot de fleurs et tourner la clé.

— Alors..., dit-il en regagnant la section Blues, où je grignote nerveusement ma pomme du bout des dents (plus aucune envie de la manger pour de bon, mais son contact me reconforte).

— ... Je n'étais pas certain de te revoir.

Je m'oblige à cesser de grignoter la pomme et hausse les épaules.

— C'est une petite ville.

Il hoche la tête et nous nous mettons à parler tous les deux en même temps. Nous nous interrompons brusquement, rions et repartons de plus belle, nous interrompant mutuellement une fois

de plus.

— Vas-y, dit-il, je ne voulais pas...

— Non, j'étais...

J'ai complètement oublié ce que je voulais dire.

— V-vas-y, je bredouille. Parle en premier.

*Claudia, tu es diplômée de l'université, pour l'amour du ciel ! Tu ne peux pas faire mieux que ça ? Tu ressembles à une gamine de treize ans qui attend d'être invitée à la surprise-partie de l'école, d'accord ? Pas à la reine des intellos drapée dans une écharpe.*

Ça me rappelle qu'il faut que j'achète une écharpe.

— Euh..., je suis vraiment embarrassé, dit-il. A propos de la semaine dernière. La situation était moche, tout le monde s'est trouvé dans une situation bizarre et j'ai juste... J'aimerais avoir une chance de m'expliquer.

— D'accord...

— Tu veux parler ici ou bien... tu as faim ?

Il désigne ma pomme d'un signe de tête.

— C'est ton dîner ?

Je souris.

— En gros. J'ai été très occupée. Je dois avoir un peu faim. Mais...

Je baisse les yeux sur le short de chez Emmaüs, trop étroit, que je porte depuis des jours, et le vieux T-shirt taché du lycée de Calistoga appartenant à mon père. Me suis-je au moins brossé les cheveux aujourd'hui ?

— ... Nous ne pouvons aller dans aucun endroit un minimum élégant.

— Pourquoi ? Que veux-tu dire ?

— Regarde-moi, Clay. Je suis lamentable.

Son regard remonte et descend lentement le long de mon corps. Je rougis atrocement. Quand ses yeux se posent de nouveau sur mon visage, j'ai la sensation d'être une tomate trop cuite.

— Tu es superbe, dit-il avec un regard coquin.

— Tu connais peut-être un fast-food mexicain ou un truc de ce genre ?

— Il y a un endroit super à quelques rues d'ici. La meilleure *carne asada* que tu aies jamais mangée de ta vie.

L'opération « chance de s'expliquer » est lancée depuis moins de cinq minutes que tout se déroule déjà à merveille. Même si je relève davantage de la vierge effarouchée que de la femme froide et sophistiquée. Il cafouille avec sa caisse, réunit ses affaires... Chacun de ses gestes crie que lui aussi souffre du même trac que lors de sa première permission de minuit. Bizarre. Deux adultes (quel âge a-t-il d'ailleurs ? Vingt-sept ans ? Trente-sept ans ? Aucune idée) qui se cognent partout et ne parviennent pas à finir leurs phrases à l'idée d'aller manger des tacos.

La sonnerie du téléphone retentit. Il fixe l'appareil d'un regard vide. Celui-ci émet deux nouveaux bêlements électroniques.

— Le répondeur va prendre l'appel, dit Clay.

Il tend la main vers sa veste. A la quatrième sonnerie, le répondeur se met en route. Au fond de moi, je sais de qui il s'agit.

« Allô, Clay ? Tu es là ? Décroche, d'accord ? C'est Monica. »

Long silence empoisonné. Clay rôde du côté du téléphone sans le toucher.

« J'ai besoin de te parler. »

Petit reniflement.

« Clay, s'il te plaît. J'ai vraiment besoin de te parler. »

Clay s'empare du téléphone.

— Allô, dit-il doucement. Que se passe-t-il ?

Je m'éloigne, étrangement engourdie. Quelques secondes plus tôt, mon sang bouillait rien qu'à le regarder et maintenant, de l'eau glacée coule dans mes veines. J'essaie d'ouvrir la porte, mais elle est verrouillée. J'appuie mon front contre la vitre, m'efforçant de ne pas écouter, mais dans cette petite boutique, les paroles flottent jusqu'à mes oreilles.

— Je sais... Ce n'est pas facile pour moi... Ne dis pas que c'est... Je veux simplement dire que moi aussi, j'ai des jours difficiles, tu comprends ? D'accord... non, j'étais juste en train de fermer.

Il raccroche et reste deux secondes sans bouger ; je demeure parfaitement immobile, guettant un indice, espérant que la porte s'ouvre et que je puisse me glisser dehors pour prendre un bol d'air et m'éclaircir les idées.

— C'était Monica, dit-il.

Sa voix semble très lointaine.

— ... Ma, hum, femme. Sauf qu'elle n'est plus vraiment... nous ne sommes plus vraiment... enfin, elle a eu une mauvaise journée. Ça arrive.

— Bien sûr, dis-je sans me retourner.

— Comment ?

Je pivote et lui fais face.

— Oui. D'accord.

— Claudia...

Il fait quelques pas vers moi, mais je l'arrête.

— De toute évidence, tu as à faire...

— Je voulais te voir. T'expliquer...

Je ris, d'un rire pas très joli.

— Je ne crois pas qu'il y ait quoi que ce soit à expliquer.

— La situation est compliquée, d'accord ? Mais je ne mens à personne.

— Marié, c'est marié. Divorcé, c'est divorcé.

Ma voix a enfin la conviction glaciale dont je rêvais. D'où provient cette nouvelle ferveur morale ? Combien de fois ai-je couché avec des hommes mariés — des types dont je me moquais éperdument ?

— Je crois que tout ça est tout simplement...

Le mot est long à venir, parce que je l'utilise peu.

— ... mal.

Je tente de nouveau d'ouvrir la porte, gâchant ma réplique de sortie par un coup furieux.

— Tu pourrais ouvrir cette porte, s'il te plaît ?

— Non.

— Non ?

— Je veux t'expliquer d'où je viens.

J'appuie de nouveau mon front sur la vitre, soudain très lasse.

— S'il te plaît. Ouvre cette porte, d'accord ?

Il traverse la pièce. Je laisse un vaste espace entre nous. Toute proximité avec lui est dangereuse. Le malaise torturant qui m'a saisie lors du coup de fil laisse déjà place à un besoin urgent de respirer sa peau. Il déverrouille la porte et se tourne de nouveau vers moi.

— Je voudrais simplement te dire combien tout cela est difficile, commence-t-il, avant de

s'interrompre.

— Mon Dieu, dit-il d'un ton alarmé. Tu es *livide* — ça va ?

— Oui, dis-je, agacée. Ça va.

— Tu es malade ? Tu es vraiment pâle.

Il s'approche. Je recule.

— Ne t'inquiète pas pour moi, d'accord ? Tu as une femme qui manifestement veut te récupérer.

Ce qui m'échappe, c'est pourquoi tu avais besoin de me mêler moi — une totale étrangère — à votre gâchis conjugal.

Ma voix a grimpé d'un ton et mes lèvres tremblent. Je dois vraiment déguerpir pendant que je le peux encore. Un seul problème : Clay barre la sortie.

Il me fixe, stupéfait, puis se reprend et s'écarte de mon chemin.

— Tu as raison. Je suis désolé.

— Oui, moi aussi, dis-je dans un murmure avant de m'élancer dehors.

\* \* \*

Cette nuit-là, étendue sur mon futon sentant le Pine-Sol, je suis du regard les phares qui tracent des fantômes sur mon plafond écaillé en pensant à Clay Parker, à ses mains, la cicatrice en demi-lune, presque imperceptible, sur sa joue gauche. Je me repais du souvenir de sa langue courant sur ma clavicule. Je me repasse ce moment précis à l'infini, comme je me repassais autrefois mon quarante-cinq tours de *La Fièvre du samedi soir*, sans jamais me lasser.

Je suis coincée. Je ne peux pas courir après un mec qui a une épouse désespérée et larmoyante perpétuellement à ses trousses. Mais je ne peux m'empêcher de penser à lui : à son rire doux, son affection pour les chats, son père qui le frappait et sa mère qui l'aime plus que tout.

Je repense à notre visite guidée des dingues et délices. Je me suis sentie jeune et pleine de vie. Le souvenir des montagnes russes sur la jetée déclenche en moi la même délicieuse et terrifiante sensation que sa langue sur ma clavicule.

Gros coup de cœur. Quelle galère !

Pas seulement parce qu'il est marié. En partie, oui, mais aussi à cause d'autre chose que je ne saisis pas.

Dieu sait que j'ai eu des aventures avec des hommes mariés. Cela ne m'a jamais dérangée — du moins, c'était ce que je croyais. Il y a eu le mannequin sur le retour de Calistoga, puis Roger, un collègue masseur de chez Lake Austin Thalasso. Il s'obstinait à vouloir « libérer mon énergie tantrique », ce qui consistait à rester étendue des heures pendant qu'il s'adonnait au pire des cunnilingus que j'aie jamais expérimenté. Il y a eu Jerry Moss, le professeur avec la voix de Tom Waits. Celui-là pèse un peu sur ma conscience, non pas parce qu'il était marié, mais parce que c'est la seule fois où j'ai moi-même trompé quelqu'un.

Car je raisonne ainsi : dans tous les cas sauf un, ce sont eux qui trompent leur conjointe, pas moi. Tromper Jonathan avec Jerry est la seule fois dans ma longue décennie de dévergondages où j'ai trahi la confiance de quelqu'un. J'ai un code moral peu banal, certes, mais j'en ai un. Comme je tenais l'institution du mariage pour une arnaque, il m'était difficile de me formaliser des vœux prononcés par les autres. Ç'aurait été comme demander à un marxiste de déplorer la faillite d'un capitaliste.

Cette fois, avec Clay, c'est différent. Qu'il soit marié me rend malade. Je rêve aux moments précédant l'irruption de sa femme, baignée de la lumière du soleil, quand Médée, Sandy, lui et moi

étions paisiblement étendus, écoutant le chant des oiseaux au-dehors, regardant l'aube teinter les fenêtres et la lucarne d'un bleu électrique. Je voudrais retrouver cet instant. Le vivre et le revivre. Mais j'ai découvert que quelqu'un était là avant moi.

J'imagine que lorsque vous ne vous souciez qu'à moitié de la personne, que vous désirez simplement l'emprunter pour un ou deux après-midi de plaisirs coupables, l'adultère est facile. Vous ne rencontrez jamais la femme à qui vous l'avez emprunté et vous oubliez très vite le type, déjà happée par le prochain plaisir.

Mais quand vous désirez vraiment quelqu'un — ou du moins tenter quelque chose avec lui — tout change. Vous bégayez des discours incohérents et empreints de culpabilité dans des magasins de disques et essayez de sortir par des portes que vous savez verrouillées.

Vous étudiez les ombres au plafond, regrettant qu'il ne les étudie pas avec vous.

Oh. Ces idioties conjugales sont d'un bourgeois ! Mon Dieu, dans quoi me suis-je fourrée ?

Le jour de la rentrée devrait être banni. Nous sommes fin septembre, à l'apogée de l'été indien. La terre, craquelée et surchauffée, semble sur le point d'éclater. Le Texas ne dispose pas non plus d'un climat tempéré, mais là-bas, j'étais une étudiante. Les étudiants ayant droit au statut d'éternel adolescent, on s'attendait à me voir débarquer en vieux short effrangé et débardeur moulant ou en robe de plage peu couvrante — uniformes qui atténuent l'inconfort de se retrouver confinés dans des pièces où volent les idées. Seigneur, ne plus être étudiante me manque !

Aujourd'hui il m'a bien fallu plus d'une heure pour m'habiller, bien que ma garde-robe ne comporte très exactement que six articles, achetés en urgence. Pour compenser le manque de sophistication de mon ensemble chemisier-jupe mal fichu acheté dans une friperie, j'ai passé un temps fou à manier un vieil eye-liner à moitié fondu. Quand j'ai enfin passé la porte, je ressemblais à un croisement de Mary Poppins et de Courtney Love.

En arrivant, clés en main, à mon bureau, mon manque de confiance en moi laisse place à une muette stupéfaction. Je ne m'y attendais pas. Là, sur la porte de mon bureau, s'étalent en gros caractères les lettres : C. BLOOM. Là, au vu et au su de tout le monde. Je suis officiellement devenue officielle. Plus besoin de me cacher dans les couloirs ni de camper dans un recoin de la bibliothèque comme tous les étudiants nomades errant, l'air perdu et abandonné. Non. Mon navire a un port, ce port a un nom, C. BLOOM, Professeur d'Art Dramatique.

Je reste un long moment à contempler les lettres. Je tends la main et suis d'un doigt le contour du C, craignant presque qu'il ne disparaisse à mon contact.

— Ça fait un choc, hein ?

Je me retourne et me trouve face à une femme aux cheveux sombres et aux yeux d'un autre temps. Elle paraît avoir la quarantaine et porte une jupe portefeuille rouge et un T-shirt noir.

— Vous devez être Claudia, dit-elle en me tendant la main.

— Oui.

— Je suis Mare Marquez. J'enseigne la danse. La première fois que j'ai vu mon nom sur une porte, j'ai hésité entre pleurer de joie et courir dans la direction opposée.

Je souris. Cette fille me plaît. Elle porte des bagues de turquoise à chaque doigt et semble ne jamais avoir connu de maquillage de sa vie. Ses pommettes sont hautes et son teint évoque les étés passés sur la plage à dévorer des fruits frais.

— Qu'avez-vous choisi ?

Elle rit.

— Aucun des deux. J'ai sorti mes clés et me suis comportée comme si j'étais née avec mon nom

sur une porte.

— Bon conseil.

J’essaie ma clé. Par miracle, j’ai choisi la bonne et elle s’introduit facilement.

— Hé, pour l’instant, pas de problème.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, mon bureau est au bout du couloir, dit-elle.

Bienvenue.

— Merci.

Je pénètre à l’intérieur et inspecte les étagères vides, le téléphone beige, le tableau de liège exhibant une collection de punaises de couleurs vives. J’ouvre les stores et le soleil inonde mon bureau de bois verni et l’ordinateur d’un noir brillant.

Jusque-là, tout va bien, je me répète dans un murmure.

Je sors ma liste et étudie les noms des élèves de mon premier cours : Jeu de l’acteur, niveau débutant. Un bon groupe. Deux Brittany, une Miranda, une Misty Waters (beurk), une poignée de garçons aux noms bien de chez nous. Voyons voir... mon cours ne commence pas avant 10 h 30. Il me reste encore vingt minutes — tout le temps d’élaborer le plan de cours. Je vais juste consulter rapidement ma boîte électronique avant de m’y mettre.

A : Claudia Bloom

DE : Ziv Ackerman

OBJET : ccccccIIllaaaauuuuuddddiiiiiaaaa.

« Oh ! mon Dieu, sans toi je suis perdu. Je ne peux pas croire que ce crétin de X (je refuse de taper ici ce nom méprisable) t’ait forcée à retourner en Californie — je considère que ce salaud est le seul responsable. Maintenant mon appartement est sordide, j’ai un look de malade les bons jours et kafkaïen le reste du temps. Le réfrigérateur sent horriblement le célibataire ; aucun de tes petits currys raffinés ni de bons petits plats surgelés dedans.

Pour couronner le tout, mon nouveau coloc emménage demain, et il est cent pour cent testostérone. Je jure qu’il avale des types comme moi au petit déjeuner et les fait descendre en prenant une dose d’acide. Il vient de Transylvanie. Son accent me donne des frissons dans le dos. D’accord, d’accord, tu me connais trop bien — c’est vrai, il a un petit air de Jude Law (d’accord c’est son sosie — miam), mais cela ne veut pas dire que je vais accepter ses poils dans le lavabo. Cela va tourner au cauchemar total ou bien au rêve devenu réalité. Tes prédictions, ma Bloomette ?

Qu’est-ce que tu me manques ! Dis-moi que la Californie est en train de s’effondrer dans l’océan et que tu as repris le chemin de notre petit nid texan et je jure que le Jude Law transylvanien se retrouve dehors.

Ciao, ma chica,

Ziv. »

Ah ! Ziv. Je ne peux m’empêcher de soupirer. Vous vous souvenez de l’étudiant en droit dont je vous ai parlé, celui avec qui j’ai emménagé et dont je suis tombée amoureuse en arrivant au Texas ? C’est Ziv. Il est très sexy, dans le genre Johnny Depp qui aurait un mamelon percé et pourrait disserter sur Nabokov jusqu’à 3 heures du matin. Heureusement pour moi, il n’a pas couché avec une fille depuis la fête de son lycée, à Chattanooga. Donc nous sommes devenus amis. Quand Jonathan est parti pour New York avec Rain, je suis retournée cahin-caha dans mon ancienne chambre chez Ziv — un petit appart vétuste plein de courants d’air où je n’avais pas vécu depuis des années. Je n’y suis restée que quatre mois, mais c’était l’endroit idéal pour raccommode mon cœur déchiré et mon ego amoiché. Ziv est capable de dire du mal de vos ennemis avec une ferveur presque pathologique. De plus, il ne tolère pas les geignements plus d’un temps donné (environ quatre minutes). Passé ce laps de temps, il vous relève, verse son expresso riche et velouté dans votre gorge et vous traîne dans des bars exclusifs où, comme par magie, il convainc le plus canon des hommes présents de flirter avec vous, jusqu’à ce que vous compreniez que vous allez vous en sortir.

Je fixe l'écran. Je repense au petit appartement si sympa que nous avons si souvent partagé durant mes dix années à Austin et soudain le mal du pays m'étreint. Je me rappelle le bruit du train, la douche de marbre et de verre, les mauvais coups tordus que Ziv et moi comptions contre Jonathan — nous ne sommes jamais passés aux actes, mais nous avons savouré chacun de nos projets !

Un jour nous avons passé deux heures à imaginer comment nous allions l'humilier à la première de sa nouvelle pièce : en versant un laxatif dans son cocktail ou bien en révélant dans les hauts parleurs ses mensurations les plus intimes. Tout dans ma vie avec Ziv me paraît soudain merveilleux : le bourdonnement de sa machine à expresso le matin, les délicates petites tasses remplies du café magique, profond et noir, qu'il apportait à mon chevet, les yeux déjà ivres de son premier double expresso de la journée.

J'appuie sur Répondre et laisse mes doigts voler sur le clavier.

A : Ziv Ackerman

De : Claudia Bloom

OBJET : Mon Dieu, tu n'imagines pas...

« ... combien tu me manques. Pour l'instant, j'ai carbonisé le van de X, ai entamé une histoire sans espoir avec l'habitant d'une yourte également dieu du sexe (au secours, il est marié — et sa femme aux pulsions meurtrières lui colle aux baskets) et suis certaine de perdre mon job à cause de mes fringues minables. Ziiiiiv. Qu'ai-je fait de ma vie ? Je fais ce que je peux pour assurer en tant que prof mais je n'ai aucune idée de la façon de procéder. Conseils s'il te plaît ! »

Les yeux fixés sur l'écran, je rêve, jusqu'à ce que je remarque l'heure affichée, qui déclenche une sirène d'alarme hurlante dans mon cerveau. Mon Dieu. 10 h 43 ? Quoi ? Comment est-ce... ?

Possible. Seigneur. O.K., respire. Où se déroule le cours ? Attrape la liste, du papier, un stylo (les profs ont toujours du papier et un stylo, non ?). Non, attends. Attrape le classeur très chic en faux cuir, avec un bloc, offert lors de la réunion d'accueil des nouveaux enseignants. Voilà. Beaucoup mieux. Maintenant : sac, crayon, tasse de café, hum... Je devrais avoir des photocopies du sommaire du cours, mais aucun prof ne les donne le premier jour, si ? Réfléchis, Claudia, réfléchis : tu vas trouver une excuse convaincante pour expliquer l'absence de sommaire, ou mieux encore, ne pas la mentionner du tout, et laisser croire que c'est normal à la fac. Rouge à lèvres ? Pas le temps. Déborderait sur les dents. Cheveux hérissés sur la nuque ? Zut. O.K., il suffit de ne jamais tourner le dos. D'ailleurs tu ne tiens pas à ce que tes étudiants regardent ton derrière.

Je sprinte le long du couloir et tourne à l'angle vitesse grand V. Salle 812... voyons voir... 690... 692... tourne encore un angle, toujours en courant et *schlak*. Impact inopiné : le café explose, le classeur très chic imitation cuir se propulse à travers le couloir, éparpillant des listes dans toutes les directions. Je relève les yeux. Une petite femme brune rétablit son équilibre et moi, je suis sur les fesses. *Relève-toi, Claudia. Seigneur*. Je me relève. Ridicule, mortifiée, je laisse échapper un rire de gorge plutôt nerveux. Mais devant l'expression de la femme brune, je le déguise bêtement en accès de toux. Elle sort un mouchoir et, furax, tapote l'énorme éclaboussure de café qui s'étale en un dessin abstrait sur son chemisier d'un blanc immaculé.

— Je suis *vraiment* désolée — je ne vous ai pas vue.

Je bredouille, tout en me dandinant d'un air gêné. Elle continue de faire la tête et de frotter la tache.

— Je peux vous aider ? Vous voulez de l'eau ou autre chose ?

— Ça ne part pas, ça brûle !

— Ça brûle ? Ohhh. Je suis la dernière des idiots. Laissez-moi vous aider... vous voulez de la glace ?

— Laissez tomber. Juste... laissez tomber.

Elle me toise, dans sa tenue bien nette, jusque-là irréprochable — jupe bleu marine, collants chair, escarpins de daim, chemisier impeccablement repassé, cheveux bruns lisses et soyeux. La tache a le même effet comique et déplacé qu'une moustache dessinée sur la photo d'un top model. J'étouffe un nouveau gloussement.

Elle me fixe brièvement. Une succession d'émotions défile dans ses yeux à toute vitesse. Surprise, comme si elle me reconnaissait, puis... quoi ? Irritation ? Colère ? Elle s'éloigne soudain, brusquement, comme si c'était la vue de mon visage qui l'indisposait et non la tache de café.

Bizarre. Zut, elle ne peut quand même pas me haïr juste parce que je me suis heurtée à elle ? Espérons qu'il s'agisse de la commerciale d'une maison d'édition et que je ne la reverrai jamais. Je consulte ma montre. Arrgh ! 10 h 50. Je vais me faire virer.

S'il vous plaît, *s'il vous plaît*, mon Dieu, faites que je m'en sorte aujourd'hui et je ne demanderai plus jamais rien.

\* \* \*

J'entre d'un pas vif dans la salle de cours, arborant un semblant de confiance en soi. Les papotages cessent et un silence assourdissant s'installe. Cinquante yeux me scrutent avec une intensité à me donner le vertige.

— Bonjour tout le monde. Je m'appelle Claudia Bloom. Des questions ?

Efface. Efface. Avant de poser des questions, tu es censée enseigner quelque chose. Attends. Quelqu'un a levé la main. Nous y voilà ! Finalement c'est facile. Une fille coiffée d'une touffe de cheveux indigo me regarde avec une indolence agacée.

— Oui ?

— Ce cours ne devait pas commencer une demi-heure plus tôt ?

— Pas le premier jour.

Vingt-cinq étudiants médusés échangent des regards sceptiques.

— Jouer, c'est attendre. Jouer est une question de timing, un équilibre entre patience et instinct. C'est passer des heures torturantes à errer entre deux univers. Vous ici présents, vous avez tenu le coup. J'aime savoir dès le départ sur quels acteurs je peux compter. Je ne peux me concentrer que sur quelques élus.

— La moitié de la classe est déjà partie, intervient un garçon en salopette. Certains se trouvent dans le bureau de Westby.

— Vous voyez. Vous croyez que ceux-là vont réussir ? Hein ? S'ils ne sont pas capables de supporter vingt malheureuses minutes à attendre leur enseignant, vous croyez qu'ils tiendront le coup quand leur agent n'aura pas appelé depuis des mois ? Vous croyez qu'ils seront de taille à endurer de longues heures de nervosité quand ils auront une réplique de deux lignes acte I, scène I, et que leur grand monologue sur leur lit de mort devra attendre l'acte III, scène IV ? S'ils se sentent obligés de se précipiter dans le bureau du doyen chaque fois qu'on s'écarte de la routine, croyez-vous qu'ils supporteront la vie, sauvage, passionnée de l'artiste dramatique et les aléas inhérents...

— Oh ! Claudia.

Je pivote. Sur le seuil m'observe Ruth Westby, la doyenne du département.

— ... Vous êtes là.

— Oui. Bien sûr que je suis là, dis-je d'un air innocent.

Débouche alors une femme d'âge mûr, osseuse, portant d'énormes lunettes roses, une poignée

d'étudiants mécontents à sa remorque.

— Tout à l'heure, elle *n'était pas là*, dit la femme à Ruth. Elle doit juste venir de...

— Tout est normal, Ruth, dis-je. Il s'agit juste d'un exercice auquel j'aime me livrer le premier jour. Rien d'inquiétant.

Elle hésite une seconde. Ses yeux sombres s'attardent sur moi et je sens mon estomac se nouer. Mais elle hoche la tête et sourit.

— Alors, bonne première journée !

Et elle disparaît. Soudain, je suis seule. Avec eux. Et sans plan de cours. La femme aux lunettes roses me fixe avec le regard d'une baby-sitter témoin du mensonge éhonté d'un enfant à une mère trop naïve.

— Bien. Alors, si nous commençons par nous présenter ?

— Où est le sommaire du cours ? demande Lunettes roses.

— Le sommaire du cours ?

— Oui. Vous devez le savoir. La feuille qui explique à quoi s'attendre, comment obtenir un A, tout ça. Pour être franche, je cherche juste un cours où obtenir des points facilement.

— Je vois.

Un silence prolongé s'installe. Je m'éclaircis la gorge.

— Pour être franche, je ne distribue le sommaire du cours qu'à la fin de la première semaine. Donc, je disais...

— Et pourquoi ?

Encore Lunettes roses. Elle m'évoque une mante religieuse. Pliée en accordéon dans sa chaise trop petite. Elle a rasé ses sourcils et s'en est peint de faux, en forme d'arcs en accent circonflexe au-dessus de ses lunettes. Elle ressemble à une horrible sorcière. Elle serait terrifiante si elle n'était pas aussi agaçante.

— Votre nom, s'il vous plaît, dis-je de ma voix la plus froide et la plus professorale.

— Ralene Tippets.

— Eh bien, Ralene, je ne veux pas employer le terme *audition*, mais avant de m'investir, j'ai besoin de déterminer quels sont ceux qui veulent réellement s'investir. Vous comprenez ? Ensuite seulement, je distribuerai le sommaire du cours.

— Ce n'est pas légal, dit-elle. C'est de la discrimination.

— Il s'agit d'un exercice, Ralene. Durant une semaine, nous allons apprendre à nous connaître, déterminer qui est sérieux et qui ne l'est pas. Vous cherchez à obtenir des points faciles, je cherche des étudiants, ce n'est que justice, non ?

— C'est peut-être juste mais pas *légal*, lance-t-elle.

Elle cherche du regard de l'aide autour d'elle.

Mais les autres ne se compromettent pas. Ils étudient leurs ongles ou gardent des yeux soumis braqués sur moi.

— Dans ce cas, dis-je sur le ton de la plaisanterie, prévenez la police.

Ses sourcils arachnéens se haussent jusqu'au milieu de son front, mais elle se tait.

— Maintenant, dis-je, quelqu'un veut-il résumer ce que nous avons étudié aujourd'hui ?

Touffe indigo lève la main. Je lui souris.

— Oui ? Allez-y.

— Vous avez expliqué pourquoi les nuls qui ont couru chez Westby seront recalés.

A 16 heures, je souffre d'une migraine lancinante. Je devrais me rendre au club de sport pioché dans les Pages jaunes et m'y abonner, nager plusieurs longueurs de piscine et achever la journée à transpirer avec délices dans le hammam. Mais toute interaction avec d'autres êtres humains me rebute. L'idée de hocher poliment la tête tandis qu'un grand costaud en Lycra m'explique le fonctionnement des appareils me hérisse. Pour l'instant, Médée est la seule créature vivante que je suis capable de supporter. J'ai passé la journée à hanter des salles remplies de gens en sueur et de mauvaise humeur, en répétant « bonjour à tous » jusqu'à la nausée, avant d'oublier les noms de tout le monde. Mon Dieu. Tout ce que je désire, c'est le silence et le réconfort glacé d'une vodka tonic.

Toute la journée, j'ai éprouvé la nette impression d'être une bâtarde parmi des caniches à pedigree. La plupart des autres professeurs ont environ le double de mon âge et font de gros efforts pour me prendre au sérieux. Je les soupçonne de refouler le besoin impérieux de me tapoter la tête. Mes étudiants, eux, semblent en proie à un délicat mélange de suspicion et de désir de plaire. Si je veux survivre à cette semaine, je dois perfectionner un ou deux trucs de profs..., comme jeter sur le tableau noir des phrases ésotériques d'une intelligence effrayante ou prendre négligemment appui sur la chaire sans l'envoyer s'écraser au sol, comme je l'ai fait aujourd'hui.

En rentrant, je passe devant le Owl Club. La moto de Clay est garée sur le trottoir. Non Claudia. Ne...

Je me gare et, après avoir pris une profonde inspiration, je me dirige vers le bar. Où se trouve Clay.

— Salut, dis-je en me hissant sur le tabouret à son côté. Je ne savais pas que tu étais un habitué.

Il sourit. Comme ce sourire en coin est séduisant. Si je pouvais mettre son expression dans une bouteille et m'en vaporiser un peu quand j'en ai besoin.

— Ne le répète à personne...

Il s'assure que le barman n'écoute pas puis se penche vers moi.

— ... Les habitués de ce bar sont des échappés de l'asile.

— C'est la compagnie qu'il me faut. Après la journée que j'ai passée, je sentirai à peine les électrochocs.

— C'est vrai. Première journée de cours ?

— Oui, dis-je, un peu surprise. Comment le sais-tu ?

Il hausse les épaules et avale une rasade de bière.

— Je le sais, c'est tout.

Bizarre.

— Je parie que tu les as tous épatés, reprend-il. Si j'avais eu des profs comme toi, je n'aurais jamais quitté l'école.

— Ah.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il intercepte le regard du serveur.

— Mikey, on peut avoir une vodka tonic ? Une double Absolut tonic avec du citron vert. Et une autre Heineken.

Il se tourne de nouveau vers moi.

— Sérieusement, je parie que tu es une prof fantastique.

— Tu veux connaître un secret ?

Il acquiesce.

— Mon pauvre, dis-je dans un murmure, je n'ai pas la moindre idée de ce que je trafique.

Il rit. D'un grand rire tonitruant et généreux qui me réconforte. Le genre de rire qu'on a envie

d'entendre tous les jours.

— Tu vois ? Tout prof prêt à faire cet aveu est déjà mille fois plus cool que la plupart des autres.

\* \* \*

Il est 3 heures du matin. A coup de baisers légers, les lèvres de Clay Parker dessinent des volutes sur la peau douce et pâle de l'intérieur de mes cuisses. Ses lèvres sont brûlantes. Un peu ivre, je m'imagine me réveiller demain marquée de minuscules brûlures en forme de lèvres. La journée qui a précédé baigne dans le brouillard — C. BLOOM sur la porte de mon bureau, la sorcière aux lunettes roses, moi en équilibre instable sur un tabouret du Owl Club, buvant de l'Absolut dans un grand verre taché de rouge à lèvres. Tout se dissout dans des tourbillons de fumée, dont seules émergent les mains de Clay écartant mes genoux, sa tête se penchant davantage à chaque baiser, avec lenteur et déférence, comme celle d'un homme en prière.

Tout est flou autour de moi. Les phares de voitures traversent de temps à autre les stores et dansent sur les murs, telles des ombres mouvantes donnant le tournis. J'aimerais rester ici pour l'éternité, prisonnière de la chaleur de nos corps dans cette chambre sombre, avec seulement de loin en loin le vrombissement d'une voiture dans le lointain pour nous rappeler que nous ne sommes pas les derniers humains sur terre. Au-dessus de moi, Clay goûte ma bouche comme s'il s'agissait d'un fruit exotique rare. Il m'embrasse et me caresse avec l'intensité d'un homme aveugle. Il m'étudie. Ses mains dressent la carte de mes courbes, ses doigts enregistrent les endroits où mes os saillent, où de petits creux forment des ombres, où la chair est gonflée.

— S'il te plaît, dis-je à son oreille, agrippant ses hanches pour l'attirer contre moi. Je te veux en moi.

Mais il hésite, tergiverse, nous torturant tous les deux. Puis il descend vers l'intimité de mon corps et je me perds dans le monde moite qu'il ouvre avec sa langue : c'est une explosion de teintes mouvantes et colorées, comme un feu d'artifice tiré du fond de l'océan.

Un jour que j'étais dans un état de pure euphorie, j'ai écrit le *Manifeste de la dévergondée*. J'avais vingt-deux ans et j'étais amoureuse de moi-même, ce qui est parfaitement odieux pour les autres mais pas désagréable en soi. Je ne l'ai pas conservé. Ces trois pages d'un verbiage en grande partie illisible étaient bien trop compromettantes. Mais je me souviens de la première phrase : *La dévergondée véritable cueille le jour : ne jamais différer sexe ou dessert*.

Pas un truc que j'imprimerais sur mon T-shirt, mais à l'époque, ça me paraissait profond.

J'ai ébauché cette philosophie au lycée, quand j'avais l'impression que le reste de l'univers partageait un secret dont j'étais exclue. A seize ans, fatiguée des séances de pelotage ne menant nulle part, j'ai décidé d'échanger ma virginité contre un article de valeur : l'expérience. Ma cousine Rosemarie, de presque deux ans plus jeune que moi, avait déjà fait l'amour deux fois à l'arrière de la vieille Cadillac cabossée de son copain. Je grillais d'envie d'égaliser. Elle prétendait que cela ne ressemblait en rien à ce qu'on pouvait voir au cinéma — ni ralenti, ni bande-son exaltée. Selon elle, ces films relevaient de la propagande.

— Une fois que tu l'auras fait, tu te demanderas à quoi rimait tout ce foin, m'avait-elle dit. J'en étais encore à attendre la révélation que c'était déjà fini.

Rosemarie avait presque toujours raison, mais j'avais besoin de faire l'expérience par moi-même. Pendant des mois, j'ai étudié les candidats possibles. Je voulais un mec qui sache de quoi il retourne, mais assez discret pour ne pas aller s'en vanter à ses copains de vestiaire néandertaliens. Cela ne m'ennuyait pas que tout le monde soit au courant, mais je voulais que ce soit moi qui le raconte. Je détestais l'idée que des mecs archinuls écoutent le récit de mon rite de passage pour s'en souvenir lors de leurs séances de masturbation.

Je me suis décidée pour Enzo Belluomini, l'Italien du programme d'échange universitaire. A part ses traces d'acné, c'était un bon candidat. Ses yeux étaient aussi foncés qu'un expresso et il portait des pulls italiens fantastiques, du dernier chic européen. Souvent, lorsqu'il était fatigué, son cerveau semblait se brancher sur une fréquence lointaine et il ne pouvait s'empêcher de parler italien. Je l'avais choisi parce que je ne risquais pas d'en tomber amoureuse, et il m'était reconnaissant, sans être mièvre ou sentimental. Cela avait bien marché. Par chance, il connaissait énormément de choses sur le sexe — du moins sur ses mécanismes. A Rome, alors que son frère travaillait à l'étranger pour quelques années, il s'était laissé séduire par sa belle-sœur. Tous les deux s'étaient bien éclatés, d'où l'empressement de ses parents à l'expédier au loin. Si le frère découvrait le pot aux roses, on pouvait s'attendre à un bain de sang. Cette histoire m'excitait et je lui avais demandé de me la raconter encore et encore, en italien, dans la cave de chez mon père. Maintenant encore, quand j'entends

parler italien ou que je me trouve dans une cave sentant l'humidité, le ciment et le carton, j'ai envie de faire l'amour.

Mais Rose avait raison — le sexe n'était pas le sérum magique que nous avions imaginé. C'était comme tout, un truc où il fallait s'entraîner pour réussir. Apprendre ce qui accélérerait votre pouls, puis trouver une façon d'en faire part à votre partenaire, de préférence sans parler — au risque de vous faire insulter, de casser l'ambiance ou de passer pour une dominatrice. C'était un langage compliqué, subtil, que même après quatorze années de pratique, je ne suis pas certaine de parler couramment.

Mais avec Clay, c'est autre chose. Son orgueil comme le mien n'existent plus et les messages secrets sont inutiles. Je ne reste pas étendue à me demander si mon corps correspond à ses fantasmes. Mes deux nuits avec lui m'ont appris davantage que toutes mes aventures sans lendemain des années passées. Avec Clay Parker, je n'ai rien à prouver. Il ne s'agit ni d'une audition ni d'une représentation. Aucun effort à produire. Quand ses mains et sa bouche parcourent mon corps, je m'envole de cette terre. De là-haut, j'observe ce petit monde reculé et je crie, non pas à cause du vertige, mais de joie.

\* \* \*

Lundi, semaine numéro deux : j'ai un accès matinal de confiance en soi. Ma dose de caféine fait effet et je porte ma nouvelle jupe bleu ciel, assortie d'un adorable T-shirt et de jolies chaussures ostensiblement en cuir. Ce week-end, j'ai inauguré ma carte de crédit pour m'offrir une ou deux tenues décentes. D'habitude, j'évite les cartes de crédit — la dette géante contractée à vingt ans m'a laissé une vraie phobie — mais maintenant que j'ai un job de grande, je mérite un petit plaisir.

Un café de chez Java House dans une main, un demi-bagel dans l'autre, je me dirige vers mon bureau, quand je vois quelque chose qui stoppe brutalement mon élan. Un peu de café gicle sur mon T-shirt blanc. Je ravale le juron qui me monte aux lèvres et rebrousse chemin à toute allure. Le dos au mur, je tente de refouler la crise de spasmophilie qui guette.

— *Ça va, me dis-je. Il ne t'a pas vue.*

Je glisse un œil, faisant usage de capacités impressionnantes puisque je frotte la tache de mon T-shirt avec une serviette en papier tout en maintenant mon bagel en équilibre sur mon café.

Il est là : uniforme bleu marine, matraque menaçante pendue à un holster, effarante coupe en brosse inventée par les nazis.

Je ferme les yeux et revois le bus exploser. Je sens l'odeur de l'essence en feu.

*Seigneur, faites qu'il s'en aille !* Que penserait Westby si elle débarquait et trouvait un représentant de la loi à ma porte ? Elle lui demanderait probablement très poliment si elle peut lui être utile ? Il lui répondrait sûrement qu'il cherche C. Bloom, voleuse de voiture, pyromane et bourreau de chat ?

Quelle idée de me préoccuper de Westby ? Peu importe *boulot* ou *réputation*, c'est ma liberté qui est en jeu. Surtout celle de prendre des douches sans que dix taulardes moustachues ne lorgnent sur mes seins.

Si je me rendais ? On diminue bien la peine dans ces cas-là ? Je vais descendre le couloir d'un trait, éclater en sanglots et tout avouer. Peut-être que si je lui propose une petite gâterie, il dira à ses supérieurs que je suis morte.

Un couinement électronique résonne dans le couloir. Je manque renverser le reste de mon café. Je glisse de nouveau un œil. Flic Terrifiant s'empare de son truc qui fait talkie-walkie et avance à

toute vitesse dans ma direction. Seigneur ! Le cœur battant, je me jette sur la porte la plus proche et la referme derrière moi. Obsédée par l'idée de me cacher, je trébuche sur un pupitre, envoyant mon bagel dans les airs. Il atterrit, côté crème, au pied d'une estrade.

J'éprouve un soulagement tellement immense d'avoir échappé au bras armé de la loi que c'est seulement lorsque j'entends les éclats de rire que je me rends compte que je me trouve dans un amphi. Mon regard se porte lentement de la multitude de visages à l'estrade, puis à la personne sur l'estrade : Ruth Westby.

Elle s'éclaircit la gorge tandis que je récupère mon bagel. Une large tache de crème s'étale sur la moquette. J'essaie désespérément de la faire disparaître, d'abord en posant mon pied dessus, puis en la frottant, à genoux, avec ma serviette humide.

— Vous répétez une comédie burlesque, mademoiselle Bloom ? demande sèchement Westby.

— Euh... hum... euh..., je bredouille.

La tache reste apparente. Mon regard désolé erre entre la tache et Westby.

— Laissez ça comme ça, dit-elle.

Je fais ma sortie, sans savoir si son ton neutre masque le rire ou l'horreur. Probablement les deux.

\* \* \*

Avant d'avoir recouvré mes esprits, nous en sommes déjà à la troisième semaine de cours. Ma panique initiale est devenue plus supportable — elle s'est transformée en terreur totale. Quand je ne dois pas fuir la police ou affronter les ricanements des témoins de l'incident du bagel volant, je suis simplement chargée de la tâche effarante de ressusciter le programme d'art dramatique. Première mission : trouver une pièce écrite par un étudiant qui vaille le coup d'être montée. Bonne nouvelle : j'ai décidé d'effectuer des débuts éblouissants. Mauvaise nouvelle : je n'ai aucune idée de comment procéder.

J'en ai appris davantage sur mon prédécesseur, un type nommé Harlan Wolfe, apparemment charismatique en diable et véritable imposteur. A la mi-trimestre, son dossier ne s'était toujours pas matérialisé et on avait compris que son titre de gloire — directeur artistique durant dix ans d'un théâtre d'avant-garde de Berlin — était le produit de son imagination hyperactive carburant à la cocaïne. Il n'avait même pas le bac. Les préparatifs du Festival des œuvres nouvelles qu'il dirigeait avec ferveur avaient été interrompus, et ses étudiants évidemment bouleversés.

Je tiens toutes ces informations de Mare, la prof de danse rencontrée lors de mon premier jour. Les trois semaines passées, elle s'est montrée très amicale et m'a vraiment aidée, ce qui me surprend un peu. C'est le genre de femme avec qui j'ai toujours rêvé d'être amie, mais sans succès. J'attire à tous les coups le genre maniaco-dépressif. Mare, avec sa voix rauque, pleine de sagesse et de divagations philosophiques, se situe à l'opposé des filles déjantées que je fréquente depuis des années. Ses yeux n'appartiennent tout simplement pas à notre époque — éblouissants, noirs, ils vous hantent. Une certaine tristesse l'habite, mais elle la cache. On ne voit que son immense sourire joyeux et ses mains brunes toujours en mouvement, comme si Mare voulait dessiner ses mots dans l'air et la lumière.

C'est mercredi, donc jeudi est tout proche. Comme je n'enseigne pas le vendredi, le jeudi est mon vendredi, si vous voyez ce que je veux dire. Ça se fête. Après mon cours du matin, je m'installe pour boire mon café et lire mes e-mails. Je reçois une quantité insupportable d'e-mails idiots et sans intérêt, à propos de syndicats, de nouveau-nés ou m'adjuvant de sauver les femmes de l'Ouzbékistan.

Au début, je les lisais tous, maintenant je les efface sans états d'âme, à moins qu'ils ne présentent un intérêt quelconque. Mon Dieu ! Comme celui-ci, qui est de Westby. Et l'objet m'inquiète.

A : Claudia Bloom.  
DE : Ruth Westby.  
OBJET : Evaluation de votre enseignement.

Je m'assieds une minute, horrifiée, fixant l'écran comme un lapin hypnotisé par le canon d'un fusil. Qu'est-ce que ça veut dire ? L'incident Ralene Tippets a été la goutte d'eau ? Ou c'est la catastrophe du bagel à la crème ? Peut-être se sont-ils enfin rendu compte que je n'étais pas plus qualifiée que ce pauvre Harlan Wolfe. Ils ont reçu un coup de fil de mon prof d'histoire du lycée de Calistoga qui s'est senti l'obligation morale de raconter m'avoir surprise avec Roddy Talbot dans la salle de chimie. Non. Plus sérieux encore : le flic l'a appelée !

« Mademoiselle Bloom, il est spécifié ici dans le règlement de l'université que les enseignants seront renvoyés sans préavis s'ils volent la camionnette de leur ex, traversent le pays avec et l'incendient. »

*Allez, Bloom, lis ce mail.*

Evaluer votre enseignement.

J'ai toujours détesté le mot *évaluer*. Dur, rigide, il sonne comme quelque chose que seuls les ordinateurs peuvent accomplir — ce qui serait d'un triste ! L'intervention humaine rend le processus bien plus humain et grotesque.

*Lis-le.*

Oh, un e-mail de Ziv. Je vais lire le sien d'abord, juste pour voir — peut-être a-t-il un problème. On ne peut pas *toujours* faire passer le boulot avant l'amitié, n'est-ce pas ? On finirait vieille femme solitaire qui nourrit les pigeons en radotant qu'un jour elle a été élue Professeur de l'année.

A : Claudia Bloom  
DE : Ziv Ackerman  
OBJET : Oh oui.

« Bloomette, ma chérie, il faut que je te dise : mon coloc s'appelle Attila. Je ne blague pas. Il est hilarant, dans le genre pince-sans-rire et légèrement stupide, or tu sais que je hais les gens plus intelligents que moi (toi exceptée) alors nous nous entendons plutôt bien. Quand il dit aux gens qu'il vient de Transylvanie et qu'ils lui répondent par l'inévitable blague texane sur les vampires, il les rassure d'un ton solennel en expliquant que dans son pays, on ne boit que le sang des animaux, pas celui des humains, et seulement occasionnellement, pour des raisons de santé. Le pire, c'est qu'il ne plaisante pas. Tu as bien fait de prendre Médée avec toi.

Donc, jusqu'ici, ça marche plutôt bien. Bien sûr, tu sais que tu es la reine des colocs et que cent mille sosies de Jude Law ne te remplaceront jamais en un million d'années.

Et toi ? Comment va ce dieu du sexe marié auquel tu as fait allusion avec tant d'esprit ? Et sa femme aux instincts meurtriers ? Tout ça a l'air très bien. S'il te plaît, écris immédiatement pour clarifier les choses au sujet de la yourte. Sur Internet la yourte est associée à des tribus nomades de Mongolie. Tu n'as pas entamé une liaison avec un nomade marié de Mongolie, quand même ? »

— Tu viens manger quelque chose ?

Je lève le regard et découvre Mare, accoudée contre la porte, comme d'habitude en justaucorps élimé et jogging informe. Comment font les danseuses pour rester sexy dans ces vieux trucs usés ? Depuis *Flashdance*, je rêve de parvenir à ce genre d'élégance, mais sur moi ces frusques frisent le négligé à peine soutenable.

— Avec plaisir. Je meurs de faim.

*Eh bien quoi ? Je ne vais pas me laisser mourir de faim quand même ? L'e-mail vindicatif de*

Westby ne va pas s'effacer en mon absence. Si elle me *vire*, je vais peut-être perdre l'appétit durant des jours. Autant faire le plein de calories.

Dehors, la beauté de l'après-midi me distrait un instant de l'idée de mon chômage prochain. Le campus de Santa Cruz pousse à une bienheureuse mansuétude. Immense, niché en haut d'une colline, il est resté en grande partie sauvage. Les cèdres rouges, les bosquets d'eucalyptus, les prairies blondies par l'été où à l'époque légendaire les hippies pique-niquaient nus, s'étendent alentour. Chaque tournant vous offre une vue époustouflante sur l'océan — le genre à couper le souffle. Au détour d'un chemin, nous découvrons brutalement un paysage de carte postale. La vue évoque un tableau de Monet : des millions de touches de bleu, de vert, de gris et de blanc, un méli-mélo de nuages sombres chargés de pluie qui avancent vers nous en se reflétant sur l'eau.

Revigorée par le vent qui fouette mon visage, je respire à fond et me tourne vers Mare.

— Quelle serait ta réaction si tu recevais un mail de Westby titré : « Evaluation de votre enseignement » ?

— Un gros soupir de lassitude. Je déteste ces trucs. Une fois titulaire, tu n'es plus évaluée que tous les six ans environ. Mais au début, ils te passent au crible.

— Alors c'est... la procédure standard ?

— Oui, bien sûr...

Elle rit.

— Claudia, on dirait que je viens de te remercier de ta condamnation à mort. Tu n'as jamais connu ça ?

— Non. Je n'ai jamais enseigné auparavant, dis-je, vaguement embarrassée.

— C'est vrai. J'oublie toujours. Tu sembles tellement douée. A ta place, je ne m'inquiétera pas. Je suis certaine que tes étudiants t'adorent.

Nous commandons des sandwiches au Hungry Slug Café et cherchons une table. En parcourant la pièce du regard, j'aperçois la femme sur qui j'ai renversé mon café le premier jour. Elle est assise avec la prof de création de costumes, Esther Small. J'ai mémorisé peu de noms, mais Esther est le genre de femme dont on se souvient. Elle mesure plus d'un mètre quatre-vingts, approche les soixante-dix ans mais s'habille comme une *fashion victim* de vingt-deux ans de Los Angeles — jean moulant, semelles compensées, veste de daim bordée de bandes de fourrure. Toutes les deux lèvent le nez de leur salade pour sourire à Mare, mais dès qu'elles m'aperçoivent deux pas derrière, elles pâlisent et font mine d'être absorbées par leur conversation.

— Tu as vu ça ? dis-je tout bas.

— Quoi ?

— Les filles à qui tu viens de dire bonjour, elles me détestent.

Mare rigole.

— Claudia. Tu es un peu parano aujourd'hui...

— Non, sérieusement. Il y a des semaines, j'ai renversé du café sur la plus petite. Elle ne me l'a pas pardonné. Chaque fois que je la croise, elle me fusille du regard.

— Monica ? soupire Mare. Elle n'est pas facile. Nous enseignons ici toutes les deux depuis dix ans et je n'ai toujours pas réussi à la cerner. Il paraît qu'elle est en plein divorce, cela ne pousse pas à la bonne humeur.

— Elle enseigne ?

— Oui. Tu ne l'as pas encore rencontrée ? Elle appartient à notre département. Elle enseigne le théâtre asiatique — le nô, le kabuki et... je ne sais plus... le théâtre d'ombres et ce genre de trucs.

Des sonnettes d'alarme résonnent au loin dans mon cerveau. Monica... Où ai-je déjà entendu ce

nom ?

— Ainsi elle... hum... elle divorce ?

— C'est ce que j'ai entendu dire.

Un début de nausée tord mon estomac.

— C'est quoi son nom de famille ?

— Parker, répond Mare avant de mordre dans son sandwich.

— Parker ?

— Hmm-hmm.

Le sang se retire de mon visage.

— Evidemment, dis-je tout bas.

Mare lève les yeux, sans cesser de mâcher.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu es toute blanche. Tu es malade ?

— Rien. A moins que... je ne sais pas... je ne me sens pas très bien, dis-je en remballant mon sandwich.

— Je croyais que tu mourais de faim ?

— Oui, mais...

Mon cou et mon visage se couvrent de sueur. Peut-être ai-je mal digéré mon petit déjeuner.

*Ou quelque chose qui s'est produit trois semaines auparavant.*

Monica et Esther se lèvent pour partir. Par-dessus l'épaule de Mare, j'observe Monica dans son tailleur-pantalon jaune pâle, pure soie. Elle est très mignonne, si on aime les petites brunes menues et tirées à quatre épingles. Très chic classique. Le genre de femmes à ranger ses sous-vêtements par code de couleur. Elle surprend mon regard et me décoche un coup d'œil, rapide mais à vous glacer le sang, instantanément suivi de celui d'Esther qui m'observe, les lèvres pincées. Elle pose une main protectrice dans le dos de Monica et la guide vers les escaliers comme si elle était à moitié handicapée.

— Mare, je vais retourner à mon bureau. J'ai beaucoup de travail.

— Chérie, dit-elle — elle est la seule femme que j'aie jamais rencontrée, à part les serveuses du fin fond du Missouri, capable d'employer cette expression sans être ridicule —, tu n'as vraiment pas l'air bien. Tu devrais rentrer chez toi. Tu vas pouvoir conduire ?

— J'ai encore un cours à donner, mais ça va aller.

— Tu as peut-être attrapé cette grippe qui traîne.

— Je ne crois pas. C'est plutôt le syndrome prémenstruel ou un truc de ce genre.

Je regagne mon bureau d'un pas mal assuré, agrippant mon sandwich d'une main tremblante.

Parker. Merde. Clay.

C'est la deuxième fois qu'il me fait le coup. D'abord, lors de notre rencontre, il est resté délibérément évasif sur sa situation conjugale. Ensuite, il oublie de m'informer d'un détail vital concernant sa femme : je *travaille* avec elle. Je le revois, assis sur son tabouret au Owl Club.

*C'est vrai. Première journée de cours.*

Son petit sourire satisfait...

*Comment le sais-tu ?* avais-je demandé, avec peut-être déjà un vague pressentiment.

*Je le sais, c'est tout.*

Oui, tu le savais parce que c'était aussi le premier jour de cours de ta femme ! Merde !  
Qu'essaies-tu de faire ? Me transformer en paria dans cette ville ?

Reprends-toi, Claudia. Peut-être que tu te trompes. Parker est un nom courant. Tiens, prends n'importe quel annuaire. Voyons voir : Paoli, Paris, Parker... tu vois ! Il y en a au moins soixante. Je

parcours la page jusqu'en bas. Ils sont très nombreux, même dans une petite ville comme celle-ci. Comme les Jones, les Smith ou les... mon Dieu ! Les voilà. Parker, Clay et Monica. Je referme l'annuaire, le laisse tomber sur le sol et m'écroule dans mon fauteuil.

*Ce n'est pas... possible... pas possible*, je me répète encore et encore, comme si je récitais des *Je vous salue Marie*.

— Professeur Bloom ?

Je me retourne si brusquement que je manque me cogner contre le bureau. Il me faut deux secondes pour la reconnaître. Je ne l'ai pas vue depuis deux ou trois ans, au moins.

— Rosemarie ! Que fais-tu ici ?

Surprise et ravie, je bondis pour me précipiter à sa rencontre.

— Je viens vérifier que tu vas bien. Apparemment, j'ai bien fait.

— Entre, entre.

Je la tire par la main, surexcitée.

— Regarde-moi... Comme tu as minci.

Elle a toujours ce même teint, riche et ambré, ces yeux bruns malicieux, et porte toujours la même panoplie néo-hippie — une robe en patchwork, un grand sac en jean couvert d'écussons des Grateful Dead et de feuilles de marijuana. Mais elle doit avoir perdu dans les vingt kilos depuis la dernière fois que je l'ai vue. Des années auparavant, elle était toute en rondeurs, maintenant elle est mince, presque frêle. En l'étreignant, je sens à peine son corps dans mes bras.

— Ma petite cousine. Seigneur, tu es vraiment petite maintenant.

— Oui... j'ai perdu quelques kilos depuis que... Jeff et moi... tu sais que nous nous sommes séparés ?

— J'ai entendu ça.

Jeff est l'ex de Rosemarie. Quatre ans auparavant, ils ont eu une petite fille ensemble, mais elle est morte à deux ans. D'après ma mère, Rosemarie a disjoncté et a été placée en hôpital psy durant six-sept mois.

— J'ai vécu deux années un peu dures. Mais ça va maintenant.

— Bien sûr. Tu es superbe. Regarde-moi ça !

Elle exécute une petite pirouette. Rosemarie. Je réalise soudain combien elle m'a manqué.

— Tu es fantastique.

— Il faut croire que la folie me va bien, dit-elle, les yeux brillants.

— Ça a toujours été le cas.

— Alors. Tu as le temps d'aller faire un tour ?

Je consulte ma montre.

— Oh oh. Je vais être en retard. J'ai un cours dans deux minutes.

Son visage se ferme.

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû venir.

— Ne sois pas bête. Mon cours se termine à 15 heures. On se retrouve là-bas ?

— Oui. D'accord. Quelle heure est-il ?

Rosemarie n'a jamais porté de montre. Quand elle avait douze ans, je me souviens qu'elle m'avait patiemment expliqué que le temps n'existait pas et donc qu'elle refusait d'agir en fonction. Elle est restée fidèle à ses convictions. Je l'ai si souvent attendue que j'ai cessé d'imaginer qu'elle puisse être à l'heure. Elle finit toujours par apparaître, enfantine, innocente, pressée de raconter les aventures délirantes qui l'ont retardée. Chez n'importe qui d'autre, cela rendrait fou, mais pour une raison inconnue il est difficile de rester longtemps fâché avec ma cousine.

— Il est 13 h 30. Rendez-vous dans une heure et demie.

— D'accord. En attendant, je vais faire des nattes à mon chien.

Je suis trop en retard pour lui demander de m'expliquer ces paroles étranges. Je cours au théâtre pour diriger mes étudiants dans une série d'échauffements avant de leur distribuer des scènes à travailler. Quand ils sont casés, chacun dans un coin avec son partenaire, à pratiquer leurs textes avec de plus ou moins bons résultats, je m'enfonce dans un fauteuil de velours rouge et je pense à Rosemarie.

Quand l'ai-je vue pour la dernière fois ? Mon Dieu, à l'époque, sa fille, Jade, était encore vivante. Nous étions chez ma mère à San Rafael. Ma tante Jessie était là aussi, saoule après l'ingestion d'une bouteille entière. Elle essayait de rester conviviale, mais paraissait aussi amère et mièvre, comme souvent. Rosemarie allaitait encore — Jade n'était qu'un bébé minuscule. Tante Jessie avait pris ce pauvre bébé des bras de Rose. Avec une gaieté exagérée, elle avait commencé à danser avec elle, tournoyant, mimant une caricature de grand-mère heureuse, jusqu'à ce qu'elle trébuche sur un canapé. Rosemarie s'était emparée du bébé. « Tout va bien, chérie. Ta mamie est contente de te voir, c'est tout », avait-elle murmuré pour apaiser ses pleurs déchirants.

Rosemarie fait preuve d'une patience incroyable envers sa mère. Je l'ai toujours admirée pour ça. Tante Jessie se comportait de façon totalement irrationnelle. Tous les six mois environ, elle déménageait. La plupart du temps, Rosemarie n'avait même pas le temps de s'inscrire à l'école locale. Toutes deux rebondissaient de ville en ville comme deux balles de flipper. Tante Jessie trouvait un job de serveuse ou de vendeuse de lunettes de soleil au centre commercial — ce qui se présentait. A Hattiesburg, elle avait été pompiste. A Pensacola, elle livrait des fleurs. Mais toujours, l'homme de sa vie du moment se révélait trop possessif, trop paresseux... Trop quelque chose. Alors tante Jessie fourrait pêle-mêle leurs possessions dans leur vieux van décrépit et elles reprenaient la route, jusqu'à ce que le réservoir soit vide. C'est ainsi que se décidait leur nouveau lieu de résidence. Quand le van ne pouvait plus avancer, c'est qu'il était temps de s'arrêter et de visiter la ville. Quand il n'y avait plus d'argent, c'est qu'il était temps de trouver un boulot.

J'ai toujours aimé Rosemarie. Toutes deux enfants uniques, nous sommes aussi proches que des sœurs. Nous nous entendons à merveille depuis le berceau, comme si un lien inné unissait nos cœurs. Je plaignais Rosemarie d'être ainsi tréballée de ville en ville, de ne jamais avoir de vrai chez elle et en même temps, j'enviais son aptitude à mener cette existence de bohémienne et à accepter tout ce que la route lui apportait. Enfant, Rosemarie pouvait dîner sans se plaindre de beurre de cacahuète directement pioché dans le pot, avec un chewing-gum pour tout dessert. Elle savait parler à n'importe qui, pouvait devenir amie avec des filles aux cheveux blonds et brillants qui possédaient des piscines, comme avec des hommes dormant dehors dans un carton — pour elle, c'était pareil. Elle aimait les gens, un point c'est tout. Et les gens le lui rendaient bien.

— Hum, madame Bloom ?

Je manque regarder derrière moi, vérifier qu'on ne s'adresse pas à ma mère.

— Oui ?

— Je me sens *tellement* loin de tout ça aujourd'hui.

C'est Barbie-à-la-plage, la fille à qui j'ai piqué une aspirine au Owl Club. En fait elle s'appelle Sarah et c'est une plaie, mais je l'aime bien. J'ai d'abord été surprise de la coïncidence — la rencontrer au Owl Club, puis la compter parmi mes étudiants — mais j'ai vite compris à quel point cette ville est petite. Mes étudiants emballent mes courses, me coupent les cheveux, me servent des hamburgers au fast-food. J'ai ressenti les premières attaques de claustrophobie lors de mon épilation du maillot, lorsque j'ai découvert que j'allais me faire arracher les poils pubiens par une fille à qui

je venais juste de coller un D.

Sarah s'écroule dans le siège voisin et souffle sur sa frange.

— Vous m'en voudriez beaucoup si je partais tôt ?

— Probablement, dis-je.

— J'ai des crampes si douloureuses que je crains de m'évanouir.

Je retiens un sourire. Sarah me fait penser à moi. Nous avons toutes deux tendance à abuser des excuses gynécologiques.

— Tu veux du Doliprane ?

Elle secoue la tête.

— J'en ai déjà pris au moins sept.

— Sept ? Ça ne relève pas de l'overdose ?

Elle entreprend de traquer les fourches d'une mèche de ses longs cheveux blonds.

— Vous savez quoi ?

— Quoi ?

— Je veux être professeur, comme vous. Quel âge avez-vous d'ailleurs ?

— Vingt-neuf ans.

Elle plisse les yeux pour mieux me regarder.

— Vraiment ? Mon Dieu, j'espère que ça ne me prendra pas aussi longtemps.

J'accuse le choc par un gloussement.

— Que veux-tu dire ?

— Vingt-neuf ans ? C'est... l'âge mûr.

Je lui tapote le dos.

— Sarah ! Retourne travailler ta scène. La semaine prochaine, je veux voir une Antigone vraiment brillante, O.K. ?

— Ben voyons, gémit-elle en se traînant sur la scène.

Je soupire, et j'ai l'impression que mon corps se dégonfle comme un ballon. Ciel, je suis une ancêtre ! Dans deux mois, j'aurai trente ans. Qu'ai-je fait pour mériter ça ? Mes pires craintes se sont réalisées : je suis vieille et seule. Débarquée depuis moins de vingt-quatre heures, j'ai passé la nuit avec un homme marié et maintenant, toutes les femmes de la ville veulent m'enterrer vivante. Je vais devoir fuir Santa Cruz avant qu'elles ne m'en bannissent. Je vais errer à travers le pays dans ma Volvo non fiable et accumuler les aventures avec des hommes non disponibles. Je serai pompiste, livrerai des fleurs, mélangerai du mauvais chablis avec du sirop contre la toux et le baptiserai « sangria », comme tante Jessie.

A la fin du cours, je suis convaincue qu'être écrasée par un bus, très vite, sans souffrir, est le mieux que je puisse espérer de l'avenir. Je me traîne à mon bureau sous les premières gouttes de pluie et fixe ma boîte aux lettres électronique en m'interrogeant sur le sens de l'existence. Monica Parker me hait et le reste de mes collègues en fera autant dès que la nouvelle se sera répandue. Ruth Westby veut évaluer mon enseignement pour pouvoir exhiber mon incompétence au moment de mon renvoi.

— Ah oui ! Claudia. Voici les résultats : dévergondée, dilettante et d'un âge canonique. L'affaire est entendue. Veuillez enlever vos affaires d'ici lundi, s'il vous plaît.

Je n'ai même pas remarqué que Rosemarie a vingt minutes de retard. Jusqu'à ce qu'elle arrive en courant, à bout de souffle, cramponnée à une laisse reliée à une énorme créature nattée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu veux dire, *qui* est-ce, Claudia. C'est Rex. Il est en partie saint-bernard. N'est-ce pas,

Rexy ?

Tout joyeux, Rex bave sur une pile de devoirs de mes étudiants. Il est de la taille d'un poney et arbore de multiples tresses qui lui donnent un look vaguement rasta.

— Rose, je ne crois pas que les chiens soient autorisés ici.

— Quoi ? C'est bien ton bureau, non ?

Elle regarde autour d'elle, comme pour vérifier qu'il ne s'y trouve personne d'autre.

— Oui, mais... Sortons d'ici. J'ai besoin d'un changement de décor.

Juste au moment où nous sortons, Monica Parker approche à grands pas dans le couloir, toujours vêtue de son tailleur-pantalon d'un jaune canari, un petit sac blanc dans une main, une pile de papiers dans l'autre. Impuissante, je regarde le museau de Rex se froncer puis, comme au ralenti, je le vois foncer vers Monica, droit sur son sac.

Je crie et tente de me précipiter sur la laisse :

— Rex !

Mais rien ne le retient. Avant que j'aie pu faire quoi que ce soit, il a acculé Monica dans un coin. Elle brandit son sac aussi haut que possible mais elle n'est pas très grande, et Rex relève le défi. Dressé sur ses pattes arrière, il presse sa patte boueuse contre la poitrine de Monica afin de garder l'équilibre et pointe sa langue dangereusement près du sac convoité.

— Hé ! Stop ! crache Monica. Bas les pattes, stupide cabot !

— Rex !

Dieu merci, Rosemarie est passée à l'action, un peu tard, comme d'habitude. Elle prend le contrôle de la laisse et tire gentiment Rex à l'écart de sa victime. Monica est pâle de frayeur. De petites gouttes de sueur perlent à la naissance de ses cheveux.

— Je suis vraiment désolée, dit Rosemarie. Il est très affectueux.

— Affectueux ? Vous appelez ça de l'affection ? éructe Monica.

— Il n'a jamais fait de mal à personne.

— D'ailleurs, ce qu'un *chien* fait ici me *dépasse*...

Son regard va de moi aux traces laissées par les pattes de Rex sur sa veste jaune.

— ... C'est une université, vous savez. Pas un zoo.

— Ecoutez, madame, je suis désolée, répète Rose.

Rex lui échappe une seconde fois et en profite pour fourrer son museau dans l'entrejambe de Monica. Rose le tire de nouveau, se retenant de rire devant l'expression mortifiée de Monica. Je décide d'intervenir.

— Faisons-le sortir d'ici. Je suis vraiment désolée. Cela ne se reproduira plus.

— Non, dit Monica d'une voix menaçante. Cela ne se reproduira plus.

Une fois dehors, Rosemarie est prise de fou rire.

— Mon Dieu, dit-elle en secouant la tête. Elle a avalé un manche à balai ? On dirait qu'elle n'avait jamais vu de chien auparavant.

— Il faut dire qu'il l'a pratiquement attaquée.

— Il disait simplement bonjour, n'est-ce pas bébé ?

— En plus, elle ne m'aime pas. En fait, elle me hait.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis amoureuse de son mari.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Ça m'a juste échappé. Peut-être parce que je me sens seule depuis trop longtemps, et trop sous pression. Ou parce que ça sonne mieux que « parce que j'ai couché avec son mari ». C'est un lapsus — ça ne peut évidemment pas être vrai.

C'est impossible.

## 13

Huit raisons qui font que Rosemarie Lavelle est la meilleure des cousines du monde.

1) Elle me brosse les cheveux quand je suis triste.

2) Si deux types nous draguent, elle ne me laisse jamais le plus moche.

3) Elle me permet de lui emprunter tout ce que je veux, même ses sous-vêtements, encore qu'elle n'ait pas grand-chose à prêter.

4) Dans les restaurants/bars/fêtes, elle ne louche pas par-dessus mon épaule sur les inconnus intéressants.

5) Son idée du luxe consiste en une journée au bord de l'eau, sans chaussures mais avec une glacière remplie de bières et de vraie glace.

6) Si on lui demande de se tenir tranquille, elle se tient tranquille et ne gâche pas son silence en boudant.

7) Ses mains sont douces et pulpeuses, même maintenant qu'elle est mince.

8) Simplement parce qu'elle existe.

\* \* \*

C'est drôle, on ne se rend compte que quelque chose nous manque que lorsqu'on y goûte de nouveau. Assise avec Rosemarie au Front Street Pub, attendant nos plats en buvant un pichet de bière, je me demande comment j'ai pu survivre deux ans et demi sans elle. Tant de vie émane d'elle. Ses yeux brillent et son expression change à chaque seconde, comme chez un jeune enfant. D'ailleurs, sa présence me ramène toujours à l'enfance, comme un parfum fugitif d'ambre solaire me renvoie au souvenir des journées à la plage.

Elle me résume sa vie depuis qu'elle « n'est plus folle », comme elle le dit. La mort de Jade, les mois passés à l'hôpital de Napa et sa rupture avec Jeff restent coincés quelque part. Le reste, elle le raconte avec des yeux pétillants : sa liaison torride avec un gourou tantrique à Port Angeles, les trois mois à faire pousser de l'herbe en Colombie-Britannique, son « été des abeilles » aux îles d'Orque, où elle vivait avec un apiculteur chauve dont elle devait repousser les avances indésirables. Malgré son enthousiasme bouillonnant, ce dont elle s'obstine à ne pas parler fait parfois pâlir son sourire, comme une menace endormie dans l'océan qui attend le reflux pour ressurgir.

Mais cela ne se produit pas. Rosemarie surfe sur la surface lisse des anecdotes légères. Elle touche à peine à la salade qu'elle a commandée, boit verre d'eau sur verre d'eau, et raconte comment elle a hérité Rex d'un junkie de l'Oregon, alors qu'elle travaillait dans un magasin bio d'Arcata.

Ce n'est pas son style de rester ainsi à la surface des choses. Enfant, Rosemarie ne pouvait jamais rien dissimuler. La famille l'avait surnommée « l'ouragan » parce que la moindre de ses émotions avait l'intensité d'un raz de marée. Elle était capable de sangloter puis de rire comme une hystérique la seconde suivante. En ce moment, elle évoque un ciel bleu à peine ponctué de petits nuages moutonneux, ce qui me fait craindre quelques éclairs à l'horizon.

— Et l'hôpital ? dis-je gentiment quand je me sens incapable d'en supporter davantage. Combien de temps y es-tu restée ?

Elle hausse les épaules, regarde ailleurs.

— Je ne sais pas. Des mois. Trop longtemps.

Elle lève sa fourchette, repousse ses feuilles de laitue, puis soulève un bout de concombre et le mélange à la laitue.

— C'était comme un trip à l'acide. Moins les bons moments.

— Comment as-tu échoué là ?

— La raison habituelle. J'ai pété les plombs.

Courageuse, elle tente de sourire, puis se rend à l'évidence et se mord la lèvre.

— C'est tante Jessie qui t'y a emmenée ?

Elle acquiesce.

— Que devient-elle en ce moment ?

Elle a un petit rire sans joie. Plus strident qu'elle ne le voulait, je crois. Plusieurs têtes pivotent dans notre direction et Rosemarie fixe ses genoux, laissant le rideau brun de ses cheveux glisser sur son visage.

— Ta mère ne t'a rien dit ? demande-t-elle sans lever les yeux. Ma mère est en prison.

— Mon Dieu ! Tu ne parles pas sérieusement ?

Comme elle ne me regarde toujours pas, je me penche pour lui prendre la main.

— Rose, pourquoi ? Qu'a-t-elle fait ?

Elle finit par croiser mon regard. Ses doigts sont glacés.

— Conduite en état d'ivresse. Troisième fois en... je ne sais pas, cinq ans. Quand tu déconnes trois fois, ils sont sans pitié. En plus, elle a provoqué un accident et pris la fuite.

— Depuis combien de temps est-elle en prison ?

— Plus d'un an.

— Quoi ?

Maintenant, c'est moi qu'on regarde.

— Rose, dis-je en me forçant à baisser la voix. Pourquoi personne ne m'a rien dit ?

Elle hausse les épaules et ôte sa main de la mienne.

— Tu étais au Texas. Ta mère a dû penser que ce n'était pas si...

— *Pas si important ? Que sa sœur aille en prison ?*

— *Soit en prison, précise-t-elle.*

Elle étale un soupçon de beurre sur un morceau de pain et mord dedans avant de me regarder. Je dois avoir gardé une expression incrédule parce qu'elle poursuit :

— Tante Mira a toujours été ainsi. Elle est... tu sais bien, c'est ta mère...

— Elle est quoi ?

— Secrète.

Elle a parlé tout bas. Je sais à son regard qu'en fait, elle voulait dire « à côté de la plaque ». J'éprouve la pulsion irrationnelle de défendre ma mère, puis je me rappelle combien il est stupide de vouloir donner le change à Rose.

— Oui, elle est secrète.

Un silence gêné s'installe.

— Alors... quand tante Jessie sort-elle ?

— Tu sais quoi ? Je n'en ai pas la moindre idée. Je suis tellement fatiguée...

Ses yeux brillent de larmes. Elle abandonne son morceau de pain et pose la tête dans sa main.

— ... je pourrais tomber endormie à la seconde.

— Hello Claudia !

Je tressaille, surprise d'entendre mon prénom. C'est Clay. En T-shirt jaune pâle, l'air tout frais sorti de la douche, supermignon, il approche de notre table, son casque de moto sous le bras, les cheveux encore humides et emmêlés, les joues rosées. Pendant trois bonnes secondes, j'oublie tout : Rose et tante Jessie, ma mère névrosée, Monica Parker...

Minute. Monica Parker.

— Salut, dis-je froidement.

Puis je me tourne vers la fenêtre.

— Ça va ? demande-t-il.

— Très bien. Et toi ?

— Ça va. Très bien.

Il regarde Rosemarie d'un air hésitant, mais je ne fais pas les présentations. Il lui tend la main.

— Clay.

— Bonjour, dit-elle avec un grand sourire. Je suis Rosemarie, la cousine de Claudia.

— C'est vrai ? Je ne savais pas que tu avais de la famille ici.

— Oh je ne vis pas ici, explique Rosemarie. Je suis juste... de passage.

Elle rougit. Je me demande pourquoi.

— ... Nous ne nous étions pas vues depuis un moment, alors j'ai décidé de venir jeter un œil sur elle.

Elle hoche la tête, comme pour signifier qu'elle a bien fait.

Clay acquiesce, et un silence gêné s'installe de nouveau. Il piétine d'un pied sur l'autre. Je suis vaguement consciente que je devrais lui proposer de s'asseoir. Quand nos regards se croisent, je sens mon cœur qui accélère mais je n'ouvre pas la bouche. Deux mots me trottent dans la tête : Monica Parker.

Comme s'il avait lu mes pensées, il se racle la gorge.

— Eh bien, je vais vous laisser. Euh... ravi d'avoir fait ta connaissance, Rosemarie.

Elle lui répond de son plus beau sourire, tout en dents blanches et en lèvres roses.

— Ne sois pas si pressé, dit-elle.

J'ai soudain la sensation de perdre pied.

— ... Pourquoi ne pas te joindre à nous ?

Clay m'interroge du regard. Mon Dieu. Il est carrément irrésistible. Le tabou Monica Parker ne fait qu'augmenter mon désir. C'est malsain. Je devrais consulter un psy. J'ai deux mots à dire à Clay, mais pas en présence de Rose qui en plus *flirte* avec lui ! Que faire ? La bourrer de coups de pied sous la table ?

— Bien sûr, dis-je en maugréant. Prends une chaise.

Pourquoi ai-je fait ça ? Pourquoi ne pas lui lancer : « Hé toi ! Non seulement tu es marié, mais ta femme rameute les villageois et prépare ma lapidation en place publique ? » Ou encore mieux, pourquoi ne pas me lever et le gifler en bonne et due forme, comme Audrey Hepburn ? Pourquoi est-ce que dès qu'il me regarde, je me liquéfie ?

Tandis que je m'autoflagelle, Rosemarie et Clay entament une conversation sur la musique. Quelques minutes plus tard, ils rient tous les deux aux éclats et échangent des bourrades quand ils ne sont pas d'accord. Soudain, Rosemarie rayonne. Quand elle pesait vingt kilos de plus, elle possédait la séduction voluptueuse d'un modèle de Rubens — assortie d'un charisme de déesse-mère qui faisait tomber quantité d'hommes à ses genoux. Réduite à ce corps de nymphe, sa séduction est certes plus éthérée mais — reconnaissons-le — approche celle de Kate Moss. A la voir avec Clay, un début de malaise me tord l'estomac. Son sourire vibrant, la lueur dans ses yeux qui a réapparu en même temps que lui, me rendent malade.

*Qu'est-ce qui t'arrive cette fois, Bloom ? Un accès de possessivité avec le mari d'une autre ?*

— ... Absolument ! s'exclame Rosemarie. Ils sont géniaux. Certains morceaux me donnent envie de m'ouvrir les veines, mais je suis tout de même fan.

*Garce de groupie*, me dis-je. Avant de me sentir tellement coupable que j'ai envie de me glisser sous la table et me noyer dans les remords.

— Tu as déjà entendu Gillian Welch ? demande Clay.

— Je la trouve insupportable.

— Je l'aime beaucoup.

— Impossible ! crie Rosemarie. C'est une fille de Los Angeles qui joue les folkeuses. Arrête. Je préfère mille fois Patsy Cline !

Ils continuent ainsi un bon quart d'heure. Je regarde par la fenêtre. Voilà mon destin. Réunir des couples improbables, puis disparaître sans laisser de traces. Jonathan et Rain. Clay et Rosemarie. Qui sait, peut-être Monica et Esther vont-elles entamer une liaison torride née de leur haine commune envers moi. Mon aventure avec Clay est sans lendemain, comme mon existence entière. Je suis vouée à parcourir la terre dans des véhicules peu fiables et regarder les autres former des couples sur fond de coucher de soleil.

— Tu es bien silencieuse, Claudia.

Je me tourne face à lui en essayant de sourire, de trouver un truc intelligent et drôle à déclarer, mais mon cerveau reste vide.

— Tout va bien ?

Ses yeux sont tellement beaux — verts, striés d'éclats dorés qui les rendent presque bleus.

— Oui. Quelqu'un veut une autre bière ?

Ils échangent un regard complice de couple capable de se lire à livre ouvert.

— Moi, répondent-ils en chœur.

Ce qui les fait éclater de rire.

Arrrrgh. Quel mercredi infernal. Je vais commander un nouveau pichet au bar, ravie que le barman prenne son temps. A l'autre bout de la salle, j'observe les reflets roux que la lumière fait jouer dans les cheveux bruns et soyeux de Rosemarie. Ses bras minces, comme ceux d'une danseuse, qui se meuvent autour d'elle. Il paraît que son père était italien. Seule tante Jessie se souvient de lui. Mais je veux bien le croire. Rose a toujours eu ce côté magique des Italiens — expressive, passionnée, totalement désinhibée. Par plaisanterie, elle envoie une bourrade dans l'épaule de Clay qui affiche un grand sourire enfantin.

*Oh ! Clay. J'aurais dû le savoir. Tu n'es qu'un gamin de dix ans qui vit dans une tente de cirque, n'est-ce pas ? Ta femme te fait penser à ta mère et toi, tu préfères rigoler avec des copines.*

Je rapporte le pichet et m'assieds. Je nous verse trois verres de bière blonde et légère et avale le mien avant qu'ils n'aient avalé une seule goutte. Maintenant, ils sont passés à l'architecture, le

*feng shui* et les effets des structures circulaires sur l'esprit. Je parie qu'ils vont bientôt se mettre en cercle pour méditer. Ce n'est pas pour échapper à ça que j'avais quitté la Californie ?

Clay se souvient soudain de ma présence.

— Claudia, toi, tu sais de quoi je parle. N'est-ce pas que la yourte s'est révélée beaucoup plus fraîche que tu ne le pensais ?

— Certainement. Je crois.

Je me verse un autre verre — mon troisième — et en avale une bonne lampée.

— Allez, reconnais-le. Tu adores la yourte, dit-il, ravi.

En face, Rose a soudain l'air interdit. Elle vient d'additionner un plus un et je ne crois pas que le résultat lui plaise.

— Tu es... allée dans la yourte... de Clay ?

Silence pesant. Et suintant.

— Hum hum. Juste une fois.

— Oh ! Et tu as aimé ?

— Bien sûr. C'est sympa.

Clay s'étrangle.

— Sympa ?

— Attendez ! l'interrompt Rose en fronçant les sourcils. Vous vous êtes connus où exactement ?

— Je sais, dis-je amère et sarcastique. Il faut suivre. Je t'explique. Un jour Clay m'a sauvée de l'explosion d'un bus. Ensuite, il m'a emmenée chez lui, dans sa petite yourte sympa, où j'ai rencontré sa femme — léger détail : j'étais nue, ce qui est un peu déstabilisant, mais elle et moi avons assuré. Oh ! J'allais oublier. La femme de Clay travaille dans la même université que moi. Dans le même département, même ! N'est-ce pas génial ? C'est la femme que ton chien a attaquée cet après-midi. Le monde est petit, non ?

Clay semble effaré, comme si je l'avais giflé.

— Claudia, dit doucement Rose d'une voix d'excuse.

Elle a enfin compris. En retard, comme d'habitude.

J'ouvre mon porte-monnaie et en sors un billet de vingt dollars.

— Voilà. Il doit y avoir le compte. Je rentre.

Rose bredouille.

— Attends, je vais t'acc...

— Non. Vous vous amusez bien tous les deux. Reste.

Je me lève et gagne la sortie, pressée de partir avant que mes larmes ne coulent pour de bon. Mes yeux picotent déjà. C'est une humiliation que je ne supporterais pas ce soir.

J'ai tourné le coin et ai parcouru la moitié de la rue quand Clay me rattrape.

— Hé !

Je continue d'avancer mais il se positionne soudain à ma hauteur.

— On peut parler ?

— Pas maintenant.

Je renifle. Pourvu que je retienne mes larmes deux minutes de plus.

— Claudia. S'il te plaît. Tu veux bien me parler ?

— De quoi ?

Je presse le pas. J'ai déjà des larmes dans la voix. Je suis dangereusement près de craquer.

— De... tu sais quoi.

Je me retourne et lui fais face.

- Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?
- Je t'ai expliqué la situation...
- En omettant quelques détails pertinents.
- D'accord. Tu as raison.

Il semble penaud.

— J'aurais dû te dire. Mais je ne voulais pas empirer les choses.

— Ah bon. Pourquoi pas ? Tu es très doué pour ça.

— Claudia, tu n'es pas juste envers moi...

— Juste ? Rien de tout ça n'est juste.

Les mains sur les hanches, je le fusille du regard. Il se détourne.

— Tu me plais vraiment, Clay.

— Toi aussi. Beaucoup.

Je l'interromps avant qu'il n'en dise davantage.

— Mais tout ça est ridicule. Je ne suis peut-être pas un exemple de maturité, mais je crois que j'aurais assuré davantage. Tu as eu un comportement... infantile. Tu comprends ?

— C'est parce que tu t'empresses toujours de supposer le pire, dit-il en fourrant ses mains dans ses poches.

— Alors prouve-moi que j'ai tort. Peut-être que je cesserai de supposer le pire.

Sur ces mots, je descends la rue à toute vitesse et laisse enfin couler mes larmes.

\* \* \*

J'ai bu la moitié d'un magnum de vin rouge et suis dans la baignoire en train de fumer une cigarette roulée à la main, quand Rosemarie fait irruption dans la pièce. Après avoir longuement frappé à la porte en criant mon nom sans obtenir de réponse, elle a découvert que la porte n'était pas verrouillée. Après avoir pénétré dans l'appartement, elle a suivi l'odeur de cigarette. J'entends les griffes de Rex cliqueter à sa suite sur mon parquet. Quand elle me trouve dans la baignoire, elle secoue la tête et baisse le couvercle des toilettes pour s'asseoir dessus. Rex s'écroule à ses pieds. Tous deux observent le pitoyable tableau que je leur offre d'un air compatissant. La dernière fois que je me suis regardée dans la glace, ma peau était mouchetée de rouge et mon mascara étalé évoquait Joan Jett version 1980.

— Heureusement que c'est bien ton appartement. Je déteste entrer par effraction chez des étrangers.

Je finis mon vin rouge et m'en sers un autre.

— Ça t'ennuie si je prends un verre ? demande-t-elle.

— Pas du tout. Sers-toi.

Elle disparaît une minute dans la cuisine où elle découvre l'existence de Médée. Je l'entends la couvrir de compliments, lui répéter combien elle est mignonne, et voudrait-elle du lolo ?

— C'est O.K. si je donne une petite gâterie à ton chat ?

— O.K., dis-je à voix basse.

— Claudia ? Tu veux bien que je donne une petite...

— *Oui !* je crie.

J'ai parlé d'une voix rude et vindicative, comme celle d'une vieille harpie bourrée. Rex fronce le museau. Un silence passager s'installe dans la cuisine, suivi de murmures tranquilles, de ronronnements de chat gâté de lait et peut-être même de thon. Elle revient, une tasse Mickey à la main

et la remplit de vin avant de se rasseoir sur le siège des toilettes.

— C'est Clay qui t'a dit où j'habitais ?

— Mmm.

Elle boit une gorgée avant de me fixer.

— Claudia, je ne savais pas que c'était le mec que tu...

Je lui lance un regard d'avertissement.

— ... bon, je ne savais pas. Tu te comportais comme s'il était la dernière personne que tu avais envie de voir.

— Il l'était. Il l'est.

— Mais pourquoi ? Tu m'as dit que tu l'aimais.

— J'étais... sarcastique. Ou autre chose encore. Je ne sais plus.

— Non, tu n'étais pas sarcastique, dit-elle en me prenant la cigarette des doigts.

Elle tire dessus comme sur un joint, les lèvres serrées, avant de me la rendre.

— Je ne savais pas qu'il y avait quelque chose entre vous, sinon je n'aurais jamais...

— Il n'y a *rien* entre nous. Il est marié.

— Séparé.

— Sa femme habite à un mètre de chez lui. C'est compliqué.

Je reprends du vin et une longue bouffée de ma cigarette, qui a un goût parfaitement ignoble.

— Il est marié à cette garce que nous avons rencontrée aujourd'hui ?

— Ce n'est pas une garce.

Rose hausse les sourcils.

— ... et même si c'en est une, nous ne devrions pas l'appeler ainsi. Je culpabilise assez comme ça.

— D'accord, dit-elle. Il est marié à la femme coincée et névrosée avec qui nous avons eu le plaisir de nous disputer cet après-midi ?

J'esquisse un sourire.

— Ton idiot de chien lui a quand même sauté dessus.

— Est-ce que c'est sa faute à lui si elle l'a alléché avec le contenu de son sac en papier ?

Elle caresse les tresses de son chien.

— Elle va probablement me poursuivre en justice. C'est la deuxième fois que j'abîme l'une de ses parfaites petites tenues.

Rose enlace ses genoux dans un geste de petite fille. Elle paraît ravie.

— Qu'est-il arrivé l'autre fois ?

— J'ai renversé mon café sur elle. Sa blouse blanche ressemblait à un bleu de mécanicien.

Elle rit comme une folle.

— J'aurais voulu voir son visage, glapit-elle, toute joyeuse.

Je ne peux pas m'empêcher de rire avec elle.

— C'était terrifiant.

— Elle ne mérite pas un mec comme Clay, dit Rosemarie. Je parie qu'elle l'a forcé à se marier avec elle.

— En fait, elle est probablement super.

— Ça m'étonnerait, Claudia.

— Elle est intelligente, dis-je d'une voix faible. Elle enseigne... le nô.

— Le no ?

Elle pouffe.

— Qu'est-ce que c'est que cette langue ?

— Ce n'est pas un langage... c'est japonais. Tu sais, le théâtre nô.

— Le no ? Non, s'écrie-t-elle, maintenant en plein fou rire. Le *no non* !

— Bon, elle enseigne le nô. Et... les marionnettes.

— Extraordinaire, explose Rose. Les marionnettes. Cette femme est de toute évidence un génie. Elle parvient enfin à se calmer un peu.

— Il ne va pas rester avec elle, reprend-elle. Il est bien trop cool pour quelqu'un comme elle.

— Il t'a plu ?

Mon sourire diminue.

— Tu rigoles ? Il est *tellement* sexy.

— C'est vrai ?

Je suis déchirée. La moitié de mon être enfle d'une fierté irrationnelle — il *est* sexy, vous comprenez ? L'autre moitié bout de jalousie.

— Alors vous... vous êtes vraiment bien entendus, n'est-ce pas ?

— Claudia, dit-elle avec fermeté. Je ne savais pas, d'accord ? Dès que j'ai compris, j'ai fait machine arrière. Je ne te ferais jamais ça.

— Ce n'est pas comme si j'avais des droits sur lui.

— Il te plaît. Pour moi, ça suffit.

— Mais tu lui plais, non ?

Je me dresse dans mon bain, tentant de garder un ton jovial.

— ... On aurait dit, en tout cas. Il flirtait avec toi.

— Non. Il se montrait poli parce que je suis ta cousine. Quand tu es partie, il a été bouleversé. Il éprouve quelque chose pour toi, j'en suis certaine.

— Oh, merde ! dis-je en nous versant du vin. Merde, merde, merde, merde, merde.

— Quoi ?

— Comment ça, *quoi* ? C'est catastrophique. Il est *marié*.

— Ce n'est pas un problème, assure-t-elle en brandissant sa tasse Mickey. Ils vont divorcer, tu auras un petit bébé surfeur et des disques gratuits pour le restant de tes jours. C'est fantastique. Un conte de fées de Santa Cruz.

— C'est ça.

Médée passe le nez par la porte, se faufile jusqu'aux toilettes et saute sur les genoux de Rosie.

— A propos de Santa Cruz, reprend cette dernière en caressant distraitement Médée. Je voulais te demander quelque chose.

— Oui ?

— C'est juste... je me demandais. Que dirais-tu... ?

Elle s'interrompt, lève les yeux sur moi, puis retourne à Médée.

— Quoi ? Que dirais-je de quoi ?

Elle prend la bouteille et reverse un peu de vin dans nos verres.

— Ce n'est pas le meilleur moment pour aborder le sujet. Tu as eu une soirée difficile.

— Rose. Vas-y. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est juste...

Elle gratte le menton de Médée, déclenchant des ronronnements frénétiques.

— Les choses ne vont pas très bien pour moi à Arcata. J'habitais avec un mec qui, enfin, bref, il est mort.

— Mort ?

— Oui.

Elle hoche la tête.

— Comment ?

Elle hausse les épaules.

— On pense qu'il a fait une overdose. Volontaire ou non, ce n'est pas clair.

— Mon Dieu. A quoi se droguait-il ?

— Les analyses ont révélé pas mal de saloperies — des somnifères, beaucoup d'alcool, un peu d'héroïne. C'est une longue histoire.

Elle lève les yeux au plafond.

— ... Le problème c'est que je ne crois pas être capable de retourner à Arcata. Tu comprends ?

Tous mes amis là-bas sont... fragiles.

— Hum hum, dis-je, essayant de ne pas paraître trop choquée.

Mon Dieu ! Mort ? Est-ce elle qui a trouvé le corps ? Je me retiens de la questionner sur des détails morbides.

— En ce moment, j'ai besoin de vivre avec des gens solides, des gens qui m'aiment.

— Bien sûr, Rose.

Pour la seconde fois de la soirée, des larmes perlent à ses yeux.

— Tu es la seule famille qui me reste, Claudia.

Je pose une main humide et fripée sur ses genoux. Médée mordille gentiment mes doigts.

— Je suis si heureuse que tu sois venue me rendre visite, Rose.

Elle sourit timidement et passe sa langue sur ses lèvres.

— C'est ça justement. Il ne s'agit pas d'une simple visite. J'espérais... m'installer.

Je me demande quels crimes horribles j'ai commis lorsque j'étais étudiante pour mériter d'avoir Ralene Tippets parmi mes étudiants. A l'instant même, elle m'examine derrière ses lunettes roses avec une expression de reproche, comme si j'étais responsable de son ensemble rédhibitoire en polyester violet, de son visage osseux, de son mari — selon toute probabilité obèse et consommateur de bière bon marché — et de son manque absolu de talent.

— Je ne comprends vraiment pas comment ces exercices de prononciation vont m'aider à *jouer la comédie*, boude-t-elle.

— Votre instrument pour jouer, c'est votre corps, Ralene. Votre bouche doit être ouverte, souple. C'est comme faire tourner le moteur de votre voiture avant de démarrer.

— C'est la métaphore la plus ridicule que j'aie jamais entendue.

— Reprenons tous ensemble. Topeka Topeka Topeka Topeka Topeka. Oui-oua, oui-oua, oui-oua, oui-oua — très bien. Utilisez vos deux lèvres. Le-le-le-le-le-le-le-le-laaaaaa.

— Je ne peux pas travailler ainsi.

Ralene quitte brusquement le cercle que nous avons formé. Les autres continuent. Règle numéro un, Ralene : ne pas jouer la prima donna quand tout le monde s'en fiche.

Les premières semaines, l'opposition quasi systématique de Ralene m'a mise très mal à l'aise. Il m'est arrivé de me réveiller à l'aube, prise de spasmophilie à l'idée des quatre-vingt-dix minutes que j'allais devoir passer avec elle. Ses énormes lunettes roses et ses yeux gris larmoyants qui me traquent sans cesse me faisaient faire des cauchemars dans lesquels son long cou osseux se tordait comme celui d'un héros de *L'Exorciste*.

Maintenant que nous avons atteint la septième semaine et que la fin du trimestre est en vue, je me sens plus légère. Ralene Tippets ? Bah. Les femmes d'âge mûr en tailleur violet, je les avale au petit déjeuner. Je fantasme sur les vacances de Noël. L'idée de passer des heures, des semaines entières sans Ralene me donne le tournis. J'ai hâte de me réveiller le matin sans même accorder une pensée à cette femme. Je rêve de petits déjeuners où, détendue, abreuvée de cafés au lait, la vision de ses sourcils de sorcière n'entravera pas ma digestion de caféine et de toasts. Enseigner est néfaste pour l'estomac. Depuis que j'appartiens au corps professoral, mes digestions sont difficiles et c'est entièrement la faute de Ralene Tippets.

A part la crise typique de Ralene, le cours se déroule sans incident. Les étudiants se sont répartis en groupes pour répéter leurs scènes. Certains crient avec vigueur, d'autres murmurent, leurs petites voix inaudibles évoquant des victimes de laryngite. Je distribue des allusions pleines de tact comme « Seigneur, Misty, le public n'est pas sourd, baisse d'un ton. Jason, tu joues aux devinettes ?

Je ne t'entends même pas alors que je reçois tes postillons. »

C'est mon dernier cours du jeudi. Sept semaines se sont effectivement écoulées. Je me félicite de tout ce que je suis parvenue à gérer ces deux derniers mois : Ralene, une porte avec mon nom dessus, un célibat prolongé, les attaques subtiles mais incessantes de Monica Parker, les cheveux de Rosemarie qui bouchent la baignoire, Rex, qui répand son odeur puissante partout dans mon appartement. La liste est impressionnante. « Rester gracieuse sous la pression » mériterait de devenir ma devise. Encore que se soigner à coup de vodka tonic tous les soirs et garder un coussin dans son bureau pour y pousser des cris étouffés en cas d'urgence ne correspondent pas à la définition de *gracieuse* telle qu'on la trouve dans le dictionnaire. Mais ces deux astuces m'aident à sauver les apparences.

— Claudia.

Je cesse de tenter de fourrer mon pull dans mon sac et lève les yeux sur Miranda, mon étudiante préférée, grâce à qui je ne me suis pas encore transformée en légume.

— Miranda. Que se passe-t-il ?

Elle tiraille les bretelles de son sac à dos et gesticule, un pied sur son skateboard, qu'elle fait rouler d'avant en arrière. Ses cheveux, une masse de boucles violettes à la Betty Boop, semblent teints de frais. Bien qu'elle se donne un mal de chien pour le dissimuler, Miranda est extrêmement jolie, malgré ses piercings, ses teintures effarantes et sa garde-robe invraisemblable. Un jour, elle est venue en cours en salopette de mécanicien, assortie d'un badge au nom de « Al ». Un après-midi, elle est arrivée sur son skate, vêtue d'une combinaison de dentelle déchirée, de bottes en vinyle et d'un boa en plumes. Elle sourit rarement. Les cernes sombres de ses yeux laissent entrevoir une existence difficile. Mais quand elle vous dédie son sourire éclatant, vous avez l'impression d'avoir gagné au loto.

— Il paraît que vous cherchez une pièce, dit-elle, s'interrompant pour l'occasion de jouer avec son piercing dans la langue.

Elle porte un T-shirt rouge vif avec l'inscription « Suck me » en travers de la poitrine, et un pantalon pattes d'eph d'un satin jaune pisseux.

— Vous allez en choisir une pour le trimestre d'hiver, non ?

Je dois mettre en scène une nouvelle pièce dans quelques mois, une « création mondiale », en quelque sorte. J'ai reçu une pile impressionnante de candidatures, toutes bonnes pour la corbeille à recycler.

— Oui. Tu en as une à me proposer ?

Elle hoche la tête, fouille dans son sac à dos et en sort un classeur taché dont des feuilles débordent. Il lui glisse des mains et les feuilles s'envolent de tous les côtés.

— Zut, marmonne-t-elle.

— Mmm, bon, il va falloir travailler la présentation. Personne n'a envie de courir après la page 103, tu sais ?

Elle se met à quatre pattes pour rassembler les pages et je tente de l'aider. Juste à ce moment, Ralene apparaît, les lèvres pincées, ce qui signifie : « J'ai quelque chose à vous dire qui ne va pas vous plaire. » Je suis sûre que chez elle, elle se plaint à son mari obèse que je suis une délinquante juvénile et qu'elle doit m'empêcher de corrompre les étudiants de mes théories dépravées. Elle aurait pu abandonner le cours, mais la mission qu'elle s'est fixée — m'apprendre à enseigner — lui plaît trop.

— Claudia, me glisse-t-elle, mi-conspiratrice, mi-accusatrice, je crois que vous devriez savoir que votre cours est le théâtre de comportements...

Elle consulte le plafond à la recherche du mot juste.

— ... déplacés. Peut-être ne les avez-vous pas remarqués, mais moi, je les trouve hautement...

Elle regarde de nouveau en l'air, comme si elle interrogeait Dieu sur l'euphémisme le plus approprié.

— ... perturbants.

Je n'ai qu'une envie : m'enfuir en hurlant pour mettre fin à cette conversation. Je me contente de faire comprendre d'un regard à Miranda de patienter une seconde avant d'affronter de nouveau Ralene.

— D'accord. En clair : où est le problème ?

Depuis que j'enseigne, j'ai remarqué avec horreur que souvent m'échappent des phrases de mes anciens professeurs, stockées dans ma mémoire sans que je m'en sois rendu compte. Pour celle-ci, en particulier, je remercie M. Clemens, professeur d'éducation civique au lycée, que je méprisais, et dont j'avais jusqu'à aujourd'hui réussi à refouler le souvenir.

— C'est à propos de Benjamin, dit-elle. Il dépasse les bornes.

Ben Crow est un superbe pompier de vingt et quelques années, mi-Cherokee, mi-mannequin Calvin Klein, doté d'un corps qu'on n'ose même pas regarder. Dans un sens, Ralene a raison : son sex-appeal est — surtout pour une célibataire comme moi — perturbant.

— De quelles bornes parlez-vous ?

— Emotionnelles, Claudia, psychologiques, dit-elle en agrippant sa blouse, physiques, bref, toutes les bornes existantes. Il les dépasse.

Ses sourcils peints se rapprochent avec inquiétude.

— ... C'est absolument indécent.

J'ai demandé à Ben et Ralene de travailler une scène de *La Ménagerie de verre*. J'ai pensé que les rapports mère-fils correspondaient à leurs âges respectifs et que Ben, un peu plus âgé que la plupart de mes étudiants, patient comme un ange, était le moins susceptible de flipper à l'idée d'être tarabusté par Ralene. J'avais raison, il se comporte comme un prince, s'accommodant de ses excentricités avec tant de gentillesse que j'ai souvent envie de l'embrasser. L'embrasser étant le seul acte avouable sur la liste des fantasmes que j'oserais révéler, s'il n'était l'un de mes étudiants.

— Votre collaboration m'a semblé très productive, m'entends-je dire.

Je me rappelle soudain la présence de Miranda et me tourne vers elle, ravie d'avoir une excuse pour écourter cette conversation au maximum.

— Miranda, je suis désolée. Encore deux minutes ?

Elle acquiesce. Je fais face à Ralene avec une expression signifiant : « Faisons vite. »

— Voulez-vous dire que Ben vous met mal à l'aise ?

Elle renifle.

— Très mal à l'aise.

— Parfois, l'art dramatique en lui-même est perturbant, vous savez ? Travailler une scène ensemble peut créer une certaine intimité entre les gens.

Elle paraît un peu désarçonnée.

— Vous ne voulez pas savoir ce qui s'est passé ?

Sans attendre ma réponse, elle se penche pour murmurer à mon oreille :

— ... Il m'a demandé de sortir avec lui.

Elle se recule, l'air satisfait, les yeux grands écarquillés.

— ... Il m'a demandé un rendez-vous !

— Eh bien, je suis certaine qu'il ne...

Je m'interromps. *Quoi ? Qu'il n'a pas la moindre intention de toucher un vieil épouvantail comme toi ?*

— Peut-être avez-vous mal compris. Parfois, on se retrouve en dehors des cours pour — vous savez — répéter ou discuter des personnages. C'est très courant.

— Claudia, vous êtes en charge de quoi exactement ? D'un cours universitaire ou d'un club de rencontres ?

Derrière moi, Miranda étouffe un gloussement.

— Je ne dis pas que vous devriez sortir avec...

Le regard de Ralene passe de moi à Miranda avant de se reposer sur moi.

— Vous savez qu'il existe des lois concernant le harcèlement sexuel — pas seulement entre professeurs et étudiants, mais aussi entre les étudiants eux-mêmes. Si je sens que rien n'est fait pour me protéger d'avances sexuelles déplacées, je n'hésiterai pas à en appeler au Dr Westby.

Je soupire. La dernière chose dont j'aie besoin, c'est que l'un de mes étudiants se plaigne à Westby. Elle se montre très froide, ces derniers temps. Je sais que Monica fait tout ce qu'elle peut pour saper ma réputation, alors j'avance sur des œufs.

— Ralene, mardi, je parlerai à Ben. Je lui demanderai d'expliquer son attitude. Cela vous convient-il ?

— Des explications ?

Elle me contemple avec une incrédulité impressionnante.

— ... Dites-lui de laisser tomber. Je suis une femme mariée. Je ne suis pas retournée à la fac après toutes ces années pour me faire harceler par un pompier.

Mon Dieu ! me dis-je, serait-il possible qu'elle soit totalement mythe ?

— Savoir ne pas passer les bornes, dit-elle d'une voix sentencieuse, est essentiel.

Elle pivote et me plante là, s'éloignant à grands pas sur ses jambes squelettiques qui fendent l'air comme des ciseaux.

En me retournant vers Miranda, je résiste au plaisir de sortir une vacherie.

— Alors, à propos de ta pièce...

— Quelle garce ! lâche Miranda en suivant Ralene des yeux.

Je tente sans succès de dissimuler un sourire.

— ... et hargneuse en plus. Je suis contente de ne pas travailler avec elle.

Le diagnostic de Miranda me ravit et me reconforte. Tout le monde trouve que Ralene a des problèmes, mais elle a le don de me persuader que c'est *moi* qui déjante. C'est bon d'entendre quelqu'un d'autre exprimer les pensées que je dois taire.

— Oui. Bien, parle-moi de ta pièce.

— Je suis nulle pour les résumés. Le mieux est que vous la lisiez.

— D'accord. Mais je ne plaisantais pas en parlant de la présentation. Les metteurs en scène ne veulent pas de vieux classeurs emplis de feuilles volantes. Mets les feuilles en ordre, perfore-les et range-les dans le classeur. C'est un bon exercice.

Elle rougit.

— Oui, je sais. Mais je suis restée éveillée toute la nuit à écrire. Je me suis tellement emballée que j'avais envie que vous le lisiez tout de suite.

Je souris.

— Tu as écrit la pièce entière en une nuit ?

— Oh non.

Elle paraît horrifiée.

— Il m'a fallu, disons, trois nuits pour l'écrire.

Elle hausse les épaules et tiraille l'anneau dans sa narine gauche.

— ... C'est probablement nul. Je ne sais pas. Je vais l'arranger et je vous l'apporterai la semaine prochaine.

— Très bien. J'ai hâte de la lire.

Ce n'est pas faux. Les textes que j'ai feuilletés jusqu'ici sont si lamentables que je n'ai jamais dépassé la page trois. Je les ai divisés en deux piles : verbiage pénible et nombriliste dans lequel il ne se passe absolument rien, et verbiage pénible parodie du style télévisé où presque tout arrive. Je crois que la pièce de Miranda sera différente, mais je préfère ne pas me faire trop d'illusions.

— Je suis insomniaque, dit-elle. Si je n'écrivais pas, à 4 heures du matin je deviendrais folle.

— L'un de mes professeurs disait : « si ce que vous écrivez ne vous empêche pas de dormir, comment espérer que ça en empêche vos lecteurs ? »

— J'aurai tout le temps de dormir quand je serai morte.

Elle tripote son bracelet. Pour la première fois, je remarque la cicatrice irrégulière, un peu effacée, à l'intérieur de son poignet. Je détourne les yeux, mais elle a surpris mon regard. Elle rit — d'un rire aigu et percutant — avant de fourrer ses deux mains dans ses poches.

Un long silence s'installe, que je brise par une banalité maladroite.

— Des projets intéressants pour le week-end ?

— Bien sûr, dit-elle d'un ton sarcastique. Danser non-stop.

Elle m'adresse un petit signe de la main, marmonne « à plus » et s'éloigne sur son skate.

Miranda. Drôle de gamine. J'aimerais bien savoir ce qui la motive dans l'existence. Ou peut-être qu'il ne vaut mieux pas.

\* \* \*

Sur le chemin du retour, je desserre ma ceinture et augmente le son de la radiocassette au maximum avant qu'elle ne grésille. Parfois, entre mes vêtements d'apprentie-prof et les Ralene Tippetts de la planète, j'étouffe. Aujourd'hui, je ne veux être qu'un animal. Je sais, je suis un animal, c'est un fait, mais je veux appartenir à l'espèce qui ne se brosse pas les cheveux (d'accord, en fait, je ne me brosse *pas* les cheveux. Mais c'est parce que quand je les brosse, ils virent afro des années soixante-dix, pas parce que je me fiche de mon apparence). Coincée dans un embouteillage, je combats le désir de me garer, arracher mes vêtements et courir vers les collines. J'ai envie de patouiller dans la boue et me cacher sous un tas de feuilles. Je veux pourchasser un être plus petit que moi, lui sauter dessus à la vitesse de l'éclair et dépecer sa chair frémissante...

Oublions le côté chair frémissante. C'est répugnant.

En entrant chez moi, je trouve Rosemarie en position du lotus sur le sol, Rex étalé à son côté, ses tresses de rasta montant et descendant au rythme de ses ronflements. Depuis mon futon, Médée les fixe tous les deux d'un air de reproche. A ma vue, Rose saute sur ses pieds, le visage brillant d'excitation.

— Je sais ce que je veux faire de ma vie ! s'écrie-t-elle. Cette fois, je sais pour de bon.

— Mmmm. J'écoute, dis-je en enlevant mes sabots et me dirigeant vers le frigo.

Cela peut paraître un peu plat comme réponse à une annonce d'une telle importance, mais il faut comprendre que cette déclaration, alternant parfois avec la description enthousiaste de l'homme de sa vie de la semaine, n'est que routine.

— Claudia, je suis sérieuse. C'est tellement *moi* que je ne comprends pas comment je n'y ai pas

pensé avant.

Elle se tait tandis que j'ouvre un yaourt.

— Continue. J'écoute.

— Je vais devenir manager d'un groupe. Je sais, je sais, ça ne gagne pas des masses tout de suite, mais...

— Quel groupe ?

— Je ne sais pas encore. Il faut que j'en trouve un, mais en attendant, je peux servir des cocktails au Catalyst. Beaucoup de groupes passent chez eux — je vais y trouver le groupe parfait, le groupe de mes rêves. Un groupe superbien mais dont personne n'a jamais entendu parler parce qu'ils n'ont aucun sens des affaires (les gens créatifs n'en ont généralement pas). Je créerai pour eux des affiches fantastiques, j'organiserai leurs tournées et j'engagerai des jeunes sans-abri pour distribuer des prospectus (tous ces gamins de quinze ans sur les trottoirs ont besoin de boulot). Ça va être génial. Je le sais.

Elle mâchouille une mèche de cheveux et regarde par la fenêtre d'un air rêveur.

— Peut-être qu'une fois que j'aurai accumulé de l'expérience, je m'occuperai d'autres groupes et monterai une boîte de Relations publiques superbranchée (seulement pour musiciens — bons musiciens — je refuse de travailler pour de la soupe commerciale nulle, seulement pour les génies branchés.) N'est-ce pas parfait ? Je ne peux pas croire que je n'y ai jamais pensé auparavant. Est-ce que ce n'est pas totalement moi ?

Instant délicat : la première réponse.

— Eh bien, ça correspond à ta personnalité, dis-je avec précaution. Tu possèdes beaucoup de charisme.

Elle acquiesce solennellement.

— C'est vrai. Lorsque j'avais six ans, ma mère m'a surpris en train de vendre des glaces à l'eau à la mûre à la moitié de Portland.

— Tu as fabriqué des glaces à l'eau à la mûre alors que tu avais...

— Il s'agissait simplement de teinture alimentaire bleue et d'eau. Mais j'arrivais à les vendre. La musique fonctionne de la même façon.

— Comme les glaces à l'eau ?

Elle m'interrompt :

— Actuellement, la musique ne compte que pour cinq pour cent dans le succès d'un groupe — l'image constitue les quatre-vingt-quinze pour cent restants. Si posséder tel C.D. te donne l'impression d'être plus épanouie, plus sexy, tu l'achètes. La musique est un aphrodisiaque — nous l'utilisons pour séduire.

— Ça me semble juste..., dis-je au hasard, la musique n'ayant jamais compté parmi mes priorités.

» Je dépense probablement plus en vaisselle alu par an que je n'ai dépensé en C.D. dans toute ma vie.

— ... et travailler au Catalyst n'est pas une mauvaise idée. Tu peux y aller à pied et les pourboires doivent être honnêtes. Tu rencontrerais des gens sympas.

— Des mecs, tu veux dire.

— Oui. Encore que cela ne semble pas être un problème pour toi.

Depuis qu'elle a emménagé le mois dernier, elle a épuisé quatre âmes sœurs. Dont trois n'ont duré que quarante-huit heures.

Rose penche la tête sur le côté et me sourit d'un air interrogateur.

— Tu trouves que je traite les mecs comme des mouchoirs, n'est-ce pas ?

— Non. Tu es sincère. Sur le moment.

— Je suis sincère. Mais je ne parviens pas à maintenir l'altitude. J'aime les sensations qu'on éprouve au début d'une rencontre. Dommage que ça s'étiole.

— Mmm. Oui.

— C'est comme avec les boulots — je suis complètement emballée, puis... je ne sais pas... je perds mon enthousiasme.

Elle étudie ses fourches d'un air sombre, puis m'adresse un sourire radieux.

— Mais pas cette fois-ci. Cette fois, c'est vraiment ça. Je le sens au plus profond de moi.

Et elle s'élanche dans la salle de bains. Rex m'observe un moment avant de la suivre, s'emmêlant dans les longues jambes brunes de Rose dans sa hâte. Il sent que je ne l'apprécie que modérément et évite de se trouver seul avec moi.

J'entends un bruit d'eau qui coule, en même temps que Rose m'appelle.

— Tu veux que j'aille racheter de la vodka pour fêter ça ?

Racheter de la vodka ? Qu'est-il arrivé à... ? J'ouvre le freezer et découvre que la grande bouteille d'Absolut achetée lundi ne contient plus qu'un fond. Soit Rose en consomme sur un rythme imbattable, soit je suis somnambule.

— Si tu veux, je vais cuisiner quelque chose, propose-t-elle.

*Je veux.* C'est l'argument massue de Rose dans notre marché et elle l'utilise à fond. Je paie la nourriture et elle la transforme en un hommage glorieux aux fruits de la Californie. Elle est capable de faire des merveilles avec des tomates fraîches et du basilic. Cette pensée suffit à faire gargouiller mon estomac.

Après que je lui ai donné soixante dollars et que l'appartement se retrouve merveilleusement vide, j'avale ce qui reste de l'Absolut et m'écroule dans la flaque de soleil qui réchauffe mon futon. Médée se faufile et s'installe confortablement sur mon ventre. Comment en suis-je arrivée là ? Il y a encore deux ans, j'étais texane honoraire libre, dotée d'un coloc génial (qui payait sa part — et même davantage — et m'approvisionnait en expresso) et d'un agenda plein à craquer de mecs avec qui j'avais ou allais passer une nuit, à portée de téléphone. A l'époque, les choses étaient simples. Maintenant, je suis une ex-fiancée (la honte — comment ai-je pu tomber dans le panneau), voleuse de voiture et pyromane à l'occasion, professeur, célibataire grognon et chargée malgré moi d'une néo-bonne à rien, adorable mais instable, qui fait sa crise des vingt-cinq ans avec enthousiasme mais avec un peu de retard.

Si c'est ça, grandir, je veux un aller simple pour rejoindre Peter Pan.

Le téléphone sonne et je pose Médée pour aller répondre. Je prie brièvement pour qu'il s'agisse de Clay, puis me souviens que Clay est marié, malhonnête et... marié et malhonnête.

— Claudia. C'est moi, Mira.

Quand j'ai eu treize ans, à peu près à l'époque où mon père a obtenu ma garde, le mot « maman » a disparu, remplacé par « Mira ». Elle a aussi changé son nom de famille de Bloom en, invention plutôt excentrique, Ravenwing, qu'elle a laissé tomber la première fois qu'elle s'est remariée. Je la soupçonne d'avoir presque aussitôt trouvé le nom de Ravenwing embarrassant. Ce genre de nom n'a été cool que pendant une très brève période des années quatre-vingt.

— Bonjour.

— Tu as l'air fatiguée. Tu consommes assez de fer ?

— Oui, je crois. Rosemarie m'a cuisiné beaucoup d'épinards — ça contient du fer, non ?

— Tu devrais te procurer quelques compléments alimentaires. Ou consommer davantage de

steak. Pourquoi Rose est-elle toujours chez toi ? Je croyais que tu devais la pousser à chercher un appartement.

Je soupire.

— Eh bien, elle n'a toujours pas de boulot.

— Claudia...

Je l'entends qui allume un joint et aspire une longue taffe.

— ... Quelle fainéante ! Laisse-moi deviner : elle a eu des centaines et des centaines d'opportunités, mais aucune n'a rien donné. Elle te fait la cuisine et t'aide beaucoup, mais ne montre aucune velléité de payer un loyer ou de partir.

— Comment... ?

— Claudia, tu ne connais donc pas encore les femmes Lavelle ? Tante Jessie est exactement pareille. Ce sont les caractéristiques familiales...

Elle pousse un long soupir.

— ... et la plupart du temps, on ne peut y échapper.

— Toi, tu es une Lavelle et tu n'es pas ainsi.

— J'essaie.

Elle a parlé avec un mélange d'amertume et d'amusement.

Je la soupçonne de fumer de l'herbe pour garder le moral et chasser l'amertume. Malheureusement, cette mauvaise petite habitude fait des ravages sur sa mémoire immédiate. Au printemps dernier, elle était supposée quitter son mari, Gary, après avoir découvert sa liaison avec leur voluptueuse jardinière paysagiste. Hélas, cette décision a été rapidement oubliée. L'amertume semble avoir pris peu à peu le pas sur l'amusement. Une amertume résignée, qui vous fatigue au lieu de vous encourager à réagir.

— Je ne parviens pas à me résigner à la mettre dehors.

— Qui ?

— Rose, dis-je, exaspérée. Elle est si gentille, sincère et...

— Fauchée.

— Oui, dis-je, sur la défensive. C'est une des raisons. Je ne veux pas la voir à la rue.

— Voilà. L'empathie, caractéristique des Bloom. Je ne peux pas dire que ça vienne de moi. Ton père a toujours été trop gentil pour son bien.

C'est vrai. Mon père est le genre qui choisit le chiot galeux de la portée, ou le plus abîmé des fruits qu'on lui présente, parce qu'il se sent triste pour lui. Il est pathologiquement attiré par l'outsider. Je le soupçonne de ne pas avoir été très populaire, enfant. Maintenant, tous les souffre-douleur du lycée de Calistoga déboulent en troupeau dans sa classe. Il représente un phare d'espoir pour tous les boutonneux aux cheveux gras.

— A propos de ton père, j'ai entendu dire qu'il avait une petite amie.

— Il a quoi ?

Mon père n'est sorti avec personne depuis que Sally, l'assistante dentaire, l'a quitté dix ans auparavant.

— Tu m'as bien entendue.

Elle émet une toux profonde et rauque.

— Margie Standish m'a dit qu'il sortait avec la nouvelle bibliothécaire du lycée. On dit qu'elle est anorexique et a déjà un pied dans la tombe. C'est bien le genre de ton père.

Je résiste à l'envie de lui rappeler qu'un jour, *elle* avait été son genre. Evidemment, c'était avant qu'elle ne divorce et n'entame une transformation assez radicale pour que je ne sois plus

autorisée à l'appeler maman.

— Tu devrais aller le voir, d'ailleurs. Il est triste que tu ne sois pas retournée lui rendre visite depuis que tu as trouvé un appart.

— C'est aussi Margie qui t'a dit ça ?

Je me demande pourquoi elle n'insiste pas pour que je vienne la voir *elle*. Nous n'avons même pas dîné ensemble depuis que je me suis réinstallée en Californie.

— Ce n'est qu'une suggestion. Bon, je dois te laisser. Emily a besoin d'une tenue pour son grand rendez-vous demain soir.

Emily est ma sœur par alliance pourrie-gâtée — une ado incroyablement mignonne qui à dix ans possédait plus de chaussures signées que je n'en posséderai jamais.

— Elle sort avec un mec ?

— Je ne te l'ai pas dit ? Elle sort avec...

Elle baisse la voix pour citer un musicien très connu, si célèbre que même moi, je le connais, même s'il était encore plus connu six ou sept ans auparavant.

— *Vraiment ?* Mais quel âge a-t-il ?

— Trente ans je crois. Enfin trente-trente-quatre ans.

— Emily n'a que seize ans.

— Oui, soupire-t-elle, je sais. Ça fait un peu bizarre. Mais elle fait ce qu'elle veut. On ne peut pas l'empêcher de le voir, n'est-ce pas ?

— Et pourquoi pas ?

— Claudia...

Elle claque de la langue avec réprobation.

— Je ne t'ai donc rien appris ? Tu n'as pas compris qu'on ne peut pas contrôler un être ? Si c'est son destin est d'avoir le cœur brisé par...

Elle baisse de nouveau la voix pour prononcer son nom, l'un de ces absurdes noms de scène en un seul mot, ce qui fait encore plus bizarre.

— ... notre intervention ne ferait qu'empirer les choses. Tu n'as pas lu *Roméo et Juliette* ?

Je soupire à mon tour.

— Ça me dit quelque chose. Quand même — seize ans et trente et quelques ?

— Elle est capable de juger par elle-même, dit ma mère d'un ton sans réplique avant de lancer : « Oui, Em, j'arrive ! »

Em. Elle n'a jamais eu de petits surnoms tendres pour moi.

Je raccroche et retourne me vautrer dans ma flaque de soleil en rêvant d'une plaque de chocolat et d'un bon bouquin. Je veux oublier ma mère et l'explication qu'elle m'a donnée le jour où je lui ai demandé pourquoi je ne devais plus l'appeler maman. (« J'ai été maman pendant treize ans, maintenant j'aimerais être Mira Ravenwing. ») Je veux oublier Em, son téléphone portable, ses seins pointus et sa rock star de petit ami. J'ai envie de me fondre dans une saveur douce-amère. Seigneur, du chocolat et de l'amour... ce serait sympa, non ? Je me demande ce que fait Clay en ce moment...

*Bzzzzzzzzzzzz.*

Zut. Qui est-ce ? Rose qui a oublié ses clés ? J'ouvre, prête à me moquer de sa distraction et me jeter sur n'importe lequel de ses achats à base de chocolat. Je me trouve nez à nez avec un costaud baraqué dont la coupe en brosse présente une large calvitie en son centre, et vêtu — pitié, non ! — d'un uniforme de police. *Reprends ta respiration, Claudia. Peut-être est-ce un strip-teaseur envoyé par Ziv pour te remonter le moral. Il va sortir une radiocassette qui va jouer You Sexy Thing et commencer à se déhancher d'un moment à l'autre.* Mais il est équipé d'un tas de gadgets menaçants

et arbore même — mon Dieu ! un revolver — à la ceinture. Et sincèrement, s'il ôtait ses vêtements, il aurait peu de chances de récolter des pourboires. Sa peau est tavelée et plusieurs couches de graisse cernent son revolver. Il n'évoque en rien, même de loin, un moment torride.

— Je cherche Claudia Bloom.

Sa voix est étrangement haut perchée, comme s'il avait avalé une bonbonne d'hélium. C'est perturbant. Evidemment, je suis déjà perturbée, puisqu'on va me traîner, hurlante de terreur, dans une cellule pour treize ans. On me passera un gruau grumeleux grouillant de vers par une petite ouverture dans la porte. Assise immobile dans le noir à rêver de Clay Parker, je sombrerai peu à peu dans la folie. Je me demande si les vibromasseurs sont autorisés en isolement ? Probablement pas. On pourrait les utiliser pour éborgner un gardien.

— Madame ? Vous êtes Claudia Bloom ?

— Oh. Hum...

J'envisage la fuite. Mais il a beau avoir la voix de Dora l'exploratrice, il a un revolver.

— ... oui.

Je tente un rire léger et innocent qui malheureusement évoque plutôt une hyène hystérique.

— Je suis l'officier Cordell. J'aimerais vous poser quelques questions.

— Mais bien sûr, entrez, dis-je avec amabilité, comme si des flics sonnaient tous les jours chez moi juste pour bavarder.

Il entre et je vois soudain mon appart avec les yeux d'un étranger. Un frisson d'embarras me parcourt devant la pagaille peu conviviale. L'ameublement se réduit à mon futon, cerné de bouquins, de chaussettes désassorties et d'un soutien-gorge en dentelle. Dans un coin traîne la vieille couverture mexicaine de Rosemarie étalée sur un matelas nu. Elle a dressé un petit autel orné de figurines représentant des divinités asiatiques de plumes, de cristaux et même d'une Sainte Vierge phosphorescente, le tout cohabitant sur un cageot de boîtes de lait drapé de violet. Son sac à dos est posé contre le mur, débordant de sous-vêtements et de jupes multicolores. Bref, mon appart ne ressemble pas à celui épuré, branché, d'une prof bohème se drapant dans des écharpes. Il ressemble à la planque bordélique d'une voleuse de voiture pyromane et de sa cousine timbrée.

Bien entendu, il n'y a nulle part où s'asseoir. Nous regardons autour de nous, vaguement gênés. Je ne nous imagine pas en train de bavarder assis sur le futon ou le matelas nu, et il ne me paraît pas assez souple pour se plier en quatre sur le sol sans se faire mal quelque part. Encore que s'il se froisse un muscle, mes chances d'évasion augmentent.

— Pas beaucoup de meubles. J'ai été trop occupée.

Il acquiesce, sans sourire.

— ... Il y a un café à côté. Vous voulez qu'on y aille ?

Il hésite — est-ce que je me montre trop familière ? — mais, après un nouveau regard à mon studio dépourvu de chaises, acquiesce.

— Je boirais bien une tasse de café. J'ai presque terminé mon service. Je peux ralentir le rythme.

Dieu soit loué. Peut-être dégainera-t-il plus lentement.

Une fois que nous sommes installés à une table chez Java House, lui devant un café noir, moi en attente de mon café au lait décaféiné (je crains que la caféine ne me pousse à tenter de m'emparer du revolver), il en vient au fait. Il sort un carnet de sa poche et brandit son stylo bille, prêt à commencer.

— La semaine dernière à Austin, au Texas, on nous a signalé la disparition d'un véhicule appartenant à...

Il consulte ses notes.

— ... Jonathan Van Zandt.

Je calcule dans ma tête : j'ai piqué le break deux mois plus tôt, début septembre. Le copain de Jonathan, Perry, détenteur officiel du break, n'était pas censé revenir du Chili avant mi-octobre. Une certaine confusion et quelques coups de fil ont dû s'ensuivre, avant qu'ils ne le déclarent volé la semaine dernière. Ma reconstitution du déroulement des faits me reconforte. Comme si cela prouvait que j'ai un minimum de contrôle sur la situation.

— ... Nous avons récemment établi une relation entre le numéro d'identification du break volé et celui d'un véhicule abandonné, un break qui a brûlé...

Il plisse les yeux pour parcourir ses notes. Pourquoi a-t-il une voix si *bizarre* ?

— ... en septembre, sur la route 17.

Je tente de garder une expression totalement impavide.

— ... Quand nous en avons informé le propriétaire, il nous a donné votre nom, précisant que vous aviez récemment déménagé dans cette région. Et que vous étiez l'une des rares personnes à posséder une clé du véhicule. Mademoiselle Bloom, vous allez bien ?

— Pardon ?

— Vous êtes livide et vous...

Il me tend une serviette en papier.

— ... vous transpirez.

Mon Dieu. Je suis une criminelle minable. Autant me promener avec une pancarte fluo « Arrêtez-moi, je suis coupable ».

— Un déca au lait avec de la crème fouettée ! crie la barmaid.

Je bondis et éponge mon front avec la serviette.

— Je reviens, dis-je en jetant un œil vers la sortie.

Si je m'élançe en courant, va-t-il tirer ? Probablement pas, mais inutile de prendre un risque qui se paye par une balle entre les omoplates. Je marche jusqu'au comptoir et saisis mon café au lait en prenant mon temps. Il s'agit peut-être de mes derniers pas de femme libre.

Je reviens auprès de l'officier Cordell, décidée à ne pas faire de scène.

— Alors, dis-je aimablement. Vous disiez ?

— Mademoiselle Bloom, ne soyez pas bouleversée. Vous n'êtes pas en état d'arrestation.

— Non ?

Mon visage s'éclaire de ravissement. Puis je me rends compte que cela revient à avouer et je fais machine arrière.

— Je veux dire... évidemment non, dis-je, avec l'expression raisonnable d'une fille saine d'esprit.

— Quand quelqu'un — disons un concubin ou... ex-concubin — s'empare d'un véhicule, ce n'est pas du ressort de la justice, sauf si le propriétaire, ici monsieur Van Zandt, décide de porter plainte. Or il ne semble pas vouloir le faire.

Il pose son carnet et avale une gorgée de café.

— ... Mais étant donné les circonstances, il nous a semblé important de rassembler quelques informations. Le véhicule en question était vraiment... pour tout dire, il était complètement cramé.

Les coins de sa bouche remontent et je comprends qu'il s'agit de sa conception de l'humour. Alors je pouffe, d'un rire beaucoup plus nerveux et haut perché que je n'espérais, mais il ne semble pas le remarquer.

— ... nous supposons que le conducteur ou la conductrice s'en est sorti indemne, mais il existe toujours la possibilité du contraire, ce qui ne serait pas...

Il tapote son stylo contre la tasse de café.

— ... une bonne chose.

Il enlève ses lunettes et les essuie avec une serviette en papier.

— ... Mademoiselle Bloom, étiez-vous au volant de ce véhicule ?

*D'accord, reste calme. Il a dit que tu ne risquais rien, n'est-ce pas ? Tu ne vas pas passer le reste de ta vie en isolement — il te l'a pratiquement promis. Et regarde les choses en face, Bloom, tu n'es pas une bonne menteuse.*

— Oui.

Ma voix est presque inaudible.

Il se penche vers moi.

— Pardon ? Vous pouvez parler plus fort ?

— Oui, dis-je.

Trop fort cette fois. Plusieurs étudiants tournent la tête vers moi. Seigneur, l'un d'entre eux est *mon* étudiante. Miranda. Je la salue d'un signe de tête et reporte mon attention sur l'officier Cordell.

— C'était moi.

— C'est ce que je pensais.

Il remet ses lunettes et les repousse sur son nez, griffonne quelque chose sur son calepin et hoche la tête.

— Je vais avoir de gros problèmes ?

Il hausse les épaules.

— Comme je vous l'ai dit, il est peu probable que Van Zandt porte plainte. Nous répugnons à intervenir dans les disputes conjugales...

Il me sourit.

— ... ou semi-conjugales, à moins d'y être obligés. Mais à l'avenir, si votre véhicule explose sur le bas-côté de la route, donnez-nous un coup de fil, d'accord ? Nous aimons être avertis de ce genre de choses.

Il se lève.

— ... Ce fut un plaisir, dit-il en fourrant son calepin dans sa poche. Prenez soin de vous.

Il sort et me laisse face à mon café au lait, médusée. Zut, peut-être aurais-je dû voler les voitures de mes ex plus souvent. Si j'avais su que c'était si facile, je me serais adonnée au crime depuis longtemps.

Je reprends une généreuse rasade du vin bio de ma mère en me demandant si parmi toutes les divinités, il en existe une capable de me sauver aujourd'hui. Il existe bien une divinité pour tout, non ? Il doit bien y en avoir une dont le job est de venir en aide aux familles néo-New Age psychologiquement troublées qui tentent de passer Thanksgiving ensemble.

Commençons par Gary, le mari de ma mère, qui préside le repas. Je peine à le regarder sans faire la grimace. Petit, chauve comme Yul Brynner, il arbore une épaisse moustache noire et des poils dépassent de ses narines. Il est vêtu d'une tunique de coton blanc et d'un pantalon imprimé d'un motif guatémaltèque. Plusieurs rangs de grosses perles de bois s'enroulent autour de son cou. Malheureusement, sur lui, le complet veston d'un vendeur de voitures d'occasion aurait l'air beaucoup plus naturel. Il me fait penser à un mec du New Jersey qui se serait trompé de chemin en 1985 pour atterrir à Mill Valley, en Californie, et qui prétend depuis être un gourou.

Face à lui, ma mère (dite « Mira », pour ceux qui tiennent à la vie), avec ses longs cheveux bruns brillants et sa bouche pulpeuse peinte d'un orange mat. Elle a un peu épaissi ces temps-ci. Elle a toujours eu une forte poitrine et une silhouette de Vénus de Milo (plus les bras, bien entendu), mais aujourd'hui, elle paraît un peu bouffie et le contour de ses yeux est fripé par la fatigue. Les tensions entre elle et Gary semblent avoir augmenté. Ils n'ont échangé que quelques rares monosyllabes. Même quand elle sourit, sa bouche trahit une certaine tristesse.

Près d'elle, Emily, elle aussi un tantinet plus ronde que d'habitude. Mais son cas relève plutôt du cure-dent se transformant en crayon. Ses cheveux blonds sont maintenant brun foncé et coupés mi-long, ce qui sur elle est sexy. Elle porte un T-shirt moulant rose, une ombre à paupières rose brillant et un petit diamant dans le nez.

A sa droite, mon père, en chemise de chez Izod vert tendre, tripote nerveusement ses lunettes à monture d'écaille. Sous la table, il tient la main de Didi, sa dernière petite amie depuis que Sally l'a quitté. Comme ma mère me l'a dit, Didi est la bibliothécaire du lycée. Elle a le physique de l'emploi, mince à l'excès, avec une coupe au bol grisonnante et des lunettes de lecture argentées qui pendent à son cou. Son regard vif et intelligent me fait craindre de me retrouver incessamment dans le bureau du principal.

Près de moi, Rosemarie, radieuse dans sa robe de coton bleu préférée. Sa main droite ne cesse de caresser les longs cheveux noirs de son âme sœur, Marco, originaire de Rome. Je dois reconnaître que c'est un type sympa, malgré son anglais hésitant qui nous permet difficilement de déterminer son opinion sur quoi que ce soit. C'est un géant — plus d'un mètre quatre-vingt-quinze, avec une tête de la taille d'une pastèque. On ne peut s'empêcher de se demander à quoi ressemble l'amour avec lui.

Ses mains semblent capables de pulvériser des rochers.

Je me sens à l'étroit dans mon jean et la moiteur du climat augmente mon inconfort. Thanksgiving devrait être interdit en Californie. Pourquoi se torturer en s'empiffrant de plats gras à souhait, alors qu'avec une météo pareille, on est censés se glisser dans un Bikini et bronzer au soleil ? Si j'ingurgite la totalité du beurre et de la graisse de dinde qui tremblote dans mon assiette, seule une intervention chirurgicale m'aidera à m'extraire de ce jean. Sans Gary, je serais tranquillement chez moi, en train de me délasser avec Rose et Marco, probablement en grignotant du pop-corn et en écoutant les maquettes du groupe nul de Marco, Total Eclipse. C'est Gary qui a pensé qu'il était « important » et que cela « purifierait notre karma » de réunir pour la toute première fois le clan des divorcés-mais-qui-se-parlent. Dans les autres Etats d'Amérique, les familles brisées acceptent l'idée qu'il n'y ait rien à sauver du naufrage. En Californie, les gens se croient obligés de devenir copains avec leur ex et de *refermer les blessures émotionnelles*, comme si se livrer ensemble à une orgie de calories prouvait que tout est pardonné.

Pour l'instant, Gary chante les prouesses de son correcteur de colonne vertébrale. Et moi, j'entretiens une relation de plus en plus étroite avec mon merlot.

— Voyez-vous, ce que la plupart des gens ne comprennent pas, c'est que le sacrum est le centre de notre existence, l'endroit d'où jaillit le bien-être.

— Excusez-moi, vous avez bien dit *le sacrum* ? demande Didi.

— Oui, la base de la colonne vertébrale.

— Je sais ce qu'est le sacrum, répond-elle les lèvres pincées, mais je n'étais pas certaine de vous avoir bien entendu.

Elle prononce chaque syllabe avec la précision stricte du manuel *Apprenez l'anglais en vingt leçons*.

Gary se tourne vers Marco, public moins difficile que Didi. La méthode de Marco consiste à hocher perpétuellement la tête afin de camoufler sa totale absence de compréhension.

— La Kundalini est lovée dans le sacrum, prête à se déployer une fois éveillée. C'est comme un cobra endormi. L'aligneur de colonne la fait doucement entrer en action.

Gary nous gratifie de son affligeant sourire constipé, exhibant ses énormes dents jaunies piquetées de débris de brocolis.

— C'est réellement un processus fascinant.

Il regarde Rosemarie qui, comme Marco, ne peut s'empêcher de paraître intéressée même par les pires imbécillités.

— J'ai vu des femmes qui ne parvenaient même pas à se regarder dans la glace se transformer en déesses sauvages.

Ce que cela signifie exactement dans le langage de Gary, à chacun de le deviner. Mais il est évident qu'il caresse Rosemarie de sa voix terrifiante, hypnotique, et Marco, qui pour une fois ne hoche pas la tête, glisse son bras imposant sur son épaule.

— Bon, comment va ton job au Catalyst, Rose ? demande ma mère, dissimulant difficilement une légère irritation.

Je crains que si elle ne divorce pas de Gary dans les deux prochaines semaines, un homicide volontaire ne soit pas à écarter.

Rose rougit joliment.

— Je... euh... je n'y travaille plus.

— Oh vraiment ?

Ma mère me lance un bref regard — si bref que même moi, j'ai du mal à déceler le « Je te

l'avais bien dit » qu'il contient. J'espère que Rose ne l'a pas intercepté.

— Que s'est-il passé ?

— Eh bien, j'ai rencontré Marco et commencé à manager son groupe.

Elle contemple d'un air rêveur Marco qui dévore une énorme quantité de dinde farcie.

— ... C'est beaucoup de travail, tu sais. Pratiquement un job à plein temps. D'ailleurs, c'était mon plan de carrière, quand j'ai débuté au Catalyst — trouver un groupe à manager.

— Alors bravo, dit ma mère.

On dirait à sa voix que Rose vient de lui proposer un cafard.

— Tu es musicien ? demande Emily à Marco, soudain intéressée.

*Bas les pattes, petite groupie*, me dis-je. Mes radars anti-Lolita font peut-être des heures sup, mais j'ai déjà vu Emily flirter. Avec elle, pas de quartier, et ce depuis son plus jeune âge. A mon grand soulagement, Marco ne lève pas le nez de son assiette et Rose répond à sa place. Quand la nourriture est en jeu, Marco n'hésite pas à passer son tour.

— Oui. Marco est un bassiste fantastique. Le groupe s'appelle Total Eclipse, super, non ?

En fait, je pense que c'est le pire nom que j'aie jamais entendu pour un groupe. Mais pas complètement injustifié puisque ce groupe provoque une éclipse totale de tout désir d'en entendre davantage.

— Ça fait un peu... années quatre-vingt, non ? dit dédaigneusement Emily.

Le sourire de Rose s'évanouit.

— Non, c'est poétique. Ils s'investissent énormément dans les paroles. Ils ne se contentent pas de balancer des idioties au hasard comme la plupart des groupes actuels.

— Les paroles sont en italien ? demande Mira.

Impossible de déterminer si elle plaisante ou pas.

— Non. Le chanteur est irlandais, dit Rose en regardant Emily d'un air de triomphe.

Elle croit jouer son atout, comme si manager un chanteur originaire du Royaume-Uni la transformait automatiquement en Brian Epstein.

— Avez-vous entendu parler de...

Ma mère baisse un peu la voix, par déférence envers le groupe de la rock star à ne pas nommer avec qui Emily « sort ».

— Maman, dit Emily, d'un ton faussement agacé signifiant en fait « Oui ! Continue ! »

Mais ce n'est pas à cause de son ton que je manque m'étouffer avec ma bouchée d'airelles. C'est le mot en deux syllabes. Comment Emily peut-elle appeler Mira « maman » ? Elle n'est même pas de son sang et la voilà qui utilise le mot affectueux qui m'est interdit depuis que j'ai treize ans. Petite garce présomptueuse !

J'attends que le visage de ma mère exprime quelque chose — n'importe quoi — surprise, dégoût, dédain... Mais non. Elle continue de mastiquer sereinement son repas. Quand je la fixe avec Dieu seul sait quelle expression et que nos regards se croisent une fraction de seconde, elle se tourne vers Emily et pose une main sur sa main.

— Oh oui, intervient Didi avec dédain. Je connais ce groupe. Une vraie cacophonie.

Elle s'attire les regards meurtriers de ma mère et d'Emily.

— Evidemment, dit Rose d'une voix neutre. J'ai entendu parler d'eux.

— Eh bien ? Emily sort...

Et ma mère murmure le nom de la rock star.

— Maman ! dit Emily, mi-geignarde mi-ravie.

C'est plus fort que moi. Je repousse ma chaise et me rue sur la porte. J'entends la voix de Rose

qui m'appelle faiblement. Ma vue se brouille et je ressens la même panique que lorsque vous êtes en primaire, que vous avez bu le lait de votre Thermos sans vous rendre compte qu'il a tourné et que vous vomissez en pleine classe.

Je me faufile sur la vaste terrasse par les baies vitrées. Je me retrouve dans le jardin japonais méticuleusement entretenu de Gary, au milieu d'arbres en fleurs originaires de Tokyo. Je m'appuie contre la balustrade et respire à fond, jusqu'à ce que je sois certaine de ne pas vomir. Ma peau est froide comme celle d'un serpent. Je tente d'éclaircir mes pensées. Mira Ravenwing. Pourquoi ? La plupart des enfants de divorcés que j'ai connus vivaient avec leur mère. Certains d'entre eux étaient même devenus des bijoux que leurs parents se disputaient lors de batailles sans pitié. Mira Ravenwing, elle, s'était envolée sans se soucier de rien, passant d'un mari à l'autre, achetant des graines de lin à la pelle, apprenant à peindre ses chakras avec les doigts, explorant ses vies antérieures de prostituées coréennes ou d'horlogères suédoises. Pourquoi n'avait-elle jamais pensé à sa vie antérieure avec moi ? N'avait-elle jamais envisagé qu'elle allait me manquer, quand je devrais affronter Sally, ma belle-mère migraineuse, et me débrouiller avec mon père, plus chaton mouillé que patriarche ?

— Claudia ?

La main chaude de Rosemarie se pose affectueusement dans mon dos. Elle prend appui près de moi sur la balustrade, repousse une mèche de cheveux derrière mon oreille et tente de voir mon visage. Je fixe les carpes primées de Gary qui nagent sans but dans leur piscine en forme de haricot.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien.

— Hé. Tu peux tout me dire.

Quelque chose dans sa voix me force à avouer.

— Ma mère ne m'aime pas, dis-je dans un murmure, me sentant si puérile que je n'ose pas la regarder.

— Mais si, elle t'aime.

— Elle ne veut même pas que je l'appelle « maman ».

— Claudia, tante Mira a de gros problèmes, d'accord ? Ma mère aussi, d'ailleurs. Mais ce n'est pas notre faute. Ça n'a rien à voir avec nous.

Je me tourne vers elle. Elle est si jolie, nimbée de la douce lumière de novembre, avec son teint doré que le vin a légèrement coloré et ses yeux sombres, remplis d'inquiétude.

— J'ai compris cela il y a longtemps, dit-elle, la main sur mon épaule.

— Comment peut-elle témoigner tant d'affection à cette idiote d'Emily qui n'est même pas sa fille ?

Rose réfléchit à la question une seconde.

— Peut-être a-t-elle mûri et est-elle maintenant une meilleure mère. Je ne sais pas. Tu pourrais lui demander.

Je renifle.

— Ouais, c'est ça. Tu connais Mira. Elle changerait de sujet... très vite.

— Oui, probablement.

Je soupire et glisse un regard vers la maison par-dessus mon épaule.

— C'est gênant. J'ai l'impression d'être une gamine qui boude.

— La famille..., dit Rose. Vois les choses du bon côté. Au moins, ta mère doit avoir de l'herbe quelque part. Peut-être nous en fera-t-elle profiter pour le dessert.

Je ris.

— Oui. C'est exactement ce dont j'ai besoin. Etre dans le cosmos et parano en plus de déprimée.

Je fixe les baies vitrées, brillantes, bien nettes, reflet de la beauté compulsive du jardin de Gary, jardin créé et entretenu par sa maîtresse australienne.

— Quant à Gary... beurk.

— Tu peux le dire, murmure Rose. Tu m'avais prévenue, mais quel lèche-bottes, hein ?

Elle pince les lèvres pour réprimer un rire.

— ... Ces idioties à propos de l'aligneur de colonne vertébrale ! Il déconne ou quoi ?

Nous rions en tentant de ne pas faire de bruit. J'ai l'impression d'avoir la sœur que j'ai toujours désirée — quelqu'un avec qui pouffer, partager des secrets de conspiratrices, quelqu'un qui me rappelle que ce n'est pas moi qui suis folle quand les adultes se comportent tous comme des aliénés mentaux sous acide.

Quand nos rires cessent, elle me caresse affectueusement les cheveux.

— Prête à affronter l'ennemi ?

— Pas le choix.

Nous rebroussons chemin au pas de charge en nous forçant courageusement à afficher des visages pleins de bonne humeur. Sauf que personne ne remarque rien. Parce que quand nous regagnons la table, l'ambiance, pas terrible mais sous contrôle, du dîner de Thanksgiving a viré à l'anarchie totale.

\* \* \*

— C'est *faux* ! hurle Emily à l'intention de Didi. Il n'a que trente-huit ans, d'accord ? Alors allez vous faire foutre.

— Wouah, marmonne Rose en me touchant le bras.

— Emily, dit Gary les yeux écarquillés. Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que tu... ?

— Chérie...

Mira s'est emparée de la main d'Emily et j'ai de nouveau une boule dans la gorge, mais pas aussi grosse que l'autre fois.

— Et c'est un *bon* groupe, continue Emily d'un ton belliqueux. Leur musique est un délire total, mais personne ne s'attend à ce qu'une conne de garce coincée comme vous y comprenne quelque chose, d'accord ?

— Une minute, jeune fille, intervient mon père en la regardant par-dessus ses lunettes. Peut-être que personne ici ne se soucie de votre comportement, mais...

— Qu'est-ce que vous insinuez ? grogne Gary, offensé.

— De toute évidence, elle est autorisée à se comporter de la pire manière...

— Alors que votre fille était un ange, je suppose ?

Gary me regarde avant de reporter son hostilité sur mon père. Une seconde. Qu'est-ce que Mira lui a raconté sur moi ?

Mon père me regarde, confus.

— Claudia n'a rien à voir là-dedans, bredouille-t-il. Je disais seulement...

*Merci papa pour cette défense pleine de conviction.*

— ... je disais seulement qu'Emily ne devrait pas être autorisée à injurier Didi, ici présente.

Il pose une main tremblante sur l'épaule de Didi.

Gary prend une profonde inspiration et retrouve sa voix effrayante de chef spirituel pour

s'adresser au plafond.

— Nous avons élevé Emily en être pleinement conscient, disposant d'un vaste éventail de choix, qu'elle effectue elle-même. Si elle exprime de la colère...

— Elle dépasse les bornes, proteste mon père.

Gary soupire d'un air théâtral et écarquille les yeux à l'intention de papa.

— S'il vous plaît, laissez-moi continuer. Elle exprime sa colère provoquée par l'attitude hostile de Didi envers l'homme qu'elle aime. Est-ce si répréhensible ? N'est-ce pas exactement ce que *vous* êtes en train de faire ?

Il pointe un doigt vers papa.

— ... Exprimer de la colère parce que la femme que vous aimez a été insultée ?

Mon père déglutit, apparemment perdu.

— Je dis simplement que Didi est une putain de garce, intervient Emily avec à-propos.

— Emily ! dit Mira.

Mais la réprimande est plus que molle.

— Je n'y peux rien si j'explose d'hormones aujourd'hui, d'accord ?

Marco se penche sur Rosemarie.

— Qu'est-ce que c'est ? Les hormones ?

Ce qui déclenche les gloussements de Rose, qui déclenchent les miens. Très vite, nous ne pouvons plus nous retenir de rire, nous pressant la main sous la table sous le regard blessé de Marco et celui de tous les autres convives qui nous fixent comme si *nous* étions les dingues.

— C'est ça, malgré Emily. Riez si vous voulez. Personne ne rigolera plus quand on saura que je suis enceinte.

En fait, elle a tort. Cela ne fait qu'empirer notre fou rire. Les larmes coulent sur nos joues et une crampe me tord l'estomac, mais aucune de nous deux ne peut s'arrêter.

— Enceinte ? dit Mira.

— Tu es *enceinte* ? répète Gary.

Pour une fois il ne parle pas comme un gourou constipé.

— Oui, et depuis trois mois, dit-elle, la lèvre inférieure tremblante. Si quelqu'un dans cette maison se donnait seulement la peine de me *regarder*, vous vous en seriez rendu compte.

— Mon Dieu ! dit Mira. Pourquoi n'as-tu rien...

— Parce que je savais que tous les deux vous me feriez avorter, espèce de... *gauchistes* !

Là-dessus, elle sort de table en sanglotant.

Rose et moi parvenons enfin à ravalier nos rires hystériques. Un long silence tombe sur la table, un silence que le mot *pesant* ne suffit pas à décrire.

Il est finalement rompu par Marco, soucieux de placer la phrase qu'il s'est entraîné à répéter dans la voiture jusqu'à ce que je croie devenir folle.

— Merci pour ce délicieux repas de Thanksgiving.

Tout le monde se tourne vers lui, bouche bée. Il nous adresse un sourire radieux, son énorme visage buriné rosissant d'anxiété.

— Seigneur ! s'exclame ma mère. J'ai besoin d'un joint.

Et elle se lève de table.

Rose et moi échangeons un regard avant de nous élancer à sa suite, récolter notre dessert durement gagné.

Sur le chemin du retour, Marco s'écroule endormi sur la banquette arrière. Rose et moi, au bord de l'indigestion, rions du désastre, pour ne pas en pleurer.

— Cette Emily est un sacré numéro, dit Rose.

— Oui, mais dans le fond, elle est à plaindre.

— Pourquoi ? Elle est riche, jeune, sexy. Ils la laissent faire tout ce qu'elle veut et maintenant qu'elle va avoir le bébé d'une rock star, elle est tranquille à vie. S'il ne veut pas d'elle, elle va gagner des millions dans les talk-shows télévisés.

Tout en parlant, Rose tresse ses cheveux. Quand elle ne fait pas de tresses à Rex, elle m'en fait à moi, à Marco ou à elle-même. C'est compulsif. Elle dit que cela la détend.

— Elle a vécu des choses dures, dis-je, surprise moi-même de défendre cette peste. Quand elle avait six ans, sa vraie mère est morte d'un cancer.

— C'est dur. Mais il existe pire que perdre un parent.

Durant une longue minute, je sais que nous pensons toutes les deux à Jade, mais aucune de nous ne dit rien.

— Je n'aime pas critiquer une morte, dis-je, mais la vraie mère d'Emily devait être aussi déjantée que Gary. Tu sais comment ils l'ont appelée ?

Rose me regarde, étonnée.

— Elle ne s'appelle pas vraiment Emily ?

— C'est son deuxième prénom. Légalement, son vrai nom est Aphrodite Emily Snyder.

Rose explose de rire.

— Sans blague.

— Sérieux.

— Mince, c'est fort.

Quand elle cesse de rire, elle regarde par la fenêtre d'un air pensif.

— Est-ce que... Jade te manque beaucoup ? Au moment des fêtes peut-être ?

Je me demande s'il existe une façon simple d'aborder le sujet.

— Pourquoi penses-tu à ça ? demande-t-elle.

Son visage paraît soudain dix ans de plus.

— Je ne sais pas. Je me demandais juste...

— Bien sûr qu'elle me manque. Tout le temps.

Elle prend un élastique dans sa poche et attache la natte qu'elle vient de terminer. Elle regarde vers le siège arrière afin de s'assurer que Marco est endormi, et je me demande si elle va enfin me parler de la mort de Jade, de ce qu'elle éprouve et de sa façon de gérer le quotidien. Mais elle change de sujet, comme toujours.

— Hé, si Total Eclipse ne marche pas, je pourrais peut-être manager la petite Aphrodite. Elle pourrait devenir la nouvelle petite prodige au nom en un seul mot.

— Peut-être.

Rose regarde de nouveau par la fenêtre et se tait tout le reste du trajet. Chaque fois que je la crois endormie, je vois ses doigts rapides et précis tresser des nattes, comme ceux de quelqu'un se livrant à un rituel complexe, priant silencieusement de vagues divinités dans les ténèbres.

La fin du trimestre approche et je suis plus déterminée que jamais à m'ôter Clay de l'esprit. Monica traque le moindre de mes gestes de ses yeux de faucon brillants. De toute évidence, elle copine avec Ruth Westby, la directrice du département. Depuis le début, on m'a fait lourdement comprendre qu'il faudrait vraiment que je me montre géniale et indispensable pour être titularisée à ce poste. C'est loin d'être gagné. Et si je couche encore avec Clay, m'attirant ainsi la vindicte de mes collègues, je vais carrément me retrouver hors circuit.

D'ailleurs, on ne peut pas l'accuser de me harceler. Sept semaines ont passé depuis que je suis sortie en courant du pub en lui intimant de cesser de gâcher ma vie. Il respecte mon vœu à la lettre, ce qui me rend dingue — je ne l'ai pas revu ni n'ai entendu parler de lui depuis. Et bien que j'en aie été atrocement tentée plus d'une fois, je me refuse à pénétrer chez Viva Vinyle telle une adolescente éperdue d'amour. Non madame. Je ne suis pas arrivée là où j'en suis pour céder à des coups de tête d'adolescente. Je suis une femme pleine de maturité, avec une carrière à bâtir. Je possède ma propre tasse Thermos que je remplis de café dans la salle des professeurs, s'il vous plaît, ainsi qu'une écharpe que je n'ai pas encore trouvé l'occasion de porter mais qui fait très chic sur moi.

Non, je ne meurs pas d'envie de faire l'amour.

*Si ! Tu en meurs d'envie.*

Non.

— Professeur Bloom ?

Mon Dieu ! Que j'aime entendre ces mots.

— Oui ?

Je fais pivoter mon fauteuil. Ben Crow se tient dans l'embrasure de la porte. Mmm. En parlant de fantasme... Cheveux sombres tombant aux épaules, pommettes hautes, hâle doré. Juste ce qu'il faut du look rock star pour justifier ses cheveux longs — sur la plupart des garçons, ils font efféminé ou accro des années soixante, sur lui, ça devient hyper masculin. Il porte un T-shirt élimé qui met ses muscles en valeur et un large pantalon de toile. J'ai envie de le croquer.

— Je voulais vous parler.

L'inquiétude visible sur son visage le rend encore plus appétissant.

— ... Vous avez une minute ?

— Oui, bien sûr.

Il entre et ferme la porte derrière lui. Il est formellement déconseillé de recevoir ses étudiants porte close, de peur d'être accusé de harcèlement sexuel, mais je ne peux me résoudre à me lever pour la rouvrir.

Il s'assied très près du bord de mon bureau et parle doucement. Il a une voix merveilleuse, profonde, aussi murmure-t-il presque pour qu'on ne l'entende pas dans le couloir. Son timbre fait vibrer ma poitrine.

— C'est à propos de Ralene, dit-il en soupirant. J'ai vraiment essayé de me montrer patient avec elle, mais la situation m'a échappé.

Il se recule dans sa chaise et se frotte les mains, nerveux. Je fixe ses doigts, sombres, longs et...

*Reprends-toi, Bloom. Etudiant. Pas touche.*

Je devine ses abdos à travers son T-shirt — bonjour les tablettes de chocolat — il sent le santal, ce qui normalement est rédhibitoire, mais sur lui, ça m'évoque le summum de l'énergie tellurique... des images de délicieux massages, une peau luisant d'huile...

— Elle n'a pas cessé de me draguer. Ensuite, elle s'est comportée comme si c'était *moi* qui lui faisais des avances.

Son regard exprime l'absurdité de cette supposition.

— ... C'était gênant.

— Vous devez présenter votre scène la semaine prochaine. Ensuite votre travail en commun sera terminé.

*Et pourriez-vous s'il vous plaît enlever votre chemise que je jette un coup d'œil ?*

— Je sais, je sais. Mais voilà... Elle a dû parler au professeur Parker, lui dire que je... je ne sais pas... que je la « harcelais » et que vous refusiez d'intervenir. Alors Parker en a parlé à Westby.

Il se passe la main dans les cheveux, l'air misérable. Maintenant c'est moi qui suis nerveuse.

— Westby m'a fait venir hier et a commencé à poser beaucoup de questions. Tout cela a pris beaucoup trop d'importance. Tout ce que j'ai fait, c'est essayer d'être gentil avec cette nana.

*Mon Dieu ! Adieu titularisation. Bonjour offres d'emploi. Bon, voyons le bon côté des choses. Je pourrais harceler ce garçon sans risquer de poursuites.*

— Professeur Bloom ?

— Pardon. Qu'avez-vous dit à Westby ?

— J'ai expliqué ce qui s'était passé... que Ralene s'était plainte de moi et que vous m'aviez demandé ma version des faits. Qu'étiez-vous censée faire ? Cette femme est dingue.

— Westby vous a cru ?

— Je ne sais pas. Difficile de savoir ce qu'elle pense.

Il semble vouloir en dire plus mais se tait.

— J'ai pensé qu'il fallait que vous le sachiez.

— Oui. Merci de m'avoir mise au courant.

Je tente de ressembler à une femme pleine de maturité et d'assurance plutôt qu'à un paquet de nerfs effrayé, frustré au point d'envisager de lui sauter dessus.

— Vous allez bien ?

— Qui ça, moi ?

Ma voix a grimpé dans les aigus. Il sourit. Il doit être habitué à voir les femmes transpirer en sa présence, mais ce n'en est pas moins humiliant.

— Oui. Bien. A propos, je voudrais que vous lisiez cette pièce.

Je farfouille dans mon sac à la recherche d'une copie de la pièce de Miranda, *Héritage*.

— Nous allons la monter le trimestre prochain et j'aimerais que vous la lisiez. Prêtez attention à Ray. C'est un bon rôle.

Il a l'air content.

— Super. Merci.

— Oui, et merci de m’avoir mise au courant.

— Pas de problème. J’aime vraiment beaucoup votre cours. Vous êtes le seul prof ici avec qui je me sente des affinités, vous savez. Tous les autres ont l’air tellement...

Il regarde par terre, tentant de trouver le mot juste.

— ... vieux, achève-t-il.

Peu satisfait par le terme, il ajoute :

— ... figés dans leurs certitudes. Ce genre-là.

Un frisson de plaisir ridicule me parcourt. Ben Crow m’aime bien.

— ... Vous êtes plus spontanée. C’est le propre du théâtre, vous ne pensez pas ? On ne devrait pas prévoir le moindre petit détail comme s’il s’agissait d’une opération militaire.

— Non. On ne devrait pas. Vous devriez lire un livre, je crois que vous l’aimeriez vraiment. Avez-vous déjà lu David Mamet ?

Il fait non de la tête.

— C’est un auteur dramatique absolument incroyable...

Je fouille de nouveau dans mon sac.

— ... il a écrit des essais sur le théâtre absolument... où est passé ce bouquin ?

Je hisse mon sac sur mon bureau pour mieux fouiller et en tire un classeur. Une minuscule pièce de tissu s’en échappe et vole sur mon bureau, atterrissant à quelques centimètres du coude de Ben. Nous le fixons tous les deux un instant, perplexes. Puis, horrifiée, je comprends de quoi il s’agit.

Mon string léopard.

*Seigneur, Bloom, cette fois c’est le pompon.*

Je tends la main pour l’attraper, mais Ben, plus rapide et plus proche, l’a déjà ramassé. Comprenant ce que c’est, il le laisse tomber comme s’il s’agissait d’un serpent à sonnettes et vire écarlate.

— Je déteste les marques de slip, dis-je, avant de me couvrir les yeux de la main...

Il émet un petit son de gorge embarrassé.

— ... Je... je vais nager à la piscine du campus, alors j’ai apporté...

Je bredouille, me saisis de l’article coupable et le fourre dans mon sac.

— ... un rechange, dis-je d’une voix faible. Enfin...

Consciente de son regard sur moi, je fouille dans mon sac plus frénétiquement que jamais.

— Seigneur, où est passé ce foutu bouquin ?

*Un professeur arrêté pour avoir forcé un étudiant à étudier un string.*

On frappe à la porte.

— Entrez, dis-je, soulagée du répit.

La poignée de porte s’agite en vain. Je me souviens alors que nos portes se verrouillent automatiquement. Je me lève pour ouvrir, m’attendant à trouver Miranda, avec qui je suis censée discuter d’*Héritage* cet après-midi. Au lieu de quoi, je me trouve face à face avec Clay Parker.

— Bonjour.

A peine remise de ma gêne brûlante précédente, je sens de nouveau mon visage s’enflammer.

— Super, tu es là.

Il regarde par-dessus mon épaule et aperçoit Ben. Il prend aussitôt l’air sérieux et affairé.

— Tu es occupée, pardon. Quand es-tu libre ?

— Oh. Hum...

— J’allais partir, dit Ben. A la semaine prochaine, professeur Bloom.

— D’accord.

Je regagne mon bureau et m'assieds, tentant de recouvrer mes esprits.

— J'ai hâte de voir votre scène, dis-je tandis que Ben et Clay se croisent sur le pas de la porte.

J'espère avoir gardé un ton parfaitement professoral — encourageant mais neutre, sans aucune trace de dévergondage — parce qu'en présence de Clay, j'éprouve la sensation d'être transparente et je me sens coupable, comme s'il pouvait voir d'un coup d'œil que j'avais fait voler ma petite culotte aux quatre vents.

— A bientôt, murmure Ben avant de disparaître.

— Voilà..., dit Clay en fermant la porte.

Peut-on être accusée de harcèlement sexuel envers le conjoint d'une collègue ?

*Un professeur condamné pour avoir brisé un ménage.*

— Je suis désolé de t'ennuyer. Je sais que tu ne veux plus rien avoir à faire avec moi, mais c'est une sorte d'urgence.

Il s'assied à la place de Ben, les jambes écartées et les coudes sur les genoux. Je me demande comment j'ai pu loucher sur Ben Crow, même avec ses abdos en béton et son huile de santal. Il n'est rien comparé au délicieux mélange de mauvais garçon et de gentleman que représente Clay Parker.

— Tu m'inquiètes.

— Je ne veux pas jouer les alarmistes. Je me suis juste dit que tu devrais savoir. Ruth Westby ?

Je hoche la tête, étonnée du tour que prend la conversation.

— ... Elle a... euh... un petit problème avec toi. Essaie de lui parler, même si elle n'est pas enchantée.

— Ben était justement en train de me dire...

— C'était *Ben* ? Le type qui vient de sortir ?

J'acquiesce.

— Hum. O.K.

Il médite l'information.

— Eh bien, Westby a l'impression que tu le favorises. Que tu as délibérément ignoré des plaintes très sérieuses émises à son sujet par d'autres étudiants parce que tu l'aimes bien. Peut-être même un peu trop.

— Un peu trop ? je répète faiblement.

Je suis une délinquante sexuelle. On va m'implanter une puce dans le cerveau et traquer le moindre petit spasme libidineux qui traverse mes cellules tremblantes, privées de sexe.

— C'est Monica qui l'a encouragée dans cette voie. Elle a parlé avec plusieurs de tes étudiants et a presque convaincu Westby qu'il se passait quelque chose de scandaleux.

— Attends...

*Respire. Allez... inspirer, expirer.*

— ... elles ne croient quand même pas que Ben et moi... ?

— Disons que cela leur a traversé l'esprit, d'accord ?

Je le regarde, horrifiée. Il se contente de hausser les épaules.

— Bienvenue dans le monde universitaire, dit-il.

— Mais comment tu... ?

La sonnerie du téléphone nous interrompt. Je le fixe d'un œil vide avant de décrocher, le cœur battant et les paumes moites.

— Professeur Bloom, dis-je dans un croassement.

D'habitude, cela suffit à me remonter le moral, mais aujourd'hui j'ai l'impression d'être aussi ridicule qu'un gamin brandissant un pistolet en plastique zozotant : « Bond. Zames Bond. »

— Claudia. Ruth Westby à l'appareil.

Sa voix est chaleureuse, pas du tout celle d'une personne prête à m'accuser d'un comportement lubrique et immoral.

— ... Vous avez une minute ?

Ai-je une minute ? Une minute pour être virée ? Une minute pour être poursuivie en tant que délinquante sexuelle ?

— Bien sûr ? Que se passe-t-il ?

— Pourriez-vous passer me voir dans mon bureau ? J'aimerais avoir une petite conversation avec vous.

Une petite conversation. Seigneur. Gare à la petite conversation.

— Bien sûr. Dans...

Je regarde Clay.

— ... dix minutes ? Ça irait ?

Clay se frotte le front comme s'il avait la migraine.

— Cela me semble parfait. A tout de suite.

Sa voix monte sur les derniers mots, presque frémissant d'effervescence. L'espace d'un instant, je regrette de ne pas avoir un homme pour chef, un type paternaliste et hargneux, qui aboierait : « Dans mon bureau, Bloom. Tout de suite ! »

Blême et ne cherchant pas à le cacher, je raccroche et fixe Clay.

— Elle va me virer, c'est ça ?

— Ce n'est pas si grave — vraiment — elle ne ferait pas une chose pareille. Elle ne dispose que des allégations de Monica, toutes récoltées auprès de tes étudiants...

— Mes étudiants ou une étudiante ?

J'éprouve une telle colère envers Ralene Tippets que je la truciderais en gardant le sourire.

— Je n'ai aucune certitude. Quelqu'un est allé trouver Monica qui a posé des questions autour d'elle, mais elle n'a aucune preuve.

— Je ne couche pas avec Ben Crow, je murmure. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Il hausse les épaules.

— Cela ne me regarde pas. J'ai simplement pensé qu'il valait mieux que tu sois au courant.

— Pour l'amour du ciel, dis-je. Evidemment que je ne couche pas avec lui. Je ne couche avec *personne*.

Je me mords la lèvre. Oups.

Il sourit largement, avec une décontraction qui me rend folle.

— C'est vrai ?

— Oui, c'est vrai. Et ne souris pas comme ça. Sans toi...

Je jette un coup d'œil vers la porte, baisse la voix et me penche pour murmurer à son oreille.

— ... Sans *toi*, je ne serais pas dans cette situation. Alors cesse de te rengorger.

— Je ne me rengorge pas. J'essaie de t'aider.

— C'est vrai. Pardon.

Je me mordille une cuticule, terrifiée.

— ... Je t'avais prévenu que je n'étais pas faite pour ce genre de choses. Je n'arrive pas à croire que Monica monte mes étudiants contre moi.

— Elle ne veut pas de toi ici. Je ne l'ai jamais vue dans cet état. Elle est devenue féroce depuis...

Il hésite.

— ... depuis l'autre matin.

Une onde de chaleur me traverse au souvenir de nos membres mêlés. Le retour à la réalité, c'est-à-dire la vengeance de Monica, me refroidit.

— Elle est venue te voir pour te dire carrément qu'elle essayait de me faire virer ?

— Je connais certaines personnes du département — ce sont elles qui me l'ont dit. Quand j'en ai parlé à Monica, elle n'a pas nié, elle a juste soutenu qu'il s'agissait d'un problème strictement professionnel.

J'ai l'impression de me liquéfier sous cette nouvelle vague d'informations.

— Alors d'autres personnes pensent que je... que Ben et moi... Est-ce que le département entier suppose que... ?

— Il s'agit de rumeurs, d'accord ? Pour l'instant, ça ne va pas plus loin. Des on-dit. Alors donne ta version à Ruth et reste sur tes positions.

Je suis au bord de la crise de spasmophilie. Je prends une profonde inspiration et ferme les yeux. Il a raison. Je n'ai rien fait de mal. Monica Parker et Ralene Tippets peuvent aller se faire voir. Je suis un bon professeur — peut-être mal dégrossi, avec encore beaucoup à apprendre, mais j'ai de l'enthousiasme et de la compassion, bien plus que ce cul-serré de Monica Parker ou de cette grande gigue d'Esther Small. Que m'a dit Ben ? Que j'étais spontanée... et il a raison. J'ai ça pour moi. La moitié des vieillards du secteur ne reconnaîtraient pas une idée neuve si elle leur roulait un patin. Maintenant ma fille, va te défendre.

— D'accord, dis-je en me levant. Je ferais mieux d'y aller. Elle m'attend.

— Très juste. Tu vas t'en sortir. Mais... Claudia ?

Il semble tout d'un coup affreusement mal à l'aise.

— Il y a encore une chose que je devrais mentionner avant que tu ne lui parles.

Il se lève et fourre ses mains dans les poches de son jean, pouces à l'extérieur, en évitant mon regard.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je voulais t'en parler plus tôt, mais je ne savais pas comment tu le prendrais.

Un long silence s'étire. Nos regards se croisent et mille balles de flipper rebondissent entre nous — lueurs sautillantes et tourbillonnantes, comme de petits météores, des désirs sans noms, faits de saveurs salées et de parfums acides.

— Tu sais, Westby... ? dit-il enfin.

J'acquiesce. Bien sûr que je la connais. Qu'est-ce qu'il... ?

— C'est ma mère.

\* \* \*

— Claudia, entrez. Asseyez-vous. Nous ne nous sommes pas vraiment parlé depuis votre évaluation.

A ce mot, je dois refouler une envie soudaine de partir en courant. J'ai eu du mal à parvenir jusqu'à la fin de cette évaluation sans faire pipi dans ma culotte. Ruth Westby se tenait dans le fond de la classe, avec ses lunettes en écaille de tortue à la mode, ses cheveux courts d'un argent brillant, son visage parfaitement lisse qui me rappelait mon père, les yeux hermétiques, la bouche pincée recelant une infinité de variables qu'aucune équation ne peut résoudre.

Son observation terminée, j'ai dû attendre les résultats une semaine. Une fois convoquée, je me suis traînée dans son bureau, l'estomac rempli de béton à prise rapide, certaine qu'elle allait me

tendre mon visa pour la porte de sortie. (Vous appelez ce que vous faites de l' *enseignement* ?) Je me suis exhortée à ne pas me répandre en excuses et explications. J'avais la certitude que le masque qu'elle avait consciencieusement affiché tandis que je me démenais devant mes étudiants allait tomber dès la porte de son bureau fermée et que je me trouverai alors seule face à son mépris.

Au lieu de quoi, à sa façon mesurée, elle m'avait donné son approbation. Enfin, du moins, j'en ai eu l'impression. Elle avait suggéré que j'utilise davantage le tableau. Elle avait aimé la façon dont « j'impliquais tout le monde » (encore que personne n'aurait pu ignorer la répugnance marquée de Ralene à participer à quoi que ce soit, sauf les critiques — Ralene adore critiquer). En bref, elle avait signé mon évaluation et l'avait déclarée satisfaisante jusqu'à preuve du contraire.

Pourtant, je garde la sensation troublante que Ruth Westby est une femme qui ne révèle absolument rien et que de sa bouche, compliments ou critiques reviennent au même. Ses paroles semblent opaques. Elle utilise les mots davantage pour se camoufler que pour exposer, mais toujours avec la même précision polie.

J'aurais préféré une bonne engueulade.

— Alors, comment vous sentez-vous chez nous ? Vous vous plaisez ici ?

Je veux répondre mais ne produis qu'un vague glapissement. Je m'éclaircis la voix et recommence.

— Oui. Je me plais beaucoup ici.

Elle se recule dans sa chaise en cuir moelleux et croise les mains sur ses genoux. Elle porte un tailleur bleu pâle — de la gabardine de laine, je crois — un rouge à lèvres de bon goût (rouille neutre) et des perles aux oreilles.

— Vos cours se terminent bientôt. Avez-vous hâte de profiter des vacances de Noël ?

Sa bouche esquisse un petit sourire.

— C'est un bon moment pour recharger ses batteries, se réorganiser.

Traduction : s'affaler, le nez dans le Toblerone.

Silence. Elle m'observe par-dessus ses lunettes. Son œil droit cligne brutalement — aussi rapidement qu'une aile d'oiseau de paradis — avant de regagner sa position initiale. Ai-je tout imaginé ? Non, ça recommence. Son œil vibre à toute vitesse tandis que le reste de son visage reste impassible, inconscient de la rébellion de son œil.

Serait-elle nerveuse ? Cette idée me donne un embryon de courage.

— Donc..., dis-je.

Je soutiens son regard. La situation est complexe : je dois montrer de la déférence sans paraître soumise. Tous les acteurs savent que le visage et le corps négocient en permanence la balance du pouvoir. Qui a le dessus en ce moment ? Qui est au fond ?

— ... vous vouliez me voir à quel sujet ?

De nouveau, long silence glacial. Son œil cligne et une nouvelle poussée d'assurance me traverse.

— Suis-je sur la sellette ?

J'ai parlé d'une voix plus insolente que contrite. Mais bon, zut ! Pourquoi me torture-t-elle ainsi ?

— Connaissez-vous le livre de William Ball sur la direction d'acteurs ?

— Bien sûr.

Je l'ai feuilleté un jour que je l'avais trouvé sur la commode de Jonathan. Je suis vite tombée endormie.

— Vous souvenez-vous combien il insiste sur l'unité, en tant que caractéristique qui définit

l'art ?

Je me contente de hocher la tête. Je m'en souviens vaguement. C'était à la première page, je crois. Peut-être que Westby n'est pas allée beaucoup plus loin, elle non plus. Pourquoi ne se contente-t-elle pas de me demander : est-ce que vous couchez avec Ben Crow ?

— Eh bien, je porte un regard similaire sur mon département. Je considère chaque enseignant comme un élément d'une œuvre théâtrale. Quand Ball parle *d'unité*, il ne parle pas seulement des acteurs qui travaillent ensemble, il parle aussi du public qui entre dans la danse. Les acteurs comme le public participent...

Elle ralentit, détachant chaque syllabe, comme un batteur soulignant les notes finales d'une chanson.

— ... du même sortilège d'unification...

Elle ôte ses lunettes et plisse les yeux.

— ... Dans notre cas, les étudiants représentent le public. Ils doivent croire en nous, croire que nous croyons au spectacle que nous présentons. Nous sommes des professionnels. Nous ne faisons pas *semblant* de l'être. Nous le sommes. Du moins dès que nous posons un pied dans le campus.

Elle se penche de plus en plus en avant, jusqu'à s'aplatir sur le bord de son bureau. La position paraît pénible.

— ... Vous considérez-vous comme une professionnelle, Claudia ?

— Bien sûr.

Cette femme est effrayante. Très.

— Vous sentez-vous à l'aise avec les responsabilités de votre position ?

Son œil recommence — un battement prolongé cette fois, un papillon atteint de spasmes dans un espace trop étroit.

— Docteur Westby, si vous faites allusion à l'incident concernant Ralene Tip...

— Je fais allusion, Claudia, au professionnalisme, à l'unité et à la responsabilité. Etes-vous à l'aise avec chacun de ces concepts ?

— Euh... bien sûr. Je crois.

— Vous croyez ou vous en êtes sûre ?

Je m'éclaircis la gorge et prononce de la voix la plus claire et la plus posée possible.

— Je sais que je n'ai en rien enfreint la déontologie professorale, si c'est ce que vous voulez dire.

— Parfait.

Elle s'arrache un demi-sourire dépourvu de gaieté, lèvres pincées.

— Je suis si heureuse que nous ayons eu cette petite conversation, Claudia. Bonne chance avec les examens de fin de trimestre. J'espère que vous rentrerez reposée de vos vacances.

Les derniers examens corrigés, Mare m’emmène fêter ça à sa façon. Elle m’entraîne dans une séance de yoga qui me donne l’impression d’être un chewing-gum humain, puis nous pataugeons dans son Jacuzzi jusqu’à ce que nos doigts soient fripés. Sa maison est nichée dans les montagnes de Santa Cruz, à environ trente minutes de la mienne. C’est l’un de ces endroits qui possèdent une terrasse de cèdre rouge et d’immenses baies vitrées. Des photographies de pieds en noir et blanc couvrent les murs.

— Tu dois vraiment aimer les pieds, dis-je en étudiant l’agrandissement géant d’un gros orteil.

— Mon fils. C’est lui qui les a prises.

— Oh, je ne savais pas que tu avais des enfants. Quel âge a-t-il ?

Elle me tend une tasse de thé. Nous sommes dans sa cuisine, enroulées dans des serviettes. Une tour d’assiettes s’élève dans l’évier et le carrelage aurait besoin d’un bon coup de balai, mais le désordre est plutôt bien assorti à l’atmosphère.

— Il a vingt-deux ans. Je l’ai eu très jeune.

— Tu as d’autres enfants ?

Elle enroule ses longs doigts bronzés autour de sa tasse et ses yeux d’une autre époque s’assombrissent.

— Ma fille, Kayla, est morte l’année dernière, dit-elle à voix basse.

— Oh, mon Dieu. Je suis vraiment désolée, Mare.

Son regard m’effleure, puis se concentre sur le sol.

— ... Elle était... dans le Colorado. Elle descendait une rivière en rafting. Elle s’est noyée.

Sa voix n’est plus qu’un murmure.

Je secoue la tête, ne sachant quoi dire. Finalement, j’ai recours à un cliché inspiré par des années de mauvais feuilletons télévisés.

— Cela a dû être terrible pour toi.

Nous buvons notre thé en silence, au son des cigales dans le crépuscule.

— Assez parlé de moi. Viens t’asseoir ici que je te cuisine à propos de ce ragot passionnant qu’on m’a rapporté.

— Oh zut.

Je ris et la suis dans le salon. Elle me lance un épais peignoir, comme on en trouve dans les salons de beauté, et enfille son habituelle tenue de danseuse sexy, T-shirt usé et pantalon de jogging. Nous nous installons sur le grand canapé de daim.

— Commençons par le commencement. As-tu oui ou non une aventure torride avec le pompier ?

Je réponds dans un cri.

— Tu plaisantes ou quoi ?

— Bien sûr que non. Et dis-moi la vérité, parce que si tu me mens, je te garantis de décrocher cinq ou six mensonges encore plus croustillants lors de la prochaine réunion de professeurs.

— Mare ! C'est un étudiant. Bien sûr que non.

— Promesse de scout ?

— Tu me prends pour qui ? Une pédophile ?

— D'accord. Je te crois. Question numéro deux. Est-ce que tu couches avec l'ex de Monica ?

— Non, dis-je.

Elle me regarde d'un œil tellement sceptique que je me sens obligée de m'expliquer.

— D'accord, voilà ce qui s'est passé. Je l'ai rencontré avant même de connaître l'existence de Monica. Nous avons eu une petite aventure, mais dès que j'ai découvert qu'il était marié, j'ai fait machine arrière toute.

— Mais il te plaît ?

— Mmm. Oui et non.

Je regarde les cèdres rouges se découper sur le ciel enflammé de rose à travers les larges fenêtres.

— ... Il me plaît, mais pas assez pour me mettre à dos toute la fac.

— Tu en es certaine ?

Elle semble se retenir de rire.

— Pourquoi ?

— Eh bien, ça m'ennuie de te le dire, mais vu comment Monica se comporte, le mal est déjà fait.

— Je sais. Elle me hait.

— Tu savais qu'ils sont divorcés maintenant ?

— Non. C'est vrai ?

— Pratiquement. Monica a reçu les papiers il y a environ un mois. Elle doit les avoir signés, à moins qu'elle ne veuille le traîner en justice.

— Je ne savais pas.

Je ne veux pas réfléchir tout de suite à cette information. Je nage déjà en eaux troubles. Il paraît peu approprié d'applaudir des deux mains en m'exclamant : « Super. Maintenant, je peux coucher avec son ex ! » Pourtant, je ressens une espèce de... soulagement, à moins que ce ne soit de l'excitation. Mais malgré mon affection pour Mare, dont le visage chaleureux et sage m'a instinctivement inspiré confiance, je préfère conserver une certaine réserve envers mes collègues. Ça m'a réussi, d'ailleurs. Du coup, ils ont rempli les espaces vides me concernant de leurs propres inventions pornographiques.

— Monica et toi êtes amies ?

Elle secoue la tête.

— Non. Elle s'est fâchée après moi il y a quatre ans parce que je n'ai pas choisi son neveu pour le spectacle de printemps. Elle m'en veut encore. Je le tiens d'Esther.

Elle boit une gorgée de thé.

— ... Monica est sympa, mais rancunière. Sans vouloir dramatiser, à ta place, je me méfierais.

Plus tard, quand Mare m'a déposée chez moi et que je suis étendue dans le noir avec Médée, à écouter Rose et Rex ronfler en duo, je pense à Clay Parker.

Divorcé. Il est pratiquement divorcé.

Et en Levi's, il a le plus joli petit cul que j'aie jamais vu. La semaine dernière, il est venu

exprès à mon bureau pour voler à mon secours.

Et il m'a, de son propre gré, révélé que Ruth Westby était sa mère.

Evidemment, cela lui a pris trois mois, et l'information m'est parvenue bien après qu'elle a eu tout le temps de me haïr, moi, la briseuse de ménage, comme tout le monde à la fac. Avec peut-être encore plus d'intensité puisqu'il s'agit du ménage de son fils et de sa belle-fille et de l'existence de ses futurs petits-enfants que j'ai piétinés, écrasés comme de vieux mégots.

J'entends le train, puis un rire féminin et juvénile dans la rue.

— Hé, rends-moi ma cigarette ! crie quelqu'un.

Je pense à Monica. J'essaie d'imaginer ce qu'elle a ressenti en recevant les papiers de divorce qui n'attendaient que sa signature. Un trait d'encre qui raye des années de sa vie, anéantit l'avenir dont elle avait rêvé quand, engoncée dans sa robe blanche, elle avait dit : « oui ».

Comment peut-on encore croire au mariage au XXI<sup>e</sup> siècle ? Nous n'avons donc pas tous monté le son de *Hawaii police d'Etat* quand nos parents se disputaient ? Trouver la moitié du couple parental en train de fourrer chaussettes et sous-vêtements dans une valise tandis que l'autre moitié lui crache des injures n'a pas suffi à nous persuader de la mort des contes de fées ?

Le plus joli des petits culs en Levi's — je jure que je n'exagère pas.

Très mignon aussi sans le Levi's.

Prenez mes parents. Des années de misère ensemble, suivies d'années de misères avec d'autres conjoints. Et ils se remarient — vous le croyez ? Comme s'ils n'avaient pas d'autre choix.

J'entends la voix de ma mère : « Claudia, je ne me marie pas parce que je le *veux*, je me marie parce que je ne peux pas m'en empêcher. »

Malgré les ronflements canins et humains, le bourdonnement du réfrigérateur et les vibrations de la techno frénétique de la boîte de nuit deux rues plus loin, je perçois soudain un léger bruit qui m'arrache à mes pensées décousues. *Toc. Toc. Toc.*

Je m'assieds.

La fenêtre. Quelqu'un tape à la...

La lumière de la rue émet un éclair brillant — une flèche de lumière — puis de nouveau le petit cliquetis. Il grêle ? Mais c'était une de ces journées qui rendent la Californie effrayante — vingt-cinq degrés ensoleillés à la mi-décembre. Non, ce n'est pas de la grêle. Ni les feuilles qui tombent. Des chauves-souris miniatures et kamikazes ? Même moi, je dois admettre que c'est peu probable.

Quand Marco n'est pas là, je dors nue mais garde un vieux caleçon et un débardeur près du lit. Je glisse un œil de l'autre côté de la chambre pour vérifier que ce soir, seuls Rose et Rex occupent le lit, les larges pattes du chien posées en travers des cheveux sombres épanchés sur l'oreiller. J'enfile mon ensemble caleçon-débardeur et me dirige vers la fenêtre, courbée en deux.

J'ai à peine atteint la vitre qu'un nouveau coup retentit. On dirait... une pièce de monnaie ?

A quatre pattes, je regarde par-dessus le rebord de la fenêtre. Sur le trottoir se tient Clay Parker, une main dans la poche de son jean tandis que l'autre s'apprête à un nouveau lancer. Lancer effectué, juste au moment où j'ouvre la fenêtre. La pièce me frappe en plein front.

— Ouille !

— Claudia... C'est toi ?

— Mon œil a failli sauter.

— Claudia...

Sa voix mal assurée m'apprend qu'il est saoul. Une tornade de confettis m'inonde intérieurement. Tout de même ! Euphorique, je me dis que jamais auparavant quelqu'un n'avait envoyé de pièces de monnaie dans mes carreaux.

— Oui, Clay ? dis-je, essayant de garder une voix calme.

— Je suis divorcé.

Je ne bouge pas. Quelle est la réponse appropriée à cette déclaration ? *Parfait ! Entre et laisse-moi te faire ta fête ?*

Rose se glisse derrière moi et regarde par-dessus mon épaule.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demande-t-elle, ensommeillée mais amusée.

— Il dit qu'il est divorcé.

— Hum. Il est mignon, non ?

— Hum.

— Tu vas lui dire d'entrer ? demande-t-elle en mâchouillant une mèche de cheveux.

— Tu crois que je devrais ?

— Moi, c'est ce que je ferais.

— Il m'a créé de sacrés problèmes, dis-je.

Médée approche, saute sur le rebord de la fenêtre et regarde Clay sans ciller, l'air peu étonné. Sa queue s'agite frénétiquement, sans doute au souvenir de ses mains sur sa fourrure.

— Tout ce qui est intéressant crée des problèmes, dit Rose en bâillant avant de retourner se coucher.

— Attends, dis-je à Clay. Je descends.

— Oh non. Ne... s'il te plaît, non.

— Pourquoi ?

— Je pue. Mes cheveux sont tout...

Il désigne son crâne d'un geste vague.

— ... et j'ai peur de vomir.

Sur ces mots, il titube en direction d'un bosquet, soulage son estomac et se redresse, comme si de rien n'était.

— Je dois y aller. Je voulais juste te le dire.

— Clay, tu n'es pas en voiture, n'est-ce pas ?

— Tu rigoles ?

Suivent quelques mots ressemblant à « patates cuites ».

— Quoi ?

— Conduis pas. Je squatte chez Nick. Je voulais juste...

Il s'interrompt et hausse les épaules d'un air désabusé, puis entreprend de descendre la rue, posant un pied devant l'autre avec une précision délibérée, comme pour un test de sobriété.

— Attends, dis-je. Laisse-moi juste descendre pour une...

Mais il s'éloigne déjà.

Je suis du regard son fameux Levi's qui s'enfonce dans les ténèbres. Je reste à la fenêtre encore quelques minutes, mais il disparaît à ma vue.

# Deuxième partie

*Hiver*

Mon trentième anniversaire tombe un lundi. Encore plus déprimant. Rose essaie de me convaincre que, comme je suis en congé et elle sans emploi, cela ne compte pas. Mais je ne marche pas. J'y vois le signe que la décennie à venir sera à l'image du lundi : sous le sceau des corvées, du stress et d'une overdose de café.

Je refuse d'avoir peur de vieillir. Acheter des sérums antirides et maudire la mystérieuse pilosité faciale croissant avec l'âge est totalement indigne de la dévergondée. Tout de même, dans mon *Manifeste de la dévergondée*, je ne me suis jamais résolue à m'imaginer à trente ans ou — je rêve — quarante ans ! Toute à l'ivresse tonitruante de mon égocentrisme, j'ignorais l'avenir. J'imaginai vaguement mourir à vingt-sept ans, comme Kurt Cobain, Janis Joplin et Jim Morrison. Ce n'est pas que je voulais devenir une rock star, mais j'envisageais de mourir comme une rock star.

Rose fait preuve d'un enthousiasme forcé. Elle m'a consciencieusement confectionné un enivrant gâteau au chocolat d'un noir profond, décoré de fraises et nappé d'un glaçage. Elle m'a aussi offert un dessin fictif de Rex et Médée, reposant côte à côte en toute sérénité — ce qui relève du pur fantasme. Rex et Médée entretiennent une relation dysfonctionnelle fondée sur la négation de l'existence de l'autre, interrompue par quelques excitants intermédiaires où Rex poursuit Médée qui contre-attaque violemment.

Malgré le doux sourire plein de sollicitude de Rose, je sais qu'elle bout intérieurement. Ce n'est pas à moi qu'elle en veut mais à Dieu ou au destin, qui selon elle est responsable des coups bas qui pourrissent son existence. Total Eclipse a décidé la semaine dernière que leur carrière stagnait à Santa Cruz. Sur un coup de tête, ils sont partis pour Los Angeles, sans s'inquiéter d'inviter Rose à se joindre à eux. Elle et Marco ont échangé des adieux brefs et concis — difficile d'espérer mieux étant donné la barrière linguistique — et voilà ! Sa carrière prometteuse et son âme sœur ont disparu en même temps dans une Volvo délabrée.

Pour être franche, Rose m'inquiète un peu. La vodka continue de s'évaporer lorsqu'elle est dans le secteur. Elle n'a pas travaillé depuis deux semaines au Catalyst et elle cuisine comme une glotonne mais mange comme un oiseau. Son corps autrefois digne d'une peinture de Botticelli évoque aujourd'hui les mannequins des podiums. Elle est extrêmement séduisante en Levi's (les petits culs vont bien aux femmes aussi), mais en sous-vêtement, elle évoque un petit peu trop la faim dans le monde pour mon goût. Je suis certaine que la mort de Jade la ronge, comme un mauvais rêve, et la pousse à trouver sans répit une nouvelle distraction.

Jade n'est pas le seul sujet tabou. Il y a aussi tante Jessie dans sa prison du Nouveau-Mexique. Ni Rose ni ma mère n'en parlent, comme s'il était banal d'avoir un proche en prison et qu'il n'y avait

aucune raison d'en discuter. Je sais que tante Jessie est alcoolique et que Rose a de bonnes raisons de lui en vouloir pour l'enfance errante et vagabonde qu'elle a subie au nom de la liberté. Mais ne devrions-nous pas faire quelque chose ? Peut-être qu'une évasion est hors de question, mais l'une d'entre nous pourrait aller la voir ou lui écrire ? J'ai commencé une ou deux lettres à Jessie, mais je me suis sentie ridicule. Que lui dire ?

*Salut, désolée que tu picoles autant, j'espère que la prison va te désintoxiquer pour de bon. Au fait, ta fille s'obstine à me piquer ma vodka Absolut en douce. Amitiés...*

Et puis Rose m'en voudrait. Elle est extrêmement susceptible sur le sujet. Comme si, simplement en prononçant le nom de Jessie, on accusait Rose d'abandonner sa mère.

— Allez..., lance Rose.

Etendues sur le canapé obtenu au rabais dans un vide-greniers, nous nous lamentons de nos excès de gâteau au chocolat au petit déjeuner.

— ... Il doit bien y avoir *une chose* que tu aies envie de faire.

— Le seul avantage d'avoir son anniversaire trois jours avant Noël, c'est de te débarrasser de deux fêtes atroces en même temps.

— Tu es trop négative.

— Non, j'insiste, c'est le seul bon côté. Si je me défonce vraiment, peut-être que je vais dormir jusqu'au nouvel an. Je considérerais cela comme une bonne année.

— Si on allait à la plage ?

Médée et moi la regardons d'un air sceptique. Une pluie torrentielle frappe les vitres, et cela depuis des jours. J'ai l'impression de vivre dans une voiture qui passe au lavage. D'ailleurs, j'aime assez ça. J'ai ainsi une excuse à ma sombre humeur.

— D'accord. Peut-être pas la plage. Si nous allions aux puces ? Nous achèterions des robes délirantes, totalement de mauvais goût, qu'on étrennerait ce soir.

— Pour aller où ? dis-je d'un air las.

Si nous faisons du shopping, c'est moi qui devrais payer et cela n'améliore guère mon humeur. Même topo pour une soirée en ville.

— Pour aller n'importe où.

— Rose...

Je m'interromps, hésitante. Elle comprend tout de suite.

— Tu es en colère parce que je n'ai pas de boulot. Tu me considères comme un parasite. Tu voudrais que je sois morte.

Je souris.

— Pas vraiment. Mais nous sommes toutes les deux plutôt fauchées. Tu sais que j'ai claqué la majeure partie de mon salaire dans cet institut de beauté idiot.

La semaine dernière, dans une tentative insensée d'obtenir le look le plus éloigné possible de la prof bohème s'enroulant dans une écharpe, j'ai suivi la suggestion de Ziv et me suis rendue dans un institut très chic de San Francisco pour un relooking complet. Le salon est dirigé par l'ex-petit ami de Ziv. C'est le genre d'endroit où l'on vous sert un expresso dans de petites tasses délicates comme du papier. Ce qui m'a rappelé Ziv. Le glamour règne, au point que quand on vous plante devant le miroir, vous vous trouvez répugnante. Je suis sortie de là avec une tête de zoulou albinos. Le styliste m'avait convaincue d'assumer mon afro plutôt que de le combattre, et l'avait décoloré à mort avant d'ordonner au maquilleur d'utiliser pour moi les teintures de porcelaine des geishas. L'adjectif le mieux adapté au résultat est « clownesque ». Le relooking m'a coûté trois cents dollars et la boîte de Kleenex pour le trajet de retour deux dollars soixante-quinze.

— Claudia, je suis nulle, dit Rose. Je t'ai laissée tomber.

— Ce n'est pas ce que je...

— Si, *c'est vrai*, dit-elle avec emphase en s'asseyant.

Médée la regarde en fermant un œil et Rex trotte vers elle en faisant cliqueter ses griffes, devinant la possibilité d'une promenade.

— Je sais. Le seul cadeau que je puisse te faire, c'est de sortir et trouver un travail.

— Rose...

— C'est vrai.

Elle se lève.

— Je sors et je ne rentrerai que lorsque j'aurais trouvé un job.

Mon premier instinct est de la retenir. D'ailleurs, je soupçonne que c'est ce qu'elle veut, mais en fait, sa soudaine résolution est plus que bienvenue. La vie à Santa Cruz n'est pas bon marché et entretenir une femme au foyer qui carbure à la vodka a fait exploser mon budget. Or l'endettement est l'une de mes plus grosses phobies, juste après la monogamie et les MST.

Elle fourre quelques trucs dans un grand panier, prend ses clés de voiture, passe du baume sur ses lèvres et se dirige vers la porte.

— A plus tard ! crie-t-elle.

Et elle disparaît avec Rex.

Quand elle est d'humeur, Rose peut effectuer des départs étonnamment rapides. D'habitude, comme moi, elle traîne — change cinq fois de vêtements, tresse et détresse ses cheveux, saute dans la douche à la dernière minute parce qu'elle a soudain décidé qu'elle sentait mauvais. Quand nous sortons toutes les deux, il nous faut des heures pour nous préparer. Mais Rose possède également l'aptitude peu commune de pouvoir s'élancer sur une impulsion, presque au milieu d'une phrase. Probablement une séquelle de son enfance errante. Si Rose n'était pas prête à temps, elle risquait d'être oubliée avec les meubles encombrants et les animaux égarés qu'elles avaient recueillis pour le mois.

Cette propension aux départs soudains voués au désastre est une caractéristique propre aux Lavelle qui m'a toujours à la fois perturbée et fascinée. Elle est plus prononcée chez tante Jessie, mais elle existe aussi chez Mira. Combien de mères sont capables de renoncer à la garde de leur fille de treize ans, de faire leur valise, déménager pour une ville qu'elles ont traversée une fois et se débarrasser du petit nom « maman » pour renaître en tant que Mira Ravenwing ? C'est le sang des Lavelle qui m'a poussée à partir pour Austin, de vagues mirages de cow-boys en tête, et aussi à venir ici. Voler le break d'un ex, le carboniser sans crier gare en chemin correspond certainement à la définition de « voué au désastre ».

Comme la pluie s'est arrêtée, ou du moins s'est réduite à quelques gouttes, et que le gâteau au chocolat pèse lourdement dans mon estomac, je décide de marcher jusqu'à la poste pour relever mon courrier. S'il faut avoir trente ans, autant entamer la décennie par de l'action plutôt que des lamentations, prostrée sur un vieux canapé taché, à attendre que mes cuisses se transforment en masses gélatineuses striées de varices.

Dehors, la bruine aux embruns océaniques me met presque de bonne humeur — ou du moins me fait sentir enfin vivante, ce qui aujourd'hui me suffit. Au sud, les épais nuages s'éclaircissent et le soleil caresse mon visage.

Un jour, ma mère m'a dit que sa vie avait commencé à trente ans. Comme elle avait trente-trois ans lorsqu'elle m'a laissée à papa, on comprendra l'amertume inspirée par cet aveu.

En sortant de la poste, je tente de penser à autre chose qu'à ma mère, mes cuisses qui

épaississent et mes trente ans. Je préfère me concentrer sur une clôture envahie d'une profusion de fleurs de la Passion dont les cœurs, si particuliers, gouttent de la pluie de ce matin. Une petite fille patouille dans la boue tandis que sa mère, en peignoir, fume une cigarette. Quand je passe devant elles, la gamine me tend une poignée de gadoue en criant de plaisir. Je souris malgré moi et cela me fait du bien.

\* \* \*

Courrier et coups de fil pour les trente ans de Claudia :

1) Note de téléphone. Enorme à cause de la conférence de deux heures avec Ziv après la nuit où Clay a lancé des pièces à mes carreaux. Plus une heure à larmoyer au téléphone avec Ziv après le relooking clownesque.

2) Classique carte de vœux de papa avec un chèque de cinquante dollars. La carte rose (je déteste le rose) a pour motifs des marguerites et un papillon. A l'intérieur est imprimé : « A une fille unique, un jour unique, qui a apporté la joie dans ma vie. » Je déteste le mot unique.

3) Des prospectus d'une nouvelle pizzeria qui ouvre un peu plus loin. Merveilleux. Une nouvelle opportunité d'obtenir un look dévastateur grâce à des cuisses grumeleuses.

4) Une lettre de tante Jessie.

\* \* \*

Quand j'ai vu l'adresse de l'expéditeur et reconnu son écriture de gauchère, j'ai cru la lettre destinée à Rosemarie. Mais c'est mon nom qui s'étalait en plein milieu de l'enveloppe blanche : *Mlle Claudia Bloom*. Incapable de contenir ma curiosité le temps du trajet, j'entre dans un café et commande un café au lait. Une foule morose emplit le lieu. Des travailleurs en manque de caféine dès le milieu de la matinée partagent à contrecœur le petit espace au look démodé avec des étudiants bruyants qui ont oublié de rentrer chez eux pour les vacances de Noël. J'emporte ma tasse près d'une fenêtre, aussi loin que possible des étudiants, et ouvre ma lettre avec un couteau à beurre. En dépliant la feuille perforée soigneusement pliée, je perçois la tristesse presque palpable qui s'en échappe. Je la lisse à plat sur la table et lis.

« Chère Claudia,

» J'espère que tu recevras cette lettre pour ton anniversaire. J'ai beaucoup de loisirs ces temps-ci — des heures et des heures pour me souvenir de toutes les joies que je ne partage pas. Mais je ne veux pas me mettre à geindre comme tout le monde ici tu ne croirais jamais le nombre de personnes « innocentes » qui sont incarcérées — c'est scandaleux. J'ai récemment compris que c'est ma malheureuse tendance à attirer les déchets de l'humanité qui m'a conduite ici. Tous les hommes avec qui j'ai couché un jour en sont la preuve.

» Pour parler de choses plus gaies, j'étudie les voyages astraux. Je prévois de passer énormément de temps à l'extérieur et, finalement, les voyages astraux vous font économiser l'écran total et l'essence. Cette aptitude me sera utile longtemps après ma libération, donc je ne perds pas mon temps. Jusqu'ici, je n'ai pas dépassé un ou deux rêves éveillés, mais d'après mes lectures, c'est le début. J'espère étancher ma soif perpétuelle de liberté.

» J'aimerais te dire tant de choses..., mais je ne sais pas ce qui est le mieux.

» As-tu des nouvelles de Rosemarie ? Je m'inquiète pour elle. Ta mère a dû te parler de la mort de Jade. Aucune de nous ne sera plus jamais la même. Rose est forte dans un certain sens, mais

fragile dans un autre. Elle a tendance à s'attacher aux mauvaises personnes et laisser passer les bonnes sans les voir. Je crains qu'elle n'ait hérité de mon don pour attirer la lie de l'humanité.

» Si tu la vois ou si tu as de ses nouvelles, dis-lui que je l'aime. S'il te plaît, veille sur son bien-être autant que tu le pourras. J'ai écrit à son ancienne adresse mais les lettres me sont revenues.

» Claudia, tu as toujours été pleine de promesses. Tu possèdes de la détermination pour deux. Rose ressemble à une nymphe éphémère, attachée à la terre par un fil très mince. Si tu es là pour elle, je le saurai au fond de moi, et je dormirai plus tranquille.

» Avec amour et désespoir,

Tante Jessie. »

Je me cale dans ma chaise et caresse négligemment le pli du papier, réchauffant mon autre main sur mon mug de café. *Avec amour et désespoir*. Cela définit si parfaitement Jessie. Pleine d'amour, mais si occupée à se démener pour échapper à la toile de ses propres tourments qu'elle n'a jamais vraiment répondu aux besoins de quelqu'un. Peut-être est-ce vrai pour toutes les femmes Lavelle. Quand il s'agit d'amour, nous nous transformons en zombies, empêtrées dans nos phobies au point que nous ne savons que prendre nos jambes à notre cou.

— Je peux te tenir compagnie ?

Incroyable. Clay parker. Et moi qui suis pratiquement encore en pyjama.

— Oh... euh... Assieds-toi.

Je range la lettre de Jessie dans l'enveloppe et la fourre dans ma poche. Clay s'assied avec deux tasses et sourit, mal à l'aise. En pull marin et dans ce bon vieux Levi's, il est encore plus séduisant que d'habitude.

— Tes... tes cheveux, bégaié-t-il.

Je rentre la tête dans les épaules et passe la main dans mon désastre platine, comme si je pouvais le faire disparaître.

— Je sais. J'en ai pleuré.

— C'est...

Il cherche l'adjectif approprié. Je voudrais mourir.

— ... radical.

Je lui sais gré de ne pas mentir et me déclarer que je ressemble à Cameron Diaz.

— Tu bois pour deux ? dis-je en désignant les boissons jumelles, pressée de changer de sujet.

— Il y en a un pour Nick.

— Comment va-t-il ?

— Il est fou. Hier, il a traité un client adolescent de « pétale dévergondé ».

Je souris.

— Vraiment ? C'est nouveau. Tu crois qu'il voulait dire pédale ?

— Difficile à dire. Sa linguistique n'est pas très précise. Ça pourrait être pire. Imagine que j'ai un employé qui profère des clichés tels que « bonne journée ».

— Ce serait terrible.

— Tu sais, je me sens vraiment idiot. A propos de l'autre soir.

— Comment ça ?

— Je n'ai pas pour habitude de me saouler et de lancer des pièces de monnaie dans les vitres des gens.

— J'ai trouvé ça assez séduisant, en fait.

*Bloom, qu'est-ce que tu racontes ?*

— Alors je n'ai pas l'habitude de séduire. J'ai peut-être besoin d'entraînement.

— Certainement, dis-je en souriant.

— Aïe. Touché, murmure-t-il.

Mais il n'a pas l'air de souffrir.

Nous rivons nos regards l'un à l'autre, assez longtemps pour que je brûle d'une chaleur intense. Je me demande si la combustion spontanée débute ainsi.

— Bon, dit-il en se levant et en emportant ses gobelets en carton. Je ferais mieux de rentrer, histoire de vérifier qui Nick est en train d'insulter.

Il hésite, comme s'il voulait ajouter quelque chose. Les rayons de soleil striés de gris qui filtrent à travers la fenêtre éclaircissent encore davantage ses yeux.

— J'imagine qu'on va se revoir. Joyeux Noël. Si tu donnes dans ce genre de trucs.

— Pas vraiment, dis-je, soudain noyée de tristesse. Mais joyeux Noël à toi aussi.

J'ai envie de crier : « C'est mon anniversaire ! Aime-moi ! Enlève-moi ! » Heureusement, je ne cède pas à ma version personnelle du syndrome de Tourette. Je me contente de lui faire signe, pitoyable, tandis qu'il se fraie un chemin parmi la cohue du lundi et disparaît par la porte.

Noël me met d'une humeur noire, désespérée. Les fêtes durant lesquelles les familles sont censées dégouliner d'affection me font complètement flipper. La pression anéantit tout espoir de bonheur avec mes parents. Cette année, je passe la journée de Noël avec mon père et sa petite amie végétarienne, Didi. Réunis dans son pavillon aseptisé, nous échangeons des cadeaux bien intentionnés mais qui tombent à plat. J'offre à mon père un livre qu'il possède déjà et un truc pour arracher la mauvaise herbe dont il n'a plus besoin puisqu'il a depuis longtemps embauché un jardinier, ce que j'ignorais. Il m'offre un chèque-cadeau pour un magasin de Calistoga spécialisé dans les T-shirts ornés de chatons peints à la main. Didi et moi faisons encore plus fort. Elle m'offre la vidéo de la comédie musicale *La Mélodie du bonheur*, et moi j'ai choisi pour elle une super bouteille de vin, avant d'apprendre qu'elle est inscrite aux Alcooliques Anonymes du coin.

Après ce rituel embarrassant, nous regardons la télévision une heure ou deux, ce qui déclenche chez moi un désir puissant de me trancher les veines. Je n'ai pas regardé la télévision depuis mon départ de chez moi, douze ans auparavant, et les rires enregistrés me font dresser les poils sur la nuque.

Je finis par m'échapper, bravant les routes regorgeant de conducteurs en état d'ivresse, et parviens chez moi saine et sauve. Mon appartement n'est peut-être pas chic ni élégamment meublé, mais il est assurément plus bohème que les divans immaculés et les D.V.D. rangés par ordre alphabétique de mon père.

La scène qui m'accueille quand j'ouvre la porte relève, elle, sans conteste, de la bohème extrême : Rosemarie, à moitié nue, est menottée au réfrigérateur, tandis qu'un type en caleçon, pratiquement nain et doté de muscles noueux, fait couler du miel sur ses seins.

Ce n'est pas que je sois prude, mais je ne m'attendais pas exactement à être témoin de ce genre de scène en rentrant chez moi le jour de Noël.

— Claudia !

Rose se débat pour s'extraire des menottes, mais ne parvient qu'à ouvrir la porte du réfrigérateur.

— Bruce, p-peux-tu... ? bafouille-t-elle en tirant plus fort sur les menottes.

A peine gêné, Bruce nous fixe successivement. J'essaie d'ignorer la bosse dans son caleçon.

— *Bruce !* hurle Rose, écarlate. La clé ! C'est Claudia. Ma cousine.

Comme il ne réagit toujours pas, elle ajoute :

— Nous sommes *chez elle*.

— D'accord, répond-il. Comme tu veux.

Il se dirige vers un grand sac à dos posé sur le divan, en retire une petite clé et délivre Rose, avant d'enfiler un jean noir en piteux état.

— Je suis vraiment désolée, me murmure Rose en se rhabillant à la va-vite. J'ai juste... Nous nous sommes rencontrés en ville et j'étais... Nous étions...

Elle jette un œil à Bruce qui me lorgne d'un air grivois, planifiant apparemment de se transformer en sandwich pris entre deux cousines.

— Je crois que tu ferais mieux de partir, lui dit Rose, d'un ton d'excuse.

— Ta cousine n'aime pas partouzer ? demande-t-il en tournant vers moi ses yeux injectés de sang.

— Je suis désolée, me répète Rose. Je ne pensais pas que tu rentrerais ce soir.

— Hé cousine, lance Bruce d'une voix tonitruante. C'est cool, non ? Après tout, c'est Noël.

— Ecoutez, ne le prenez pas mal, dis-je à Bruce.

Ce type me flanque la frousse.

— ... mais je préférerais que vous partiez.

Il hésite encore. Rex se rapproche de Rose, défiant Bruce d'un regard sauvage, un grondement sourd filtrant de sa gorge. Pour une fois, je suis reconnaissante de la présence de ce clebs géant. Bruce s'empare de son sac et sort, marmonnant quelque chose à propos de garces stupides.

La porte claque. Je verrouille derrière lui et me tourne vers Rose.

— C'était quoi, ça ?

— Claudia, je suis désolée...

— Ce type te plaisait vraiment ?

— Ne te mets pas en colère — je ne supporte pas quand tu es en colère.

Elle s'effondre dans le canapé, penaude.

— C'était une nouvelle âme sœur ?

— C'est Noël. Tu n'étais pas là. Je me sentais seule...

— Je t'ai demandé de venir avec moi. Je t'ai presque suppliée.

Ce matin encore, j'ai tenté de la soudoyer pour qu'elle m'accompagne affronter mon père. Elle a prétendu préférer rester à la maison et prendre un bain.

— Toi tu as une famille.

Elle éclate en sanglots. Ses cheveux tombent en rideau sur son visage.

— Moi j'ai... Rex.

— Rose, ta famille, c'est *moi*, dis-je en m'asseyant à son côté. Ma famille est *ta* famille...

Je repense au pitoyable échange de cadeaux que je viens d'endurer.

— ... mais je ne suis pas sûre que ce soit un cadeau.

— Jade me manque, dit soudain Rose.

Un petit sanglot étranglé s'échappe de sa gorge.

— Chhhuut, dis-je en la serrant dans mes bras. Chhhuut. Ça va aller. Bien sûr qu'elle te manque, ma chérie. Bien sûr.

— Parfois je peine à me souvenir de son visage. Ou de son odeur. J'aimais tellement son odeur.

Je la serre contre moi en lui caressant les cheveux, regrettant de ne pouvoir l'apaiser. Je cherche une idée brillante — quelques mots brefs qui feraient leur effet dans un film à succès, mais rien ne me vient à l'esprit, sauf des clichés usés jusqu'à la corde que je finis par lui murmurer.

Elle pleure une bonne heure, après quoi je nous fais deux Martini bien corsés que nous transportons avec précaution en haut de l'échelle d'incendie pour nous asseoir sur le toit et partager une cigarette roulée, vice secret que nous nous offrons quand les choses deviennent vraiment

désespérées.

Assises côte à côte, nous buvons en contemplant la ville en contrebas, les feuilles des arbres brillant sous les réverbères.

— Je crois que ça te ferait du bien de parler de Jade.

Elle secoue la tête.

— Je ne sais pas. Cela ne semble pas m'aider.

— Tu gardes trop de choses en toi. A propos de ta mère par exemple. Cela ne peut pas te faire du mal de te confier.

Elle se raidit.

— Claudia, ne le prends pas mal, mais il y a des choses que tu ne peux pas comprendre.

— Je le sais. Tu n'es pas obligée de me parler. Mais peut-être qu'un psy...

— J'ai vu assez de psys pour toute ma vie à l'hôpital.

— Peut-être, dis-je en lui passant la cigarette. Mais tu devrais essayer de te libérer de ce poids qui t'écrase, tu irais mieux.

— Comment sais-tu ce qui me ferait aller mieux ?

Un avertissement brille dans ses yeux bruns.

— D'accord, dis-je, battant en retraite. Tu as raison. Ce n'était qu'une suggestion.

J'envisage de lui parler de la lettre de Jessie. Depuis que je l'ai reçue, je cherche le moment opportun pour le faire, mais mon instinct me pousse à ne rien dire. Evoquer Jessie met Rose instantanément sur la défensive.

Nous restons assises un moment en silence. Le gémissement du train nous parvient, comme un air de blues accompagné du parfum de l'hiver — ou de ce qui en Californie passe pour l'hiver. En bas, dans la rue, un couple marche main dans la main, un chien minuscule jappant sur ses talons. Rex passe son gros museau par la fenêtre et aboie sans conviction.

— Claudia ?

— Oui ?

— Joyeux Noël.

Elle a murmuré d'une voix à peine audible en me regardant par-dessus son verre de Martini.

— Joyeux Noël à toi, Rosemarie, dis-je en tirant une bouffée de notre cigarette.

Heures écoulées depuis la dernière fois que j'ai fait l'amour : trois mille trois cent soixante-six.  
Pourquoi compter ?

Jonathan et moi avons fait l'amour le 4 juillet, les yeux dans les yeux, avec émotion, mots tendres et promesses murmurées de se donner corps et âme juste avant d'atteindre l'orgasme. Trois jours plus tard, il faisait ses bagages pour New York, l'eldorado où nous avons rêvé de tenter notre chance une fois mariés. Rain, avec sa bouche pleine de dents de starlette et ses sourcils épilés à la perfection, attendait dans un taxi.

Vendredi 13, je m'éveille la mémoire embrumée comme après une gueule de bois. Aucun petit déjeuner ne vient à bout de ma sensation de vide dans l'estomac. Je n'ai qu'une envie : me cacher sous les couvertures et feuilleter des catalogues, mais la répétition m'attend. Nous sommes déjà la deuxième semaine de février. Il reste à peine trois semaines avant la première, et personne ne sait vraiment son texte.

La pièce de Miranda, *Héritage*, s'est révélée la distraction idéale à mon célibat involontaire. Un texte d'une réelle exigence, et des acteurs, prodigieusement doués mais pas faciles, m'ont vidée de toute énergie sexuelle. La pièce n'exige que quatre acteurs, mais chacun demande tellement d'attention qu'ils pourraient aussi bien être mille. Nous avons d'abord Sarah Lundy, la Barbie-à-la-plage du Owl Club. Elle joue le rôle d'Olivia, le rôle principal. Son talent exceptionnel ne cesse de me sidérer, tout comme son instabilité émotionnelle. Un jour sur deux, elle fait une crise.

Ensuite vient Ben Crow (le canon pour qui je me consume, si on en croit la rumeur). J'ai pris un risque en le mettant sous les projecteurs, mais il a auditionné pour le rôle de Ray, le frère timide et introverti d'Olivia, à la perfection. Il aurait été criminel de l'écarter à cause d'un ragot. Il présente lui aussi un défi. Il est parfait, mais n'a jamais joué sur scène. Il souffre des pires attaques de trac que j'aie jamais vues. A chaque répétition, je dois calmer sa terreur.

J'ai personnellement découvert Cheryl Spratt, une étudiante en sociologie de quarante ans et des poussières, à qui j'ai confié le rôle de la mère d'Olivia. Elle est intelligente à faire peur et super sur scène, mais dotée d'une toute petite voix qu'on entend à peine. Elle serait parfaite au cinéma. Malheureusement, nous allons jouer dans un théâtre de cinq cents places, et le dernier rang (qu'est-ce que je raconte ? le premier rang) ne va pas apprécier la plaisanterie si nous ne résolvons pas son problème fissa.

Ce qui nous amène à monsieur Seth Grumm, précédemment acteur à Broadway, dans des spectacles très, très parallèles, jamais fatigué de nous rappeler qu'il a un jour rencontré Sam Shepard dans une fête. Je suis persuadée qu'il n'est sur terre que pour me torturer grâce à son ego

surdimensionné. Il est bon acteur — bien sûr qu'il est bon acteur. Techniquement parlant, il est parfait. Mais le temps gagné à ne pas lui enseigner les techniques de jeu est largement dépensé à maîtriser son exubérance. Il ne cesse de discuter mes choix de mise en scène, ne peut répondre à la plus simple des demandes sans un sarcasme acide et passe le plus clair de son temps à draguer Sarah, ce qui teinte leurs scènes en commun d'une dimension incestueuse que je m'efforce de gommer.

Enumérons plutôt le positif. Ce trimestre, Ralene Tippets ne participe à aucun de mes cours et elle n'a pas auditionné pour *Héritage* — je ne l'aurais d'ailleurs pas prise. C'était un vrai cauchemar, mais maintenant que je n'ai plus à la gérer, je me demande pourquoi j'ai tant pris ses attaques à cœur. Le scandale Ben Crow enterré, elle a compris que ses plaintes ne m'avaient pas fait virer et sa rage a viré à l'abattement. Quand elle ne m'a plus eue pour professeur, elle a presque cherché la conciliation. A la fin du trimestre, elle a déposé un pot de confiture maison devant mon bureau. Vraiment étonnant. La note d'accompagnement stipulait simplement :

« Bien à vous. »

Autres éléments positifs ce trimestre : Miranda s'est révélée mon alliée, collaborant avec moi avec une maturité et une détermination qu'on ne s'attend pas à trouver chez quelqu'un affichant des cheveux violets et (sa dernière trouvaille) un osselet dans le nez. En tant qu'auteur, elle assiste souvent aux répétitions, traquant les faiblesses de la pièce et exécutant les modifications nécessaires. En cas de discussion, ses remarques sont empreintes d'humour et non de l'habituelle aigreur de l'auteur. Même au début de ma collaboration avec Jonathan, quand il essayait de coucher avec moi, je n'ai jamais connu une complicité aussi forte. Chaque fois que nos visions divergeaient, c'était le bras de fer. Dieu merci, Miranda et moi avons la même vision des choses, et si elle ne parle pas beaucoup, je lis maintenant assez bien sur son visage.

Ce soir, nous répétons une scène cruciale entre Olivia et son père, Gus. Malheureusement, Sarah nous a annoncé être en proie aux affres d'un syndrome prémenstruel force 8, et Seth, un peu moins sarcastique qu'à l'ordinaire, ne cesse de me défier du regard.

— Olivia, apporte-moi une tasse de café, aboie Seth.

— D'accord.

Là-dessus Sarah agrippe son abdomen, avec une grimace qui défigure fugitivement son joli visage.

— Zut ! crie Seth, une fois que Sarah, remise de sa crampe, a mimé le geste de lui tendre une tasse. C'est froid. Tu sais que je déteste le froid...

— Flûte Seth, dit Sarah, sortant de son personnage, faut-il vraiment que tu cries aussi fort ? Tu me perces les tympans.

— Sarah, dis-je, mécontente. Concentre-toi.

L'avantage du fait que Seth en pince pour Sarah, c'est qu'il ne se dispute pas avec elle. Que la foudre tombe sur celui ou celle, moi comprise, qui ose critiquer son « travail », sauf sur Sarah. Lorsque j'ai suggéré qu'il renonce à ses convulsions lors de la scène où il agonise, j'ai cru qu'il allait me sauter à la gorge. C'est *difficile* de mourir de façon convaincante. Même quelqu'un qui a rencontré Sam Shepard doit travailler pour y parvenir.

— Seth, tu peux t'asseoir un peu plus loin s'il te plaît ?

Il me lance un regard venimeux de plus mais s'exécute.

— Bien. Parfait. Sarah, on reprend à partir de là.

— D'accord, papa. Pardon. Je vais le réchauffer.

Sarah reprend la tasse, mime le geste de la remettre dans le micro-ondes, puis la ressort et fait semblant d'y verser le cyanure. Il s'agit évidemment d'un moment-clé, celui où Olivia décide dans

une impulsion de commettre le crime que deux scènes plus tôt elle se déclarait incapable de commettre. Mais Sarah joue la scène d'un air d'ennui, apathique, comme si assassiner son père faisait partie d'une longue liste de corvées : Acheter du papier d'aluminium, appeler le dentiste, commettre un parricide...

— Sarah...

Ma voix trahit mon impatience, qui augmente à vue d'œil. C'est la cinquième fois en une demi-heure que nous répétons ce passage et je développe moi aussi un syndrome prémenstruel force 8. Autre effet secondaire d'une étroite collaboration théâtrale : les cycles féminins ont tendance à se synchroniser, créant de sérieuses perturbations d'humeur collectives.

— ... Comment le public est-il censé se rendre compte qu'il s'agit d'un moment crucial ?

— Je n'ai pas encore le poison, se rebiffe-t-elle. Je fais du mieux que je...

— Il ne s'agit pas des accessoires, tu effectues ces gestes machinalement, avec une indifférence totale, dis-je en tapant mon stylo sur mon bloc.

Puis je soupire et tente une approche différente.

— ... Pourquoi agis-tu ainsi ? Pourquoi veux-tu voir ton père mort ?

— Parce que, dit-elle en regardant ostensiblement Seth, c'est un salaud.

— Et pourquoi tu décides, là, à ce moment précis, que tu es capable de le tuer, alors que dix minutes auparavant tu as dit à ton frère que tu le voulais mais ne pouvais pas ?

— Parce qu'il a crié si fort qu'il a failli me percer les tympans.

— C'est Sarah qui parle ou Olivia ?

— Sarah fait une hémorragie, d'accord ? Vous avez même du bol que Sarah soit là.

— Que Sarah aille au diable ! J'aimerais voir Olivia.

Je voulais plaisanter mais ma phrase sonne presque comme une menace.

— Ah oui ? Eh bien, allez au diable ! hurle-t-elle.

Elle sort de scène et claque la porte des coulisses derrière elle.

— Bien, dis-je.

Miranda et moi échangeons un regard.

— ... Je suppose que nous travaillerons cette scène une autre fois.

Seth s'est pris le visage entre les mains, Ben est endormi au premier rang et Cheryl rentre la tête dans les épaules comme une tortue effrayée. Et moi, je me sens trop épuisée pour bouger. Je meurs d'envie de déclarer que c'est terminé pour ce soir, mais je crains de créer un dangereux précédent. Je ne veux pas que mes élèves s'imaginent qu'il suffit de jouer les *prime donne* pour échapper à une répétition. D'un autre côté, une dépression collective n'arrangerait rien.

— ... Bon, tout le monde est fatigué... Bon week-end. Répétez vos textes comme des fous. Nous retravaillerons l'acte III la semaine prochaine, puis nous reprendrons tout depuis le début.

Je marche en direction de ma voiture avec Miranda lorsque une affiche dans un couloir m'interpelle :

*VIVA VINYLE ET MÉDÉEAIMELAMOTO, S.A.,*

*PRÉSENTE*

*LE PREMIER BAL ANTI-SAINT-VALENTIN*

*RÉSERVÉ AUX CYNIQUES*

*REJOIGNEZ-NOUS POUR*

*RÉSISTER À CETTE FÊTE COMMERCIALE,*

*MAIS FAIRE LA FÊTE QUAND MÊME*

*REFUSER D'ÊTRE PRIS POUR UN GOGO*

L'affiche est composée de lettres découpées dans des titres de journaux, comme pour une demande de rançon, et photocopiée n'importe comment, ce qui fait son charme. Tout en bas, un croquis représente un chat au guidon d'une Harley, le poil hérissé et le regard fou. Je reste plantée devant à sourire comme une idiote.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Miranda qui regarde par-dessus mon épaule.

Je m'arrache à la contemplation de l'affiche.

— Rien. Où se trouve Beach ?

— A l'ouest. C'est la plage où les hippies jouent des percussions le dimanche.

— Ah, je vois.

Je n'ai aucune idée de l'endroit dont elle parle.

Je reconduis Miranda à sa chambre de la cité U. Malgré toute la place disponible à l'arrière, elle garde son skateboard et son sac à dos sur ses genoux. Elle se comporte bizarrement avec ses affaires. A la façon dont elle s'accroche à ses maigres possessions, je la soupçonne d'avoir connu une enfance pauvre.

Plus je passe de temps avec Miranda, plus elle représente pour moi une énigme troublante. Je m'essaie même au bon vieux « quelle est la part de vécu dans son œuvre ? » auquel on ne peut s'empêcher de jouer avec les écrivains, alors que j'ai toujours prétendu que cela n'avait aucun sens. *Héritage* traite d'un riche P.-D.G. qui terrorise sa famille jusqu'à ce qu'Olivia, sa fille, l'empoisonne. Le père est un homosexuel refoulé qui s'adonne à des rencontres furtives dans les toilettes publiques, puis rentre chez lui insulter sa femme qui achète des livres écrits par des « pédés ». Miranda semble à l'opposé de sa riche héroïne, Olivia, mais je ne serais pas surprise que sa famille réelle renferme quelques noirs secrets. Elle donne cette impression. Elle a le comportement de quelqu'un qui a grandi au voisinage de la violence.

Pensive et silencieuse, elle regarde par la fenêtre jusqu'à ce que nous parvenions à sa chambre.

— Croyez-vous qu'Olivia soit folle ? me demande-t-elle.

Je réfléchis avant de répondre.

— Je la crois... perturbée. Sa famille connaît de graves problèmes. Dans un sens, elle réagit sainement à une situation de folie.

— Exactement, dit-elle, ravie, en tapant sur le tableau de bord. J'ai fait lire la pièce à mon frère. Il pense qu'Olivia est bonne à interner, que la pièce ne peut pas fonctionner parce que personne ne peut aimer Olivia.

— Moi je l'aime bien. Je l'aime beaucoup.

Elle hoche la tête. La lumière des réverbères joue dans ses boucles violettes.

— Je l'aime aussi. Merci de m'avoir ramenée. A lundi.

Elle saute sur son skate et s'élanche vers les dortoirs, vive et agile comme un lutin.

Ses parents l'ont nommée « Miranda », l'innocente un peu nunuche qui dans *La Tempête* de Shakespeare décroche le mec. Mais si je monte un jour la pièce ici, je lui confierai sans hésiter le rôle d'Ariel. Elle en possède le côté androgyne et espiègle. Puis je me rappelle que cette année passée ici sera probablement la dernière. Je ne monterai pas *La Tempête* et ne travaillerai plus avec

Miranda.

En septembre, je me demandais comment j'allais survivre à cette année. Maintenant que plus de la moitié s'en est écoulée, je me demande comment je vais réussir à partir avec sérénité. Je déteste l'avouer, mais je commence à espérer que Westby va estimer que me garder en vaut la peine.

Pourquoi pas ? Monica s'est calmée, puisque je n'ai pas récemment sexuellement agressé son ex. Et les évaluations données par mes étudiants sont plutôt brillantes — à part celle de Ralene Tippets. Les évaluations sont censées rester anonymes, mais même imprimée, la vacherie typique à Ralene est reconnaissable :

« Le professeur Bloom (si on peut la considérer comme un professeur) se comporte de façon absolument non professionnelle et déplacée. Elle arrive fréquemment en retard, l'air épuisée, un muffin à la main dont elle nous offre une bouchée pour se faire pardonner. Elle flirte avec ses chouchous et critique le reste d'entre nous. Je l'ai surprise plus d'une fois en train de feuilleter un catalogue de chez Victoria's Secret pendant les répétitions. Vous appelez cela enseigner, mademoiselle Bloom ? Moi non. S'il vous plaît, achetez vos sous-vêtements en dehors des heures de cours. »

Cela m'a un peu découragée, je dois l'admettre. Surtout qu'aucune des allégations de Ralene n'est un pur mensonge. Je suis parfois en retard, j'arrive souvent avec un muffin et oui, il m'arrive de feuilleter le catalogue Victoria's Secret quand les répétitions piétinent. Je ne suis pas parfaite, ça non, mais je préfère me concentrer sur des évaluations plus encourageantes, comme celle-ci, qui ne comporte que deux mots : « Bloom assure. »

Sur le chemin du retour, mes pensées passent de l'enseignement à leur programmation par défaut : Clay Parker. Qui planifie une petite fiesta anti-Saint-Valentin. Son adorable petit poster a vraiment piqué ma curiosité, mais je dois me montrer prudente. Il est certainement encore dans la phase délirante « Antidote à ma dernière relation amoureuse » ou ce que Ziv appelle « le grand saut ». Presque tout le monde tombe dans ce piège : vous sortez d'une histoire avec un obsédé de la propreté, alors vous tombez raide dingue amoureuse d'un gorille aux cheveux gras, dévoré de puces, avec quatorze voitures rouillées dans son jardin. Après une semaine à contempler avec adoration sa montagne de linge sale, vous revenez à la raison et prenez la fuite. Nous sommes ainsi faits. A peine sorti de son histoire avec Monica, Clay me trouve irrésistible. C'est une brune coincée, surdouée, apprêtée avec soin et probablement (tout au fond d'elle) tendre. Je suis un chaos sur pattes, blonde et dépenaillée, avec un noyau de cerise cabossé à la place du cœur.

Grand saut on ne peut plus prévisible — Clay va se goinfrer de moi pendant deux semaines, puis souffrir de sévères nausées, se purger, avant d'entamer sa quête d'une relation saine et normale avec une petite rousse sexy qui annulera la dichotomie Monica/Claudia. Entre-temps, j'aurais perdu le respect de moi-même et mon petit cœur en noyau de cerise cabossé.

Non merci.

Rose n'a pas trouvé de job le jour de mon anniversaire, comme elle le voulait, mais début janvier. Et — incroyable — plus d'un mois après, elle y est toujours. Evidemment le salaire est très bas, mais le job ne consiste pas non plus à organiser les fusions de grosses entreprises ou trouver un traitement contre le cancer. Elle est employée à tout faire chez Wabi Sabi Tattoo, encore qu'elle préfère le titre d'« apprentie », un peu archaïque, mais évoquant davantage une évolution possible. Elle est déterminée à devenir une artiste du tatouage. Ce n'est pas plus improbable qu'autre chose.

Rose va mieux ces temps-ci. Elle ne consomme presque plus de vodka en douce et avale davantage de calories. Et elle ne s'est pas acoquinée avec une âme sœur depuis deux semaines. Je ne considère pas l'absence d'âme sœur comme une bonne chose en soi, mais dans le cas de Rose, les âmes sœurs tiennent lieu de drogue dure, alors leur diminution est signe d'une amélioration de sa santé mentale.

Le jour de la Saint-Valentin, au petit déjeuner — constitué de crêpes à la fraise qu'elle a cuisinées en un tournemain — elle me déclare sans crier gare :

— Je n'ai pas besoin d'homme, Claudia. J'ai décidé de devenir comme toi.

— Comme moi ?

J'avale une gorgée de thé et me demande où elle veut en venir.

— ... Comment ça ?

— Je ne vais pas me laisser avoir par tout ce truc : est-il le seul, l'unique ? Foutaises. C'est dépassé. Bien trop années quatre-vingt.

— Mais Rose, je croyais que tu cherchais ton âme sœur.

Elle pique une fraise dans son assiette et hausse les épaules.

— Et alors ? Peut-être que j'avais tort. Cela n'existe probablement pas.

Je la regarde d'un drôle d'air.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? s'écrie-t-elle.

— Comme quoi ?

Comme si tu pensais : « Cette pauvre Rose délire ? » Alors que je te dis que tu as raison et que j'ai eu tort.

— Mais tu es très douée pour trouver des âmes sœurs. Tant que tu te limites à une ou deux par mois, quelle importance que ça dure ou non ?

Elle me fixe, surprise. Je tente d'effacer la bêtise de ce que je viens de dire.

— ... et puis être aussi blasée et antiromantique que moi nécessite un terrain favorable. Il faut avoir un cœur de pierre.

— S'il te plaît, pouffe-t-elle. Tu *n'as pas* un cœur de pierre.

— Bien sûr que si.

— Claudia, tu te souviens comment, à onze ans, tu m'as donné ton Walkman et ta cassette de Run DMC ?

Elle sourit à ce souvenir.

— ... C'était ton groupe préféré et ta seule cassette. Mais maman et moi partions pour le Mississippi et tu avais peur que je m'ennuie. Ce n'est pas un comportement de fille au cœur de pierre.

— Peut-être. Mais c'était il y a vingt ans. Beaucoup de choses ont changé depuis.

— Ouais, dit-elle sans conviction. Regarde-toi. Tu m'accueilles sans rechigner. Tu restes éveillée la nuit à chercher comment distribuer les rôles sans blesser le plus nul de tes étudiants. Tu soupères après Clay Parker.

— Certainement *pas* !

— Ah oui ? Alors pourquoi n'as-tu couché avec personne depuis... quoi ? Trois mois ?

— Quatre, dis-je en marmonnant. Et dix-neuf jours.

— Tu vois ? Tu te languis.

— Je traverse une mauvaise passe. D'ailleurs, tu viens de dire que ce que tu aimais chez moi, c'est que je n'avais pas besoin de mec.

— Ah ! Quel paradoxe.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu ne crois pas aux âmes sœurs, mais ton âme sœur te tourmente. J'ai toujours cru à « l'unique » mais ne vis que des passades sordides. Eh bien, maintenant, c'est fini. Je vais changer. Je vais essayer d'être lesbienne.

Je manque recracher mon thé.

— Rose, je ne crois pas que ce genre de chose s'essaie.

— Pourquoi pas ? demande-t-elle en toute innocence.

— Tu parles de ton orientation sexuelle, pas d'une paire de chaussures.

— Ça ne peut pas être aussi difficile que ça ? Pour commencer, je préfère les femmes. Je n'ai plus qu'à apprendre comment faire l'amour avec elles.

Elle m'adresse un sourire de connivence.

— J'ai déjà choisi quelqu'un.

— Qui ?

— Une fille qui vient souvent à la boutique. Elle est géniale. Et je crois qu'elle est bi, comme moi.

Son regard se perd dans le vide. Apparemment, elle rêve à la fille bi.

— Donc maintenant, tu es bi ?

— Je ne crois pas que je pourrais totalement me passer de mecs, dit-elle solennellement. Je ne suis pas aussi disciplinée. C'est comme les cigarettes. Si tu te dis que tu ne pourras plus jamais en fumer une, tu deviens folle. Il faut s'autoriser un petit plaisir de temps en temps. C'est une loi cosmique.

— Si tu le dis.

\* \* \*

Je ne me résous pas à parler de l'affiche à Rose, mais je m'arrange pour apprendre où se trouve

Beach et pour que samedi soir, nous nous y trouvions aux alentours de 23 heures. Arriver plus tôt serait humiliant. Après quatre mois et dix-neuf jours d'abstinence, je dois me méfier si je ne veux pas passer pour une hystérique avide de sexe.

La fête a déjà attiré une foule assez importante. Santa Cruz attire les rêveurs, mais apparemment les cyniques ne manquent pas non plus. Tant mieux. Dans la foule, je me sens anonyme et en sécurité.

D'ailleurs, j'ai un atout supplémentaire pour échapper à toute curiosité. Rose et moi nous sommes promenées en ville aujourd'hui. En faisant les boutiques — et en nous moquant de tous ces pauvres gens cherchant frénétiquement un cadeau pour la Saint-Valentin —, nous avons vu en vitrine une ravissante perruque de cheveux noirs et lisses tout droit sortie de *Pulp Fiction*. J'en suis tombée amoureuse à la seconde où je l'ai vue.

— Essaie-la ! Essaie-la, a insisté Rose quand elle a vu la lueur dans mes yeux.

Je l'ai essayée. Superbe. Adieu cheveux oxygénés, bonjour Cléopâtre. J'ai payé les cinquante dollars et, depuis, je ne la quitte plus.

Mon nouveau mantra : louées soient les perruques.

Donc je suis là incognito, en tunique chinoise de soie rouge, rouge à lèvres rouge cerise, lunettes noires et mes chers cheveux aile de corbeau. Je dois avoir l'air d'une hurluberlue, mais je me prends pour Nikita.

C'est vraiment une nuit superbe. Le genre à vous convertir au romantisme si vous n'y faites pas attention. Un très mince croissant de lune est suspendu à l'horizon. Son reflet va et vient sur les vagues. L'air est froid et chargé de sel. *Tout a un parfum différent sous les étoiles*... Une étrange nostalgie m'étreint. Comment quelqu'un avec qui je n'ai passé qu'une vingtaine d'heures en tout — dont plusieurs gaspillées à dormir — peut-il me manquer autant ?

Rose reconnaît quelqu'un rencontré à son travail et entame la conversation avec lui. Il ressemble à Jerry Garcia, moins quelques dents, et porte un pantalon de cuir. Une fois les présentations faites, il m'ignore et régale Rose d'un récit détaillé de son dernier accident de moto. Je suis vexée. Malgré la musique, j'intercepte des bribes de leur conversation : « coupé jusqu'à l'os » et « les tripes à l'air ». Les récits médicaux fascinent Rose, mais moi ils me donnent la nausée.

C'est alors que j'aperçois Clay au pied des falaises, éclairé par des lumières de Noël, des torches et un stroboscope rouge. Deux platines et une profusion de caisses remplies de disques le dissimulent à demi. Il diminue *Should I Stay or Should I Go* et lance un morceau frénétique de Deelite. Un groupe de danseurs aux pieds nus, très peu vêtus malgré le froid et la plupart de sexe féminin, poussent un cri et remuent les fesses avec ardeur.

Cet homme sait plaire aux femmes.

Je l'observe un moment. Les pieds enfoncés dans le sable qui file entre mes orteils, j'étudie les différentes options possibles. Je n'ai pas délibérément planifié de venir déguisée, ça s'est passé comme ça, c'est tout. Maintenant que je suis méconnaissable — deux de mes étudiants viennent de passer devant moi sans un regard —, j'ignore comment procéder. Moment étrange pour l'agent 007.

Pour l'instant, je savoure le plaisir d'observer son visage émerger de l'ombre, son expression concentrée, ses doigts qui rythment dans les airs le morceau qui débute, puis sa tête qui dodeline quand la musique devient vraiment bonne. De temps à autre, il fouille parmi les disques avec la vitesse du spécialiste, cherche, trouve. Je n'avais jamais réalisé que le D.J. est omniscient. C'est un marionnettiste qui anime les membres, les hanches et les cordes sentimentales de son public. Il nous pousse à la frénésie, nous fait freiner jusqu'au ralenti, nous projette d'une décennie à l'autre à toute vitesse.

Et l'omniscience est bien trop sexy. Surtout chez Clay.

L'une des danseuses peu vêtues cesse de se trémousser pour s'avancer vers lui. Une torche éclaire son visage. Elle est très menue, avec une silhouette de rêve et le même sourire aveuglant que Rain. D'ailleurs, elle ressemble beaucoup à Rain. Même teint lumineux, cheveux soyeux tombant sur ses fesses et même corps miniature qui me donne l'impression d'avoir dix kilos de trop rien qu'en la regardant.

Juchée sur la pointe des pieds, elle se penche vers Clay et effleure son oreille de ses lèvres. J'observe la scène au ralenti et en gros plan : la torche qui éclaire son épaule dénudée, brillante de sueur ; sa bouche pleine et rose dont les lèvres s'animent ; le visage de Clay, qui l'écoute avec attention... Ses yeux s'éclairent soudain et il hoche la tête, acquiesçant avec ferveur à ses suggestions, quelles qu'elles soient. Il écarte ses cheveux, du geste intime et familier d'un amant et lui parle à l'oreille pendant un temps qui me semble infini. Incapable de détourner le regard, je les observe avec une fascination malsaine. Ils éclatent de rire ensemble et Clay attire la fille contre lui pour l'étreindre en riant.

Je me détourne, malade jusqu'à la moelle. En dix minutes, la foule a grossi et, soudain, j'éprouve une claustrophobie intense. Mon dîner thaï menace de faire un come-back. J'ai besoin d'échapper à cette forêt de corps mouvants. Maintenant, me dis-je, maintenant, maintenant, maintenant. Fuyons !

A mi-chemin des marches menant à la rue, je me souviens de Rose et me retourne pour la chercher du regard. Je l'aperçois dans la foule, près de Clay, à l'endroit exact où trois minutes plus tôt se trouvait le clone de Rain. Au moment où mon regard se pose sur eux, Rose me montre du doigt et me fait signe. Clay aussi. Prise de panique, je reprends le chemin des escaliers et les monte au pas de charge, aussi vite que le permettent mes mules.

J'atteins le trottoir, enfin en sécurité, quand j'entends faiblir Deelite. Et Greg Brown démarre. Je m'arrête net. Sa voix profonde et rauque m'attire comme un aimant. *Avec tes jolies robes et tes dessous en loques.* Je me tourne à demi vers la falaise où les fêtards se sont répandus sur la plage. Déroutés par le choix du D.J., les danseurs cherchent sur quelle mesure remuer des hanches et je glousse en les voyant s'agiter n'importe comment.

J'ai à peine rebroussé chemin de deux pas que je vois le sosie de Rain attraper Clay par la main pour le faire tourner avec elle. Sa jupe écarlate s'évase comme une fleur. Je me rappelle sa pulpeuse bouche rose toute proche de l'exquis lobe d'oreille de Clay. Je n'ai plus envie d'avancer.

Je tourne les talons et reprends mon chemin.

\* \* \*

Je ne suis pas jalouse. Bien sûr, j'ai connu quelques crises de jalousie, mais je trouve ce sentiment si répugnant et mesquin que je m'arrange pour l'éviter. La plupart du temps. A quinze ans, j'ai manqué casser les dents de devant de Chelsea Gibbon, dont je venais d'interrompre la séance de pelotage avec Jason Pritchard. Mais j'étais en pleine adolescence perturbée par la puberté. Depuis j'ai surtout donné dans des aventures sans lendemain qui ne laissent pas vraiment le temps d'être jalouse — du moins pas au point de s'en rendre malade.

De plus, une dévergondée ignore la jalousie.

Evidemment, je dois reconnaître que le jour où Jonathan a parcouru l'appartement en fourrant un bouquin, quelques chaussettes sales et un Walkman dans un sac en plastique (il avait déjà emballé le gros de ses affaires et ramassait furtivement les objets oubliés), la vue de la glorieuse chevelure sombre de Rain dans le taxi en bas a provoqué chez moi une succession d'envies de meurtre,

d'effondrement total, puis de nouveau de meurtre, à une telle vitesse que j'ai manqué m'évanouir.

J'avoue aussi qu'au début de mon dévergondage enthousiaste, j'ai complètement craqué pour le premier et dernier cow-boy plus vrai que nature de ma vie. Il s'appelait Clint Martin et portait pour de bon un Stetson, sans rire. Je me suis un petit peu trop attachée (Quoi ? Je n'avais que dix-neuf ans). Quand je l'ai surpris dans la cuisine à manifester une amitié excessive à la sœur de Ziv, j'ai perdu mon sang-froid. Se sont ensuivies assiettes brisées et mâchoire endolorie (la sienne) — rien de sérieux.

Donc, peut-être un soupçon de jalousie circule-t-il dans mes veines — un soupçon, dis-je. Pas une vague ou un raz de marée, juste une minuscule goutte qui traîne dans mon sang. Et comme tout ce que je ne contrôle pas chez moi, je l'attribue à l'ADN des Lavelle. La jalousie peut rendre ma mère enragée. Quand elle a découvert que mon père couchait avec l'assistante dentaire, elle a attaqué sa Chevrolet datant de 1957 à coups de masse. Il a fallu six mois et plusieurs milliers de dollars pour qu'elle redevienne présentable.

Jessie elle aussi semble avoir ça en elle. Quatre-vingt-dix pour cent du temps, ses raisons de changer de ville étaient liées aux vellétés d'indépendance du chéri du mois. Elle n'attendait jamais la trahison elle-même, elle agissait par préemption. Il lui suffisait d'éprouver une impression — l'impression qu'un homme s'échappait de son emprise — pour décider de partir.

Niveau mecs, je tiens davantage de Jessie que de Mira. Je ne suis pas aussi nomade, géographiquement, que ma tante, mais je suis passée de lit en lit avec une agilité d'acrobate, et j'ai presque toujours adopté son attitude « quitter avant d'être quittée ». Si seulement j'avais gardé cette habitude avec Jonathan et l'avais plaqué au moment où j'ai eu envie d'aller voir ailleurs, je n'aurais jamais eu à supporter ce mélange de rage démente et de faiblesse extrême à la vue de la chevelure brune de Rain dans ce taxi.

Je suis presque arrivée chez moi. J'ai marché plus d'un kilomètre et des ampoules enflent à chacun de mes gros orteils. La marche m'a fait transpirer malgré la fraîcheur et, sous la perruque, mon crâne me démange. Dès que j'ai aperçu Clay étreindre sa petite danseuse à peine sortie de l'enfance, mon déguisement m'a remplie d'amertume. Ça a commencé comme une blague, mais je le vois maintenant comme un besoin désespéré d'attirer l'attention. Je suis dégoûtée de penser que Clay m'a vue ainsi. La seule raison pour laquelle je n'ai pas arraché le casque brun coupable de mon crâne est que je ne voulais pas attirer l'attention en me baladant dans la rue une touffe de cheveux à la main. Encore une bonne occasion d'attirer tous les dingues et paumés à la ronde — or Santa Cruz regorge de dingues paumés.

Deux rues à peine avant chez moi, je remarque un bar, le Ghost Orchid, où règne une animation inhabituelle. Des lumières bleues mouvantes jaillissent à travers la porte et les basses font vibrer les fenêtres à claires. Je distingue des danseurs sur la piste éclairée de bleu. Le groupe joue *Mustang Sally* et tout le monde s'agite en cadence. Ils sont tous l'air ivres et heureux. Tout d'un coup, Austin et les années de mes vingt ans, enterrées si récemment, me manquent. Comme la tournée des bars que j'aimais tant, les samedis soir comme celui-ci, à l'époque où j'étais une dévergondée qui avait confiance en elle. Sans réfléchir, je paie la somme frisant l'extorsion de fonds qu'on me réclame à l'entrée et pénètre dans le bar d'un pas assuré, espérant oublier les événements de la soirée et le stigmate dont est frappée une femme seule dans un bar un samedi soir.

Il me faut dix bonnes minutes pour attirer l'attention de la blonde pleine d'aplomb qui tient le bar et exhibe un bouddha tatoué. Elle est vraiment adorable avec son caraco vert pomme, son jean moulant et les paillettes roses qui brillent sur ses pommettes. Je déglutis avec difficulté. Cette ville regorge de vingtenaires branchées et naturellement ravissantes. Clay est maintenant officiellement

divorcé. Puis-je le blâmer d'avoir envie de s'éclater après tant d'années passées la corde au cou ? Pourquoi regarderait-il une *has been* comme moi, avec sa couleur ratée, une perruque bizarre et plus de cellulite sur le petit doigt que toutes ces filles canons sur un tout minuscule corps ferme ?

Le temps que Miss Pleine d'Aplomb n'approche, je suis si déprimée que je commande un double Jack Daniels et l'avale d'un trait. Puis je me fraie un chemin sur la piste de danse et me mets au boulot.

Il faut que j'avoue : je suis très bonne danseuse.

Il y a peu de compétences que je peux aligner sur un CV sans avoir la sensation d'être un imposteur, mais ça, je peux l'affirmer en toute certitude. Quand la musique me transporte, c'est comme si je recevais une décharge. J'en deviens presque spectaculaire. Tout de même pas comme dans *La Fièvre du samedi soir* — les gens ne s'écartent pas pour me regarder, bouche bée — mais les mouvements de mon corps transcendent la Claudia Bloom du quotidien, maladroite invétérée, et la rendent gracieuse. J'oublie de m'inquiéter de mes fesses ou de mes cheveux et deviens le rythme de la batterie ou la vibration sourde de la basse.

Si je ne suis pas aussi bonne que je le crois, je ne veux pas le savoir. Danser, prendre un bain et faire l'amour sont les rares occasions où je parviens à oublier la réalité. Je ne vais pas tout gâcher avec mes névroses habituelles.

Je ne dois pas danser si mal que ça, parce qu'après trois ou quatre chansons à peine, un sosie de Hugh Grant écarte la mer de surfeuses anorexiques qui l'entourent et m'invite avec un charmant accent britannique à danser avec lui. Sans blague ! Je me contente d'un hochement de tête et, soudain, ma soirée prend un tournant plus sexy. Non seulement il est mignon à hurler, mais il porte à son summum l'art de séduire sur une piste de danse. Au début, il reste à distance, comme s'il voulait dire « Prends toute la place dont tu as besoin. » Il passe ensuite au stade « Voyons-voir ces hanches », les enlaçant quand l'occasion se présente, toujours avec un respect absolu. Puis il enclenche la vitesse supérieure (que peu de mecs maîtrisent. La plupart se montrent lourdement insistants, alors qu'un mec qui vous sort tout à fait naturellement : « Tu veux danser un tango ? » marque une flopée de points). S'ensuivent diverses manœuvres plus intimes, incluant la pression des corps l'un contre l'autre, qu'il pratique avec une intuition incroyable. Quand le groupe attaque son dernier morceau, ma peau luit de sueur et le monde m'appartient. Même la petite barmaid pleine d'aplomb avec un tatouage de Bouddha me jette des coups d'œil meurtriers. Adieu, matrone vieillissante et jalouse portant perruque, bonjour déesse des dévergondées.

Le groupe plie bagage. Il ne reste que quelques minutes avant la fermeture, aussi jouons-nous des coudes pour obtenir nos cocktails et découvrir qui est la personne avec qui nous venons de danser ces deux dernières heures.

— Je m'appelle Merrit, dit-il en me tendant la main. Et vous ?

C'est étrange d'échanger des banalités après avoir pressé nos pelvis l'un contre l'autre et été si intimement enlacés que nous pourrions esquisser les contours de nos anatomies respectives.

Il sourit, charmeur à tomber.

— ... Vous avez bien un nom ?

J'ouvre la bouche pour me présenter, puis me souviens de mon déguisement et change d'avis.

— Cléo, dis-je. Cléo...

Désespérée, je parcours la pièce du regard et choisis le premier mot qui me tombe sous les yeux. Extrait d'une pub pour la bière Coors.

— ... Coors.

— Cours, répète-t-il, son charmant accent déformant encore davantage mon nouveau patronyme

ridicule. C'est français ?

— Oui. Vous m'impressionnez. La plupart des gens croient que c'est une marque de bière.

Il rit. Mon Dieu, même son rire a l'accent anglais.

Durant les dix minutes avant que Miss Bouddha tatoué nous fiche dehors, j'apprends qu'il est écrivain, bénéficiaire d'une bourse, et travaille sur un manuscrit dont l'histoire se déroule à Santa Cruz. Il est venu de Londres pour s'immerger dans l'atmosphère de la ville et achever un premier brouillon. Je prétends être vendeuse de lingerie dans un grand magasin. Pourquoi pas ? Ce serait bien le genre de Cléo Coors.

Qu'il soit écrivain m'attire et me repousse en même temps. Jonathan m'a appris une chose. En bref, les écrivains, ça craint. Mais Merrit est incroyablement séduisant et nous sommes tous deux des artistes, ce qui justifie une enquête plus approfondie.

J'apprends son numéro de téléphone par cœur et m'en tire avec un « peut-être ».

En rentrant, j'admets que cela ne me ressemble pas. La Claudia Bloom du passé serait déjà chez lui en train d'ôter ses vêtements et de lui enlever les siens, pressée d'en venir au fait. Je n'ai pas fait l'amour depuis (laissez-moi une minute...) trois mille quatre cent sept heures. Ce type m'amadoue à coups de chorégraphies torrides, parle avec l'accent anglais, ressemble à Hugh Grant et, de toute évidence, je suis sa tasse de thé (pour emprunter une expression anglaise). Alors pourquoi je rentre chez moi à pied, dans mon petit appartement délabré qui pue le gros chien avec des tresses ?

La seule explication possible, et qui me sort par les yeux, c'est que j'ai Clay Parker dans la peau. Terrible.

Carrément tragique.

Trois jours avant la première d'*Héritage*, alors que les problèmes techniques me couvrent d'urticaire et me donnent les pires insomnies, je trouve ma mère sur mon paillason, en larmes et bredouillant que Gary a gâché sa vie. J'ai envie de rétorquer : « C'est *maintenant* que tu le découvres ? » mais je suis tellement abasourdie qu'elle fasse appel à moi que je l'entraîne dans la cuisine, nous fais une tasse de thé et, médusée, la regarde sangloter.

— Il a une liaison.

Une cascade de mascara liquide jaillit de ses paupières. Elle ressemble à la une d'un tabloïd.

— Je croyais que tout le monde le savait.

J'essaie de garder une voix chaleureuse et attentionnée.

— ... Avec la paysagiste australienne, c'est ça ?

— Une *autre* liaison, gémit-elle. Avec une *gamine*.

La vision du postérieur de dix-neuf ans de Rain danse dans ma tête. Je la repousse.

— Qui ?

Elle hausse les épaules.

— Une prof d'aérobic quelconque. Tu savais qu'il faisait de l'aérobic ? Il prétend que « l'énergie juvénile lave son aura ». *Energie juvénile*. Son petit cul de vingt-deux ans plutôt.

J'avale de travers.

— Vingt-deux ans ?

Elle serre les mâchoires. Un bref instant je crains sincèrement qu'elle n'envisage le meurtre.

— C'est un salaud. J'aimerais lui passer ses bijoux de famille au presse-purée.

— Quitte-le, c'est tout, maman... Mira.

Nous faisons toutes deux mine de ne pas remarquer mon lapsus.

— ... ça ne vaut pas la peine de te venger. Traîne-le au tribunal pour adultère, si ça te fait plaisir, mais pars.

De nouvelles larmes roulent sur ses joues, striant son visage de rivières noires supplémentaires.

— Je voudrais le quitter. Je le voulais déjà quand j'ai découvert sa liaison avec cette garce de jardinière. Mais...

— Mais *quoi* ?

— Emily, dit-elle si bas que j'ai peine à l'entendre. Je ne peux pas laisser Em. Si je pars, il l'empêchera de me voir.

Elle observe sa tasse de thé, le regard fixe.

Se rend-elle compte du mal qu'elle me fait ? Mira peut-elle comprendre qu'abandonner sa fille

biologique de treize ans, puis supporter un enfer pour avoir le droit de mater sa belle-fille est un peu... étrange ? Lui traverse-t-il l'esprit que j'éprouve la sensation d'être un objet hors d'usage remplacé par un neuf plus performant ?

Elle lève les yeux vers moi. L'espace d'un moment étrange, nos regards se croisent. Comme sur une scène de théâtre, lorsque le rideau se lève sur un univers silencieux et inconnu, les secondes durent des années.

Elle brise le silence en me demandant un mouchoir. Je me lève et, comme je ne trouve aucun Kleenex nulle part, je reviens avec un rouleau de papier toilette dont elle s'empare. Mira et Gary vivent peut-être dans un décor immaculé et japonisant, mais, livrée à elle-même, elle n'est pas maniaque et ne juge pas les gens qui négligent d'acheter des Kleenex.

Je suppose que c'est l'une de ses qualités.

Elle essuie la majeure partie du mascara sur son visage et se reprend un peu. Elle sort même un petit poudrier de son sac et rectifie son rouge à lèvres mauve.

— Em est enceinte de trois mois, tu sais.

Elle se regarde d'un air las dans le miroir, puis ferme le poudrier d'un coup sec.

— Oui, j'étais là quand elle l'a annoncé.

— Je me fiche que Gary soit un salaud. Je ne peux pas bouleverser la vie d'Em en ce moment.

— Hum hum.

Je ne m'autorise pas davantage que ces deux syllabes, de peur que mon amertume ne filtre.

— Je voulais te poser une question.

Un classique de Mira : passer brutalement à un nouveau sujet, sans se soucier que le précédent nécessite d'être creusé.

— Oui ?

— J'ai parlé à Jessie. Elle m'a dit qu'elle t'avait écrit.

— Oui. Je ne lui ai pas encore répondu. Je me sens un peu coupable de...

— Que te dit-elle dans sa lettre ? m'interrompt Mira.

Je perçois une tension inhabituelle dans sa voix.

— Pas grand-chose. Elle me demande de veiller sur Rose.

Elle scrute mon visage avec une intensité gênante. Il est rare que ma mère me prête une telle attention.

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

Elle fourre son poudrier dans son énorme besace.

— Par curiosité, dit-elle avec un sourire timide. Jessie ne va pas bien, tu le sais ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu comprends ce que je veux dire, Claudia, elle est alcoolique, déprimée...

— Elle est en prison, dis-je, la défendant sans savoir pourquoi. C'est déprimant.

— D'accord. Mais si elle t'écrit de nouveau et te dit des choses... bizarres, souviens-toi qu'elle est un peu perturbée en ce moment. Tu comprends ce que je veux dire ?

Pas vraiment. En fait, je ne comprends pas un mot de ce que ma mère raconte, mais je hoche la tête. La questionner en ce moment me paraîtrait manquer de compassion. Je ne veux pas gâcher la chance si rare de voir ma mère se confier à moi.

— Bien, dit-elle. Et toi, comment ça va ?

— Euh, bien.

Comme nous en sommes aux conversations à cœur ouvert, je décide de lui parler de Clay. Il est temps que j'apprenne à me confier à elle, non ? Sinon, comment serons-nous jamais proches l'une de

l'autre ?

— ... J'ai rencontré un mec qui m'intéresse.

Elle fouille dans son sac, en sort son portable et consulte l'écran.

— Oui ? Quel genre de mec ?

— Vraiment super. Mais quand je l'ai rencontré, il était marié.

Elle range le téléphone dans son sac.

— Claudia, dit-elle sur un ton de reproche.

— Il ne l'est plus. Il a divorcé.

— Ne joue pas les béquilles après-divorce.

— Je sais. Je ne tiens pas à me comporter de façon stupide.

Je regrette soudain d'avoir abordé le sujet.

— Alors ne te comporte pas ainsi. C'est aussi simple que ça.

Elle se lève. Je la suis jusqu'à la porte.

Elle pose sa main sur la poignée puis se tourne de nouveau vers moi et m'étreint, si brièvement que je n'ai pas le temps de la serrer dans mes bras en retour, si on admet qu'elle m'a serrée dans ses bras.

— Merci pour le thé.

— Quand tu veux, dis-je en ravalant la boule dans ma gorge.

Elle s'en va, me laissant seule avec mes questionnements. Je ne peux m'empêcher d'aller à la fenêtre et de suivre du regard la Saab décapotable qui s'éloigne. Ses feux stop m'envoient un éclair rouge en guise d'au revoir, puis elle tourne au coin et disparaît.

C'est ma vision la plus courante de ma mère : de dos, m'abandonnant pour un ailleurs meilleur.

\* \* \*

Une partie de l'enfer est réservée en exclusivité aux metteurs en scène. On l'appelle « Incidents techniques ». Là, des artistes de théâtre pleins de bonne volonté s'arrachent les cheveux et grincent des dents en râlant après des machines.

Ce n'est pas un endroit terrible.

C'est là que je me trouve en ce moment.

Au plus profond de cet enfer parallèle m'accompagne Sam Bogue, technicien ronchon d'un mètre soixante, récemment divorcé et fumeur à la chaîne (mais son agonie ne peut pas être aussi terrible que la mienne — il ne s'agit pas de *ses* débuts et pour l'amour du ciel, il est titulaire, lui). Je crains que notre étrange duo ne soit en train de perdre cette bataille contre le matériel.

Le problème : la première a lieu dans cinq heures et la console de la régie vient de rendre l'âme.

Elle n'est ni défaillante ni défectueuse mais carrément morte.

Mon urticaire s'étend. Hier, elle s'agglomérait en un îlot isolé d'un rose bizarre à gauche de mon nombril. Aujourd'hui, c'est un continent hideux qui desquame et occupe la partie la plus intéressante de mon torse.

Je repose ma tasse de café sur un tabouret et frotte mes yeux rougis par le manque de sommeil.

— D'accord Sam. Récapitulons. Il nous reste deux possibilités, c'est ça ?

— Exact. Trouver une nouvelle console...

— Impossible en si peu de temps, c'est ça ?

Il hoche la tête.

— Peu probable. Ou déménager dans une autre salle...

— Et abandonner le décor. Impensable. Tout le travail effectué par Matt et Lisa...

— Je sais, dit-il sombrement. Je sais.

Il tâte le paquet de Pall Mall dans sa poche de poitrine.

— Ça tuerait l'atmosphère.

— Et je ne sais même pas si nous *trouverions* une autre salle maintenant, dit-il en sortant le paquet et glissant une cigarette derrière son oreille. Avec tous les spectacles de fin de trimestre...

Nous nous asseyons dans un silence lugubre en fixant la console de régie défunte, priant pour qu'elle ressuscite par miracle. Mais elle ne ressuscite pas. Mes espoirs démesurés liés à cette pièce — me valoir le statut de génie sur le campus, faire oublier les vilains ragots à propos de Ben et moi, annuler les dégâts causés par ma liaison avec Clay — sont anéantis par cette lourde machine, laide et inanimée, bourrée de boutons, manettes, leviers et interrupteurs. Mon pied frémit d'une envie impérieuse de lancer des coups de pied dedans.

— Attends, dis-je, soudain illuminée d'une idée géniale. Si on utilisait la console du théâtre d'ombres, avec des rallonges ?

— Mais comment gérer les éclairages sans voir les acteurs ?

— Tu peux mettre un casque...

— Mais même ainsi...

— Nous pourrions connecter un moniteur vidéo, tu suivrais le spectacle, dis-je, emballée. Ce serait l'idéal. Et en cas de problème, Josh, resté dans la salle, te donnerait les indications.

Un sourire naît lentement sur ses traits renfrognés. Je le reconnais à peine.

— Ça peut marcher... Il va nous falloir de sérieuses rallonges mais je peux en trouver.

— Tu y crois ?

Soulagée, je sautille sur la pointe des pieds et tape des mains.

— Si ça marche, dit-il, je t'offre une bière.

*Héritage* est superbe. Sérieusement, ça dépote. Sarah a failli arracher les yeux de Seth quand il a essayé de la peloter en coulisses et Ben a vomi dans une poubelle juste avant de faire son entrée, mais je n'ai appris tout cela qu'après le tomber de rideau. J'ai vécu la représentation dans une merveilleuse ignorance, assise dans mon fauteuil de velours rouge, perdue dans l'univers d'Olivia Speer et de sa merveilleuse famille de déjantés.

J'ai souvent remarqué que nous aimons au théâtre ce que nous méprisons dans la vie et vice versa. Nous sommes prêts à payer pour voir une gamine de seize ans, malheureuse et refoulée, assassiner son hypocrite de père, parce que nous sommes ravis de voir les autres souffrir plus que nous. Malsain mais vrai. Je sens le public emporté par l'action. La salle est aux trois quarts pleine et comprend un mélange parfait de ce que j'appelle les hyènes et les bourdonneurs. Les hyènes hurlent de rire à l'humour sombre et riche de Miranda et les bourdonneurs émettent de petits « hum hum » qui tombent à point.

Assise entre Miranda et Rosemarie, j'éprouve une profonde satisfaction. Miranda se trémousse dans son fauteuil en tapant du pied sur son skateboard à ses passages préférés, tandis que Rose me presse légèrement la main à chaque réaction du public, infime marque de félicitation qui renforce mon affection pour elle.

A l'entracte, nous nous glissons toutes les trois dehors pour fumer les cigarettes aux clous de girofle de Miranda. Elles ont un goût atroce mais c'est rigolo.

Après la représentation, nous nous rendons en coulisses pour embrasser tout le monde. Les acteurs parlent à tout rompre, encore enivrés de l'ovation reçue. Les décharges d'adrénaline qui courent dans leurs veines sont presque palpables. Même Sam Bogue glousse de soulagement. Notre console a fonctionné sans problème et il ne cesse de me taper dans le dos en répétant : « Je le crois pas Bloom, on s'en est sorti. Je le crois pas. »

Ensuite, Rosemarie, Miranda et moi nous allons nous asseoir au café Pergolessi, sous le ciel étoilé de mars, et fêtons notre succès en nous régaland de deux tranches de gâteau au chocolat offertes par Rose. J'avale une bouchée et en savoure l'épaisseur douce-amère. La béatitude qui suit les premières est proche de celle qui suit l'orgasme. Après avoir retenu son souffle pendant des semaines, on éprouve soudain la sensation de respirer d'un seul coup une bouffée d'oxygène enrichi qui illumine tout ce qui vous entoure.

Rose se comporte de façon bizarre. Depuis le tomber de rideau, elle n'a cessé de parler avec animation. Ce qui en soi n'a rien d'étonnant mais, depuis presque deux heures, elle devrait s'être calmée. Elle ramène sans cesse sa mèche derrière son oreille et quand elle ne parle pas, sa bouche

forme une adorable petite moue. En bref, elle agit exactement comme si un homme outrageusement séduisant se trouvait dans le secteur. Je me tords le cou pour tenter de comprendre à quelle table est assise sa future âme sœur, mais je ne vois que des mecs avec des queues de cheval et des calvitie naissantes ou bien des étudiants acnéiques.

— Ça y est ! s'écrie Miranda en fixant Rose de ses grands yeux bleus.

Plus que jamais, elle ressemble à Betty Boop qui aurait un os dans le nez.

— ... Je sais où je t'ai déjà vue.

— Vraiment ? minaude Rose, coinçant pour la millième fois sa mèche derrière son oreille.

— Wabi Sabi Tattoo, c'est ça ? Tu ne travailles pas chez eux ?

Rose fait oui de la tête et fait de nouveau sa moue. Seigneur ! Non... ? Rose flirte-t-elle avec *Miranda* ?

— Dès que j'ai un peu d'argent, j'y cours, dit Miranda, tout excitée, en se trémoussant sur le bord de son siège. Ian est un génie.

— Oui, ronronne Rose. Il crée des tatouages fabuleux.

Miranda détache la cape imprimée léopard dont elle s'est parée pour l'occasion et tire sur l'encolure de son T-shirt afin d'exhiber la majeure partie de son sein gauche. Elle fait admirer à Rose le lézard vert fluo et violet qui y est tatoué. Je dois avouer qu'il est beau — le lézard, pas le sein. Encore que le sein ne soit pas mal non plus. Mon Dieu, je me retrouve à évaluer le sein gauche de mon étudiante. Je devrais m'en aller.

— Ouah ! dit Rose dans un souffle étranglé, sans dissimuler son trouble. Je n'ai jamais rien vu de plus beau.

Je mentirais en prétendant que je ne me suis jamais interrogée sur les préférences sexuelles de Miranda. C'est une fille étrange, difficile à classer. Pas du genre camionneur du tout. Ses traits délicats et son visage de poupée sont bien trop féminins pour cela. Mais son corps mince d'adolescente, son skateboard omniprésent, les piercings de son visage, sa démarche aux jambes arquées évoquent un garçon manqué. Ses vêtements — eux aussi inclassables — sont tantôt hyperféminins tantôt plutôt masculins, souvent les deux en même temps. Avec les autres étudiants, elle a une attitude réservée et timide. Je n'ai jamais eu l'occasion de la voir flirter avec quiconque. En admirant son strip-tease à la terrasse du Café Pergolessi pour exhiber ses tatouages d'amphibiens devant Rose, je la soupçonne elle aussi de flirter.

Elle soulève sa jupe pour découvrir un caméléon indigo à l'intérieur de sa cuisse. Je m'éclaircis la gorge.

— Vous savez quoi, les filles ? Je suis crevée.

— Fantastique ! s'exclame Rose, comme si je n'avais rien dit. Regarde ces pieds palmés — un tel souci du détail...

— Hum, bon. Je vais mettre le pourboire, dis-je en coinçant deux dollars sous un cendrier.

— Tu as des tatouages ? demande Miranda.

J'ai l'impression d'être devenue invisible et muette.

— Je vais rentrer, dis-je en me levant. Félicitations, Miranda. A plus tard, Rose.

Toutes deux me lancent un bref regard. Mon départ ne semble pas les désoler.

— B'soir, disent-elles en chœur avant de s'exclamer, ça porte malheur ! (également en chœur)

Elles éclatent en gloussements d'écolières et je m'éclipse.

Après la première, le bouche-à-oreille fonctionne à fond et le reste des représentations a lieu à guichet fermé, les deux week-ends. C'est un fabuleux succès. L'un de ces événements magiques où acteurs, texte, décor et costumes s'accordent à la perfection et touchent la corde sensible du public. La catastrophe de la console est devenue une anecdote amusante. D'ailleurs, elle est remplacée dès le second week-end. Mes collègues de l'université me saluent enfin sans dédain et je comprends combien j'ai eu soif de leur reconnaissance. Même Monica Parker me complimente du bout des lèvres un après-midi où nous nous retrouvons toutes deux coincées dans la salle des professeurs, un peu gênées. J'attends que mon pop-corn dans le micro-ondes cesse d'éclater quand elle entre, hésite une demi-seconde à tourner les talons, puis se dirige vers le réfrigérateur.

— Il paraît qu'*Héritage* a reçu de bonnes critiques, dit-elle en sortant une boîte à repas laquée rouge. Félicitations.

— Merci. Vous avez vu la pièce ?

— Oui. C'est très prometteur.

*Prometteur*. Bon, ça pourrait être pire.

— Merci. Miranda est un auteur très doué, c'est sympa de travailler avec les étudiants d'ici.

— Oui.

Elle verse un peu de café dans sa tasse et saupoudre un peu de sucre.

— Il semble que vous ayez aussi du succès auprès d'eux.

Une légère ironie pointe dans sa voix. Je tente de l'ignorer.

— Comment se déroule votre trimestre ?

— Pas trop mal. Je suppose que je n'ai pas à me plaindre.

Le ton laisse entendre qu'elle a en fait des raisons de se plaindre, mais sa bouche peinte en rouge sourit quand même. Elle est si nette. Cela reste un grand mystère pour moi — comment certaines femmes parviennent-elles à maintenir la barre aussi haut en ce qui concerne leur apparence ? Pas un seul de ses cheveux ne s'échappe, son maquillage est impeccable et son tailleur si bien repassé que les plis semblent dangereux.

— Vous allez monter un spectacle cette année ? dis-je, m'efforçant de ne pas fixer ses orteils, parfaits et pédicurés, qui dépassent de ses sandales à bout ouvert.

— Oh non. Je ne fais pas de mise en scène. Mais j'ai un livre en cours, un traité sur le théâtre d'ombres.

— Superbe. C'est merveilleux.

Elle hausse les épaules.

— Nous verrons.

— Je veux une copie dédicacée.

— A plus tard.

Elle s'éloigne en faisant claquer ses sandales à hauts talons, son café et sa boîte-repas brillante à la main, un sourire qui paraît sincère aux lèvres.

Peut-être n'est-elle pas aussi mauvaise que je le croyais. Je regagne mon bureau en grignotant pensivement mon pop-corn. Parfois l'apparition d'un homme entre deux femmes fortes et compétentes peut déformer leur relation. J'ai probablement fait des conclusions hâtives au sujet de Monica, alors qu'il s'agit en fait d'une femme merveilleuse, drôle, vibrante, qui me plairait si je lui laissais une chance. Si nous n'étions pas parties du mauvais pied, elle deviendrait peut-être même ma meilleure amie.

Je m'assieds devant mon ordinateur pour consulter mes e-mails, tout en en me régaland de visions de Monica et moi partageant une salade dans sa cuisine, riant comme deux bonnes copines

devant une bouteille de vin. Nous ferions mourir de rire tout le monde avec le récit de notre rencontre.

— Et alors je — gloussements — suis entrée en coup de vent dans la yourte...

— ... Et *moi* je me suis agrippée aux draps.

— ... J'étais tellement en colère, j'ai failli la mettre K.O. sur-le-champ...

Tout le monde s'écroule de rire.

Mais mes fantasmes s'envolent à la vue des mots suivants sur mon écran :

De : Ruth Westby

Objet : Situation regrettable. Urgent SVP.

Mes paumes deviennent instantanément moites et ma bouche si sèche que je sens un goût de poussière. Je commande à ma main de glisser la souris et de cliquer sur ces mots terribles. Mais la terreur me paralyse tandis que mon cerveau ne cesse de réassembler les mots, comme un amateur de mots croisés sous acide.

URGENT. WESTBY. REGRETTABLE. SVP. SITUATION. RUTH. URGENT. WESTBY. SVP.

— Claudia ?

Un petit cri — un gémissement plutôt — s'échappe de mes lèvres. Je me précipite vers la porte, éparpillant mon pop-corn partout. Sur le seuil, le Dr Ruth Westby me contemple avec un calme d'acier par-dessus ses lunettes en écailles de tortue.

— Oui ?

— Je peux vous voir dans mon bureau ? dit-elle les bras croisés.

— Maintenant ?

Je me baisse pour ramasser une poignée de pop-corn, la lance dans la poubelle. Le pop-corn tombe à côté.

— Si vous voulez bien.

— Certainement.

Jamais remonter ce couloir tapissé de posters ne m'a paru si long. J'avance en traînant des pieds comme une prisonnière partant à l'échafaud. Je tente de me débarrasser d'un grain de pop-corn resté collé à ma semelle, sans succès. Je décide de l'ignorer. Un filet de transpiration coule dans mon dos et mon estomac se met à gargouiller. Relax. Quoi ? Tu n'as rien fait de mal. Si Westby pense le contraire, tu mettras les choses au point, comme l'autre fois.

Nous nous asseyons. Elle ôte ses lunettes et les essuie avec un mouchoir écarlate parfaitement assorti à sa veste.

— Vous avez dû lire mon e-mail, commence-t-elle.

— Non, je... euh... je l'ai vu, mais je n'ai pas eu le temps de le lire.

Elle hausse les sourcils. Je me fais l'effet d'une horrible je-m'en-foutiste et décide dorénavant de consulter mes e-mails toutes les deux minutes.

— Bon. Je vais essayer de le résumer et d'aller au fait. C'est à propos de votre pièce — de la pièce de votre élève plutôt, *L'héritière*. Il semble que...

— *Héritage*, je l'interromps.

Je le regrette immédiatement.

— Pardon ?

— *Héritage*, je marmonne. La pièce s'intitule *Héritage*.

— Ah. Bon, il paraît que la pièce est superbe. C'est une bonne nouvelle.

Elle m'adresse le sourire le moins convaincant que j'aie jamais vu. Ma gorge se contracte de

terreur.

— ... La moins bonne nouvelle, c'est que votre étudiante, Miranda Wilkes, c'est ça ?

J'acquiesce.

— Eh bien, son père est... est un homme extrêmement riche et puissant. En fait il possède...

Elle cite la plus grosse marque de chaussures de tennis probablement du monde entier, si ce n'est de l'univers, puis une marque de vêtements que, d'ici jusqu'en Chine, tout ado convoite.

— ... Ce monsieur est également un bienfaiteur généreux de notre université. Il a fait don, disons qu'il a fait don de sommes d'argent *importantes*.

— Ah, dis-je, surprise que Miranda vienne d'une famille si friquée, mais ne saisissant toujours pas où se situe le problème.

— M. Wilkes a vu la pièce hier. Il est...

Elle se passe la langue sur les lèvres et son œil rebelle commence à cligner comme un fou.

— ... moins qu'enthousiaste à son sujet.

— Mais pourquoi ? Miranda est un auteur superbe...

— Il menace de nous attaquer en justice.

Elle remet ses lunettes et me fixe à travers les verres épais. Ce qui ne flatte pas son apparence car ils grossissent les clignements.

— J'ai demandé au service juridique d'étudier l'affaire. Il est peu probable qu'il puisse obtenir quelque chose, mais de toute façon, indisposer M. Wilkes n'est pas recommandé.

— Il veut nous attaquer ? Mais pourquoi... ?

— Il trouve le personnage du père choquant.

Elle s'éclaircit la gorge. Une révélation éclaire soudain mon cerveau avec la puissance d'une explosion nucléaire. Le père, c'est lui. Miranda est Olivia, mais au lieu de se venger avec du cyanure, elle se venge maintenant.

Pauvre petite Miranda. Comment n'ai-je pas deviné ?

Et si j'avais deviné, cela aurait-il fait une différence ? L'autobiographie est-elle un crime ?

A travers le kaléidoscope tourbillonnant de mes pensées, me parvient faiblement le clou du discours de Westby :

— Bien entendu, nous annulons les représentations prévues ce week-end.

— Quoi ?

Je reconnais à peine ma voix, chargée d'une hostilité que je ne me connaissais pas.

— Claudia, je suis désolée, mais dans les circonstances actuelles, il n'est absolument pas...

— Annuler mon spectacle ? Après notre dur labeur... Les acteurs vont être effondrés. Vous ne pouvez pas faire ça.

— Trouvez quelque chose à leur dire. Une difficulté technique, peut-être. Ni nous ni M. Wilkes ne tenons à faire mauvaise impression.

— Et Miranda ? Cette pièce signifie tellement pour elle...

— Miranda va recevoir une dure leçon. C'est parfois le rôle des éducateurs.

Je déglutis avec difficulté, la tête me tourne.

— Je vois.

— Pour être franche, Claudia, cela ne me plaît pas.

Elle paraît presque vulnérable. L'espace d'un quart de seconde, ses yeux sombres perdent leur impassibilité et se font implorants.

— ... Je sais que vous avez travaillé dur. Les étudiants aussi... je sais tout ça. Mais j'ai les mains liées.

Comment est-ce possible ? Cela n'a aucun sens. Et Westby, calmement, condamne ma pièce chérie à mort, comme si c'était inévitable.

— Qui va-t-il attaquer en justice d'ailleurs ? Sa propre fille ?

— L'université, bien sûr. Il nous accuse de présenter un spectacle au contenu diffamatoire.

— C'est ridicule !

Mon trouble m'empêche de me souvenir de la définition légale de *diffamatoire*. Mais quelle qu'elle soit, je suis certaine que nous n'en sommes pas coupables.

— Peut-être.

Elle paraît compatir un instant, puis sa voix redevient dure et tranchante.

— Malheureusement, je n'ai pas d'autre choix que de prendre sa menace très au sérieux.

Un éclair de colère me transperce et un calme lucide m'envahit. Je croise le regard de Westby. Son œil gauche est pris de spasmes fous et paraît hors de contrôle. Ce petit tic bizarre, qui adoucit son côté glacial, me donne presque envie de la plaindre.

— Je ne ferai pas ça, dis-je.

— Pardon ?

— Je ne vais pas mentir pour vous arranger. C'est... de la censure. Je suis encore trop jeune et stupide pour me vendre.

— Claudia, je crois vraiment que vous devriez réfléchir...

— Pourquoi ? Vous avez clairement exprimé que j'effectue seulement un remplacement. Je n'ai rien à perdre.

— En fait, dit-elle, au vu de cette production prometteuse — ces désagréments mis à part — le département envisage sérieusement de prolonger votre contrat.

— Eh bien, si c'est ainsi que les choses se passent chez vous, je n'ai aucune envie d'étudier votre offre.

Elle se raidit.

— Ce n'est pas une offre. Juste une possibilité.

— Encore mieux. Tout ce que je perds, c'est une possibilité.

Je me lève et me dirige vers la porte.

— Claudia ?

La main sur la poignée, je me retourne.

— Oui ?

— Je respecte vos idéaux. Mais il est impossible que vous continuiez de jouer cette pièce. Je l'interdis formellement.

Un très léger sourire naît malgré moi sur mes lèvres. Je ne peux pas m'en empêcher. J'ai attendu toute ma vie l'occasion de prononcer cette réplique.

— Essayez de m'en empêcher.

Après une nuit sans sommeil, l'aube perce enfin. En caleçon et débardeur informe, je fais les cent pas chez moi, une tasse de thé *Earl Grey* à la main et le téléphone scotché à mon oreille.

— Je résume. Tu prétends que si je fais un ramdam du tonnerre...

— Deviens leur pire cauchemar...

— Ils me laisseront jouer et n'oseront pas me virer ?

— Exact.

Ziv est excité comme une puce. Ce genre de plans l'émoustille. Je ferme les yeux et l'imagine les doigts agrippés au portable, les phalanges blanchies, la cigarette au bout des doigts, perché sur la balustrade de la véranda, sa troisième tasse d'expresso maison posée à côté de lui.

— Ça leur ferait une très mauvaise publicité et les exposerait à des poursuites. Si on en arrive là, je te défendrai.

Il explose de rire et une puissante jalousie m'étreint. Je désire plus que tout me retrouver assise sous notre véranda, dans la lumière printanière d'Austin, à déguster son expresso magique.

— Et tu crois vraiment que le père de Miranda fera machine arrière ?

Je trompe ma nostalgie en me concentrant sur le travail en cours.

— Bien sûr. Il a flippé parce qu'elle a exposé sa vraie nature.

— En le décrivant comme un enfoiré hypocrite dont la propre famille souhaite la mort.

— Ce qui à en juger par sa réaction doit être vrai.

— Merde.

— Allez Bloomette. Vous autres théâtraux adorez le drame.

— Non Ziv. Nous aimons le drame fictif. Pas le vrai, pas en direct, pas quand il menace notre job.

— Je ne te crois pas une minute.

Je réponds d'un petit cri effrayé. Sa voix se fait rassurante.

— Ne t'inquiète pas, d'accord ? Tu as la loi pour toi.

— Oui, sauf que mon adversaire jouit de tonnes de fric et du pouvoir. Tu crois vraiment que je peux invoquer le premier amendement ?

— Sinon, c'est que le premier amendement a besoin d'être modifié. Souviens-toi...

Il martèle les mots, comme un entraîneur briefant son meilleur joueur.

— ... Fais autant de publicité que tu le peux. Les médias sont tes alliés. Fais de cette affaire le plus gros scandale depuis l'affaire O.J. Simpson.

J'arrache le vernis à ongles de doigts de pied et laisse Médée mordiller gentiment ma main.

— Malheureusement, je ne peux pas épicer mon cas grâce aux tensions raciales, au sport professionnel, l'intervention de célébrités, des problèmes d'identité sexuelle, des milliards de dollars ou un gant teinté de sang.

Ziv a un petit rire et je l'entends tirer sur sa cigarette.

— Alors improvise.

\* \* \*

Ma conversation avec Westby a eu lieu lundi à 13 h 30. Jeudi après-midi, j'ai l'appui de l'Association pour les droits du citoyen, le moindre journal de la région a été alerté et une armée d'associations d'étudiants est prête à monter à l'assaut à mon signal. J'avais tort de me plaindre auprès de Ziv de ne pas bénéficier de la pub liée aux problèmes d'identité sexuelle. Miranda est soutenue par le Centre de documentation des homosexuels, bisexuels et transsexuels, qui considère que dans cette affaire on tente de faire taire un auteur bi et non conformiste qui traite d'importantes questions de société. Le centre a donc galvanisé toutes les associations qui lui sont affiliées, y compris (liste non exhaustive) : SOS ségrégation, Enfants d'homos, ainsi que les Etudiants pour les libertés civiques, l'Organisation des étudiants en art dramatique anarchistes et le Club des joueurs d'échecs (pourquoi ces derniers, je ne sais pas trop, mais pourquoi questionner la ferveur politique de ceux m'exprimant leur soutien ?)

Jusqu'ici, Westby n'a pas officiellement tenté d'annuler le spectacle. La seule preuve de sa volonté de censure est la conversation que nous avons eue en privé. Aussi, sur l'avis de Ziv et de l'ADC, je vais procéder comme si cette conversation n'avait jamais eu lieu. Par contre, si on essaie d'empêcher la représentation vendredi, nous ameuterons la presse et notre armée disparate de contestataires.

Débordée par les e-mails, le téléphone et mes recherches, je n'ai pas eu une minute pour souffler et me torturer avec des questions cruciales, jusqu'à jeudi soir aux environs de 18 heures. Je réalise alors que je vais affronter l'université de Californie, le monde des affaires et apparemment (encore que je n'aie pas bien compris comment c'est arrivé) la société hétérosexuelle en général. Je m'oppose probablement aussi à Dieu, mais je suis trop fatiguée pour étudier la question. Ruth Westby me suffit.

Maintenant que tout est en place, le suspense des vingt-quatre heures à venir est presque insoutenable. J'ai deux solutions : me mettre une balle dans la tête ou parcourir les rues de Santa Cruz jusqu'à ce que mes muscles crient grâce. Alors — et seulement alors — au bord de l'évanouissement, je me ferai couler un bain moussant bien chaud, m'offrirai une cigarette, une vodka tonic et deux des somnifères de Rose pour m'aider à passer la nuit.

Le soleil est couché depuis un moment quand je m'élanche dans les rues. Le ciel a pris cette nuance bleu éthéré qui baigne l'atmosphère des couleurs de l'océan et transforme le plus vulgaire trottoir en tableau irréel et fabuleux. Je voudrais plonger mon cerveau dans cette teinte, me noyer dans les rouges et les verts clignotants qui cette semaine règlent la circulation embouteillée dans ma tête.

Je fais une halte près de ma grille préférée, couverte de fleurs de la Passion, et examine l'une des fleurs, m'émerveillant de ses pistils ressemblant à un insecte et de sa frange violette aux débordements bouillonnants. Les fleurs de la Passion sont des dévergondées. Excentriques, vives et sexy, elles se moquent des conventions et refusent de se laisser dompter.

Une heure plus tard, j'erre le long des falaises en observant ce qui m'entoure. Les mouettes

volent dans la brise du soir, cherchant de la nourriture au sol et protestant de loin en loin d'un cri perçant. Je regarde par-delà l'océan sombre. Une épaisse vague de brume approche lentement de la ville. Je hume le doux parfum des gaufres et des barbes à papa en provenance de la jetée. Debout à regarder les lumières qui scintillent le long de la côte, je me rends compte que me battre pour Miranda est la première chose que j'aie jamais faite pour quelqu'un d'autre que moi. Bien sûr, mon ego n'est pas en reste. Les causes justes me plaisent et mon action n'est pas totalement altruiste. Mais il y a autre chose. Je comprends enfin ce que signifie défendre une cause plus importante que la satisfaction immédiate de mes mesquins petits besoins.

En rentrant chez moi dans le noir, écoutant les vagues derrière moi, je me dis que, quand on a trente ans, c'est peut-être ça, être dévergondée.

\* \* \*

Vendredi à 15 heures, Westby me convoque dans son bureau. Pour une fois, je me précipite presque tant je meurs d'envie de mettre un terme au suspense.

— Asseyez-vous, Claudia, dit-elle d'un ton pincé.

Je m'assieds, parfaitement droite, dans l'espoir que ma posture comblera le désavantage qu'elle a instauré en choisissant de faire les cent pas alors que je dois rester collée à ma chaise. C'est le plus vieux truc du monde : placer votre adversaire plus bas que vous-même. Je m'étonne qu'une femme aussi fine que Westby y ait recours.

— Comment allez-vous ?

Je l'ai surprise.

— Bien, merci.

Elle ôte ses boucles d'oreilles à clips et les range dans la poche de sa veste de soie.

— ... Ces boucles d'oreilles me rendent folle, lance-t-elle, enfin humaine durant quelques secondes.

Puis elle revient au problème.

— Les choses ont pris une tournure intéressante.

— Vraiment ?

— Tout à fait. Je parle bien sûr de... mais qu'est-ce que je raconte ? Vous savez parfaitement de quoi je parle.

— *Héritage* ? dis-je d'un air innocent.

— Oui. Et plus spécifiquement de votre choix de faire pression sur M. Wilkes en le menaçant de publicité négative. Quand il a eu vent de votre petit complot, il est devenu enragé. Il nous a fallu des heures pour le calmer.

Elle s'arrête devant la fenêtre. Je regarde les branches vertes et chargées de pluie osciller derrière la vitre. Il y a du vent aujourd'hui et il pleut régulièrement depuis que je me suis éveillée à l'aube. Son visage arbore une expression étrange. Aussi indéchiffrable que du farsi, comme d'habitude, mais profonde.

— ... Vous êtes une femme intelligente. Pour être franche, je ne m'attendais pas chez vous à de si violentes convictions.

Je suis consciente que le compliment contient une subtile insulte, mais je l'ignore et marmonne un *merci*.

— Dans un établissement différent, moins libéral, les choix que vous avez faits ce week-end auraient conduit à votre renvoi. Mais sur ce campus, nous respectons la liberté de création et nous ne

prenons pas à la légère les accusations de censure.

Elle regagne son bureau et s'assied.

— Vous avez de la chance. Vous travaillez pour une université qui professe les mêmes valeurs que vous.

— Vraiment ? dis-je, me redressant encore, les sourcils haussés.

— Absolument. C'est pourquoi nous avons décidé de vous soutenir et de défendre vos droits à vous exprimer sans entrave dans votre art.

— Cela signifie que le spectacle n'est pas annulé ?

— Exact.

Elle sourit. D'un sourire tendu et peu chaleureux, mais pas totalement réprobateur non plus.

— Comme on dit : le spectacle continue.

\* \* \*

Une heure plus tard, Miranda et moi, penchées sur mon bureau, la porte verrouillée, murmurons joyeusement sans oser élever la voix.

— J'ai parlé à ma mère hier soir, m'apprend Miranda. Les avocats de mon père ont fini par le convaincre que faire davantage de bruit autour de cette histoire l'exposait à de nombreux problèmes.

Je pouffe.

— Je ne peux pas croire que ça ait marché.

Je sautille sur place en signe de victoire. Des pas résonnent dans le couloir et je me rassieds aussitôt.

— Westby ? murmure Miranda, anxieuse.

— Je ne crois pas...

Je hausse les épaules, penaude.

— Cette histoire m'a rendue complètement parano.

— Bienvenue au club, dit Miranda en riant.

Elle baisse les yeux sur ses Doc Martens.

— Claudia ?

Ses yeux brillent de larmes. Elle tiraille ses cheveux d'un air timide.

— ... Merci.

— De quoi ?

— D'être de mon côté. Personne ne l'est jamais.

Je me penche par-dessus mon bureau et l'étreins, un peu gênée. Elle sent l'encens et la cigarette parfumée au clou de girofle. Si un jour j'ai une fille, j'espère qu'elle sera aussi sympa que cette étrange gamine.

# Troisième partie

## *Printemps*

Le printemps tombe un samedi — premier jour officiel des vacances de printemps. Je fais la grasse matinée, avec volupté. A partir de 8 heures, je me réveille toutes les heures ou presque, mes yeux ensommeillés clignant à la lumière du soleil, puis j'envisage un instant pantoufles et café, avant de me pelotonner sous les draps doux et chauds pour sombrer de nouveau dans mes demi-rêves paresseux.

A 11 heures, on frappe à ma porte. J'ouvre un œil. La pièce vide me confirme que Rose et Rex sont au boulot. Médée s'étire d'un air hautain et cligne des yeux, comme pour dire : « Quoi ? Tu crois que je vais aller ouvrir ? »

Je roule hors du lit, enfile mon caleçon et un caraco chiffonné, titube jusqu'à la porte et, trop comateuse pour me préoccuper de détails comme ma coiffure, ouvre. Sur le palier, en T-shirt jaune délavé et short bleu de surfeur, Clay Parker me sourit de toutes ses dents.

Je referme la porte.

Il frappe de nouveau.

— Allez, paresseuse. Laisse-moi entrer.

Je bredouille, à l'agonie :

— Je dors encore. Fais comme si tu n'avais rien vu.

J'attends d'entendre des pas précipités signifiant qu'il bat en retraite, mais cette chance m'est refusée. Je finis par rouvrir la porte, tentant en vain d'aplatir mes cheveux, avant de plonger dans le divan en souhaitant y disparaître.

— Tu n'es pas là pour de bon, dis-je. Je rêve.

— Si, mademoiselle Bloom. Je suis bien là. Et vous venez avec moi.

— Sors d'ici !

Je lui lance un oreiller en riant. C'est étrange. Clay Parker se trouve chez moi, qui suis à demi habillée et fleure la pire haleine matinale de toute l'histoire de l'humanité.

— J'ai compris qu'il n'y avait qu'une façon de traiter avec toi, dit-il en s'affalant sur une chaise.

Médée, cette petite dévergondée, saute sur ses genoux et se trémousse contre lui en ronronnant.

— Ah oui ?

— Oui. Tu es une très vilaine fille et tu vas m'obéir.

Je ris, puis me couvre la bouche de la main, de crainte que mon haleine ne parvienne jusqu'à lui.

— Dis-moi ce que tu as en tête.

— Non.

Il a parlé d'une voix neutre mais ses yeux luisent de malice. L'une de ses belles mains brunes caresse machinalement Médée, qui semble proche de l'extase. Elle arque le dos, un filet de bave coulant sur la fourrure de son menton.

— ... Habille-toi. Je vais fermer les yeux si tu y tiens, mais je ne pars pas. Tu as cinq minutes.

— Cinq ? Ça ne me laisse même pas le temps de changer de sous...

— Cinq. C'est mon dernier mot.

Il consulte sa montre.

— Je commence à compter.

\* \* \*

Regardons les choses en face : un homme *qui prend des initiatives*, c'est séduisant. Comprenez-moi bien — je méprise les machos et si quelqu'un veut me faire jouer les masos, je m'empare de l'objet contondant le plus proche. Mais je ne parle pas de ça. Je parle d'un homme qui, d'une voix calme et pleine d'autorité, met fin à toutes les hésitations, conversations polies et sans intérêt qui emplissent nos journées en lançant des ordres aussi précis qu'un coup de scalpel. Je parle de Clay Parker qui conduit tout le long de la route 1 jusqu'à un endroit où les champs laissent brusquement place à la mer, descend de voiture et me désigne du menton les trois planches de surf ficelées sur son pick-up.

— Choisis-en une.

— Minute.

— Dépêche-toi.

La voix comme le regard me confirme que je n'ai pas le choix.

— ... Je me fiche laquelle.

— Clay ! Je ne sais pas surfer.

— Pas encore. Nous allons changer ça.

— Je ne peux pas. Je ne... sais pas nager.

Je pose une main sur ma hanche, comme pour dire « et toc dans les gencives », mais il reste imperturbable.

— Ah ah ! Et cette histoire que tu m'as racontée, quand tu as été sélectionnée pour l'équipe de plongeon ?

Je tente ma chance.

— J'ai peut-être menti ?

— Nous n'avons pas la journée. Les meilleures heures pour le surf sont passées pendant que tu dormais. Choisis une planche et allons-y.

— Comment savoir laquelle choisir... ?

— C'est pas vrai ! Tu es toujours comme ça ?

Il détache la grande planche turquoise et me la tend, avant de prendre la jaune pâle pour lui-même. Il fourre une combinaison de surfeur sous mon bras, attrape un gros sac à dos dont la fermeture Eclair menace de craquer et traverse la rue en direction d'un chemin poussiéreux à travers les champs de légumes. Je ne bouge pas. J'ai perdu ma langue.

— Dépêche-toi ! lance-t-il sans se retourner. Le dernier à l'eau sera mangé par les requins.

\* \* \*

— Cette combinaison appartient à qui, d'ailleurs ? dis-je une heure plus tard, après une dure bataille contre les vagues.

Moi, j'ai l'impression d'avoir affronté des raz de marée mais d'après Clay, les vagues « ne m'arrivaient même pas à la poitrine. »

Nous nous laissons maintenant dériver là où l'eau est plus calme, à cheval sur nos planches de surf, en contemplant le ciel bleu pâle posé sur la mer d'un bleu plus soutenu. La tête noire et brillante d'un phoque surgit à quelques mètres de moi. Je pousse un cri. Clay éclate de rire.

— C'est la combinaison de ma sœur.

— Tu as une sœur ? dis-je, tentant d'oublier l'existence des requins.

— Trois. Enfin deux entières et une demi. Maintenant écoute, observe bien la forme des rouleaux quand ils arrivent.

— Qu'est-ce que tu disais tout à l'heure ? Tu parlais d'être mangé par les requins ?

— N'y pense pas. Tu manges du requin ?

— Ça m'est arrivé. C'est délicieux.

— Ne recommence pas. Ça porte malheur.

— Sérieusement, dis-je, en me tordant le cou pour percer les profondeurs opaques. Il y a des grands requins blancs ici ?

— Les probabilités que tu sois tuée par un terroriste sont plus grandes.

Je préfère oublier qu'il continue d'éviter la question.

— O.K., regarde cette vague. Elle n'est pas mal, non ?

Je me tourne et découvre qu'un tsunami enfle avec régularité tout en roulant dans notre direction.

— Ahhhhh ! Clay... qu'est-ce que je fais... ?

— Retourne-toi ! Voilà. Mets-toi à plat ventre — vite — la poitrine contre ta planche.

Il me propulse d'une violente poussée.

— Pagaie ! crie-t-il quand la vague se soulève sous moi. Pagaie avec tes bras !

J'obéis et plonge mes mains dans l'eau glacée. Le rouleau derrière moi m'aspire. La vague se prépare à se lever, me tirant avec elle. Mon cœur bat aussi fort que l'autoradio d'un ado. Je voudrais hurler mais suis bien trop occupée à tenter de rester hors d'atteinte de l'écume quand — miracle — je dévale l'autre versant de la vague, agrippant la planche des deux mains, pressant contre elle toute la longueur de mon corps. J'éprouve enfin ce bonheur magique et crie : « Heeeaaaaa ! » avec un goût de sel dans ma bouche. L'écume bouillonne autour de moi et je m'écroule enfin triomphalement sur le sable, avec un grand sourire.

La mousse blanche qui lèche mes chevilles repart en sens inverse en pétillant, traînant avec elle des galets lisses et noirs. Je reste étendue sur ma planche, frémissante de plaisir.

Je me retourne. Clay est là où je l'ai laissé, derrière les brisants, et mime son approbation. Je me mets debout et sautille sur place pour démontrer mon euphorie.

Mais je vois avec horreur une vague *énorme* — mon tsunami puissance trois — s'élever derrière Clay. Je hurle pour l'avertir, prête à assister à sa fin horrible par noyade. Mais il pagaie nonchalamment, surgit en position debout et surfe l'énorme monstre bleu pratiquement jusqu'au sable, effectuant virages et glissades avec la même grâce arrogante que l'océan lui-même.

*Ouais, ouais, ouais*, me dis-je. *Tu es bon, on a compris. Et alors ?*

\* \* \*

Taqueria Vallarta est comble. A part l'immense fresque de couleurs riches et vibrantes sur le

mur, l'endroit ressemble à un million d'autres snacks mexicains sans prétention de Californie. Mais dès que nous avons passé la porte, je comprends que ce restau n'est pas si banal. La queue s'étire du comptoir à l'entrée et une odeur sublime — charnelle et savoureuse — emplît l'air. Autour de moi, les clients se divisent en deux catégories : ceux qui mangent, extatiques, et ceux qui attendent de manger, anxieux. J'observe un type dégingandé coiffé d'épaisses dreadlocks noires porter un taco à sa bouche et me retiens de toutes mes forces de ne pas aller mendier, la langue pendante, à la table la plus proche jusqu'à ce que quelqu'un me prenne en pitié et ne me lance un morceau.

— Tu es déjà venue ? demande Clay, si proche que si je bougeais d'un pouce, j'effleurerais sa hanche.

Je fais non de la tête, muette de désir.

— C'est l'un de mes endroits favoris, surtout après avoir surfé.

— Pourquoi la mer affame-t-elle à ce point ?

— Je sais. Je meurs de faim.

Ses yeux s'attardent une seconde sur mes hanches. Soudain, je ne peux plus penser à autre chose que ce moment chez moi où il m'a fait crier avec un glaçon. Je me mords les joues pour chasser l'image de mon cerveau, mais quand nos regards se croisent, tout recommence : ses mains habiles, son sourire carnassier étirant sa bouche tandis qu'il coince le glaçon entre ses dents.

— Tu t'es vraiment bien débrouillée aujourd'hui, dit-il, écartant avec douceur une mèche de mes cheveux raidis par le sel. Tu es douée.

— Oui.

Je pouffe, heureuse d'avoir une diversion au film porno qui passe en boucle dans ma tête.

— Même quand je me suis pratiquement noyée ?

— Ça arrive à tout le monde. Ça t'apprend à respecter la puissance de l'océan.

— Je respecte l'océan. Mais je ne suis pas certaine que lui me respecte.

Sur le chemin du retour, j'apprends que, non content de diriger le magasin de disques et de travailler comme D.J., Clay fabrique des planches de surf à ses moments perdus. Pour l'amour de l'art, encore qu'il pense qu'il en tirerait un revenu décent s'il s'y consacrait pour de bon. Il connaît un vieil artisan, Vince, véritable légende parmi les plus grands surfeurs — ceux qui s'élancent vers des masses d'eau hautes comme des gratte-ciel et renvoient mes aventures d'aujourd'hui au rang d'anecdotes de pataugeoires. Clay apprend le métier avec Vince depuis cinq ans maintenant. Il a un atelier chez lui et quelques clients réguliers.

Pourquoi tout ce que j'apprends sur Clay Parker augmente-t-il mon désir pour lui ? Je retire ce que je viens de dire ; découvrir qu'il était le mari de Monica et le fils de Westby n'a pas spécialement éveillé mon désir. Mais tout le reste le concernant est sexy en diable. Chaque petite anecdote ou remarque détachée — sa façon de tirer sur son caleçon ou de passer sa langue sur ses lèvres légèrement gercées — tout cela fait grimper ma libido à des niveaux étonnants. Je ne m'imaginai pas tomber amoureuse ainsi. A l'époque où je jouais à la Barbie, Ken était toujours rock star ou pilote de voitures de course. Avant de presser leurs corps de plastique nus l'un contre l'autre en un simulacre de rapports sexuels, anatomiquement problématiques, je m'assurais que Ken avait couvert Barbie de fleurs, l'avait invitée à dîner et galamment sauvée d'une chute mortelle du haut de mon lit. Personne ne m'avait préparée aux effets de certains petits détails sur mon système nerveux : un nez légèrement de travers, un muscle de la mâchoire qui palpite, une minuscule cicatrice en forme de croissant près de l'oreille.

Nous attendons notre commande durant dix minutes torturantes. Je dois rassembler toute ma volonté pour ne pas arracher un *burrito* fumant des mains d'une gamine de dix ans, si proche que je

sens le poulet dans son haleine. La faim me fait tourner la tête. Heureusement, nous avons demandé des Corona avec du citron vert. Une longue gorgée atténue mon appétit, même si la pièce se met à tourner encore davantage.

Clay soulève sa bouteille pour trinquer.

— A la nouvelle petite surfeuse.

Je choque ma Corona contre la sienne et prends une autre gorgée. Il me fixe de ses yeux du même bleu que l'eau salée, un bleu qui évoque l'amour un jour d'été. Je suis presque malade de désir. Je me rends compte qu'il me déshabille du regard — il tire l'encolure élastique de ma blouse paysanne sur mes épaules, m'embrasse depuis la clavicule jusqu'à l'aréole salée de mon mamelon, il lèche...

— Clay. Ne me *regarde* pas comme ça.

— Pourquoi pas ?

Il a un sourire timide. Le bout de ses doigts caresse mon bras. La sensation dessèche ma bouche.

— Je ne peux pas, ne devrais pas, ne dois pas, *ne vais pas* coucher avec toi.

Au même moment, un jeune serveur apporte notre plateau fumant et tente sans succès de dissimuler son sourire, la tête dans les épaules. Nous prenons nos plats, remercions d'un signe de tête et Clay entame son assiette. Moi je suis tellement gênée de mes paroles que j'ai provisoirement perdu tout appétit.

— Et pourquoi ça ? demande-t-il, la bouche pleine.

— Parce que ta mère est ma supérieure et que tu viens de divorcer de ma collègue.

— Et alors ?

Le riche arôme de mes tacos à la viande m'interpelle soudain. Mon moment de mortification est passé. Je presse un citron vert sur mon plat et avale une grosse bouchée. Oh. Le paradis, c'est un taco, une bière et un beau mec après le surf.

— Tu ne comprends pas, dis-je, une fois remise de mes premières bouchées. Je suis sur la sellette. Ta mère pense que je suis la pire des enquiquineuses.

— Je sais. J'ai entendu.

— Qu'as-tu entendu ?

— Que tu avais menacé de lâcher l'ADC et les deux tiers du campus aux troussees de ce connard s'il ne céda pas.

— Qui t'a dit ça ?

— Ma mère. Et écoute, je vais te confier un secret : s'il y a une chose que ma mère apprécie, c'est une femme qui en a, si tu me passes l'expression. Tu l'as momentanément mise en colère, mais ça t'a rapporté des bons points. Elle a compris qu'il fallait compter avec toi. C'est une chose qu'elle n'a jamais aimé chez Monica — le manque de cran.

Il se penche et essuie le coin de ma bouche avec une serviette. Avec un autre, je me sentirais humiliée, mais avec Clay, cela me semble naturel — sexy même.

— Vous êtes à court d'excuses, mademoiselle Bloom.

Il parle avec assurance, d'un ton brusque.

— ... Dès que ce repas sera terminé, vous serez obligée de venir chez moi vous adonner à des actes répréhensibles.

— Super. Après être passée devant chez Monica ?

— Je n'habite plus là. J'ai pris un appartement en ville.

Je dissimule mon plaisir sous un regard sceptique.

— Quoi ? demande-t-il. Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— Tu nies le fait que notre relation puisse être nuisible à ma carrière ?

Il se recule dans sa chaise pour réfléchir.

— Pas vraiment. Malheureusement — et je m'en excuse — le jour de ton arrivée en ville, dans l'esprit de Monica, tu es devenue sa rivale. J'aurais dû t'expliquer la situation tout de suite. Mais... tu me plaisais, enfin tu me plais, vraiment. J'ai eu peur de t'effrayer et que tu prennes la fuite.

— Clay...

— Et si tu crois qu'il s'agit d'une petite liaison sans risque, une passade sans importance avec un type qui se remet de son divorce, oublie. Je ne connais pas tes intentions, mais moi, j'ai un plan précis et à long terme en ce qui nous concerne.

J'avale de travers.

— Tu y vas fort, tu ne trouves pas ?

— Mademoiselle Bloom, vous êtes une très vilaine petite fille. Si je vous prends comme élève, il faudra être très sérieuse. Les leçons suivront des plans précis et des fessées seront administrées en cas de nécessité. C'est-à-dire probablement sur une base horaire si je me fie à votre comportement.

Je manque m'étouffer avec ma bière. Je termine ma dernière bouchée de taco avant de demander :

— De quoi parles-tu exactement ?

— De ton éducation. Alors qu'en dis-tu ?

Il pose deux billets sur la table, se lève et me tend la main.

— ... Tu es prête pour ta première leçon ?

Je lève les yeux sur lui et toutes les raisons que j'ai soigneusement élaborées pour résister à Clay Parker s'envolent comme la brume sur l'océan. Comme toujours, la commande « dévergoncée » a pris la décision pour moi. Je le prends par la main et me dirige avec lui vers la sortie.

— J'adore les fessées, dis-je.

— Je t'en promets plus que tu n'as jamais rêvé.

Il m'ouvre la porte et pose fermement son autre main sur ma hanche.

— Mmm, dis-je dans un murmure, si près de lui que je sens le sel sur sa peau. Je me sens devenir très vilaine.

\* \* \*

Dix raisons de faire l'amour avec Clay Parker :

1) Corps puzzle : extrêmement rare. Jusqu'ici considéré comme un mythe, mais cela existe. Possible pour deux corps de s'emboîter avec une telle précision que tout devient soie et cachemire. Incroyable.

2) Il a le parfum d'un matin de juillet.

3) Ses dents : certains mecs mordent comme des bêtes, d'autres mordillent comme des chatons. Les pires aspirent comme des vampires cherchant à sucer le sang à travers les pores de la peau. Clay trouve l'équilibre parfait. Ses dents sont des instruments de précision hautement évolués employés à des fins de plaisir.

4) Tire les cheveux. Juste ce qu'il faut.

5) Murmure à l'oreille des choses qui font rougir même les dévergoncées.

6) Fessées comme promis.

7) Massage de pieds précoïtal complet, avec lotion et action inter-orteils.

8) Orgie de glace postcoïtale : crème de lait HäagenDazs. Presque aussi bon que le coït lui-même.

même.

9) Salle de bains propre, siège des toilettes baissé. La visite d'urgence n'induit pas un désir de vomir.

10) Cri orgasmique plus retentissant que les plus vulgaires simulations des stars du porno. Peut-être à cause de la traversée du désert précédente, mais tout de même.

C'est le premier avril et Rose insiste pour qu'on le fête. D'ailleurs nous avons plein de raisons de faire la fête. Le trimestre de printemps vient juste de commencer, ouvrant la voie de la ligne droite vers l'été et ses promesses de paresse, débauche et chômage. Depuis maintenant une semaine et cinq jours, Clay et moi sommes — follement et sans aucune honte — heureux. Tous les deux ivres de la peau de l'autre, nous flottons dans cet état d'apesanteur chanté par les feuilletons télé et les chansons pop : l'amour. C'est terriblement embarrassant. Si je n'étais aussi follement heureuse, je me mettrais une balle dans la tête.

Et puis jeudi, Rosemarie a été promue réceptionniste au Wabi Sabi Tattoo, ce qui augmente son salaire et ses chances de formation et fait de ce job le premier de sa vie qu'elle garde plus de trois mois d'affilée. Je suis vraiment fière d'elle. Elle est si jolie ce soir, dans son dos-nu à pois rétro acheté dans une friperie la semaine dernière. Elle a finalement inversé la vapeur qui la menait au statut de squelette et a récemment suffisamment grossi pour calmer mes angoisses quant à l'anorexie.

Assises à une table au fond d'un pub irlandais, nous partageons une tourte à la viande, des frites assaisonnées de vinaigre et deux pintes de Guinness. J'ai ressorti ma perruque Cléo de mon tiroir à lingerie. Rose a décrété que ce soir nous devons nous saouler. Or le camouflage est la seule façon pour moi de m'enivrer tranquillement dans cette ville où chaque coin de rue cache un étudiant ou un collègue. Donc je tripote mon casque de cheveux noirs et brillants tandis que Rose m'explique que Miranda et elle ont réussi à rompre avant même d'avoir échangé leur premier baiser.

— Je recommence, dit-elle en avalant une nouvelle frite et une lampée de bière. Tu sais comment c'est dans une relation avec un mec, quand tu éprouves le besoin urgent de parler de choses importantes — par exemple comprendre pourquoi il rêve de sa mère, ce genre de choses... ?

J'acquiesce.

— ... mais que lui préfère regarder le foot à la télé ?

— Je ne couche pas avec des types qui regardent le foot à la télé. Mais je saisis l'idée. Les femmes verbalisent davantage et aiment disséquer les problèmes alors qu'en général les hommes s'expriment par monosyllabes.

— Exactement. Maintenant imagine une relation où personne ne regarde le foot à la télé mais dans laquelle on analyse tout, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Sans personne pour dire : « Tu penses trop, viens faire l'amour. » C'est pourquoi Miranda et moi ne sommes arrivées à rien. Des conversations et pas d'action.

Je dois avouer que j'en suis soulagée. Depuis des semaines, elles se retrouvent pour le petit déjeuner, le déjeuner et vont manger des gâteaux après le boulot (explication probable de la prise de

poinds de Rose). Je redoutais le moment où Rose rentrerait à la maison d'un pas dansant, un sourire éclatant aux lèvres. Je ne trouve pas l'idée de l'amour entre deux femmes déplaisante, mais l'idée de l'amour entre Rose et Miranda me perturbe. La pensée de ma cousine préférée ayant des rapports charnels avec mon étudiante préférée me paraît frôler l'inceste. Et je craignais que les rapports détaillés de Rose ne me mettent profondément mal à l'aise.

— Mais si vous ne sortiez même pas *ensemble*, que passiez-vous tant de temps à analyser ?

— C'est ça le truc. Nous étions trop occupées à discuter du devenir théorique de notre liaison théorique. Nous avons disséqué l'histoire avant de l'avoir vécue.

— Je ne vois toujours pas comment...

— Je t'assure, nous nous sommes séduites, déçues, trahies et avons rompu avant d'avoir failli nous prendre par la main. C'est pathétique.

Rose secoue la tête, mais en deux secondes son visage désenchanté prend une expression captivée. Je regarde par-dessus mon épaule : un mec immense, tatoué, au crâne rasé et brillant et au sourire plein de fossettes est assis au bar.

— Quoi ? Tu le connais ? dis-je à Rose.

— Claudia, j'ai des picotements partout. Qu'est-ce qui cloche chez moi ?

— Le radar à âme sœur est en marche ?

— Ne te moque pas de moi. Je suis sérieuse, murmure-t-elle avec anxiété. De quoi j'ai l'air ? Mon nez ne brille pas ?

— Tu es superbe.

— Tu me trouves assez originale pour lui ? dit-elle en emmêlant un peu ses cheveux.

— Minute, je croyais que tu étais déterminée à sortir avec une fille.

— C'est le destin. Je ne contrôle rien. Qu'est-ce que je fais ? Je vais lui parler ?

Je glisse un regard discret par-dessus mon épaule.

— Qu'est-ce que c'est comme tatouage ?

Elle soupire d'un air rêveur.

— Une chauve-souris géante qui mord la tête d'une chèvre.

— Et ton radar est toujours... ?

— Il est parfait. Regarde-le. Il doit être énorme. Regarde ses mains. Et ses pieds. Seigneur...

— Sans les fossettes, je lui trouverais l'air dangereux. Mais il a un sourire très séduisant.

— Je vais aller lui parler, dit-elle en échancrant son décolleté de quelques centimètres supplémentaires. Sinon je vais le regretter pendant des années. Cela ne t'ennuie pas ?

— Pas du tout. Qui suis-je pour me mettre en travers du destin ?

Elle m'embrasse sur la joue et se lève. Je déplace un peu ma chaise afin de l'observer tandis qu'elle s'approche du bar. Je m'efforce de rester discrète mais, même clandestins, mes coups d'œil me confirment que le mec avec la chauve-souris qui mord la chèvre est ravi.

C'est là que tout bascule. J'étais tranquillement occupée à me régaler de frites, flottant dans une vague sensation d'irréalité induite par la Guinness, observant ma cousine draguer, quand en une seconde mon cœur est tranché en deux et tombe en chute libre.

Clay Parker vient de passer la porte.

En tenant une fille enlacée.

Et pas n'importe quelle fille. L'épaule que sa belle main bronzée enlace n'est autre que celle de ma bête noire : mademoiselle Sosie-de-Rain de la fête anti-Saint-Valentin. Vingt et un ans, pas davantage, des cheveux aussi longs et du même noir brillant que ceux de Rain et des dents aussi incroyablement blanches. Ses lèvres sont peintes d'un gloss rouge rubis et ses yeux brillent de

plaisir, comme ceux d'une fille pour qui la trentaine se trouve encore au bout d'une longue autoroute brillant de mille feux. Elle sourit, comme si elle savait qu'elle allait faire l'amour ce soir. A moins qu'ils ne soient justement venus prendre un verre après l'amour, justement.

Paralysée d'horreur, j'attends que Clay me voie et soit nie carrément mon existence, soit bredouille de lamentables mensonges. Il ne fait ni l'un ni l'autre. Son regard glisse sur moi, sans hésitation ni émotion. Je me souviens alors de ma perruque et de mes lunettes aux verres teintés de rose. Mince réconfort mais qui au moins m'épargne l'humiliation d'une rixe de bar. J'envisage un instant de me torturer en restant assise, immobile, à les observer. Ils ont choisi un coin un peu à l'écart qui m'offre une vue imprenable sur leurs profils joyeux et leurs bouches animées. Ils discutent de je ne sais quoi. Mais la tourte à la viande, les frites au vinaigre et la Guinness se rappellent à moi de façon inquiétante. Je réunis juste assez de maîtrise de soi pour me précipiter dans les toilettes, m'agenouiller et tout vomir.

*Ça t'apprendra, Bloom,* me dis-je en prenant appui sur les toilettes pour me relever. *Tu n'as pas encore assez d'expérience pour savoir que l'amour rend malade.*

Rose entre au moment où je tire la chasse.

— Claudia ? Ça va ?

— ... malade, dis-je en sortant des toilettes la main sur la bouche.

— Mais tu as à peine bu une pinte.

— Je ne suis pas saoule.

Je m'asperge d'eau pour dissimuler mes larmes.

— ... C'est Clay. Il est là-bas, avec une petite traînée. Pourquoi tous les mecs me plaquent-ils pour des Lolita ?

— Mon Dieu ! s'écrie-t-elle. Pardon. Je n'ai rien vu.

— Toujours le même scénario.

J'arrache violemment du rouleau un morceau de papier et le passe rapidement sous l'eau avant de m'en tamponner le visage. Je voudrais faire preuve de courage et ne rien dire, mais je surprends Rose dans le miroir qui me regarde d'un air inquiet, les sourcils en accent circonflexe. Je me retourne et tombe dans ses bras en sanglotant.

— Chut, dit-elle en me tapotant le dos. Il ne le mérite pas.

— *Si.* Si quelqu'un le mérite, c'est *lui*, dis-je en criant.

— Pas s'il est assez bête pour te préférer une vulgaire petite bimbo.

Nous continuons ainsi quelques minutes, moi pleurant et larmoyant sur son épaule, elle murmurant des assertions rassurantes sur ma supériorité, la stupidité aveugle de Clay et la vilénie de cette traînée.

— Il t'a vue ? demande-t-elle quand je me reprends un peu.

Je tire une mèche de ma perruque.

— Ce soir, je suis Cléo, tu te souviens ?

— C'est vrai, j'avais oublié.

— Je crois que j'ai besoin d'une cigarette.

— Ecoute, on va sauver la soirée. Je vais chercher Tim et on va s'éclipser tous les trois par la porte de derrière, O.K. ?

— Ne t'occupe pas de moi. Je vais rentrer à pied. Amusez-vous bien.

— Pas question. Tu ne vas pas rester chez toi à te lamenter. Nous allons quitter ce pub débile et nous enivrer en bonne et due forme dans un bar qui ne sert pas les enfoirés comme ces deux-là. Compris ?

Je pousse un gémissement.

— Ce n'est pas un enfoiré, dis-je.

Je me hais d'être si faible.

— Claudia, quiconque te trompe, toi la plus brillante, la plus belle, la plus séduisante des cousines de la terre, est un enfoiré. C'est clair ?

J'hésite, puis acquiesce avec docilité.

— ... Bien. Maintenant éclipse-toi par la porte du fond, je te rejoins dans dix secondes.

— Rose...

— Vas-y. On va commencer par te trouver une cigarette. Ensuite on va te verser une telle quantité d'alcool dans la gorge que tu ne te souviendras même pas de son nom.

\* \* \*

Le lendemain matin. Argh. Les rayons de soleil qui me réveillent sont si chauds que je trouve la force de m'asseoir pour ôter mon chemisier. Puis je retombe sur le dos et la douleur m'envahit. Un mal de tête, oui, mais aussi une douleur lancinante dans la cheville. Je me hisse péniblement sur un coude et louche sur la masse enflée au bout de ma jambe. On dirait que ma délicate et fine cheville blanche a été amputée durant la nuit et remplacée par celle, épaisse et gonflée, d'une fille obèse. Elle est violacée et je jurerais voir la douleur battre sous la peau.

— Zut ! Qu'est-ce que... ?

Posé sur l'oreiller à côté de moi, un mot, écrit à la hâte sur une serviette en papier.

« C,

» J'ai appelé la fac pour dire que tu étais malade. Je leur ai dit que tu avais une laryngite et que tu t'étais foulé la cheville. Je suis presque certaine que ça au moins c'est vrai. Retrouve-moi au Pergolessi ce soir à 17 heures pour une mise au point et un gâteau au chocolat.

» P.-S. Ne surtout — je répète — surtout ne pas appeler Clay. Il n'en est pas digne. Si tu as oublié pourquoi, je t'expliquerai ce soir.

» P.-P.-S. Si Tim est encore là quand tu te réveilles, ne flippe pas. C'est vraiment, vraiment, vraiment un type bien. C'est lui qui t'a portée à la maison, nous pouvons lui dire merci. »

Je gémiss et glisse un œil prudent vers le matelas de Rose, redoutant d'y découvrir un inconnu imposant et chauve. Nan. Piste dégagée. Puis j'entends tirer la chasse des toilettes. Je frémis. Le mec à la chauve-souris qui mord la chèvre fait son apparition en s'essuyant le visage avec ma serviette de toilette préférée. Il détourne le regard en bredouillant.

— Pardon...

Je réalise que je suis en caleçon et torse nu devant un inconnu. Je réintègre frénétiquement mon débardeur tandis qu'il regarde pudiquement ailleurs.

— Comment ça va ? demande-t-il quand je suis redevenue décente.

Sa voix me vrille les tympans.

— Euh..., dis-je avec éloquence.

— Pardon...

Il a baissé la voix.

— ... Je sais ce que c'est. Si cela peut te consoler, tu étais incroyablement bourrée hier soir. Je suis surpris que tu parviennes à supporter la lumière.

— Quelle heure ? dis-je, cherchant une pendule du regard.

Il consulte sa montre.

— 12 h 45. Tu as faim ?

— Je ne crois pas.

— Ça ne saurait tarder. Tu veux de l'eau ?

— Euh..., je ne voudrais pas paraître impolie, mais qui êtes-vous déjà ?

Il rit.

— Tim Frank. Ravi de faire votre connaissance. Hier soir nous étions très copains, mais je dois te sembler différent à la lumière du jour.

Il trouve un pichet dans le buffet, le remplit d'eau et de glaçons et me le tend. Je m'assieds, clignant des yeux au soleil. La sensation du verre froid dans mes mains est délicieuse et j'engloutis la moitié de son contenu avec des grognements gourmands, manquant roter quand j'ai terminé.

— Je vais te laisser, me dit Tim. Je voulais rester jusqu'à ton réveil et m'assurer que ta cheville ne te faisait pas trop souffrir.

— Elle ne me fait pratiquement pas — Aïe !

J'ai hurlé. Ma tentative pour la remuer s'est soldée par une sensation de fer rouge plongé jusqu'à l'os.

— C'est peut-être une fracture, dit-il en l'examinant. Pourtant, je ne le crois pas. Tu veux de l'aspirine ?

— Ça ne t'ennuie pas ?

— Pas du tout.

A ma grande surprise, il sort un attaché-case en cuir des affaires de Rose, l'ouvre et en extrait une bouteille de Tylenol, forte dose. Ce mec vaut le détour.

— Mais, dis-je après avoir avalé trois de ses cachets et rassemblé assez d'énergie pour me redresser complètement. Tu ne travailles pas aujourd'hui ?

Il sourit.

— Tu ne gardes vraiment aucun souvenir de la nuit dernière, n'est-ce pas ?

Je secoue la tête et rougis, imaginant que je me suis balancée à un chandelier quelconque.

— ... Je travaille comme graphiste, en free-lance. C'est un bon plan. Je gère mon temps comme je le désire. Mais il faut que je parte. J'allais descendre m'acheter un beignet avant d'aller à Carmel. Je dois rencontrer un client là-bas vers 15 heures. Tu veux que je te dépose un ou deux beignets ? Ça ne me dérange pas, et tu vas bientôt avoir faim.

— Oh ! Ne te dérange pas...

— Ça ne me dérange pas du tout, insiste-t-il.

— Alors d'accord.

Je me lève pour lui donner un peu d'argent mais ma cheville me fait hurler de douleur.

— Merde ! Qu'est-ce que j'ai fichu ?

Il fait un gros effort pour garder son sérieux, peine perdue.

— Tu... euh... voyons voir... tu dansais avec ce mec, il s'appelait... il s'appelait comment ?

Un nom peu courant...

— Clay ? dis-je pleine d'espoir.

— Non. Tu as radoté sur Clay toute la soirée, mais le type avec qui tu as fini s'appelait autrement. Ah ! je sais. Malcom. Non, attends... Merrit. Il semblait te connaître. Tu connais un Merrit ?

— Vaguement.

— Eh bien, depuis la nuit dernière vous vous connaissez beaucoup mieux.

— Mon Dieu !

J'enfouis mon visage dans mes mains.

— ... Pourquoi ça m'arrive à moi ?

— Il était mignon, avance Tim. Avec un drôle d'accent.

— Anglais ?

— Exactement. Tu vois ? Tu le connais.

— Euh... si ce n'est pas trop épouvantable, je peux te demander ce que j'ai fait avec lui ?

— Vous avez dansé. Très serrés. Vos langues s'en sont mêlées d'après ce que j'ai vu.

— Merde.

— Puis tu as grimpé sur le bar.

— Merde, merde, merde.

— Ce qui ne dérangeait personne — c'était le premier avril, tu étais gaie. Jusqu'à ce que...

— Dis-moi tout, dis-je en m'arrachant les cheveux. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu es tombée. Ou tu as plongé, c'est selon.

— Non !

— Et quand Merrit a voulu te relever, tu as...

Il hésite.

— *Quoi ?* Dis-moi.

— ... vomir.

— Non ! Qu'a-t-il fait ?

— Comme c'est sa chemise, d'apparence assez coûteuse qui en a pâti, il a essayé de l'essuyer.

— Mon Dieu.

Je retombe en arrière sur mon futon, désespérée.

— Dis-moi tout. Je portais toujours ma perruque ?

— Oui.

— Merci, anges du paradis. C'est Cléo la traînée alcoolique qui a sévi, pas moi.

— Sauf que tu as donné ton numéro à ce Merrit.

— Qui va s'empresse d'appeler, dis-je en riant.

— C'est déjà fait, dit-il en me tendant un numéro de téléphone noté sur un morceau de papier. Je lui ai dit que tu rappelleras dès que tu iras mieux.

\* \* \*

Il n'y a qu'une seule chose à faire : quitter Santa Cruz le plus vite possible. Même si *c'est* Cléo qui s'est couverte de ridicule, j'ai besoin d'un changement de décor sous peine de mourir de regret et d'humiliation. Je suis tellement désespérée que je vais rendre visite à mon père. Brave type, il m'emmène au cinéma. Mais je me sens nulle, à picorer du pop-corn en compagnie de mon père un vendredi soir, en regardant des gens magnifiques s'aimer ou se quitter sur grand écran. Samedi, je me rends chez ma mère et savoure la vue d'Em enceinte de huit mois, considérablement plus épaisse et moins vive que d'habitude. Mais voir ma mère la couvant du regard et lui demander toutes les cinq minutes si elle désire de la glace ou une compresse sur son front me déprime. Je pars plus tôt que prévu dimanche matin.

Je m'arrête en ville, sautillant sur ma cheville à demi guérie pour fouiller dans les colifichets bon marché de Chinatown et soupirer devant les chaussures hors de prix de North Beach. Quand je passe dans la rue de Clay, une vague de mélancolie et de rage jalouse me submerge. Les larmes brouillent mes lentilles de contact au point que je décide de me garer.

Quand je rentre chez moi, Rose m'apprend que Merrit a appelé deux fois.

— Et... ? je demande avec un empressement plein d'espoir.

— Et quoi ?

— Rien, dis-je, le cœur gros.

Un long silence s'installe. Je hisse mon sac de couchage sur mon futon.

— D'accord, dit Rose. Je ne vais pas mentir. Clay a appelé lui aussi.

— Il a appelé ?

Je déteste l'avouer mais ma voix tremble d'espoir et de joie.

— Trois fois, avoue-t-elle à contrecœur.

— Vraiment ?

— Claudia, regardons les choses en face. Ce type est un salaud qui te trompe.

— Ce n'était peut-être pas lui au pub — ou cette fille est seulement une amie...

Elle me décoche un regard sarcastique et je me laisse tomber sur le futon, désespérée.

— Tu as raison. Je suis pitoyable.

— Oublie-le, d'accord ?

— Facile à dire.

— Pas si facile à dire. Je l'aimais bien, je le trouvais parfait pour toi.

— Vraiment ?

Je me redresse, un sourire idiot aux lèvres.

— *Jusqu'à ce que je le voie avec cette gamine.*

Je retombe sur le dos.

— Tu as raison. Il sort d'un divorce et rattrape le temps perdu. Je ne vais pas le rappeler.

— Hors de question. Par contre, tu devrais appeler Merrit. Il est adorable et tu adores les Anglais.

— Humm, dis-je d'un air de doute. Je lui ai vomi dessus.

— Mais on dirait que tu l'intéresses toujours. Il t'aiderait à oublier Clay.

— Peut-être.

— Alors appelle-le, dit-elle en m'apportant le téléphone et le papier avec le numéro de Merrit.

Rex s'approche lui aussi et me regarde avec tristesse, me soufflant son haleine canine au visage.

Fraîchement natté, il ressemble à Bob Marley.

— Pas ce soir.

— Pourquoi pas ?

— Je suis occupée, dis-je en serrant un coussin contre ma poitrine.

Rose me jette un regard sombre. Rex aussi. Mais tous deux abandonnent et se dirigent ensemble vers la salle de bains.

— Bon. Je me douche en vitesse. Je retrouve Tim en ville dans quelques minutes. Tu veux venir ?

— Non merci. C'est super. Le soupçonnes-tu toujours d'être ton âme sœur ?

Elle hausse les épaules d'un air mystérieux et esquisse un sourire espiègle.

— Il est fantastique. Mais je préfère ne pas en parler.

Elle ferme la porte de la salle de bains et se met sous la douche.

Je reste étendue, écoutant l'eau s'écouler dans les vieux tuyaux qui grondent et gargouillent à l'intérieur des murs. Je regrette que Rose ne reste pas avec moi pour m'empêcher de commettre une stupidité quelconque comme m'adonner à une orgie de Häagen-Dazs ou composer les sept petits chiffres qui me donneraient accès à la voix irrésistible de Clay Parker. *Tu as de la volonté, Bloom,*

me dis-je. *Tu ne bouges pas et c'est tout. Clay Parker ? Tu n'as pas besoin d'un foutu Clay Parker, tu as mieux à faire de ton temps.*

Je me répète ces paroles en boucle et me prépare à passer une longue nuit à contempler le plafond.

Aux environs de 23 heures, alors que j'entame mon troisième bol de Häagen-Dazs, je soulève le téléphone sans fil et compose les cinq premiers chiffres du numéro de Clay. C'est triste à dire, mais si je raccroche, ce n'est pas grâce à ma volonté, mais par crainte de découvrir la voix qui répondrait allô. La voix juvénile de l'audacieuse brunette de vingt et un ans — écho de la dévergondée que j'ai été autrefois.

Première réunion des professeurs du printemps. Tout le monde est présent. Je m'ennuie tellement que j'établis silencieusement des listes de tout ce qui me passe par la tête. Je commence avec « Les dix pires faux pas vestimentaires dans cette salle », puis passe à « Meilleurs orgasmes de ma vie » (dès que je réalise que Clay Parker arrive en tête de la liste, j'abandonne). Je finis par opter pour une liste moins dangereuse « Ames sœurs de Rose depuis le mois d'août », par ordre chronologique. J'en suis au nouvel an, numéro trente, quand quelque chose d'intéressant jaillit enfin du magma d'acronymes et de problèmes de budget.

— A propos, devinez qui se trouve à Santa Cruz en ce moment même ? Merrit Russell. Incroyable non ?

Une exclamation collective appropriée répond à la déclaration de Westby. Je me mords la lèvre.

— On dit que *Serenade* va recevoir un Tony, intervient Monica.

Elle fait tellement première de la classe dans son ensemble Liz Claiborne qu'elle m'inspire presque de la pitié. Elle ne cesse de mendier l'approbation de Westby du regard. Comment Clay a-t-il pu rester marié sept ans à une telle lèche-bottes ?

— J'ai lu dans le *New Yorker* qu'il est à Santa Cruz pour plusieurs mois.

— Monica et moi nous sommes creusé la tête pour trouver son adresse, sans succès, dit Westby avec un geste d'impuissance.

— D'après mes informations, il vit en reclus, dit Monica. Mais nous aurions aimé l'inviter pour *n'importe quoi* — une lecture ou autre chose. Il serait honteux de le laisser repartir sans l'avoir rencontré.

Par crainte peut-être de passer pour une groupie, elle ajoute :

— Ce serait génial pour nos étudiants — ils ont si peu l'opportunité d'être en contact avec des écrivains en lice pour des prix littéraires.

Je frémis, sachant ce qui va suivre.

— ... quand je fréquentais l'université de New York...

Elle commence une phrase sur deux par ces mots. Mare me fait du pied sous la table. Je réprime un gloussement.

— ... un flot continu d'écrivains, de metteurs en scène et d'acteurs de haut niveau défilait. Lors de mon premier jour à l'université, j'ai rencontré Tony Kushner, imaginez.

Un mot de plus sur la suprématie culturelle de New York et je crains de vomir sur son chemisier repassé à la perfection.

— Je peux avoir Merrit Russell.

J'ai lancé la phrase sans réfléchir.

Monica fait glisser ses lunettes sur son nez pour mieux me jauger. Je jurerais qu'elle étudie les mimiques de Westby pour les imiter. Bientôt, elle fera le truc avec la paupière folle.

— Qu'est-ce que vous voulez dire exactement par « Je peux avoir Merrit Russell » ? Vous connaissez son œuvre ?

— Bien sûr.

Ce n'est pas un mensonge pur. Je n'avais pas compris qu'il était auteur dramatique, encore moins en lice pour un Tony, les oscars du théâtre, mais il paraît que je lui ai roulé un patin. Enfin que Cléo lui a roulé un patin.

— C'est un ami.

Monica s'éclaircit la gorge.

— C'est vrai ?

Elle ne me croit pas. Toutes les têtes se sont tournées vers nous et affichent un air incrédule, comme celles de promeneurs témoins d'un épouvantable accident.

— ... Dans ce cas, pourquoi n'avez-vous pas répondu à l'e-mail que j'ai envoyé à tous les professeurs demandant des informations pouvant nous aider à le contacter ?

Oups. Là elle m'a eue.

— Je ne... euh... lis pas toujours... pas tous... pas tous les e-mails.

— Je vois, dit-elle avec un regard à l'intention d'Esther Small, puis de Westby.

Mare intervient :

— Nous devrions réduire les e-mails. L'autre jour, j'ai trouvé cinquante-neuf nouveaux messages en allumant mon ordinateur.

— Bonne idée, Mare. Donc Claudia, c'est intéressant, vous connaissez Merrit Russell, intervient Westby, affichant l'une de ses expressions indéchiffrables et tapotant du doigt.

— Oui. Il travaille sur une pièce située à Santa Cruz. D'où sa présence.

Monica manque s'étouffer en ravalant un cri d'incrédulité. Elle tente de le faire passer pour une quinte de toux, mais personne n'est dupe.

— Vous avez attrapé un rhume ? dis-je d'une voix glaciale.

Elle sourit.

— Vous savez, bien entendu, que l'œuvre de Russell s'est toujours concentrée sur les problèmes de classe dans l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle ? me dit-elle.

Je déglutis et acquiesce. Serait-il possible que je me sois trompée de Merrit Russell ? Que je parle du pilier de bar pervers Merrit Russell, tandis que Monica évoque le nominé aux Tony ?

— Je m'obstine à trouver curieux, continue-t-elle, son soudain intérêt pour notre bonne vieille ville de Santa Cruz.

Des gloussements courent autour de la table. Les professeurs titulaires échangent des regards entendus, se réjouissant du divertissement imprévu que je leur offre. Leur dédain me donne envie de hurler.

J'enfonce mes ongles dans ma cuisse et annonce d'une voix que j'espère calme et assurée :

— Nous pourrions faire une lecture sur scène de sa nouvelle pièce.

Westby se redresse un peu plus et m'adresse un regard où je crois lire un encouragement.

— Vous pourriez arranger ça ?

— J'en suis pratiquement sûre. C'est un mec supercool.

*Note personnelle : s'abstenir de dire « supercool » lors des réunions de professeurs.*

— Ça le brancherait certainement.

*De même, bannir « brancher. »*

— Excellent. Vous accepteriez de faire la mise en scène ?

— Avec plaisir.

Les yeux de Monica me lancent des flèches empoisonnées et Esther Small semble avoir mordu dans un citron. Mais Westby semble contente et même fière.

— Tenez-moi au courant. C'est un projet très intéressant.

Elle lance un coup d'œil à Monica.

— ... Nous ne sommes pas à l'université de New York, mais nous pouvons parfois offrir des bribes de culture.

Je réprime un cri de victoire devant l'expression de Monica.

Puis je me rends compte qu'il ne me reste plus qu'à demander à un nominé aux Tony de sauver ma carrière — un nominé aux Tony sur qui j'ai récemment vomi.

\* \* \*

O.K. Mégapanique. Il y a des moments comme ça où je regrette de ne pas être accro au Valium. Mon cœur a déménagé de son local habituel et exécute maintenant une samba de tous les diables dans ma gorge. Je suis assise (rayez ça : Cléo est assise) à une table au soleil chez Java House, en attendant Merritt Russell.

Après l'avoir appelé hier et pris rendez-vous, j'ai affronté un terrible dilemme : perruque ou pas perruque. J'ai tourné et viré durant des heures, m'en coiffant et l'arrachant tour à tour, jusqu'à ce que Rosemarie ne tranche.

— Porte ce foutu truc, sinon il ne te reconnaîtra pas. Enlève-la ensuite si tu en as envie.

— Cléo.

Je tourne la tête si brusquement que la chevelure de Cléo manque voler à travers la pièce. Mais grâce au miracle des épingles à cheveux, je suis toujours brune lorsque je me lève pour l'accueillir.

— Merrit.

Il m'étreint avec une force surprenante, puis m'embrasse sur la joue. Les mœurs européennes sans doute, mais tant d'intimité, et même d'ambiguïté, me perturbe un peu.

— Comment vas-tu ? dis-je en m'écartant, gênée, et réussissant à renverser ma chaise.

Je rougis. Il la redresse rapidement, pouffant gentiment, comme s'il s'agissait d'une blague entre nous — tu m'embrasses alors je renverse tout.

— Ça va. Hé, regarde-toi. Tu es encore plus belle à la lumière du jour.

Je m'éclaircis la gorge et regrette de ne pas avoir le moindre souvenir de la nuit passée à nous bercoter, histoire d'être sur la même longueur d'ondes. Puis je me souviens de l'épisode danse sur le bar suivi de ma nausée sur sa chemise et conclus qu'un trou noir est préférable.

Une fois rassise, je bois une gorgée d'eau.

— Je m'excuse vraiment pour l'autre soir, dis-je, les joues brûlantes.

— Pourquoi ? J'ai passé une superbe soirée.

— Vraiment ?

Je n'essaie même pas de dissimuler mon incrédulité.

— De toute façon, cette chemise ne m'avait jamais plu, dit-il avec le plus grand sérieux.

Puis il éclate de rire et je me détends un peu.

— ... en plus, en Angleterre tous mes amis sont des alcooliques avérés. Imagine mon soulagement de découvrir que toutes les Californiennes ne se nourrissent pas de germes de blé et de

tofu.

— Germes de blé, tofu et tequila sont les trois groupes alimentaires de base.

Nous badinons. Nous flirtons. Nous parlons livres, films, Londres, musique, Californie, cuisine et célébrités. Je ne me relaxe pas vraiment. Je suis dans une situation trop difficile, mais il est le charme même, et sa façon de me draguer me met de bonne humeur.

Je dois quand même me résoudre à orienter la conversation sur le sujet qui m'occupe. C'est à dire sur la raison qui me pousse à me promener avec une perruque tout droit sortie de *Pulp Fiction* en prétendant m'appeler Cléo Coors, vendeuse de lingerie dans un grand magasin, quand je suis en réalité une blonde qui a raté sa couleur et le manipule pour qu'il me donne sa pièce en avant-première.

Curieusement, aucun enchaînement naturel ne me vient à l'esprit, aussi après une heure de préliminaires tortueux, j'opte pour l'effet de surprise.

— Au fait, dis-je en arrachant ma perruque. Je ne suis pas une vraie brune.

Il écarquille les yeux.

— Et... et je ne m'appelle pas Cléo non plus.

— Laisse moi deviner. FBI ?

— Non, mais j'aime l'idée. Je sais que ça peut paraître bizarre. J'ai juste — j'ai porté cette perruque deux fois, pour rigoler, et je suis tombée sur toi.

— Les deux fois ?

— Oui. Et le nom c'est, je ne sais plus, c'est le premier qui m'est passé par la tête. Tu dois me trouver lamentable.

Il se penche par-dessus la table et presse ma main.

— C'est O.K. Je suis écrivain, j'aime les gens intéressants.

— Intéressants... Joli euphémisme.

— D'accord. J'aime les dingues. Alors comment t'appelles-tu, si je puis me permettre ?

— Claudia.

— C'est joli. Claudia comment ?

— Bloom.

— Ahh, dit-il en hochant la tête d'un air entendu, comme si mon nom expliquait tout. Claudia Bloom.

— Je ne vends pas de lingerie dans un grand magasin.

— Vraiment ?

Il a l'air de s'amuser furieusement, réaction que je suppose préférable à la colère.

— Non. J'enseigne l'art dramatique à l'université. Principalement le jeu et la direction d'acteur.

Il hausse un sourcil.

— Vraiment intéressant, murmure-t-il.

— D'ailleurs, j'ai un service à te demander.

— Ah-ah... ?

— Je te serais totalement et éternellement reconnaissante si tu voulais bien, s'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît m'autoriser à organiser une toute petite lecture publique de ta pièce. Celle que tu écris en ce moment. N'importe quelle partie — je m'en fiche — même les notes de bas de page. Je suis sérieuse, cela me sauverait la vie parce que comme la dernière des idiots, je me suis fourrée dans un énorme pétrin et je...

— Pas de problème.

— Comment ?

Il me sourit comme il sourirait à un enfant attardé qui se comporte de façon touchante bien qu'idiote.

— J'ai dit « pas de problème ». J'ai terminé un premier jet la semaine dernière. Je serai ravi de le voir jouer.

— Tu plaisantes. Vraiment ?

— Vraiment.

— Mon Dieu, Merrit. Je ne peux pas te dire combien je te remercie.

— Je vois ça, dit-il avec un sourire carnassier. Et ne crois pas que ce n'est pas mon genre d'en profiter.

\* \* \*

Etendue sur mon canapé, Médée lovée contre moi, je pense toujours à Clay. J'oscille entre une nostalgie à vous tourner la tête et une jalousie à tout casser.

Depuis des semaines, j'évite ses coups de fil. Ce matin, il a débarqué sur mon palier pour exiger une explication à ma disparition. En le voyant, j'ai failli capituler — j'éprouvais un désir si désespéré de me presser contre lui, de respirer sa chaleur — puis je me suis souvenue de ma remplaçante brune et de son bras passé sur son épaule. Je refuse de me laisser aller à une scène. Je me suis contentée de lui dire que ça ne marchait pas entre nous. J'ai bafouillé quelque chose au sujet d'autres mecs. Il a eu droit à tous les clichés qui me passaient par la tête. Je crois même lui avoir servi le bon vieux : « Je préfère qu'on soit amis. » Pitoyable.

Il a d'abord paru triste, puis en colère, puis son visage est devenu impavide, comme s'il ne comprenait pas l'anglais. J'avais envie de lui dire la vérité — avouer que je l'avais vu avec cette fille et que j'en avais été bouleversée au point de vomir — mais mon orgueil s'obstinait à me faire prononcer des phrases comme « j'ai besoin d'espace » et autres « je ne me sens pas prête à m'engager ». Il a fini par faire demi-tour, sans même me dire au revoir, ce qui m'a mise en colère. Comme si c'était moi qui avais déconné et décidé d'essayer un modèle plus récent.

Je revis cette scène vingt ou trente fois, puis me force à me souvenir de cet après-midi passé à me promener parmi les cèdres rouges avec Merrit. Nous devions discuter de la lecture de sa pièce, *Culture bio*. Après environ cinq cents mètres de marche, Merrit s'est assis sur une souche moussue pour allumer une cigarette et m'a avoué ne pas être un homme de plein air. Après sa cigarette, une pastille de menthe et un baiser raisonnablement agréable, il a posé sa main sur mon sein et je l'ai retirée. C'est la première fois que je repousse la main de quelqu'un que j'ai accepté d'embrasser.

Et soudain, dans la lumière de ce mois d'avril ensoleillé qui filtrait à travers les branches, dans le bruissement des grands arbres centenaires, j'ai couvert mon visage de mes mains et me suis mise à pleurer.

Heureusement, Merrit a cru que c'était mon attirance pour lui qui me perturbait et a commencé à parler avec nervosité de « l'absence de pression » et de « simplement savourer chaque moment ».

Je n'avais aucune envie de lui avouer la vérité : que je pleurais parce que je n'avais plus vingt-deux ans, que j'étais tombée amoureuse — moi, qui ne croyais même pas à l'amour — et que je n'avais plus envie d'embrasser quelqu'un juste pour goûter une bouche différente de la dernière bouche que j'avais embrassée.

Médée lève la tête, cligne des yeux et s'approche de mon visage. Elle étire son cou jusqu'à ce que sa langue râpeuse comme du papier de verre parvienne à lécher ma joue.

C'est seulement alors que je me rends compte que je pleure. Encore.

Le premier mai, Emily s'impatiente et décide d'accoucher de son bébé-rock star neuf jours avant la date prévue. Enfin, je suppose que c'est bébé-rock star qui a imposé sa décision. Ma mère m'appelle, paniquée, et insiste pour que je les retrouve à l'hôpital de Mill Valley dès que possible. Nous sommes samedi et mon seul projet consiste à aller au cinéma en matinée avec Rose et Tim. J'accepte sans hésiter, excitée à la fois par la perspective de voir Emily dans d'atroces souffrances et par l'idée nouvelle que ma mère, la grande Mira Ravenwing, a besoin de moi.

Mais quand j'arrive à la maternité, guidée par une timide infirmière et les cris d'Emily, mon désir de la voir souffrir s'évanouit. Elle paraît si jeune et si vulnérable, les cheveux plaqués par la sueur et les pieds immobilisés dans ces étriers moyenâgeux. Je remarque avec anxiété qu'à son côté, ma mère est tout aussi pâle et en sueur.

— Ça va aller, respire, lui répète-t-elle.

Le reste de la soirée se déroule dans un brouillard. A un moment, le moniteur indique que le cœur du bébé ralentit. Je tire ma mère à l'écart et la case dans un coin avec un verre d'eau. Tandis que je lui marmonne des banalités rassurantes, les médecins s'empressent dans un tourbillon calme et efficace. Très vite, ils ramènent les battements cardiaques à la normale et l'équipe prête à effectuer une césarienne disparaît.

A ma grande surprise, Emily supporte l'épreuve du début jusqu'à la fin sans l'aide du moindre anesthésique. Moi je hurlerais les pires menaces à quiconque ayant le pouvoir de me mettre K.O., mais la petite Em est bien plus courageuse que je ne l'aurais cru.

Que dire quand on regarde un être humain donner naissance à un autre ? Cela dure des heures — bien plus longtemps que je ne l'aurais imaginé — et c'est l'acte le plus barbare et le plus beau auquel j'ai assisté de ma vie. Rien dans les films, les livres ou les anecdotes entre copines ne m'y a préparée. Emily est tour à tour une petite fille qui pleurniche puis une bête enragée. Elle livre une telle bataille que personne d'autre n'existe plus pour elle. Nous devons crier pour lui parler tant elle paraît loin. Mais à travers sa douleur, le chaos d'infirmières et nos encouragements, je perçois une étrange paix sur son visage, une paix que rien ne peut atteindre.

Molly May Snyder naît à 21 h 20. C'est une petite chose minuscule, fripée, laide et malgré tout exquise. Ses orteils ressemblent à de petits grains de blé tout roses et j'aime tant son parfum que je voudrais presser mon visage contre elle des heures durant afin de m'imprégner de cette odeur étrange et enivrante comme une accro sniffant de la colle. En un mot, elle est ensorcelante.

Quand Emily, luisante de sueur, épuisée, prend la minuscule Molly, elle aussi encore luisante et en pleurs, dans ses bras, j'ai du mal à parler.

— Bonjour toi, dit Emily en caressant d'un doigt le nez de son bébé.

Mira et moi fondons en larmes sans pouvoir nous arrêter. C'est une émotion qui transcende même l'art. Assister à un événement aussi ancien, d'une telle puissance, emplit d'humilité, même des femmes comme moi, la cynique, et ma mère, la désabusée peu encline à la maternité.

\* \* \*

Le lendemain aux environs de midi, alors qu'Emily et Molly dorment toutes les deux, ma mère et moi redescendons sur terre et nous rendons au Mill Valley Café. Notre récompense : cafés au lait et salades énormes et appétissantes, avec avocat, poulet rôti et graines de tournesol. Nous mangeons en silence pendant un moment, piochant goulûment dans l'abondance de verdure et mâchant avec zèle. Quand ma faim est moins torturante, je me recule dans ma chaise, mon café au lait à la main et admire le défilé de mode de Mill Valley. Des femmes discrètes, impeccables, vêtues de lin et de cachemire traînent à leur suite des hommes de toute évidence habillés par elles dans des tons naturels masculins et des sandales de prix. En temps normal, cet étalage bourgeois me donnerait la nausée, mais aujourd'hui je me sens emplie d'une mansuétude inhabituelle envers le genre humain.

Une jolie brune en cycliste rouge et débardeur blanc essuie une miette au coin de la bouche de son amoureux. Pour la première fois depuis un mois, je pense à Clay sans être malade de jalousie. Il me manque, simplement. J'éprouve un besoin violent de m'asseoir à son côté, me noyer dans son regard, effleurer sa bouche.

— Ça va ? me demande Mira.

Franchement curieux — ma mère s'inquiète rarement de mon bien-être. Trop choquée pour savourer l'événement, je hausse les épaules.

— Ça va. Et toi ?

— Ça va.

— Qu'est-ce qui est prévu avec le père de Molly ? dis-je. Il va s'impliquer ?

— Non. Em ne veut pas de lui.

— Vraiment ?

Je suis surprise. Je n'ai jamais imaginé Emily, avec ses semelles compensées et ses vêtements sexy, en mère célibataire se débrouillant seule. Puis je me souviens de son expression entre les contractions — ce calme profond sur son visage. Peut-être mon opinion à son sujet est-elle faussée.

— ... Elle dit que c'est un junkie et qu'elle ne veut pas que son bébé grandisse dans cette atmosphère.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

— Je la soutiens. Qui a besoin d'un drogué pour père ? Molly s'en sortira bien mieux sans lui. Em est si jeune et si jolie. Lorsque le moment sera venu, elle rencontrera quelqu'un. Et puis l'avocat de Gary lui a obtenu plus que le nécessaire comme pension alimentaire.

Mira semble bizarre aujourd'hui, avec un regard vitreux et distant. Je peux le comprendre. Depuis hier, j'ai l'impression de me trouver sous l'emprise d'un hallucinogène puissant. J'en déduis qu'approcher les mystères de la naissance vous transporte hors du quotidien, du genre trip à l'acide. Mais Mira ne me paraît pas seulement en état d'apesanteur. On dirait qu'elle veut me dire quelque chose. A chaque blanc dans la conversation, elle l'a sur le bout de la langue, puis elle se ravise et émet un lieu commun ou se tait.

Je décide de la battre au poteau et de briser le silence à ma façon.

— Comment s'est passée ma naissance ?

Je ne lui pose jamais ce genre de question. Aujourd'hui, je dois être sous le choc. Après avoir observé quelqu'un crier et suer pour mettre une nouvelle vie au monde, débattre des petits problèmes du quotidien semble par trop étrange.

Je ne suis pas préparée à accuser le regard qu'elle me lance. Sa mâchoire se contracte comme sous l'effet de la colère, mais ses yeux bruns s'embuent.

— Si mal que ça ? dis-je, essayant de rester légère.

Elle fixe les reliefs de sa salade.

— Je ne veux pas en parler maintenant, dit-elle d'une voix pleine de tristesse.

Une pointe de colère naît dans le creux de mon estomac. D'abord insignifiante, elle grossit et se déploie dans le nouveau silence créé par ma mère. J'étudie son visage douloureux en pensant : « Qu'y avait-il de si terrible à devenir ma mère ? Qu'ai-je fait pour que tu regrettes si amèrement ce jour ? »

C'est lorsque je vois l'expression de son visage que je réalise que j'ai parlé tout haut.

— Claudia..., bégaie-t-elle. Ce n'est pas...

Mais l'impensable a été dit, alors on ne peut plus m'arrêter. Je m'entends la pousser dans ses retranchements avec une détermination que j'attribue aux effets de la caféine.

— Tu m'as abandonnée lorsque j'avais treize ans. *Treize ans*. Sais-tu combien c'est dur, en pleine puberté, d'apprendre que ta mère n'est plus *maman* mais *Mira Ravenwing* ? Comme ça m'a fait mal de t'entendre clamer que tu n'avais jamais été plus heureuse ? Tu étais si occupée à débloquent tes chakras et épouser tous les Tom, Dick et Harry qui passaient que tu as à peine remarqué que tu m'avais abandonnée !

Des larmes incontrôlables inondent mon visage — pas des larmes élégantes et silencieuses, mais de gros sanglots proches de la crise de spasmophilie. La population bien élevée de Mill Valley fait poliment mine de s'absorber dans son repas, mais les moins raffinés profitent du spectacle.

— Maman, pourquoi elle pleure la dame ? demande à haute voix un gamin.

— Je sais, dit Mira. J'ai dû te paraître inconsciente mais j'ai compris le mal que je t'avais fait. Mais je... je devais penser à moi. C'est compliqué, Claudia.

— Pas tant que ça. Tu détestais être ma mère. Je me demande simplement pourquoi tu m'as eue. J'époussette les graines de tournesol sur ma serviette et essuie mes larmes avec.

— Je n'ai pas...

Elle s'interrompt d'elle-même.

— Tu n'as pas *quoi* ? dis-je froidement.

Elle hésite.

— J'ignorais ce qu'implique la maternité. Je ne haïssais pas être mère mais il s'est avéré que j'étais loin d'exceller dans ce rôle.

— Alors pourquoi maternes-tu autant Emily ? Si tu es si peu douée pour être mère, pourquoi commencer maintenant ?

— Em est...

Elle hésite de nouveau.

— Je vois. Em est différente. Tu ne haïssais pas être mère. Tu haïssais être *ma* mère.

Elle paraît désemparée, ouvrant et refermant la bouche en une protestation muette et désespérée. Une nouvelle crise de larmes monte en moi. Je pars en flèche vers la porte, en proie à la panique. J'entends le gamin dire derrière moi :

— Mais *pourquoi* elle est tellement en colère, maman ?

Pourquoi suis-je tellement en colère ? Durant le trajet de retour, j'agrippe si fort le volant que les jointures de mes doigts menacent de percer la peau. Quand je tombe dans un embouteillage avant le pont du Golden Gate, j'enfonce mon klaxon et hurle des obscénités à mes compagnons automobilistes. Très californiens, ils affichent un agacement paisible qui ne fait qu'augmenter ma hargne. J'apprends qu'un accident perturbe la circulation et je maudis le conducteur sans considération qui a eu le mauvais goût de flirter avec la mort ce soir. Ce soir entre tous les soirs.

Arrivée à Santa Cruz, je fonce droit chez Clay. Je suis comme dans un rêve. La rage m'a rendue invincible, incandescente. Je claque ma portière et shoote dans un papier journal que le vent de mai plaque contre ma cheville. Putain de journal ! Je monte au pas de charge l'allée et les escaliers menant à son appartement. Je cogne à la porte comme une furie, les poings fermés. Clay vient ouvrir en short de surfeur et T-shirt en lambeaux. J'ai envie de hurler en le voyant si juvénile et si beau.

— Qu'est-ce que tu fous ? je crache, les poings serrés.

— Claudia...

— Pourquoi t'es-tu comporté comme un salaud envers moi ?

— De quoi parles-tu ? C'est toi qui m'as plaqué.

— Ha !

Ma tentative de rire ressemble à un cri de karatéka.

— Tu te fiches de moi depuis le début, hein ? Pourquoi m'avoir joué la comédie ? Tu as cru que j'allais me laisser avoir, comme ton idiot de petite lycéenne branchée ?

Clay paraît complètement perdu. Il se gratte la tête.

— Lycéenne branchée ? Qu'est-ce que tu... ?

— Oh. Vas-y ! Mensonges, mensonges et encore mensonges. Quelqu'un sera-t-il un jour sincère avec moi ? Hein ? Est-ce trop demander ? D'abord ma mère, à qui je ne plais même pas, alors quant à m'aimer... Et maintenant toi.

Pour la troisième fois en vingt-quatre heures, mes paroles se dissolvent en une série de sanglots brisés. Même furieuse, je suis mortifiée que Clay me voie ainsi, m'étouffant de pleurs, les cheveux fous et le visage grimaçant. Seigneur, pourquoi suis-je venue ici ?

Il me prend dans ses bras — j'adore ses bras — lève mon visage vers le sien et embrasse mes larmes. Une partie de moi a envie de cracher et siffler comme une chatte en colère, mais quand ses lèvres tracent de petites cicatrices brûlantes sur mes joues, je reste immobile. Sa bouche trouve la mienne et je gémiss tout bas en retrouvant son goût. Ses mains tirent mes cheveux doucement puis plus fort, renversant ma tête pour exposer mon cou. Je sens le bout de ses dents sur mon cou. Tout mon corps vibre. Il me pousse contre le mur de l'entrée, se presse violemment contre moi et son sexe se dessine contre la braguette de mon jean.

— Tu m'as manqué, soupire-t-il, tellement manqué.

— Tu m'as manqué aussi.

— Rentre, dit-il, plongeant son regard dans le mien et écartant les cheveux de mon visage. Il faut qu'on parle.

Sa voix est tendre mais ses paroles dessèchent ma bouche d'anxiété. Je revois Jonathan tirant sur ses cigarettes roulées, pâle et défait. Réfugiée sur le balcon, j'apercevais deux étages plus bas Rain qui attendait dans un taxi. Même son ombre était lumineuse.

— Rentre, avait dit Jonathan. Il faut qu'on parle.

Je m'arrache aux bras de Clay. Le désir a chauffé à blanc ma colère, plus bouillante et explosive

que jamais.

— Toi..., dis-je.

Mes yeux se plissent jusqu'à devenir des fentes.

— Claudia ! Qu'est-ce qui se passe ?

Je répète, cette fois quarante décibels plus fort.

— Toi, putain de salaud !

— Alors c'est comme ça que tu fonctionnes ?

Il crie lui aussi, presque moitié autant en colère que moi.

— ... Tout est super — fantastique — et puis un jour tu te réveilles en décidant que ton mec est un salaud, tu piques sa bagnole et tu traverses le pays avec ?

— Tu n'as jamais été mon mec, d'accord ? Tu es un pervers et moi je ne suis pas un substitut de Lolita. Compris ?

Il croise les bras.

— Très bien...

Il se retourne et envoie un tel coup de pied dans le mur que je soupçonne son orteil de mal réagir.

— ... Tu as une façon sacrément malsaine de rendre sa liberté à un mec.

— Tu es libre. Aucune obligation entre nous.

— Très bien.

Des larmes luisent dans ses yeux. Il tourne les talons, rentre en trombe chez lui et claque la porte.

— Très bien !

J'ai hurlé en même temps que la porte a claqué. Je descends les escaliers en martelant les marches. Je suis presque parvenue à ma voiture quand la porte se rouvre dans mon dos.

— Je veux juste que tu saches, Claudia, que je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe.

— C'est ça, dis-je en criant par-dessus mon épaule.

— Et que tu as besoin d'une aide psychologique. Sérieuse.

Dans l'allée, sa moto de snob me nargue. J'ai envie de l'arroser d'essence et d'y mettre le feu. Au lieu de quoi, réunissant les lambeaux de dignité qui me restent, je monte en voiture et mets le contact d'une main tremblante. Je ne peux m'empêcher de faire du bruit — et avoir le dernier mot dans ce dernier échange avec Clay Parker. Je démarre et appuie sur l'accélérateur comme une dingue, faisant rugir le moteur au maximum. Mais le résultat évoque plutôt un conducteur débutant ramant pour ne pas caler.

Je préfère parler d'« affirmation » que de « mensonge ». Grandir en plein New Age des années quatre-vingt m'a appris que ce qui, ailleurs, serait qualifié de mensonge éhonté, s'appelle en Californie « visualisation créative ». Donc je maintiens que lorsque j'ai prétendu que j'adorais cuisiner et prenais mon pied à hacher le basilic frais et peler l'ail avant de l'émincer, j'abordais simplement la première étape du *devenir*. Demandez à n'importe quel gourou de Santa Cruz : il faut *croire* avant de pouvoir *être*.

Mais cette affirmation m'a conduite un mercredi soir de mai à supplier Rose de ne pas passer la soirée à San Francisco avec Tim comme prévu, mais de rester à la maison cuisiner avec moi. « S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît. Ce sera un rancard à quatre, ai-je argumenté avec enthousiasme. Ce sera génial. » Elle n'était que moyennement emballée. Mais comme j'avais déjà promis à Merrit mon gaspacho maison et mes cèpes farcis, alors que je n'ai jamais dépassé le niveau des croque-monsieur surgelés, elle n'a pas eu d'autre choix que me tirer d'affaire ou trouver un nouvel endroit où dormir dès le lendemain.

La soirée se déroule sans problème. Nous jouons Cyrano dans la cuisine. Moi faisant mine de lui donner des directives et Rose jouant l'apprentie cuisinière nulle, mais évitant subrepticement le désastre chaque fois que je touche pour de bon aux aliments. Après quatre verres de vin, mon rôle me monte un peu à la tête. Je prends l'accent de Julia Child, l'auteur de livres de cuisine, et manque faire brûler les champignons. Tim me sauve en invitant Merrit à se joindre à lui pour une cigarette apéritive. Plus tard, j'ai une petite crise de parano quand Merrit ne prend pas une seule taffe de la cigarette de Tim — je crains soudain qu'il ne nous prenne pour des ratés ne pensant qu'au plaisir au lieu de gens branchés et raffinés aux goûts exigeants. Mais au dessert, je suis bien trop ivre pour faire moi-même la différence.

Même dans cet état d'ébriété, mon désir pour Merrit manque d'enthousiasme. Chaque fois qu'il m'embrasse, le visage de Clay surgit dans mon cerveau dans un éclair stroboscopique et je m'écarte. Merrit entretient l'idée, inventée par lui mais non découragée par moi, que je souffre de timidité chronique et ai besoin de temps pour m'abandonner à mon extrême attirance pour lui. Si j'ai bien compris, il me prend pour une vierge de trente ans.

— C'est tellement fort entre nous, répète-t-il. Notre relation est de celles qui fleurissent avec le temps.

Merrit a un faible pour les métaphores horticoles. Sa pièce en regorge — étamines frémissantes et orchidées dévorantes, amours qui se flétrissent et passions qui germent — je suis tentée de lui suggérer de désherber un peu. Mais il est nommé aux Tony et moi une obscure remplaçante engagée

faute de mieux, avec une chance très mince de titularisation, encore moins de gloire ou de fortune. Quand il s'agit de Merrit, je préfère garder mes suggestions pour moi-même.

Ce n'est pas qu'il ne soit pas réceptif. Pas vraiment. Mais quand je lui ai suggéré que l'obsession de l'héroïne, en quête de la courgette idéale, pouvait sembler un peu lourde, à moins qu'on ne cherche l'effet comique, il m'a décoché un sourire condescendant.

— Tu oublies combien le public peut être obtus, Claudia.

S'il le dit ! Soyons clairs : qui se soucie que *Culture Bio* soit un succès ? C'est lui qu'on vient voir. Pour les spectateurs, la lecture de sa pièce est une pauvre excuse afin de l'admirer en chair et en os et pouvoir se vanter auprès de leurs snobs de copains comédiens-serveurs à Manhattan d'avoir assisté à la création mondiale de la toute dernière œuvre de Merrit Russell.

Notre rancard à quatre, désastreux dans un sens, confirme ce que je soupçonnais depuis longtemps : oublier Clay Parker est essentiel, mais Merrit Russell n'est pas l'homme qui peut m'aider dans cet effort héroïque. Il ne m'attire pas assez. Pour être franche, parfois, il me répugne un peu. Il est si différent de Clay. Il sent l'eau de toilette de luxe aux relents de cendrier. L'embrasser décuple ma nostalgie du parfum de Clay, impossible à décrire, fait de sel de la mer, de collines brûlées par le soleil et de l'air glacé qui emplit vos poumons quand vous fixez les étoiles.

\* \* \*

Le soir de la lecture, je suis malade à crever de nervosité. Il s'agit d'une lecture texte en main — vraiment pas grand-chose. Un minimum de répétitions, pas de décor, juste une opportunité pour Merrit d'entendre son texte lu à voix haute, une répétition sublimée. Mais le département — Ruth Westby en particulier — s'est montré très généreux pour répandre la nouvelle. Mon budget publicité est le double de celui alloué pour *Héritage*, et de mystérieuses annonces que je ne me souviens pas avoir commanditées ont surgi à la radio et dans les journaux. Le soir de la représentation, je ne suis pas surprise de voir une longue file d'attente serpenter devant le théâtre. Mais les battements de mon cœur accélèrent tout de même au point d'imiter la bande-son d'un film d'horreur.

— Professeur Bloom — Dieu merci ! Vous êtes... vous êtes au courant ? Qu'est-ce que nous allons... ?

Vêtu du costume noir de rigueur, Ben Crow accourt à ma rencontre, à bout de souffle, son visage bronzé devenu blanc comme celui d'une geisha.

— Que se passe-t-il ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Sarah a craqué.

Je pose une main sur son épaule. Ben souffre toujours d'un trac fabuleux et Barbie-à-la-plage reste la diva dont les drames de la vie soi-disant tumultueuse interfèrent au maximum avec son travail. Je doute qu'il y ait urgence.

— Sarah craque tous les jours, dis-je d'un ton apaisant. Où est-elle ?

— Justement. Elle est à Los Angeles.

Je m'obstine à ne pas croire à un vrai problème.

— Mais elle est venue à la répétition hier. C'est une plaisanterie...

— Je suis sérieux. Elle n'est pas là. Il paraît qu'elle couchait avec Merrit et qu'elle a appris aujourd'hui qu'il n'allait pas l'épouser...

— Minute. Qui couchait avec Merrit ?

— Sarah. Mais il a rompu avec elle ce matin. Elle a craqué et sa mère lui a payé un billet pour rentrer à Bel-Air. Qu'allons-nous faire ? Qui va jouer Juliana dans...

Il consulte sa montre.

— ... quarante minutes ?

Merde. Merde merde merde. Pourquoi ai-je redonné un rôle à Sarah ? Elle possède un visage merveilleusement expressif et sa lecture à l'audition m'a emballée — j'adore la dimension fille de L.A. qu'elle ajoute au personnage de Juliana, insipide ingénue — mais je devrais savoir maintenant qu'elle est aussi volatile qu'un cocktail Molotov. Et Merrit... Quel imbécile ! Qu'ont donc tous les mecs ? Se transforment-ils tous en animal esclave de ses hormones devant la moindre nana de dix-neuf ans qui a de beaux seins ?

O.K. Claudia. Pas de temps à perdre. Il s'agit d'une lecture texte en main. Pas si difficile. Qui pourrait lire le rôle de Juliana avec seulement quarante minutes de préparation ?

— Coucou, la star des metteurs en scène !

Je me retourne. Rose, qui embaume le patchouli, m'étreint avec chaleur. Puis elle me tend un bouquet de fleurs de la Passion et de capucines dont les tiges sont tressées ensemble.

— Je les ai volées chez les voisins, avoue-t-elle en souriant aux fleurs. Mais je sais que ce sont tes préférées.

— Rose. Tu as lu la pièce de Merrit...

— Bien sûr. J'ai hâte de la voir.

— C'est que... vois-tu, j'ai un important service à te demander...

\* \* \*

Je suis la majeure partie de la représentation depuis les coulisses, aux prises avec Rex. Je le tiens par le collier et dois sans cesse l'empêcher de sauter sur scène ou uriner sur ma jambe en guise de protestation. Rose a accepté de jouer Juliana seulement si j'autorisais Rex à regarder sa maman chérie gagner son quart d'heure de gloire. Après l'entracte, Tim, qui est vraiment un type super, me relaie et je peux suivre le troisième acte assise dans la salle.

Quant à Rose — mon Dieu — elle est divine. Elle n'a jamais joué de sa vie, mais lâchée au milieu de mes meilleurs étudiants, elle me fait frissonner jusqu'à la moelle avec ses intonations d'une justesse absolue. Elle transforme Juliana — une héroïne sans relief, inintéressante, entravée par un texte invraisemblable et des obsessions maraîchères débiles — en petit lutin drôle et plein d'esprit. Sa diction est parfaite, son timing impeccable. Elle ajoute de l'humour au mélo, des éclairs de lucidité à un verbiage soporifique. Elle est faite pour ça ! Je ne tiens pas en place tant je suis excitée.

Le seul problème, c'est qu'avec elle, *Culture bio* devient une pièce passable, peut-être même prometteuse, alors que j'ai compris depuis des semaines qu'elle était nulle. Et maintenant que Merrit se révèle un grossier goujat baiseur d'ingénue, je suis convaincue de la détester. Comment ai-je pu embrasser ce connard ? Coureur de jupons. Lèche-bottes égocentrique et maniaque auteur.

Après la représentation — et après que Westby m'a étreinte de façon totalement inattendue et spontanée, qu'un critique du *Sentinel* m'a énergiquement tapée dans le dos et que les acteurs m'ont raconté comment, une fois de plus, Ben a vomi avant la représentation, je serre Rose à l'étouffer.

— Merci, merci, merci ! dis-je d'une voix aiguë. Tu as joué la meilleure Juliana possible.

— Tu crois ? demande-t-elle, modeste. Je me demande si je parlais assez fort ?

— Rose, tu as volé la vedette.

— Et c'est bien ?

— Oui. Très, très, très bien.

Son crâne chauve luisant, le visage rempli d'adoration, Tim la regarde avec un sourire béat.

— Tu m’as rappelé Audrey Hepburn, dit-il.

Ravie, elle se tourne vers lui, avant de s’agenouiller pour embrasser Rex, qui tire si fort sur sa chaîne que seul Tim parvient à le retenir. Je décide que j’aime le couple formé par Tim et Rose. Même si je sais que la monogamie est un piège infernal et que tous les hommes s’adonnent au détournement de mineure, je soupçonne Tim d’aimer Rose presque autant que je l’aime, moi.

\* \* \*

Dans ma voiture, je fulmine sans conviction contre Merrit. Cet enfoiré s’est évanoui durant les rappels. Comme je lui ai à peine adressé la parole à l’entracte, il a dû comprendre que j’étais au courant de ses exploits amoureux. Peut-être même, sachant que les femmes de Santa Cruz ne plaisaient pas avec le détournement de mineures, achète-t-il en ce moment même un billet pour le prochain vol pour Londres. Bon débarras ! Il peut remballer ses baisers tièdes et ses références horticoles dans sa ville noyée de brouillard, je m’en fiche.

Merde. J’ai oublié mon sac en coulisses avec mon portefeuille dedans. Flûte. Obligée de retourner au théâtre, débrancher l’alarme et fouiller dans le chaos qui suit les représentations pour le trouver.

En poussant la porte des loges, j’entends murmurer. Je m’immobilise. Personne n’est censé se trouver ici — j’ai verrouillé avant de partir. Mon estomac se contracte et une musique de film gore enfle dans ma tête. Celle qui résonne juste avant qu’une nana ne se fasse décapiter. J’imagine ma notice nécrologique.

*Elle vivait pour le théâtre, elle est morte en coulisses.*

J’entends alors une voix féminine glousser avec provocation. Peut-être Frank, le concierge, offre-t-il une petite visite guidée à sa copine. Interrompre ses manœuvres de séduction ne me réjouit pas, mais j’ai besoin de mon sac, et de lumière pour le trouver. Je tousse deux fois pour leur donner le temps de battre en retraite et appuie sur l’interrupteur, inondant la pièce de lumière.

Je pousse un cri d’horreur devant la vision qui s’offre à moi. Puis cligne des yeux de surprise. Merrit, son pantalon hors de prix bouchonné autour des chevilles, agite avec frénésie ses fesses nues d’un blanc laiteux, une paire de jolies jambes enroulées autour de lui. Au premier abord elles paraissent bizarrement démembrées, puis je comprends qu’une femme est hissée sur la table à maquillage, dos au miroir. Merrit se dégage d’un coup de reins et j’entrevois son reflet, éclairé par les spots aveuglants qui sertissent le miroir — un peu de salive perle à la commissure de ses lèvres. Les yeux exorbités par la surprise, il se baisse et remonte son pantalon à la hâte. C’est alors seulement que je vois le visage cramoisi de sa toute dernière victime : Monica Parker.

Le semestre étant presque achevé, je devrais me laisser aller à un bienheureux soulagement et une béatitude presque estivale. Au lieu de quoi, mal dans ma peau, je doute de moi. Je n'ai pas parlé à Clay depuis notre dispute ridicule, plus d'un mois auparavant. Pas surprenant. Je n'ai toujours pas compris pourquoi je m'étais rendue chez lui ni ce que j'attendais de lui. Je me demande si les impulsions démentes qui me prennent parfois ne sont pas responsables de mes problèmes. Un jour, le genre humain m'emplit de compassion, le lendemain j'ai des pulsions meurtrières. Pas étonnant que Clay ne rappelle pas. Sa mère lui a appris à se méfier des dingues.

Les examens terminés, je rends les copies à mes élèves et essaie de partager la bonne humeur ambiante. Mais je nage dans un épais marasme. C'est une journée éblouissante. Le ciel de juin est d'un bleu vibrant et le soleil déverse son or alentour. De minces lambeaux de brouillard sur le Pacifique préservent la fraîcheur de l'air jusqu'ici, sur la colline. Je me promène sur le campus en espérant que ces jeunes de vingt ans en train de faire la fête vont me transmettre leur joie. Demain aura lieu la remise des diplômes. Des étudiants rayonnants sillonnent la fac à vélo et s'étreignent à tout bout de champ en se donnant du « Te reverrais-je un jour ? » On allume des joints dans les bois et on pousse des hurlements pour célébrer la fin des examens. Un groupe de reggae chante la gloire de Bob Marley et la radio d'une Miata rouge garée près de la librairie passe *Californication* au volume maximum. Mon parcours m'entraîne à travers tous les hauts lieux du campus : la bibliothèque baignée de la lumière dorée du soleil, le graffiti plein de sagesse sur un bloc de béton :

*Là pissent les natifs et crachent les anges.*

Je marche encore et encore dans cet endroit superbe, idyllique et paradisiaque. Me promener sur le campus me transporte souvent mais, aujourd'hui, le panorama de carte postale accentue mon mal de tête. Au cœur d'un paysage de rêve, je suis seulement capable de m'apitoyer sur mon sort.

Peut-être est-ce préférable que mes derniers jours ici soient empreints de mélancolie. Il est peu probable qu'on me demande de rester, même à temps partiel. Je ferais aussi bien de me préparer à faire mes bagages. *Culture Bio* m'a fait gagner des points auprès de Westby et les évaluations données par mes étudiants (à part Ralene Tippets) sont excellentes, mais ces minivictoires n'effacent pas l'ombre de scandale qui m'accompagne depuis le premier jour. Arrivée bien déterminée à me transformer en carriériste sophistiquée, drapée dans une écharpe, je termine l'année identique à ce que j'ai toujours été : une dévergondée regrettant ses vingt-deux ans mais dotée des pattes d'oie d'une trentenaire, de manifestes inachevés et du don de tout rater.

Je reprends ma voiture et descends la colline jusqu'à la poste. Même la vue de l'océan s'étalant à mes pieds ne m'arrache pas un sourire. J'ouvre ma boîte postale. Une épaisse enveloppe s'y trouve,

portant le nom de tante Jessie à la rubrique expéditeur. Je culpabilise. Cela fait des siècles que j'aurais dû lui écrire. De quand date sa dernière lettre ? C'était pour mon anniversaire — six mois auparavant. Je ne suis qu'une horrible égoïste.

Chez moi, j'entreprends de décacheter la lettre avec un couteau et me coupe le doigt. La coupure, qui semblait anodine au début, se met à saigner, à tel point qu'une large fleur rouge s'étale sur la pochette. J'entoure mon doigt dans un torchon en jurant, avant de m'affaler contre Médée sur le divan.

A contrecœur, je déplie les treize pages couvertes d'étranges pattes de mouche, avec de drôles de croquis de grenouilles, de fleurs et de libellules gribouillés dans les marges. J'avais oublié les aspirations artistiques de Jessie. Un jour, elle a peint une fresque sur un vieux bus qu'on leur avait donné. La fresque représentait des dauphins, des sirènes et... une famille de grenouilles. C'était hideux et très fluorescent, mais Jessie rayonnait de fierté. Rose avait treize ans. En la voyant sourire avec indulgence à sa mère au lieu de courir se cacher de honte, je l'avais considérée comme une sainte.

A l'époque, j'avais quinze ans. Cet été-là, elles étaient restées avec nous presque tout juin et juillet. Ça avait été leur plus longue visite. Rose et moi allions à la piscine municipale presque tous les jours et nous nourrissions de biscuits glacés et seaux de pop-corn gras des matinées à prix réduit du cinéma. J'en garde un vif souvenir, pas seulement parce que ce fut mon seul été avec Rose, mais aussi parce que je n'avais jamais passé autant de temps avec ma mère depuis qu'elle était partie, deux ans auparavant.

Je me souviens aussi que ma mère et Jessie se disputaient parfois, ce qui n'était jamais arrivé auparavant. Elles commençaient en buvant leurs Martini, vers 17 heures, et continuaient jusqu'à minuit en sifflant du vin rouge, la voix pâteuse. Pelotonnées dans la chambre d'amis, Rose et moi écoutions leurs accusations embrouillées. Elles parlaient en général de ma grand-mère, Claudia Lavelle, dont je porte le prénom. Comme elle est morte quelques semaines avant ma naissance, je ne l'ai jamais connue. J'ai cru comprendre qu'elle était dépressive et peu chaleureuse mais capable d'accès de créativité. Une année, alors que Mira et Jessie étaient adolescentes, elle avait réalisé une grande mosaïque dans leur jardin — une gigantesque reproduction du zodiaque, assez extraordinaire.

Parfois, lorsque j'essaie de m'endormir mais que mon cerveau passe d'un sujet d'angoisse à l'autre, imaginer cette mosaïque me calme. Je la visualise, brillant dans la lumière matinale, entourée d'iris et de jacinthes, de créatures mythiques et réelles : le lion doré, le bélier aux cornes enroulées, le scorpion avec sa queue tordue, le centaure bandant son arc... Je regrette de ne jamais l'avoir vue. Peut-être est-ce mieux ainsi. L'original ne possédera jamais la même magie que l'image qui m'endort depuis des années.

Je feuillette la lettre de Jessie, glanant quelques mots par-ci par-là :... *ne peux même pas avaler la nourriture... ton grand-père était un beau salaud... j'ai très souvent eu envie de me tuer.*

— Je ne peux pas, dis-je à Médée qui se lèche méticuleusement les pattes sur le rebord de la fenêtre. Pas maintenant. Je la lirai plus tard, promis.

Je coince la lettre entre mon dictionnaire et un exemplaire corné de *Franny et Zooey*, de Salinger, sur mon étagère de fortune.

Médée me lance un regard accusateur.

— Plus tard. Pour l'instant, je suis incapable d'affronter la névrose de quelqu'un d'autre.

Je décide qu'affronter la lettre épique de Jessie nécessite une sérieuse dose de caféine. J'entre chez Java House et commande un double expresso. Je suis d'humeur trop amère pour la fadeur enfantine du café au lait. Aujourd'hui, je veux sentir le goût du vrai café. La barmaid aux boucles rouges et aux ongles bleus ne me déçoit pas. Quand, assise à une table au soleil dans un coin, je goûte ma première gorgée, je crains presque de ne pouvoir l'avaler tant elle est corsée. L'amertume amène une moue de dégoût sur mes lèvres, mais dès que je m'habitue, j'en redemande.

Peut-être est-ce ainsi que fonctionne le crack, me dis-je. Sauf qu'il paraît qu'avec le crack, on entend sa tête exploser. Là, seule ma bouche implose.

Mais cessons de reculer — il est temps de lire la lettre de Jessie. Mais je préfère observer un vieux mec avec un béret kaki et un jogging violet informe qui drague une fille aux cheveux en brosse. Elle a des yeux sombres, liquides — des yeux expresso — et un grain de beauté si parfaitement placé que je me demande s'il est naturel. Le type au béret ne parvient pas à grand-chose. Elle ne cesse de reporter les yeux sur son livre, et lui de relancer la conversation. Elle est trop polie pour se contenter de l'ignorer. La guerre des sexes, me dis-je. Parfois une simple petite lutte dans un café, parfois une bataille toutes griffes dehors.

J'ai beau résister, mes pensées s'entêtent à voler vers ma dispute avec Clay. Je revois ses yeux passant de bleu transparent à bleu marine juste avant qu'il ne m'embrasse. J'essaie de me concentrer sur autre chose : le grain de la table en bois sous mon coude, le type au béret et ses efforts agaçants, le double expresso qui me brûle l'estomac... Rien à faire. De plus en plus nerveuse au fur et à mesure que la caféine fait effet, je continue de penser à Clay Parker.

\* \* \*

Je remporte la lettre à la maison, me disant que je me concentrerai mieux chez moi. Avant même les escaliers, j'entends hurler Rosemarie. Mon pouls accélère, je passe de brûlante à glacée, avant de devenir moite, trop effrayée pour bouger. Elle a dû ramasser un dingue quelconque dans la rue et il est en train de la violer et de l'assassiner chez nous. Je vais la trouver morte et il me violera et m'assassinera moi aussi.

Je force mes jambes à monter les marches et mes bras à pousser la porte. Les murs ne sont pas éclaboussés du sang de Rose et aucun meurtrier chevelu ne rampe dans l'ombre avec une hache. Sans le son, la scène qui m'accueille serait presque touchante. A genoux, Rose se cramponne de toutes ses forces au cou galeux de Rex et sanglote à fendre l'âme dans sa fourrure. Ses épaules tremblent, et l'électricité statique dresse ses cheveux sur sa tête, plusieurs mèches collées à la fourrure dégoûtante de son chien.

— Rose ?

Elle lève vers moi un regard injecté de sang puis enfouit de nouveau son visage dans la fourrure, sanglotant avec une conviction nouvelle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ?

Elle secoue la tête et continue de pleurer. Sa respiration devient difficile et je crains qu'elle ne s'étouffe dans la fourrure miteuse de son chien.

Je lui prends la main et tente de l'attirer vers le canapé.

— Viens t'asseoir et raconter à ta cousine ce qui ne va pas, dis-je doucement.

— Il est en train de mourir, lance-t-elle, arrachant sa main de la mienne pour agripper de nouveau Rex. D'accord ? Comme tous ceux que j'aime. Ils meurent tous.

— Qui est en train de mourir ? Tim ?

— Rex ! hurle-t-elle, comme si je venais de poser la plus stupide des questions.

Rex me jette un regard angoissé, comme s'il se demandait comment réagir à l'annonce de sa mort imminente.

— Rose, calme-toi. Comment sais-tu qu'il va mourir ?

Elle s'essuie le nez sur sa manche et essaie de reprendre son souffle.

— Manny, le type qui tire les tarots.

— Un tireur de tarots t'a dit que Rex était mourant ?

— Oui. Et il ne se trompe jamais. Il avait prédit à Ian que sa copine allait en épouser un autre et il a prévenu Sandy de son accident de moto deux semaines avant.

— Chérie...

Je regarde son visage strié de larmes et m'assieds à son côté sur le sol. J'essaie de remettre un peu d'ordre dans ses cheveux électriques.

— Rose, je crois que ce Manny se moque des gens.

Je me creuse la tête à la recherche d'une information quelconque sur les tarots. Je me rappelle un truc que m'a dit l'astrologue de ma mère.

— Le tarot est purement symbolique, n'est-ce pas ? Par exemple, la carte de la mort... elle ne signifie pas nécessairement *la mort*. Peut-être est-ce le chiot symbolique qui va mourir en Rex.

Rose passe de la vulnérabilité à l'agressivité à une vitesse foudroyante.

— Tu te fiches de moi.

— Non.

— Si.

Elle saute sur ses pieds et, soudain, elle nous domine moi et Rex, le visage dur comme de la pierre.

— Tu ne sais pas ce que c'est. Tout a toujours marché comme sur des roulettes pour toi.

— Ce n'est pas vrai.

— Si. Depuis que tu es toute petite. Tu as eu le frigo qui fait des glaçons et le magnétoscope. Et moi, mon idiot de mère qui ne pouvait pas rester en place plus de cinq minutes. Tu as ton superjob et tes diplômes, et moi qu'est-ce que j'ai ? Un chien mourant, c'est tout ce que j'ai.

— Rose, il n'est pas mourant.

Je voulais paraître compatissante mais ma voix était plutôt irritée. J'essaie de me racheter en caressant sans conviction la tête de Rex. Il suit ma main d'un regard suspicieux.

— Tu me prends pour une folle, n'est-ce pas ? Tu m'enverrais bien à l'asile, comme l'a fait ma mère.

Ses cheveux grésillent et ses poings se ferment. Sa fureur est électrique.

— Ta mère devait s'inquiéter de...

— Ma mère devrait s'inquiéter d'elle-même — cette garce alcoolique.

Après la tolérance dont Rose a fait preuve envers Jessie durant tant d'années, sa voix venimeuse me désarçonne.

— Peut-être que si tu lui donnais une autre chance...

— Une autre chance ?

Elle martèle chaque syllabe avec amertume.

— ... Tu ne comprends rien. Ça a été facile pour toi, d'accord ? Tu devrais remercier le ciel.

— Si tu la contactais, tu pourrais t'expliquer avec elle et faire la paix.

Elle rit. D'un rire étrange et hystérique qui me glace.

— Et pourquoi *toi* tu ne t'expliques pas avec elle, Claudia ? Vas-y, fais la paix, *toi* !

— Mais ce n'est pas ma mère !

Elle me regarde, les yeux plissés.

— Si, c'est ta mère.

La tête me tourne. Les murs ondulent et le sol se creuse comme des montagnes russes.

— Quoi ? dis-je dans un murmure.

— Jessie *est* ta mère. Mira s'est occupée de toi parce que Jessie n'en était pas capable. Et si tu veux mon avis, tu as écopé de la meilleure part. Au moins, tu avais un magnétoscope.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je me roule en boule, les genoux sous le menton et Rex vient renifler à mon oreille.

— Maman me l'a dit un jour qu'elle était ivre. Elles m'ont fait promettre de ne rien te dire. Mira n'a jamais voulu que tu le saches.

— Tu es folle !

Je repousse Rex et me lève.

Rose se contente de se retourner et de hausser les épaules.

— ... C'est dément !

Je me suis mise à hurler.

— ... Tu mens !

— Demande à Mira, dit-elle froidement, toujours sans me regarder dans les yeux. Tu verras si elle ose le nier.

Je traverse le quartier de la jetée en voiture. Les rues regorgent de touristes : familles nombreuses avec enfants et barbes à papa, motards en cuir des pieds à la tête, ados japonaises portant des chaussures à semelles compensées, tous déterminés à se mettre en travers de mon chemin. Je ne cesse d'enfoncer le frein alors qu'ils se jettent sous mes roues, ivres de la liberté de juin.

Jessie est ma mère ? Je ne peux pas le croire.

Je me suis perdue dans un labyrinthe de sens uniques et d'impasses. Chaque fois que je tourne dans une rue pour me sortir de cette foule, un panneau sens interdit ou des rues barrées de chaînes surgissent. Et impossible de se garer — les trottoirs sont noirs de monde, de cars de touristes crachant des nuages noirs, de camping-car et autres minivans dont descendent encore davantage de touristes. Je tourne en rond, au hasard, tandis que la rage et la claustrophobie accélèrent les battements de mon cœur.

— Ecarte-toi de mon chemin, idiot !

Horriifiée, je me rends compte que c'est moi qui viens de crier à tue-tête par la fenêtre. Devant mon capot, la femme me regarde sans ciller. Ses cheveux sont aussi emmêlés et raides que des algues dans le sable. Son écharpe est nouée très serrée autour du cou, comme celle d'une enfant trop couvée par sa mère. Ses yeux verts sont emplis de tristesse, mais détachés, comme si elle pensait à des événements très anciens. Elle me rappelle Jessie.

Je voudrais sortir et me confondre en excuses, l'emmener manger une soupe ou boire un café... n'importe quoi. Mais elle s'éloigne déjà vers le trottoir opposé, posant un pied devant l'autre, lentement mais avec détermination.

Merde. Me voilà bourreau de sans-abri. Deux femmes d'âge mûr me dévisagent en fronçant les sourcils et je leur lance un regard menaçant. Elles déguerpissent le long du trottoir.

Mira. Je dois aller voir Mira. Elle me dira que Rose a tort. Peut-être même, en vraie pro, va-t-elle m'hypnotiser avec un charabia pseudo-psy jusqu'à ce que ma dispute avec Rose se transforme en un lointain souvenir.

Dès ma décision prise, je bifurque sur ma gauche et la route m'emmène sans encombre loin de la musique de fête foraine et de l'odeur écœurante des gaufres. Je me dirige vers ma mère.

*Ma mère*, me dis-je, en me faufilant dans la circulation. *Maman*.

\* \* \*

Pelotonnée sur le divan de coton bio du salon New Age de Mira, j'entoure mes genoux de mes

bras. Elle s'assied dans sa chaise de méditation ergonomique. Derrière elle glougloute sa fontaine ornée d'une divinité chinoise. Je remarque pour la première fois un énorme Bouddha qui rit sur une étagère et une pyramide de verres sur la table basse. Mes yeux ne cessent de voler d'un objet à l'autre, en une tentative désespérée d'ignorer l'expression de Mira.

— Je n'ai jamais voulu que tu saches, dit-elle. Je pensais que...

Elle s'interrompt au milieu de sa phrase, et recommence :

— Tu as toujours été une fille sensible. J'avais peur que ça ne t'affecte.

— Que ça ne m'affecte..., dis-je d'une voix sourde.

— Et puis quand le dire ? Nous avons fait « comme si » durant tant d'années...

— Oui... Comme si.

— Je craignais que tu ne me haïsses d'avoir gardé le secret.

Elle s'interrompt pour essuyer quelques larmes du revers de la main.

— ... Récemment, Jessie est devenue obsédée par cette idée. Elle n'a rien d'autre à faire que ressasser ses regrets et elle déplore qu'à ta naissance elle n'ait pas été en état de...

Elle s'interrompt de nouveau.

Un titre sur l'étagère attire mon regard — *Cent façons d'éveiller le chakra du cœur.*

— Comment est-ce arrivé ?

Elle soupire et raconte, d'une voix distante et hésitante, comme si elle interprétait un tirage de cartes obscur.

— Jessie avait dix-huit ans quand tu es née. J'en avais vingt-six et j'étais mariée avec Simon depuis cinq ans. Ta grand-mère venait de mourir et Jessie était tout le temps fourrée avec ce mec. Un acteur. Enfin c'est ce qu'il prétendait — il avait fait un truc ou deux à la radio. Il était bien plus âgé que nous, plus de quarante ans, je crois. Jessie était folle de lui. Elle le croyait capable de décrocher la lune.

L'expression me surprend. Mira Ravenwing n'emploie jamais d'expression démodée.

— ... Bref, elle est tombée enceinte, et son mec, Ray, est mort avant ta naissance.

— C'était mon père ?

Elle hoche la tête.

— Comment est-il mort ?

Sa lèvre inférieure tremble légèrement. Elle la mord avant de murmurer :

— Le foie. Il buvait.

Pendant une fraction de seconde, je me sens bêtement heureuse. Je ne suis pas la progéniture de Simon, avec ses chaussettes d'un blanc aveuglant et son Pine-Sol. Mon père était une star de la radio, un alcoolique — c'est beaucoup plus intéressant et branché que le prof de travaux pratiques. Je pense au pauvre Simon, s'éreintant à garder nos vies rangées par ordre alphabétique après que Mira nous a quittés pour le nirvâna, c'est-à-dire Mill Valley. Il m'a toujours paru perplexe et perdu, comme s'il s'était réveillé un matin père célibataire et névrosé, sans savoir comment c'était arrivé.

— Quand tu avais environ deux mois, Jessie est partie avec un autre type. Elle a commencé à vagabonder et ne s'est plus jamais vraiment arrêtée. Quand Rose est née, elle a demandé si nous voulions bien la prendre, mais tu avais deux ans et nous étions très occupés.

— Pourquoi vous m'aviez prise ? Pourquoi ne pas simplement me faire adopter ?

Elle hausse les épaules et regarde par la fenêtre. Le coucher de soleil a teinté d'un violet trouble le ciel au-dessus des bonsaïs de Gary.

— Je ne pouvais pas avoir d'enfants. Nous avons essayé pendant cinq ans. Je t'ai considérée comme ma dernière chance je suppose.

— Si tu désirais tellement avoir des enfants, pourquoi ne pas avoir pris Rose ?

Elle fixe ses genoux.

— J'étais jeune. Tu étais une enfant difficile, peut-être parce que Jessie buvait, je ne sais pas.

Super. En plus, j'ai des séquelles neurologiques.

— ... Enfin, être mère n'était pas ce que j'avais imaginé.

Elle émet un rire bizarre — moitié gloussement, moitié grognement — et me regarde, suppliante.

Les larmes inondent son visage et son nez coule.

— C'est une chose terrible à dire. Je ne te blâmerais pas si tu me détestais.

Je ne ressens plus rien. Je voudrais pleurer, être prise d'une colère aveugle, n'importe quoi sauf ce vide en moi. Je voudrais renverser la pyramide ridicule sur la table basse et la briser contre le mur, me rouler dans les tessons juste pour voir mon propre sang et savoir que je ne suis pas morte ou en train de rêver.

— Tu crois que tu me pardonneras un jour ?

Je la regarde, sans expression.

— Te pardonner quoi ?

De s'être fait passer pour ma mère ? De m'avoir laissée tomber quand j'ai eu atteint la puberté ? D'avoir fait de ma vie un mensonge ? Laquelle de ces horreurs Mira Ravenwing imagine-t-elle pardonnable ?

— Tout, dit-elle.

Je réfléchis en silence deux longues minutes. Je sais que c'est cruel, mais je goûte la tension qui monte dans la pièce et transforme le glouglou apaisant de la fontaine en murmure inquiétant.

— Je ne sais pas, dis-je finalement. Il faut que je réfléchisse.

— Tu es sous le choc. Tu veux une tisane ? De la valériane peut-être ? Ou un joint ? Ça pourrait t'apaiser.

— Non.

Je déplie mes jambes et me lève.

— ... Merci quand même.

Je me dirige vers la porte.

— Où vas-tu ? demande-t-elle les yeux fixés sur la moquette.

C'est une moquette hypoallergénique. Gary se couvre d'urticaire à la proximité du moindre synthétique.

— Sais pas.

— Tu ne devrais peut-être pas conduire. Tu peux dormir ici cette nuit.

Je hausse les épaules.

— Ça va aller.

Elle acquiesce un petit peu trop vite. Elle n'a pas vraiment envie que je reste. A l'étage supérieur, Molly se met à pleurer. Des pas se précipitent au-dessus de nous, puis on entend les gazouillis apaisants dont Emily berce Molly qui pleure de plus belle.

Je regrette de ne pas pouvoir pleurer ainsi. Ses poumons doivent se remplir comme de petits ballons, gonflant la moitié de son corps. Elle reprend son souffle et un nouveau cri déchire l'air. Les bébés crient comme si leurs vies en dépendaient. Quand perdons-nous cette aptitude ?

Je me dirige vers la porte d'un pas raide. Je descends l'escalier de pierre sans me retourner vers Mira.

— Appelle-moi, lance-t-elle dans mon dos.

Je monte dans ma voiture sans répondre et démarre.

Le vent qui ne cesse de fouetter mon visage embaume le laurier. La fraîcheur de la nuit baigne encore le désert du Mojave, mais je sens déjà la chaleur suffocante prête à ressurgir. J'ai baissé toutes mes vitres et mes cheveux se sont hérissés en une coiffure afro démente. Je m'en moque. Mes roues avalent la route depuis sept heures, il est maintenant presque 5 heures du matin, et le soleil fait mine de se lever sur les collines brûlées.

Je me suis arrêtée quatre fois pour prendre de l'essence, boire du mauvais café et visiter des toilettes répugnantes, mais jamais pour dormir. Cet état irréel de demi-rêve m'empêche de réfléchir. Quand les souvenirs menacent de déranger mon petit monde limité au tableau de bord, aux lignes jaunes et aux phares, je hausse le volume de ma radiocassette. J'écoute n'importe quoi — la plupart du temps le hit-parade de musique country, distraction parfaite. Je gémis au son des slows sirupeux et reprends les hymnes éraillés, surtout ceux qui parlent de se saouler à mort.

A Barstow, je prends la 40 direction vers l'est. Le soleil se lève aux environs de Needles, juste quand je traverse le Colorado. Le ciel est d'un rose lumineux et le soleil éclabousse mon pare-brise de jaune brillant. Un panneau me dit :

« Bienvenue en Arizona. »

Ma mère est en prison, me dis-je incidemment.

Elle n'a pas voulu de moi.

Je concentre mes pensées sur la fille en jean moulant dont la chanson raconte l'histoire. Elle est au bar et demande au barman de lui verser un autre whisky. *Bien*, lui dis-je dans ma tête. *Bois encore. Oublie tout. Rentre chez toi ivre et recommence à boire. Installe-toi dans une prison du Nouveau-Mexique et écris des lettres à tous ceux qui ont honte de toi.*

*Non attends. Trouve-toi un aspirant-Orson Welles inconnu avec un regard d'affamé et débrouille-toi pour lui faire cracher les cinquante dollars d'un motel minable et anonyme. Donne-toi à lui sans retenue et oublie tout.*

*Puis réveille-toi enceinte, ton Orson Welles immobile sous toi, une bouteille de Jack Daniels gisant au hasard sur la moquette jaunie, une odeur de moisi dans l'air.*

*Non, ne fais pas ça non plus.*

*Reste au bar. Continue de mettre des pièces dans le juke-box et danse jusqu'à ce que tu dégoulines de sueur. Quand le soleil se lève, conduis encore et encore. Garde tes mains sur le volant et la route avalera tes pensées. Tu deviendras une écervelée en jean moulant dont la santiag écrase l'accélérateur et, aussi longtemps que tu ne t'arrêteras pas de conduire, rien ne pourra te rattraper.*

A Flagstaff je m'arrête pour aller aux toilettes et manque renverser une grosse dame qui promène un pit-bull. Je réalise que je ferais mieux de dormir si je veux rester en vie. Je me gare dans un coin sombre d'un parking de McDonald's et tombe endormie dans l'odeur de graisse des frites et le ronronnement de l'autoroute. Je rêve que je me trouve au Texas, errant seule le long de l'autoroute, cherchant un bébé tombé de ma voiture. Je suis certaine de le retrouver en bouillie et j'en suis malade d'anxiété.

Je suis réveillée par le bruit irritant d'ongles tapant sur ma vitre. Une chaleur irréaliste règne dans la voiture. Je me redresse. Un homme, costaud et rougeaud, en uniforme de gardien, fume une cigarette et me fixe avec une expression sévère, pas amicale pour deux sous. Je baisse la vitre et il m'apprend que je ne peux pas dormir ici. Je marmonne tout bas « va te faire voir » et démarre.

Apparemment, dormir dans sa voiture est maintenant illégal dans la plupart des Etats. J'éprouve une haine aveugle envers le monde entier.

\* \* \*

Los Lunas. Les lunes. Comment cette banlieue d'Albuquerque peut-elle avoir un nom aussi exotique. Le pluriel surtout m'intrigue — j'ai des visions de Galilée observant Jupiter dans un télescope primitif et riant devant les multiples satellites en orbite autour de la planète. Quand j'interroge le jeune Mexicain au sourire charmant qui tient la réception du Motel 6 où je prends une chambre, il me répond d'un haussement d'épaules. Clé en main, je me dirige vers ma chambre. Une vieille femme poussant un chariot de nettoyage me dit abruptement :

— Los Lunas. Vous voulez savoir pourquoi Los Lunas ?

— Oui.

— C'est un nom de famille. Une vieille famille du coin. Ils ont une grande propriété. Vous pouvez aller la voir si vous voulez.

— Merci.

Elle pousse son chariot. Je lâche :

— ... En fait, je suis venue visiter la prison.

Le couple d'âge mûr dont le camping-car prend quatre places sur le parking frémit et se serre l'un contre l'autre. Le jeune Mexicain à la réception sourit. La femme de ménage m'observe, les yeux plissés. Son visage est tanné et bronzé, comme une vieille pomme. Ses yeux étincellent dans sa peau plissée.

— Pourquoi voulez-vous... ? commence-t-elle.

Puis elle jette un œil au couple en vestes écossaises assorties qui tend l'oreille.

Elle me désigne la porte d'un signe de tête. Je la lui tiens ouverte et nous traversons le parking pour nous asseoir sur un banc de pierre rose, à l'ombre d'un arbre dont la plupart des fleurs sont déjà tombées. Elle sort une pipe en bois de sa poche et la bourre de tabac brun avant de l'allumer. J'observe ses vieilles lèvres aspirer goulûment. Je suis soudain ravie de me trouver ici.

— Pourquoi voulez-vous aller là-bas ?

— Ma...

J'hésite une fraction de seconde, puis réunis mon courage et plonge.

— Ma mère s'y trouve.

Elle penche la tête, comme un oiseau, pour me regarder.

— Elle y travaille ?

— Non. C'est une prisonnière.

La femme se contente de hocher lentement la tête et fume encore, semblant réfléchir.

— Mon neveu s'y trouve aussi, dit-elle, amère. Mais il sort bientôt.

— Oh. Je croyais que seules des femmes...

— Comment ?

— Je croyais que c'était une prison de femmes.

— Les deux, marmonne-t-elle, la bouche toujours cramponnée à sa pipe. Hommes, femmes.

Certains sont très mauvais — des assassins, des bandits. Mais il y a aussi des pas si mauvais que ça. Juste un peu paumés. Comme mon neveu...

Elle m'adresse un clin d'œil.

— ... Et votre maman.

— Vous vous appelez comment ?

— Luz Alvarez, dit-elle, d'un ton soudain très formel. Et vous ?

— Claudia Bloom, dis-je en lui tendant la main. Ravie de vous rencontrer.

Elle s'essuie la main sur son tablier et serre la mienne avec une force et une chaleur surprenantes. Après deux jours coincée dans ma voiture, à délirer à cause de la chaleur et du manque de sommeil et à me nourrir de café instantané et de barres chocolatées, la sensation de ses doigts dans les miens m'irradie de bien-être. Elle sourit de ses dents jaunies et aiguës comme celles d'une lanterne de Halloween. Ses yeux disparaissent presque dans toute cette peau. Elle est belle.

Elle m'indique le chemin de la prison. Quand elle est certaine que j'ai bien compris, elle me parle d'un endroit que les gens du coin nomment « Les montagnes mystérieuses » où on peut voir un rocher gravé d'écritures en hébreu ancien. Soudain un coup de tonnerre me secoue des pieds à la tête et les nuages déversent sur nous une pluie sombre qui nous refroidit jusqu'aux os. On dirait un robinet qui vient de s'ouvrir. Luz jure de bon cœur en espagnol et se réfugie en riant dans l'entrée de l'hôtel. Nous nous faisons un signe au revoir dans le parking et je cours à ma chambre tandis qu'elle récupère son chariot rempli de Glassex, savonnettes et serviettes propres.

\* \* \*

Je me réveille à 3 h 46 du matin en pleine guerre nucléaire. Je me réfugie sous les couvertures synthétiques de l'hôtel dix bonnes minutes avant de trouver le courage de me lever, me rouler une cigarette, déballer un verre à dents de son enveloppe plastique et me verser d'une main tremblante deux doigts de vodka. Si c'est la fin, autant l'affronter avec un coup à boire. Je me glisse sur le balcon qui surplombe une piscine où flottent des feuilles et j'attends la fin du monde.

Il s'avère qu'il s'agit d'un simple orage. Mais je ne parviens pas à me débarrasser de ma terreur apocalyptique. Je regarde la pluie qui frappe la piscine à l'abandon, éclairée d'un jaune pisseux par les lampadaires. Je me demande pour la quatre millième fois si, en ce moment même, Clay fait l'amour avec sa mystérieuse nana mince et brune. Je me demande à quoi elle ressemble dans ces moments-là et s'ils parlent après ou bien fixent le plafond ensemble, communiant sans mots. Je me demande ce que signifie que ma tante soit ma mère et ma mère ma tante, et que mon père ne soit pas mon père, mais un étranger aux chaussettes éblouissantes obligé d'élever la fille abandonnée d'un alcoolique décédé.

Je déteste me réveiller dans une chambre d'hôtel au milieu de la nuit. J'éprouve la sensation d'être écorchée vive et que toutes mes sombres pensées se précipitent pour se repaître de ma chair à

nu.

Je finis le premier verre de vodka et m'en verse un autre. Je fume lentement ma cigarette, savourant la sensation de la fumée dans mes poumons. Je voudrais ne plus penser, juste me perdre dans les motifs que dessine la pluie dans la piscine et dans la fumée quand elle atteint les étoiles.

\* \* \*

Le matin venu, je déjeune d'une omelette mexicaine dans un petit snack mexicain recommandé par Luz et bois un café très noir au goût divin. Comme, depuis des jours, je n'ai rien avalé d'autres que des barres chocolatées, des gâteaux secs, de la viande séchée et du mauvais café, ce repas me transporte au paradis. Quand j'ai absorbé assez de nourriture pour retrouver mes esprits, j'ouvre la lettre de Jessie. La jeune serveuse un peu ronde aux cheveux retenus par un filet et au rouge à lèvres rouge me verse une nouvelle tasse de café. Je lui souris. Je saute la première page, puis la seconde, puis la troisième. C'est la quatrième qui accélère les battements de mon cœur dans ma poitrine.

« Mira n'a jamais voulu que tu le saches, mais récemment je me suis convaincue que ça valait la peine de risquer sa haine. Cela fait des années que je veux tout te dire. Maintenant que j'ai tant d'heures vides devant moi et pas de vin pour les adoucir, j'ai la sensation que si je ne parle pas, je vais mourir. Claudia, je suis ta vraie mère. Mira t'a prise sous son aile parce que j'étais trop jeune. S'il te plaît, ne te considère pas comme une erreur. Je t'ai toujours observée avec un mélange d'orgueil et de douleur. Tu es tout ce que j'ai toujours désiré chez une fille et savoir que si je m'étais montrée plus forte, moins paumée, moins stupide, tu aurais pu être mienne, me rend malade. »

Et plus loin, page six :

« Ton père était un homme compliqué. Il savait aimer, trop, je crois. Cela l'a tué. »

Et enfin, à la dernière page :

« S'il est une chose que je désire plus que tout au monde, c'est être, même de la façon la plus infime, une mère pour toi. Je sais qu'il y a beaucoup à me pardonner et qu'en écrivant ces mots, je risque de perdre le peu de famille qu'il me reste : toi, Mira et même Rose. Mais si je dors une nuit de plus avec ce secret en moi, je sais que je ne me réveillerai pas. S'il te plaît, pardonne-moi.

» Ta mère qui t'aime.

Jessie. »

Je m'assieds. La lettre tremble entre mes mains et des larmes incontrôlables roulent de mon menton sur le Formica rouge. *Ta mère qui t'aime.*

Laquelle ?

La serveuse débarrasse mon assiette. J'évite son regard inquiet et fixe par la fenêtre un gros camion Ford qui traîne une remorque. Je pourrais regagner ma voiture et m'enfuir à toute vitesse de cette ville, avec ses lunes au pluriel, sa charmante femme de ménage et sa sublime omelette mexicaine. Je pourrais aller à La Nouvelle-Orléans, vivre dans le quartier français, être barmaid dans un bar enfumé où les clients prennent des cocktails à emporter. Je me ferais appeler Eva, Jennifer ou Daisy et choisirais un nom de famille dans l'annuaire, en laissant tomber mon doigt au hasard, les yeux fermés. Pourquoi pas ? Qu'est-ce qui m'en empêche ?

Au lieu de ça, je règle ma note et suis les instructions de Luz jusqu'à ce que je parvienne à la maison de correction centrale du Nouveau-Mexique. Je prends une profonde inspiration, mets un peu de rouge à lèvres et vais affronter ma mère.

Jessie a les yeux cernés par le manque de sommeil et ses cheveux bouclés grisonnants sont encore plus chaotiques que les miens. Pour la première fois, je remarque des détails qui m'avaient échappé par le passé. Ses yeux sont exactement du même vert d'orage que les miens. Les taches de rousseur qui parsèment son nez sont exactement les mêmes que celles que je maudis dans le miroir depuis l'enfance.

Quand elle me découvre assise à la table des visiteurs dans la cour, la joie qui éclaire son visage efface presque sa pâleur spectrale. Elle paraît fatiguée et un peu trop mince dans son uniforme informe de prisonnière, mais les deux ans de sevrage forcé lui ont rendu une certaine vitalité. Elle n'est plus bouffie et a perdu cette teinte jaunâtre qui lui donnait l'air de souffrir d'un mal de mer perpétuel.

— Claudia, dit-elle en m'étreignant avec force.

Mes bras restent étrangement collés à mes flancs. Je sens le doux parfum du shampooing bon marché dans ses cheveux. Elle s'écarte de moi et me tient à bout de bras, étudiant mon visage.

— Je ne peux pas croire que tu sois là, murmure-t-elle.

Elle semble au bord des larmes.

Brusquement embarrassée, elle me lâche :

— Assieds-toi, dit-elle en désignant un siège, soudain excessivement formelle. Je suis tellement heureuse que tu sois venue.

Nous nous asseyons l'une en face de l'autre. D'autres femmes dans la cour rendent visite à leur mari, leur amant ou leur enfant. A une table dans un coin, un couple se dispute. La femme a environ mon âge et ne cesse de mordiller ses cuticules tandis que l'homme, livide, se penche pour lui murmurer des accusations inaudibles.

Je regarde Jessie et tente de sourire.

— Alors..., dis-je.

Ensuite j'ai un trou.

— Alors, répète Jessie.

Un silence gêné s'installe.

— Tu dois avoir reçu mes lettres, finit-elle par dire.

— Oui.

Elle veut dire quelque chose, puis se ravise pour demander d'un ton léger et conventionnel :

— Tu as des nouvelles de Rosemarie ?

— Oui.

Ma voix résonne bizarrement.

— ... En fait, nous habitons ensemble à Santa Cruz.

— C'est vrai ?

Surprise, elle hausse les sourcils et sourit.

— J'en suis heureuse. Je m'inquiétais tellement pour elle.

— Elle va bien.

Je hoche la tête pour appuyer mes dires.

— ... Je regrette simplement qu'elle ne parle pas plus souvent de Jade. Elle se comporte comme si tout était normal.

— Rose a toujours été ainsi. Elle n'affronte les choses que lorsque tout s'écroule autour d'elle. Elle esquisse un sourire.

— ... Je me demande de qui elle tient ça.

— Tout le monde est un peu comme ça, dis-je.

Nouveau silence gêné. Le couple dans le coin parle de plus en plus fort.

— Ce sont tes putains de fils, Carla. Réveille-toi, dit l'homme. Ils ne vont pas disparaître par magie.

J'étudie le profil de Jessie. Elle fixe une colline dans le lointain. La chaleur augmente et je sens un filet de sueur couler dans mon dos, là où le soleil me brûle, entre les deux omoplates. Une brise légère soulève plusieurs boucles du front de Jessie. Mes boucles s'envolent aussi.

— Je suppose que tu es au courant ?

— Oui.

— Tu es en colère ?

Je déglutis avec difficulté. Ma bouche se dessèche et je rêve d'un verre d'eau glacée.

— Je ne sais pas. Plutôt sous le choc. Perdue.

Elle hoche la tête.

— Je voulais te le dire depuis longtemps. Mira pensait qu'il était préférable de ne pas le faire.

Elle me lance un regard de biais et nos yeux se croisent brièvement. Puis elle retourne à la contemplation de la colline et moi à celle d'une jeune femme noire qui cajole un bébé sur ses genoux.

— Je déteste vivre dans le secret. Mais je croyais que je le devais à Mira. Elle a tant fait pour moi.

— Elle ne s'est jamais montrée très maternelle, dis-je.

— Non.

Jessie sourit avec tristesse.

— ... Les femmes Lavelle ont un problème avec la maternité.

Elle me regarde.

— ... mais pas toi. Si tu veux être mère, tu seras différente.

— Comment ça ?

Elle hausse les épaules.

— Tu es différente, c'est tout. Tu peux faire tout ce que tu veux. Je l'ai compris dès que tu es née.

Quelque chose de gelé en moi depuis longtemps fond, comme un glaçon dans l'eau bouillante. Les yeux de Jessie recèlent une chaleur qui liquéfie en moi tous les icebergs solidifiés depuis des années.

— Tu le crois vraiment ? dis-je d'une voix fêlée.

— Absolument. Tu peux faire n'importe quoi.

Elle lève les yeux vers le ciel. Les nuages se sont déplacés vers l'ouest, découvrant un vaste espace de bleu pur au-dessus de nos têtes.

— Ton père était un homme stupéfiant. Un artiste, comme toi.

Puis nous parlons d'autres choses — de sa sortie probable (peut-être en septembre), de ce qui lui manque le plus (le vin et le fromage, bien qu'elle soit déterminée à cesser de boire), de ce que je vais faire maintenant que l'année universitaire est terminée (Qui sait ? Peut-être barmaid à La Nouvelle-Orléans). A midi, le garde approche et nous annonce que la visite est terminée. Dans un sens, je suis soulagée. Trouver des sujets de conversation est difficile, et chaque fois que l'un d'eux s'épuise, je crains qu'un silence impossible à briser ne nous enveloppe.

Nous nous étreignons encore avant qu'on ne la ramène. Cette fois, mes bras ne sont pas plaqués contre moi. Je remarque que nous sommes presque exactement de la même taille.

A l'approche du gardien, elle murmure à mon oreille :

— Je te demande pardon.

Je hoche la tête.

Je sens qu'elle ne veut pas me lâcher.

— Allez, lui murmure le gardien.

Calme, mais avec une intensité extrême, elle me glisse :

— Je t'aime.

Ma gorge est trop nouée par l'émotion pour que je puisse répondre. Heureusement, elle ne semble pas attendre de réponse. D'ailleurs, le gardien s'impatiente et la prend par le bras.

Quand je démarre, un oiseau vole à une vitesse folle à la poursuite de ma voiture et je ris.

Sur le chemin qui rejoint l'autoroute, j'ai absolument tous les feux verts.

\* \* \*

Comment réorganiser son arbre généalogique quand ce n'est pas un cousin éloigné qu'on a déplacé, mais soi-même ? Comment gérer ce nœud de branches emmêlées ? Là, c'est la place que je croyais occuper, là, les gens qui m'ont élevée et là, ceux dont je suis issue. Voilà le père décédé, micro dans une main et boisson corsée dans l'autre. Voilà l'homme que j'appelais mon père, qui range ses outils par ordre alphabétique. Ma mère est ma tante et ma tante est ma mère. Que vais-je faire des trente ans passés à supplier Mira de me donner l'amour d'une mère ?

Rose est ma demi-sœur. Je pense à cette mystérieuse empathie entre nous, cet amour qui baigne mes souvenirs, depuis l'époque des chocos BN et des tours de manège. J'ai toujours cru que nous étions attachées l'une à l'autre parce que nous étions enfants uniques. Mais nous avons habité la même matrice, grandi à l'intérieur du même cocon. Pas étonnant que nos mains nous soient familières.

\* \* \*

Je m'arrête à l'hôtel pour dire adieu à Luz. Nous sommes samedi, son jour de congé, m'informe le jeune homme au charmant sourire. Je laisse trente dollars à Luz dans une enveloppe et en tends cinq au jeune homme, aux anges. Il n'a pas encore appris les trucs d'adultes, comme prétendre que rien n'a d'importance.

A la station-service, j'étudie ma carte et décide de faire un détour par le Grand Canyon. Ce n'est pas très pratique, mais la raison n'a jamais été mon fort et je ne pense pas que ce soit le moment d'y remédier.

J'envisage de passer aussi par une ville nommée Truth or Consequences — Vérité ou Conséquences. L'idée tente la poète en moi, mais cela m'obligerait à un détour d'au moins cinq cents kilomètres. La poète perd la partie. Ma folie a des limites.

Je conduis des heures durant sur une autoroute déserte, semée de villes où existe une seule et unique station-service, et je comprends que mon détour n'a rien à voir avec le tourisme. Je ne suis pas prête à rentrer. Pour moi, la Californie est synonyme de Rose, Mira et Simon. Je serai obligée de les regarder dans les yeux et de gérer leur tourbillon de questions sans réponses. Il faudra que j'entretienne des rapports raisonnablement normaux avec eux. Ils connaissent la vérité à mon sujet depuis des années. Moi, je la connais depuis quarante-huit heures. J'ai un peu de retard.

Au coucher du soleil, je m'arrête au milieu de nulle part. Selon la carte, j'ai atteint le Désert Peint. Le monde autour de moi semble badigeonné de peinture. Des kilomètres de couleurs, de cramoisi à saumon en passant par des éclairs lavande, s'étendent devant moi. Des collines de terre émergent de la terre plate et absorbent la lumière sanglante du soleil.

Je pourrais vivre ici, me dis-je. Apprendre à chasser les oiseaux et les chiens de prairie. Les faire cuire sur un feu de broussailles et boire du whisky sous les étoiles.

Un coyote inquiétant passe à quelques mètres de moi. Dans le lointain, ses congénères hurlent comme un chœur de déments. Il me regarde, renifle l'air. Je renonce au whisky sous les étoiles et remonte en voiture.

\* \* \*

J'arrive au Grand Canyon bien après la nuit. Je trouve un camping et décide d'y passer la nuit. Après des heures de conduite, mes jambes sont ankylosées. Je parcours le camping pour les dégourdir, ma lampe de poche en main, achetée trois dollars à la supérette. Mais je ne l'allume pas. J'aime la sensation de me mouvoir dans l'ombre comme un fantôme, espionnant les tranches de vie que je croise — une famille nombreuse qui fait griller des marshmallows, un couple qui dresse sa tente avec difficulté en se lançant des ordres avec une voix pâteuse, des ados français qui font la fête en buvant de la bière mexicaine.

Je ne suis pas équipée pour le camping. Mais l'air est chaud et ma voiture, trop petite, inconfortable. Alors je m'enroule dans la couverture indienne bon marché que j'ai achetée et fixe les étoiles durant des heures. Je ne peux pas croire qu'elles soient si nombreuses. Je repense à cette première nuit avec Clay — la chanson de Greg Brown, l'air parfumé de pin, la couleur de ses yeux au Saturn Café, la sensation soyeuse de sa peau nue contre la mienne. Puis je détruis la douceur persistante de mes souvenirs en le revoyant enlacer cette fille aux cheveux brillants. Pourquoi craquent-ils tous pour des brunes aux cheveux brillants ? Qui a bien pu suggérer que les hommes préféreraient les blondes ?

Je reste éveillée à me repasser un montage étrange d'instantanés — les boucles grises de Jessie volant dans la chaude brise du désert ; les petites mains ridées de Luz ; Rose jouant Juliana sur scène ; les yeux du coyote m'observant avec suspicion. Je cherche un enchaînement. Les images se succèdent comme des diapositives disparates qui à peine apparues se dissolvent dans la suivante.

Juste au moment où je renonce à m'endormir et envisage de reprendre la route, les dernières images se fondent sur un écran noir bienvenu. En sombrant dans le sommeil, deux d'entre elles s'imposent à mon esprit : moi, bébé qui pleure, et celle de mes mains telles qu'elles sont maintenant, ridées aux articulations, entamées par l'air du désert, et solides.

A l'aube, une odeur de bacon me réveille. Je roule sur moi-même et découvre une petite fille d'environ quatre ans accroupie dans la poussière qui m'observe. Elle dessine des spirales dans la poussière avec son doigt, puis le fourre dans sa bouche avec un sourire espiègle. Quand elle me voit ouvrir les yeux, elle s'accroupit davantage pour tenter de se cacher. Je souris, encore groggy et elle se met à pleurer de toute la force de ses poumons. Une femme entre deux âges vêtue d'une salopette la soulève et l'emporte dans un camping-car.

Je me lève pour aller faire pipi, puis me lave le visage à l'eau froide, m'efforçant d'ignorer les cheveux qui parsèment le lavabo. Je roule jusqu'à une petite supérette où je paie un prix exorbitant pour du jus de pomme, une banane et un paquet de chips. Je roule encore et, soudain, la terre s'ouvre devant moi en un fossé géant dont giclent du rose, de l'orange et du violet. Je descends de voiture et marche jusqu'au bord, où je suis saisie d'une sensation de vertige.

Je n'avais jamais vu le Grand Canyon — l'idée ne m'en était jamais venue, en fait. Debout dans l'aube fraîche de juin devant cette merveille pastel, je me demande pourquoi je l'ai évité toutes ces années. C'est extraordinaire. D'une beauté presque inquiétante.

Cela peut paraître bizarre, mais j'éprouve soudain la certitude folle de pouvoir voler. Je m'imagine reculer de trois mètres, courir de toutes mes forces et prendre mon envol au-dessus de cet immense espace. Je tomberais en chute libre une seconde ou deux, mon cœur battant à mes oreilles. Les rochers lavande deviendraient flous sur mon passage et j'en serais malade de regret. Puis j'étendrais les bras, mon corps se glisserait dans un courant et ma chute se transformerait en gracieuse chorégraphie aérienne. Plus bas, le Colorado brillerait comme une chaîne d'or et moi je flotterais, mes os légers comme des plumes.

La vision est si viscérale que je commence à me faire peur. Peut-être est-ce le flash-back d'un ancien trip à l'acide. Je regagne ma Volvo à pas lents, mais avant d'y remonter, je me retourne une dernière fois pour admirer le ciel immense — moitié rose, moitié bleu pastel — qui s'étire sur le canyon orange et violet.

— S'il vous plaît, dis-je dans un murmure, les yeux fermés.

Je ne sais pas à qui je m'adresse, ni ce que je demande, mais prononcer ces syllabes m'apaise, pour la première fois depuis des jours.

De retour sur la route, je regarde le canyon rétrécir dans mon rétroviseur. Le soleil tape par la fenêtre côté passager. Très vite, la sueur perle à mon front. Je coince le volant d'un genou et entoure mes cheveux d'un bandana. J'ai la gorge sèche. J'avale le jus de pomme hors de prix.

Au bout d'un moment, le bruit des roues sur le goudron renforce ma sensation de solitude. Alors je mets en marche la radiocassette que j'ai piquée à Simon et cherche une station de radio. Je finis par en trouver une. En reconnaissant la chanson qui passe, je ne peux retenir un sourire. Greg Brown, ici, au milieu du désert rouge.

*Avec tes pierres en forme de cœur et ton cœur de pierre, tes chaussures usées et ta hâte de partir...*

Je suis prête à rentrer à la maison.

Quand j'ouvre la porte, Rose est là, la tête couverte d'une telle quantité de nattes que je prends tout de suite la mesure de son inquiétude. Elle m'attrape par les deux épaules et se lance sans respirer dans un interminable monologue.

— Claudia ! Mon Dieu ! Tu vas bien ? Je t'ai crue morte par ma faute parce que je suis la pire des égoïstes et ta mère, Seigneur ! je veux dire, Mira n'a pas cessé d'appeler et elle m'en veut tellement de t'avoir tout dit et hier soir j'avais tellement peur de ce qui avait pu t'arriver que j'ai appelé tous les commissariats entre Santa Cruz et Los Angeles et ce matin j'allais appeler le FBI mais...

— Ouh là là... Ralenti.

— J'étais certaine qu'on allait te retrouver morte dans un fossé, dit-elle en pleurant.

Elle me serre contre elle tout en sautant de soulagement, ce qui me bouscule un peu, mais je m'en moque.

— Il faut appeler Mira tout de suite, reprend-elle. Elle s'est tant inquiétée qu'elle a rongé tous ses faux ongles.

Je m'affale sur le canapé.

— Attends. Laisse-moi reprendre mon souffle.

— Absolument. Je suis désolée de te bouleverser. Tu veux manger quelque chose ?

Elle se précipite vers le frigo.

— ... J'ai fait des tamales, des raviolis maison et du gaspacho. Il y a de la bière, du jus d'airelles, du vin, mais je peux te faire un sandwich au tofu ou...

Je fixe les étagères qui débordent.

— Rose. Tu veux devenir traiteur ?

Elle me regarde d'un air innocent.

— Bien sûr que non. J'étais malade d'inquiétude... Pourquoi dis-tu ça ?

— Pourquoi as-tu stocké tant de nourriture ?

Elle hausse les épaules, penaude comme une gamine.

— J'étais tellement angoissée... tu sais ce que je fais dans ces cas-là. Des tresses et de la cuisine.

Je culpabilise vraiment.

— Pardon...

Médée saute sur mes genoux et je lui gazouille un instant des mots tendres et la caresse jusqu'à ce que mes mains soient pleines de poils.

— ... je ne voulais pas t'inquiéter.

— Eh bien, c'est raté. Mais c'était ma faute et maintenant tu es là. Alors que veux-tu manger ?

— Les tamales me combleraient.

Elle s'active avec enthousiasme à faire chauffer mon repas, trancher des tomates, me verser un verre.

— Tu ne veux pas savoir où je suis allée ?

— Bien sûr que si, dit-elle haletante. Mais je ne veux pas être indiscreète.

— Je suis allée voir Jessie au Nouveau-Mexique.

Elle se raidit légèrement, puis me tend mon assiette et s'assied sur le bord opposé du divan, le visage tendu.

— Comment ça s'est passé ?

— C'était un peu étrange, mais c'était plutôt bien.

— Elle t'a semblé déprimée ?

— Un peu, mais je crois que dans le fond, c'est bien pour elle d'être là-bas. Elle veut renoncer à la boisson et paraît plus...

Je cherche le mot juste.

— ... sereine.

Je prends une bouchée de tamale. Merveilleuse — moelleuse, chaude, et épicée avec le don particulier de Rose pour les assaisonnements.

— Pourquoi y es-tu allée ? demande Rose en jouant avec une natte.

— Une pulsion. Je suis partie. J'avais besoin de quelques jours pour réfléchir. Et j'avais besoin d'entendre la vérité de sa bouche.

Long silence.

— J'ai une boîte à chaussures pleine de lettres d'elle, dit Rose d'un ton tranquille. Jamais ouvertes.

— Tu les ouvriras quand tu seras prête.

— Je suppose.

Elle défait une natte et la recommence.

— ... J'ai... euh... j'ai emmené Rex chez le véto.

— Ah oui ?

— Oui. Il a dit qu'il n'avait rien. Tu avais raison. Manny s'est fichu de moi.

— C'est super, Rose. Tu dois être soulagée.

Rex lève les yeux, regarde d'un sale œil Médée qui dort, roulée en boule sur mes genoux, puis laisse retomber son énorme tête sur ses pattes.

— Autre chose aussi, dit Rose. Je me suis inscrite dans un groupe de soutien. Ma première réunion aura lieu la semaine prochaine.

— Quel genre de groupe de soutien ?

— Pour les gens qui ont perdu, tu sais, un enfant. Comme moi avec Jade.

Elle tresse plus vite, ses doigts bougent à une telle vitesse qu'on les voit à peine.

— C'est génial, dis-je, surprise. Je suis si fière de toi.

Elle hausse les épaules.

— J'ai compris qu'il était temps. Tim commençait à me dire les mêmes trucs que toi... Que je ne faisais que fuir et tout ça. Ça a fini par faire effet. Comment sont mes tamales ?

— Fantastiques, dis-je, la bouche pleine.

— Tu veux un dessert ? J'ai fait des brownies.

— Peut-être plus tard.

Je sens déjà dans ma bouche le goût fabuleux des brownies de Rose et leurs petits grains de café.

— Je ne peux pas croire que tu aies autant cuisiné depuis mon départ.

— Au fait, tu as des messages. Mare qui t'invitait à aller à la plage et une femme qui a appelé il y a deux jours...

Elle se lève pour chercher un morceau de papier.

— Ruby Vest, je crois, lit-elle, les yeux plissés.

— Ruth Westby ? dis-je, un nœud dans l'estomac.

— C'est ça. Elle a laissé son numéro chez elle et au bureau. Elle a dit que c'était réellement important.

Je pose ma fourchette.

— Elle a dit pourquoi ?

— Non. Qui est-ce, d'ailleurs ?

— Ma directrice, dis-je d'une voix blanche. La mère de Clay.

— Oh, c'est elle ! A propos, j'ai vu Clay en ville hier. Il avait vraiment l'air déprimé. Il m'a demandé de tes nouvelles. Même si c'est un salaud, il m'a presque fait de la peine.

— Il n'était pas avec la brune ?

— Non.

Elle prend un brownie et s'assied à côté de moi sur le divan.

— Peut-être que tu devrais l'appeler.

— Et si c'est elle qui répond ?

— Qui ?

— La brune.

— Eh bien, tu demandes à parler à Clay..., dit Rose, comme si j'étais idiot.

Elle mord dans son brownie. L'arôme me fait saliver.

— ... comment obtenir quelque chose si on le demande pas ?

— Rose... Je te croyais totalement anti-Clay.

— Je l'étais. Mais il avait l'air si pitoyable hier — je ne sais pas — peut-être nous sommes-nous trompées.

— Donne-moi une bouchée, dis-je en désignant le brownie.

Elle me le tend et en prend un autre. Quand elle s'est bien réinstallée, Médée, la traîtresse, va se lover sur ses genoux.

— Ça ne te fait pas bizarre que nous soyons...

La voix lui manque et elle regarde ailleurs, intimidée.

— Que nous soyons quoi ?

— Sœurs ?

— Non, dis-je.

J'écarte une tresse de son visage.

— ... pas bizarre du tout.

— Je suis désolée de vous faire venir si vite, dit Westby. Je sais que les professeurs ont besoin de se détendre après les examens.

— Ce n'est pas un problème.

— Je veux vous entretenir d'un sujet très important, à traiter rapidement.

Bon, me dis-je, le couperet va tomber. Je me force à soutenir son regard sans flancher.

— ... lorsque nous vous avons embauchée, nous considérons votre poste comme provisoire.

— Oui, dis-je, très calme. C'était clair depuis le début.

Je vais me comporter en adulte. Je ne pleurerai pas. Je peux faire barmaid à La Nouvelle-Orléans. Chasser le grizzli en Alaska. *Elle te rend ta liberté. Réjouis-toi.*

— ... le processus d'embauche définitive est très strict. Toute l'année, nous avons reçu des dossiers de candidats très qualifiés.

*C'est ça, c'est ça*, me dis-je en fixant le magnolia en fleur par la fenêtre. *Vas-y carrément, Westby.*

— ... D'ordinaire, les entretiens sont menés l'année précédant l'embauche du futur titulaire, mais cette année le budget était bancal et... bref, nous avons pris du retard. Le comité recevra les candidats cet été.

*Pour l'amour du ciel, va au but !*

Elle glousse.

— Vous êtes en train de vous dire : Westby, qu'est-ce que je viens faire dans tout ça ?

Je reste médusée. Génial, cette femme est médium. Bien ma veine.

— Ne faites pas cette tête, Claudia. Il est naturel que vous vous demandiez en quoi cela vous concerne. C'est la raison pour laquelle j'ai voulu vous rencontrer aujourd'hui.

La porte s'ouvre soudain à la volée. J'espère avoir imaginé l'exclamation qui retentit, mais je crois l'avoir laissée s'échapper de mes lèvres. Parce que qui vient de faire irruption, avec ses cheveux d'un noir brillant et son visage rayonnant ? Le clone de Rain, la petite copine de Clay.

— Pardon, dit-elle. Je ne savais pas que tu étais occupée.

Elle implore Westby du regard. Elle est vraiment adorable. Je ne peux pas blâmer Clay de me l'avoir préférée. Est-elle étudiante ici ? Non, les étudiantes ne font pas irruption dans le bureau de Westby — impossible. Mon Dieu ! Ils vont se marier. C'est la nouvelle future belle-fille de Westby.

— Qu'est-ce qu'il y a, Selena ? demande Westby avec une touche d'impatience.

— J'ai crevé.

— Sur ton vélo ?

— Oui. Je ne sais pas ce qui est arrivé — j'étais garée près de l'atelier des décors. Quand je suis revenue, mon pneu était à plat.

— Vois si tu peux trouver Frank.

— C'est ce que j'ai fait. Pendant vingt minutes. Il n'est pas là. Je suis en retard pour mon boulot !

Westby décroche le téléphone et compose un numéro.

— Nell, tu as vu Frank ?

Selena me regarde.

— Je suis désolée de vous interrompre, me dit-elle, mais il s'agit d'une urgence.

J'essaie de sourire, mais mon courage sombre à une vitesse inquiétante. D'abord Westby m'appelle pour me virer, puis je dois supporter cette envoûtante petite enchantresse qui m'a volé le seul mec que j'aie jamais voulu pour de bon. Avec ses joues roses, son débardeur sympa et son short, elle incarne l'été et la légèreté, alors qu'assise dans le couloir de la mort, j'essaie de rassembler ma dignité pour ne pas inspirer pitié.

— Nell est en train de pager Frank, dit Westby.

A ma grande déception, elle a parlé sans colère, plutôt avec indulgence.

— ... Il te retrouvera près de l'atelier.

— Tu peux appeler mon boulot pour leur expliquer ?

— Oui, soupire Westby. Dès que j'en aurai fini avec Claudia.

— Merci.

Elle me décoche un dernier regard d'excuse et disparaît.

— Ma fille, explique Westby en secouant la tête. Elle a vingt et un ans, mais parfois elle semble âgée de quarante et parfois de douze. Pleine de surprises.

— Votre... fille ? je bégaie.

— Oui, ma plus jeune.

Elle me regarde.

— Vous allez bien ?

— Ce n'est pas votre belle-fille ?

— Oh non. Je n'ai qu'une belle-fille, maintenant ex-belle-fille, Monica. Mais vous le savez, non ? N'êtes-vous pas une amie de Clay ?

Malgré mes efforts, je vire au rouge tomate.

— Si on veut.

Elle me prend en pitié et change de sujet.

— Enfin, je vous ai fait venir pour discuter de votre avenir. Vous avez effectué cette année un excellent travail. J'ai été très impressionnée.

— Ah ? Vraiment ?

Je bafouille, persuadée que le mot « cependant » va suivre d'un moment à l'autre.

— Tout à fait. Vous êtes un excellent professeur, Claudia, et un bon metteur en scène. Vous avez de l'instinct et le courage d'aborder le théâtre comme on doit le faire... Vous en avez...

J'essaie de cacher ma surprise, en vain. Elle esquisse un sourire.

— ... si vous me passez l'expression.

Elle ôte ses lunettes et continue :

— C'est pourquoi j'aimerais que vous soumettiez votre candidature le plus rapidement possible — cette semaine si possible — afin que nous puissions officiellement l'étudier pour le poste de titulaire. Avez-vous déjà d'autres projets ?

*Seulement de servir dans un bar à La Nouvelle-Orléans, mais ça peut attendre.*

— Je... non, pas vraiment.

— Parfait. J'avais tellement peur qu'une autre université ne vous enlève.

Elle fouille dans son bureau et en sort un dossier.

— ... Voici le dossier de candidature. Les entretiens se dérouleront mi-juillet si tout va bien.

Elle se lève. Moi aussi. Elle me tend le dossier que je manque laisser tomber, encore sous le choc de tout ce qui vient d'arriver en trois minutes.

— Je sais que ça a été une curieuse année pour vous, dit Westby. Je crains que nous n'ayons pas tous été aussi accueillants que nous l'aurions dû. Mais nous nous ferons pardonner, enfin si nous avons la chance de retravailler avec vous.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Vous êtes bien plus douée que vous ne l'imaginez..., ajoute-t-elle.

Pour la première fois, une chaleur sincère perce dans sa voix. Elle me serre la main.

— Bonne chance ! Mais je ne crois pas que vous en aurez besoin.

\* \* \*

Dehors, la lumière du soleil m'éblouit et me fait cligner des yeux. Le brouillard s'étend jusqu'en haut de la côte et monte petit à petit la colline.

Ai-je rêvé ? Westby veut-elle m'embaucher pour de bon ? Et Clay est-il... quand je pense que je l'ai traité de salaud ! Pas étonnant qu'il me prenne pour une folle furieuse.

— Claudia !

Mare m'interpelle, appuyée dans l'embrasement de la porte, en tenue de danse.

— Salut. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je répète une chorégraphie.

Elle boit à sa bouteille d'eau et ses bracelets d'argent tintent le long de son bras.

— ... Je t'ai appelée. Ta cousine te l'a dit ?

— Oui. Je suis désolée. Je ne suis rentrée qu'hier soir.

— Où es-tu allée ?

— Au Nouveau-Mexique.

— Vraiment ? Qu'est-ce que tu faisais là-bas ? dit-elle, surprise.

— Oh... de vagues recherches, dis-je d'un air évasif.

— Super. Pour une pièce ?

— Non. Des recherches plus égocentriques, dirais-je.

— Hum. Des recherches qui impliquent un mec ? demande-t-elle avec un sourire entendu.

— Pas pour l'instant...

Un brouillard froid arrive. Je serre mon sweat-shirt plus étroitement.

— ... Mais peut-être bientôt.

— Viens, dis-je dès qu'il ouvre la porte. On va nager.

— Que fais-tu ici ?

Il est vêtu en tout et pour tout d'un caleçon. Il a les cheveux en bataille. Il est adorable. A ma vue, il plisse les yeux et se gratte la poitrine.

— Je croyais que tu me détestais, dit-il d'une voix grognon et ensommeillée.

— Dépêche-toi. Pas le temps de se disputer.

— Je ne suis même pas réveillé, marmonne-t-il en me laissant entrer.

Une boîte de pizza vide traîne sur le sol, du linge sale s'empile dans un coin, mais aucun signe de présence féminine.

Bien.

— Je vois ça, fainéant. Enfile ton maillot, prends une serviette et allons-y.

— Tu t'es déjà baignée ici en juin ? proteste-t-il. C'est froid comme l'Arctique.

— Si les touristes peuvent entrer dans l'eau, nous aussi.

— Les touristes ?

Je campe mes mains sur mes hanches et fonce sur lui. Il s'affale sur le lit.

— La semaine dernière, j'ai vu des gamins au teint hâve du Middle West sauter dans l'eau sans hésiter, comme dans une baignoire. Et l'honneur local alors ? Tu es bien surfeur non ?

Il regarde par la fenêtre avec une moue boudeuse.

— Il y a du brouillard.

— Et alors... ?

Il change brutalement de ton :

— Et alors la dernière fois que tu es venue ici, tu m'as traité de salaud. Et tout d'un coup tu veux aller nager ?

J'hésite, avant de décider de continuer sur le même ton :

— Je n'accepterai pas davantage d'excuses, monsieur Clay Parker. Pour l'instant peu m'importe votre comportement avec les mineures.

— Je n'ai rien fait avec une...

— Mon but immédiat se limite à traîner vos fesses mangeuses de pizzas à la plage.

Il sourit à demi.

— Mes fesses mangeuses de pizzas ? Est-ce que tu insinues que mes fesses...

Je donne un coup de pied dans la boîte de pizza vide.

— Tu comprends très bien ce que je veux dire. Allez, viens. Je te donne cinq minutes pour

t'habiller. Si tu n'es pas dans ma voiture à...

Je consulte ma montre.

— ... 10 h 23, je t'enlève et te jette à l'eau dans tes sous-vêtements.

Je louche sur son caleçon jaune, imprimé de petits avions.

— ... qui à propos sont hideux.

Il hausse les épaules.

— J'ai oublié de faire la lessive.

— Paresseux, dis-je en gagnant la porte. Tu n'as plus que quatre minutes.

\* \* \*

— Sérieusement..., commence Clay.

Nous nous laissons dériver dans les vagues, les lèvres bleuies par le froid, sans qu'aucun de nous ne se décide à sortir le premier.

— ... Tu essaies de me rendre fou ou quoi ?

— Un malentendu s'est produit, dis-je, utilisant le passif dans l'espoir idiot qu'il atténue la bêtise de mon comportement. N'importe qui aurait fait la même erreur.

— Quelle erreur exactement ?

Un nuage de pélicans s'envole à l'horizon.

— Les pélicans sont des oiseaux migrateurs ? dis-je d'un air tout ce qu'il y a de plus innocent.

— Claudia, rétorque-t-il avec sévérité. De quelle erreur parlons-nous ?

— J'ai pris ta sœur pour ta copine.

Il semble incrédule.

— Ma... Selena ? Tu es sérieuse ?

J'acquiesce.

— Je t'ai vu deux fois avec elle. Une fois à la fête de la Saint-Valentin, et ensuite en ville, un soir, dans un bar. Tu te comportais comme un amoureux. J'ai cru que...

— Tu aurais pu m'accorder le bénéfice du doute.

— Comment aurais-je pu savoir ?

— Tu as une drôle d'opinion de moi.

— Sérieusement Clay...

Je supplie presque.

— ... Rose a cru la même chose.

— Et personne ne m'a posé la question ?

— Ecoute... Je t'ai rencontré deux fois avec cette nana superbe qui... qui ressemble trait pour trait à la fille pour qui mon ex m'a quittée, et...

La voix me manque.

— ... Je me suis comportée comme une idiote, hein ?

— Oui...

Il m'attire doucement contre lui dans l'eau. Nos corps se pressent l'un contre l'autre, seulement séparés par le film mince de nos maillots.

— ... C'est idiot. Et tu aurais pu demander.

— Je sais, dis-je, trop excitée par sa proximité pour articuler plus de deux syllabes.

— J'ai vécu l'enfer. Tu me manquais tellement. Et je ne comprenais pas ce que j'avais fait...

— Je suis désolée, dis-je, avant que mes dents ne se mettent à claquer.

— Tu crois qu'à l'avenir nous parviendrons à communiquer plutôt que nous contenter de nous insulter ?

— Hun-hun, dis-je en fixant ses lèvres.

— Tu en es certaine ? Tu sembles hésiter.

Il se moque de moi maintenant. Malgré le froid, je sens son désir gonfler contre moi.

— J'en suis sûre, dis-je.

— Parce que je ne veux plus que tu te pointes sur mon paillason pour me traiter de salaud. Ma vieille voisine ne m'a pas adressé la parole pendant des semaines.

— Pardon ! J'ai dit que j'étais désolée.

— Désolée jusqu'à quel point ?

— Excessivement désolée..., dis-je dans un murmure.

J'aime la sensation de mes seins durcis par le froid qui se pressent contre lui. Mes dents ont cessé de claquer.

— ... Maintenant, si tu la bouclais ?

Il la boucle. Quand il presse sa bouche salée contre la mienne, notre baiser chargé d'électricité s'éternise. Le courant s'enroule autour de nos jambes, nous tirant d'un côté puis de l'autre. Une mouette lance un cri perçant dans le lointain. J'ai l'impression que c'est moi qui ai crié. Soudain, Clay tire mon Bikini et mes jambes s'enroulent autour de lui. Il est en moi, m'attirant de plus en plus fort vers lui. J'essaie de ne pas gémir trop fort. Des enfants font du body-surf si près que j'entends leurs cris. Je remercie la couche de brouillard. Sans elle, la famille de mormons qui mange des sandwiches sur la plage serait aux premières loges.

Je reçois soudain un coup sur la tête. L'océan m'aspire et je plonge dans un univers de sel et d'écume. C'est triste, mais au moins je mourrai dans le plaisir.

La vague me recrache sur le sable, mon Bikini à demi arraché.

Clay accourt, tentant de garder son sérieux.

— Ça va ? demande-t-il en me relevant.

— Impressionnant, dis-je en toussant.

Il me tape dans le dos, mais l'humiliation de vomir eau de mer et corps marins logés dans mes poumons m'est épargnée.

— Une vague traître, explique-t-il, quand je reprends enfin ma respiration. Elles sont vaches.

Comme nous mourons de faim, nous tirons un trait en riant sur notre *coïtus interruptus* et regagnons nos serviettes en frissonnant. Je sors les provisions achetées en coup de vent en me rendant chez lui.

— *Leu pan française*, dis-je, sortant la baguette et exerçant mon accent français exécration. *Leu vin française*.

— Mmmm.

— *Leu brie*.

— *Trais bian !*

L'accent de Clay est encore pire que le mien, si c'est possible.

— Salade de pâtes.

Quand je sors la boîte en plastique, la sauce coule sur mon bras. Clay se précipite pour la lécher sur ma peau. Ce repas s'annonce très bien.

— Et, dis-je d'une voix devenue rauque sous l'action de sa langue sur mon poignet, le plat de résistance : chocolat *et* cerises !

Les yeux de Clay brillent de plaisir. Je photographie mentalement l'instant. Si jamais un jour il

me plaque, je me torturerai avec ce souvenir jusqu'à la fin de mes jours.

Nous dévorons pain, brie et salade de pâtes comme des loups, puis nous versons du vin dans nos gobelets en plastique et le buvons avec le chocolat. A 14 h 15, nous avons tout mangé sauf les cerises. Etendus l'un près de l'autre dans le sable chaud, nous les dégustons en nous donnant mutuellement la becquée.

— Mmm..., dit-il tandis que j'ôte la queue d'une cerise coincée dans ses dents.

Il mastique comme s'il voulait en mémoriser la saveur et prenait des notes.

— ... Celle-là était vraiment acide. Ce devait être une cerise sauvage.

J'essuie le sable sur sa joue.

— Ce qui est sauvage est acide, oui, dis-je en le regardant dans les yeux. Il va falloir que tu t'y habitues.

## Remerciements

Merci à tous les professionnels autour de moi qui m'aident à rester concentrée sur mon objectif – et particulièrement à Doriane Karchmar, mon agent, à Margaret Marbury, mon éditrice, et à la géniale Rosey Larson, qui a créé mon site Web. Pour leur enthousiasme et leur soutien sans faille, mes collègues de Mendocino College méritent eux aussi un grand, grand merci – et tout spécialement mes confrères du département d'Anglais pour leur flexibilité, leur chaleur et leur humour – ainsi que Reid Edelman, pour avoir partagé avec moi ses meilleures anecdotes sur de retentissants ratages de management. Merci aussi à Ukiah Writer's Salon de m'avoir aidée à gérer mes relations avec les médias. Un immense merci à Bart Rawlinson qui a lu la première ébauche de ce manuscrit, et a apaisé les crises de panique qui accompagnent le processus créatif... et les nécessaires révisions du texte. Merci à Tommy Zurhellen, l'un de mes meilleurs amis, et lecteur généreux. Il va sans dire que je suis immensément redevable à ma famille de son amour et de son soutien indéfectibles. Et plus que tout, merci, merci à David Wolf, de m'avoir appris à rire de moi-même autant qu'à avoir confiance en moi.

*TITRE ORIGINAL* : TART

*Traduction française* : NADINE GINAPE-MERCIER

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

*Illustration couverture* :

VIRGINIE JACQUIOT

© 2005, Jody Gehrman.

© 2008, 2012, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7743-3

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

# Vent de folie en Californie



J'ai presque 30 ans et je viens de me faire plaquer pour une nymphette ! Aux grands maux, les grands remèdes : j'ai décidé de reprendre ma vie en main. Et j'ai adopté quelques bonnes résolutions...

1. Voler le van de mon ex, embarquer mon chat et quitter le Texas.
2. Rouler jusqu'en Californie, où m'attend un contrat d'un an à la fac de Santa Cruz.
3. Dédramatiser mes relations avec les mecs.
4. Être une prof respectable et respectée.

Bilan de l'opération : le van a explosé à quelques kilomètres du but.

J'ai passé la journée – et la nuit – avec un motard super sexy.

Et je me suis pointée en retard à mon premier cours.

Conclusion : je renonce aux résolutions 3 et 4. Et j'attends la semaine prochaine avec impatience...



Comme son héroïne, Jody Gehrman est une vraie Californienne. Pétillante et fantasque, elle collabore à plusieurs revues et met ses textes en scène tout en rédigeant des comédies romantiques et déjantées. *Vent de folie en Californie* est son premier roman pour Red